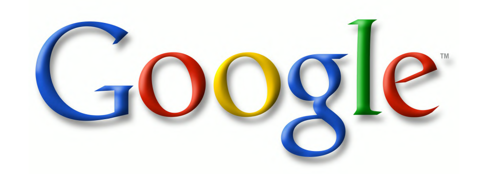
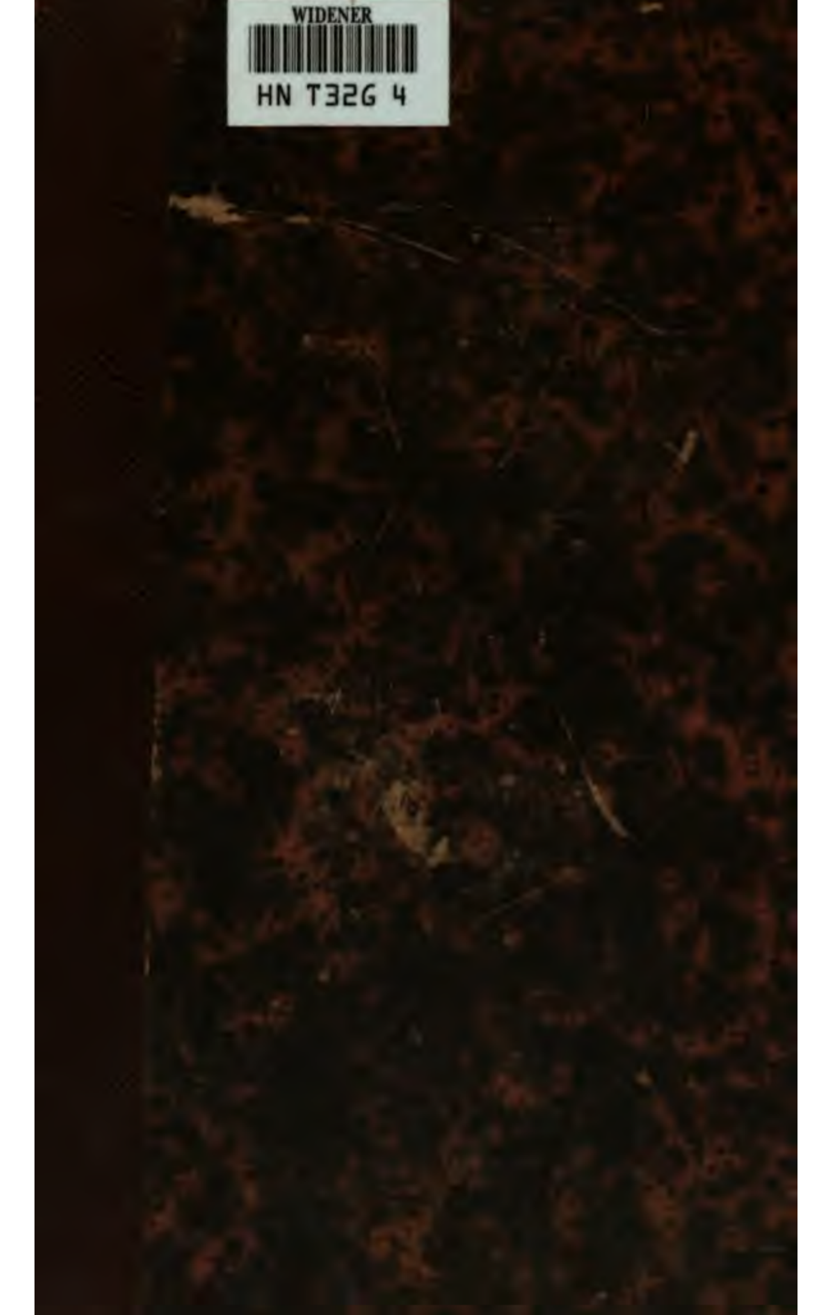






TRAGIQUES AMOURS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Christine; 10e édition. 1 vol.
Pêle-Mêle, nouvelles; 2e édition. 1 vol.
Histoire d'une femme; 6e édition. 2 vol.
Alba; 7e édition. 1 vol.
Hermine; 7e édition. 1 vol.
La vierge du Liban; 5e édition. 1 vol.
Cordoval; 1 vol.
Les perles noires; 3e édition. 2 vol.
La rose blanche; 6e édition. 1 vol.
L'amour en voyage; 5e édition. 1 vol.
Nadéje; 6e édition. 1 vol.
Stella; 5e édition. 1 vol.
Un amour en Laponie; 2e édition. 1 vol.
La vie a deux; 4e édition. 1 vol.
Irène; 2e édition. 1 vol.
En province; 2e édition. 1 vol.
Olga; 3e édition. 1 vol.
Un drame intime; 2e édition. 1 vol.
Le roman d'une veuve; 4e édition. 1 vol.
La pupille de la Légion d'honneur; 3e édition. 2 vol.
La destinée; 3e édition. 1 vol.
Le baptême du sang; 2e édition. 1 vol.
Le secret de la confession; 3e édition. 2 vol.
La veuve; 2e édition. 1 vol.
L'amour et la guerre; 2 vol.

Prix de chaque volume, broché, 1 fr. 25.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE.

Histoire d'amour; 1 vol. 2 fr.
Valneige; 2e édition. 1 vol. 3 fr. 50.
Le chatiment; 2e édition. 1 vol. 3 fr. 50.
Le chateau des anges; 2e édition. 1 vol. 3 fr. 50.

9781-91. — Corbeil. Imprimerie Crété.

LOUIS ÉNAULT

TRAGIQUES AMOURS

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1891

TRAGIQUES AMOURS

I

On dansait ce matin-là dans les trois salons de Valrose, la plus jolie des villas semées dans les environs de Nice, et toutes les élégances éparpillées sur la côte, depuis Cannes jusqu'à San-Remo, s'étaient donné rendez-vous dans ce séjour vraiment enchanteur.

Entre toutes ces reines de par le droit divin du charme et de la grâce, une des plus remarquées était une très jeune fille : on lui eût donné dix-huit ans à peine; l'intensité de la vie rayonnait dans la fleur éclatante de sa beauté; sa bouche, savoureuse et fraîche, était empourprée comme la fleur du grenadier; sa joue, d'une blancheur mate et vigoureuse, pouvait lutter avec les pétales du jasmin; un œil lumineux, souriant, largement ouvert, donnait à son visage sympathique un grand caractère de franchise : le front intelligent, toujours pensif, même au milieu d'une fête, faisait un contraste trop frappant avec les physionomies enjouées et légères des femmes qui l'entouraient pour qu'un observateur, même superfi-

ciel, n'en fût point involontairement frappé. En dépit de la douceur exquise des autres traits de ce joli visage, il annonçait une fermeté de résolution peu commune ; sa pâleur chaude se fondait très harmonieusement avec les tons ambrés d'une chevelure soyeuse, qui mettait autour de ses tempes des reflets d'or pâle, lumineux comme une auréole. L'œil, d'une forme un peu étrange, extrêmement allongé, comme on en voit dans les portraitures naïves et sincères des princesses des races orientales, illustrées par le pinceau des peintres persans, se cachait souvent sous les larges paupières, frangées de cils très bruns, très longs, entre-croisés à leur extrémité — ce qui donne au regard une profondeur singulière — et projetant leur ombre sur l'ivoire des joues. Raphaël seul a su donner une aussi adorable expression aux yeux à demi clos de ses vierges divines. Mais, quand cette paupière se relevait, la prunelle, d'un bleu sombre, avait comme un velouté de fleur, et ce rayonnement humide et moelleux que l'on trouve seulement dans les feux du saphir indien. Cet œil vous attirait et vous captivait, et votre âme s'y perdait comme dans un abîme. L'exaltation contenue mais réelle de tous les sentiments nobles et généreux, qui se révélait dans l'expression de cette physionomie ouverte et franche, laissait deviner en elle la femme née pour la tendresse, mettant sa vie dans ses affections, et capable de mourir d'un amour trahi.

Il est vrai que personne ne redoutait pour elle cette destinée lamentable, car elle avait reçu du ciel un don précieux, qui remplace tout, et que rien ne remplace. Partout où elle était, elle attirait à elle l'universelle sympathie, et la douce bienvenue lui riait dans tous les yeux.

Le jeune homme qui venait de la reconduire à sa place, après une valse entraînante, dont ni elle ni lui n'avaient voulu perdre une mesure, paraissait complètement sous son charme, et ses yeux bruns, pleins de feu, singulièrement expressifs, ne cherchaient point à cacher l'admiration très vive que lui inspirait cette jolie créature.

Ils faisaient à eux deux ce que l'on appelle un beau couple, tout en présentant à l'observateur les contrastes d'où naissent l'accord et l'harmonie. Elle avait toutes les grâces blondes de nos races du Nord ; lui, au contraire, offrait tous les caractères auxquels se reconnaissent les rejetons de l'aristocratie de nos belles provinces du Midi : il était grand, souple et mince ; la pâleur chaude de son teint se colorait à la moindre émotion; sa bouche bien formée, un peu sensuelle, avec ses lèvres arquées, que teignait la pourpre d'un sang jeune et généreux, semblait faite pour la parole sonore et passionnée; des cheveux bruns coupés court, naturellement ondulés, se relevaient en boucles serrées autour d'un front qui accusait une énergie peu commune. Dans son œil bien ouvert, plein de douceur et de feu, brillait parfois cet éclair d'enthousiasme, sans lequel on n'est ni un poète, ni un héros, ni un amoureux. Tout révélait en lui un de ces hommes dont le regard immuablement fixé sur leur but ne s'en détourne jamais, et qui, sans se laisser arrêter par aucun obstacle, marchent jusqu'à ce qu'ils l'atteignent.

Le comte Jacques de Caussade rencontrait pour la première fois, à cette matinée de Valrose, Mlle Blanche de Quincy, à laquelle il allait faire une si large place dans sa vie qu'elle allait devenir sa vie même. Entraîné vers elle par une attraction qui se mêlait

d'une tendresse naissante, mais déjà vive, il profita de la liberté grande dont on jouit dans ces réunions cosmopolites, souvent sans lendemain, pour entourer la jeune fille de ses soins constants.

Mlle de Quincy n'avait du reste à compter qu'avec son père, très absorbé en ce moment par une étrangère de haute marque, une Roumaine taillée dans le marbre des déesses. La princesse Molda Rosalis, de race presque royale, très belle, avec ses yeux noirs pleins de soleil, sa chevelure brune à reflets d'or, et ses grâces orientales d'odalisque voluptueuse, tour à tour vive et languissante, la princesse Rosalis, qui faisait en ce moment tourner plus d'une tête sous les palmiers de la promenade des Anglais, et dans les villas de Montboron et de Carabaul, paraissait agréer un servage qui s'affichait quelque peu.

M. de Quincy, marquis des Aiglons, avait peut-être passé l'âge des folles aventures, et il lui fallait une dose robuste de confiance et d'amour-propre pour se flatter de pouvoir encore être aimé pour lui-même. Il est vrai qu'il portait beau, malgré les années.

D'une taille au-dessus de la moyenne, sentant d'une lieue son gentilhomme, ayant conservé jusqu'au seuil de la troisième jeunesse sa sveltesse et son élégance, le teint clair, l'œil vif, sans chaleur mais non sans éclat, le nez fin, avec sa courbure aquiline, le profil correct et la moustache effilée, et les manières faciles que donne un long usage du monde, il se rattachait, avec le courage des désespérés, à ces fuyantes années qu'il eût voulu pouvoir arrêter dans leur vol.

Très peu de temps après son mariage, il avait perdu la mère de Blanche, une femme accomplie. Il l'avait pleurée avec modération, et s'était résigné aisément

à son veuvage. Mais les méchantes langues assuraient que, s'il ne l'avait point remplacée dans sa maison, il l'avait remplacée dans son cœur..., et même plusieurs fois. Les dix-huit ans de sa fille, qui allaient bientôt sonner, n'avaient point apporté jusque-là un obstacle très sérieux à ses galanteries. Quand ils se trouvaient tous deux dans le monde, comme au moment où commence cette histoire, Mlle de Quincy était un peu abandonnée à elle-même. Son père l'amenait dans les salons, et la ramenait chez lui, en se persuadant avec cette indulgence que nous avons si aisément envers nous-mêmes, qu'il avait accompli tous les devoirs de la plus scrupuleuse paternité. Il est vrai que la réserve et la tenue correcte de Mlle de Quincy lui avaient rendu jusqu'ici l'accomplissement de ses devoirs bien facile. Jamais encore un homme, jeune ou vieux, n'avait pu se vanter d'avoir fixé un seul instant son attention. Le monde, pour elle, n'était peuplé que de danseurs, vite oubliés, la valse finie ou le quadrille terminé.

Mais en raison, sans doute, de ces indéfinissables attractions d'une sympathie que l'on subit sans trop se l'expliquer à soi-même, le comte de Caussade fut traité par Mlle de Quincy avec une faveur qu'elle n'avait montrée à personne jusqu'ici. Non seulement elle lui permit, la valse finie, de prendre la place restée libre à ses côtés, mais elle dansa encore une ou deux fois avec lui, et ne craignit point de faire à son bras le tour des salons de Valrose, et même de s'aventurer un moment jusque dans la serre embaumée dont les végétations tropicales offraient çà et là des abris discrets à la causerie des couples isolés.

Ils causèrent, et ce fut une oreille complaisante

qu'elle prêta aux doux propos de celui qui l'accompagnait dans ce voyage à travers les fleurs. Il y avait, du reste, dans les hommages dont il l'entourait, autant de discrétion que de délicatesse, et il la remerciait de sa confiance, en jetant comme un voile léger sur sa tendresse naissante. Mais, alors même que l'on n'ose point encore se permettre d'aimer une femme, on peut du moins lui laisser croire que l'on est tout prêt à l'adorer...

C'est bien là ce que fit M. de Caussade ; mais il le fit avec une réserve de manières et un choix de parole qui devaient étouffer les craintes etendormir les soupçons de la plus timide et de la plus chaste des jeunes filles. Jamais Mlle de Quincy n'avait savouré la caresse d'une plus suave musique ; il lui semblait entendre comme une langue nouvelle, qu'on lui parlait pour la première fois, et que pourtant elle comprenait. Avec lui, la main dans la main, elle pénétrait dans l'atmosphère capiteuse d'un monde inconnu, dont les effluves la jetaient dans une sorte d'ivresse, pleine de délices et de troubles. Sortie de chez elle presque une enfant encore, elle allait y rentrer jeune fille, après avoir reçu, par une sorte de révélation inattendue, l'initiation mystérieuse à cette vie du cœur, qui devient tout de suite la véritable vie de la femme, dès qu'elle l'a connue. Sa retenue naturelle et sa modestie native l'empêchaient de s'y livrer encore tout entière ; mais elle en sentait déjà tout le charme. Au sein de cette nature enchanteresse, où tout est poésie et séduction, au milieu de ces œuvres d'art exquises, si bien faites pour élever la pensée, et l'emporter dans un monde meilleur ; aux sons de cette musique délicieuse, qui semblait l'accompagnement voulu des doux propos qu'elle écoutait, la jeune

compagne de M. de Caussade, sans se rendre bien compte de ce qui se passait en elle, voyait bien pourtant qu'il s'y passait d'étranges choses, mais si bonnes qu'elle ne les comparait à rien de ce qu'elle avait connu jusque-là.

Aussi quand s'acheva la dernière figure d'un cotillon qu'elle avait dansé avec M. de Caussade, il lui sembla qu'elle venait de faire un beau rêve, mais qu'on la réveillait brusquement et que le rêve s'envolait, pour toujours peut-être.

A ce moment, et déjà prête à le quitter, Blanche de Quincy jeta au jeune homme, dans un dernier regard, un adieu à son insu plein de regrets, et auquel celui-ci répondit par un sourire plein d'espérances.

Une jeune femme fort élégante, très connue dans les salons de Nice, où l'on appréciait fort son esprit, tout en redoutant sa malice, Mme de Pierrefitte, qui venait de surprendre ce silencieux échange de sentiments sincères, ne put s'empêcher de murmurer à demi-voix :

« En voilà deux qui paraissent bien s'entendre ! Blanche est un bijou ; mais M. de Caussade m'a tout l'air d'en connaître le prix. S'il ne leur manque que ma bénédiction pour être heureux, je la leur donne de bon cœur. »

Le père de Mlle de Quincy sortait des salons ayant à son bras la princesse Rosalis, et il s'épanouissait dans l'orgueil de sa belle conquête.

« Marquis, lui dit Mme de Pierrefitte, du haut de sa petite voix de tête, sèche, pointue, mais singulièrement incisive, vous savez que j'enlève votre fille.

— Vous faites bien de m'en prévenir ! et où l'emmenez-vous comme cela ?

— A Nice tout simplement ! Je vous la rendrai.

— J'y compte bien ! Je vous la prête, et je ne vous la donne pas ! »

Et se retournant vers la princesse, il ajouta, mais d'une voix plus basse :

« Il ne faut pas que je perde tout à la fois ; puisque je ne suis plus le chaperon de ma fille, permettez-moi d'être votre cavalier, et de vous remettre à votre porte.

— Soit ! « dit la princesse en montant lestement dans sa voiture.

Mlle de Quincy ne semblait pas avoir l'envie de faire la moindre objection à ces arrangements, qui disposaient de sa personne sans la consulter.

Elle se tenait à côté de Mme de Pierrefitte, silencieuse et visiblement émue, tandis que M. de Caussade demeurait à une distance respectueuse, comme s'il eût attendu des ordres.

Mme de Pierrefitte lui fit un signe ; il accourut.

« Comment êtes-vous venu? lui demanda-t-elle.

— Avec des amis.

— Qui vous ramèneront ?

— Je ne sais pas ! fit-il en relevant timidement les yeux vers Blanche.

— Voulez-vous une place dans mon breack?

— Pouvez-vous me le demander ! »

On partit.

Un de ces heureux hasards, complaisants pour les amoureux, plaça M. de Caussade et Mlle de Quincy l'un près de l'autre, dans la grande voiture, au milieu de cinq ou six couples gais, bien assortis, s'occupant trop d'eux-mêmes pour s'occuper des autres, et qui les laissaient complètement livrés à eux-mêmes. Ils ne demandaient pas davantage. Comme il arrive souvent à ceux qui auraient trop de choses à se dire, ils se par-

laient peu. Mais ils étaient ensemble et, pour eux, cela seul était déjà du bonheur.

La soirée était un peu froide, comme il arrive assez souvent sur la rive méditerranéenne, au moment où le soleil se couche et qu'une brise fraîche souffle du large. Instinctivement, comme deux passereaux frileux, ils se serraient l'un contre l'autre avec un frisson de bonheur, oubliés des autres et les oubliant, jeunes et beaux, comme les héros d'une idylle antique, innocente Chloé, Daphnis amoureux, transportés de la Grèce sur la côte d'azur, avec leur tendresse et leur grâce. Sans avoir échangé le moindre aveu, quand ils se quittèrent, tous deux savaient déjà que leurs âmes s'étaient données l'une à l'autre.

Quelques minutes plus tard, le comte Jacques de Caussade rentrait chez lui, et trouvait sur le seuil de sa porte son valet de chambre qui l'attendait, une dépêche à la main.

« Nice, de Naples, 23-1, 10 heures matin.

« Comte de Franclieu atteint choléra — danger —
« crainte sérieuse. — Prière venir.

« JEAN LOUBÈRE. »

Le comte de Franclieu, oncle maternel de M. de Caussade, qui avait pour lui une affection toute filiale, était récemment parti pour Naples, où il devait passer l'hiver. Riche, indépendant et vieux garçon, il n'était accompagné que d'un seul serviteur, Jean Loubère, son valet de chambre, signataire de la dépêche que M. de Caussade venait de recevoir, et qu'il lut et relut à plusieurs reprises, avec une anxiété véritable.

Quitter Nice en ce moment, quand tout souriait à ses plus chers désirs, n'était-ce point couper dans sa

fleur tout une moisson de jeunes espérances! Mais le devoir parlait aussi bien que l'affection. Le jeune homme ne pouvait que leur obéir. Par quelques lignes émues et rapides adressées à Mme de Pierrefitte, il informait cette aimable amie de ce départ, aussi triste qu'imprévu, et, le soir-même, il prenait l'express qui file sur l'Italie.

II

L'absence ne dura guère plus de trois semaines; mais les jours sont longs, au début d'une tendresse qui n'a pas encore donné de gages, et qui n'a pas d'assez profondes racines dans le passé pour assurer la sécurité de l'avenir. La séparation, en de telles conditions, devient aisément le plus cruel des maux, parce que rien ne la console et que, dans ce grand silence de l'être aimé, on ne sait même pas comment on retrouvera celui ou celle à qui l'on a déjà donné une si grande part de sa vie.

Cependant, comme il arrive souvent quand deux créatures sincères et vraiment faites l'une pour l'autre se sont rencontrées au moment voulu, et que le germe d'une mutuelle tendresse a été semé dans deux âmes, l'affection naissante ne cessa de se développer et de grandir ni chez M. de Caussade ni chez Mlle de Quincy. Lorsque Jacques rentra dans la bonne ville de Nice, rassuré sur la santé de son oncle, auquel il avait prodigué tous les soins d'un infatigable dévouement, le goût très vif que lui avait inspiré la fille du marquis des Aiglons était déjà devenu une passion véritable.

Chez Blanche, beaucoup plus jeune, et par conséquent beaucoup plus ignorante de la vie, élevée sans mère, n'ayant en ce moment près d'elle personne à

qui demander, dans cette épreuve inattendue et soudaine, la direction et le conseil, fille d'un père dont le plus grand souci était de prolonger indéfiniment sa folle jeunesse si mal employée, l'inclination, spontanée comme l'épanouissement d'une fleur au printemps, qui l'entraînait vers Jacques de Caussade, remplissait et charmait sa vie... Si l'absent avait beaucoup pensé à elle, elle aussi avait beaucoup pensé à cet absent déjà si chèr, se demandant tout bas si elle le reverrait jamais, ou s'il avait passé dans sa vie comme une de ces apparitions fugitives que l'on entrevoit un instant, puis qui s'en vont pour ne plus jamais revenir.

Le doute lui était bien permis, car, malgré la très vive sympathie qu'il éprouvait pour elle, Jacques de Caussade, depuis cette adorable matinée de Valrose, qui avait peut-être enchaîné à jamais deux existences, n'avait rien fait, ni rien pu faire, pour se rappeler à son souvenir. Lui écrire eût été tout à la fois une inconvenance dont il était incapable, et un danger auquel il ne voulait exposer ni elle ni lui.

Il avait bien songé un moment à s'ouvrir à Mme de Pierrefitte, qui lui avait témoigné autant d'intérêt que de sympathie... Mais il lui semblait qu'il n'avait pas le droit de le faire sans avoir obtenu l'agrément de Mlle de Quincy. Puis, s'il faut tout dire, il avait reculé devant l'inconstance d'humeur et l'étourderie naturelle d'une femme à coup sûr plus aimable que sérieuse ; il avait eu peur de cette légèreté de tête de linotte, jetant sa chanson à tous les vents, et qu'il croyait, à tort peut-être, aussi incapable de garder les secrets des autres que les siens mêmes.

Le résultat de cette prudence, excessive peut-être, et, en tout cas, assez rare chez un homme aussi jeune, fut que, pendant ces longs jours d'une première

absence, Mlle de Quincy n'entendit même pas parler de M. de Caussade, et ce silence inattendu, succédant ainsi tout à coup à cette intimité, passagère sans doute, mais charmante, d'une matinée qui lui avait paru si douce, ce silence, inexplicable et inattendu, la jeta dans un doute qui lui parut singulièrement amer. Les hommes étaient-ils donc tous ainsi, nés pour l'indifférence et faits pour l'oubli? Sa première expérience de la vie aurait été cruelle. Eh! pourtant, comme il paraissait sincère, celui-là! quelle douceur dans ses yeux quand il la regardait, et, quand il lui parlait, quelle grâce et quel charme dans sa parole!... Est-ce que tout cela n'était qu'illusion et mensonge? Il n'avait donc pas compris, cet ingrat, qu'il avait eu la primeur de ses impressions? Il n'avait donc pas deviné, cet aveugle, qu'il était le premier visage d'homme sur lequel ses yeux de vierge se fussent arrêtés!

Le comte de Caussade, à son retour, après la longue absence, trouva la ville au point culminant de ce carnaval endiablé qui fait de Nice un autre Nice, que ne reconnaîtraient point ceux qui croient le mieux le connaître. La cité tout entière est en fête; le plaisir est partout: dans les rues et dans les maisons, sur les places et dans les jardins publics, sur les promenades et dans les hôtels. C'est une expansion soudaine, inattendue, exubérante de vie folle, dont rien ne peut donner l'idée à ceux qui n'ont pas vu les ardentes populations du Midi, se ruant à ces joies dont elles sont plus affamées que de pain. Les cavalcades défilent en interminables cortèges, le long des grandes voies, tendues de draperies voyantes, et pavoisées de flammes et de drapeaux; on s'assomme avec des violettes, on se bombarde avec des œillets, on s'étouffe sous des

roses. Le soir venu, on n'entend plus partout qu'un bruit de grelots. Toutes les salles de spectacle sont changées en salles de bal. On danse partout. C'est une ivresse de gaieté, de vie exubérante et ardente, qui éprouve un irrésistible besoin de se répandre au dehors.

Mme de Pierrefitte, qui, depuis longtemps déjà, a choisi Nice pour sa seconde patrie, une sorte de Paris d'hiver dont elle fait son séjour de prédilection, avait loué, pour cette nuit-là, la plus grande loge du théâtre municipal, à laquelle un architecte prévoyant a donné pour annexe un salon que l'on transforme en salle à manger, et où l'on peut mettre aisément vingt couverts. A tout hasard, et sans savoir s'il était de retour, elle envoya à M. de Caussade une invitation qu'il trouva en rentrant chez lui.

Jacques connaissait bien cette loge, aussi célèbre à Nice dans les fastes du plaisir que peut l'être à Paris le Grand-Seize du café Anglais, pour les viveurs de haute marque.

Aussi accepta-t-il avec empressement. Il arriva de bonne heure, attiré par un de ces pressentiments qui ne trompent pas toujours et auxquels on aime à croire. La loge était déjà pleine, en communication constante avec la salle, par un perpétuel va-et-vient d'hommes, de femmes, de masques, de dominos, de costumes et d'habits noirs. Il va sans dire que les hommes n'étaient l'objet de la part de M. de Caussade que de la plus dédaigneuse indifférence, tandis qu'il examinait tous les dominos féminins avec une attention si perspicace qu'il lui eût été vraiment difficile de ne pas reconnaître celui qu'il attendait... s'il était venu. Il avait déjà une ou deux fois aperçu le marquis des Aiglons donnant le bras à une jeune

femme d'une plus grande taille que sa fille, et qui devait être la princesse Rosalis; mais rien encore n'était venu lui révéler la présence de celle qu'il cherchait partout et qu'il ne trouvait nulle part.

Enfin, à bout de patience, et croyant qu'il avait poussé la discrétion assez loin:

« Elle n'est donc pas ici? » demanda-t-il à Mme de Pierrefitte, en rentrant dans sa loge, après avoir tenté dans le bal une dernière excursion dont il revenait bredouille.

— Qui cela, *elle?* demanda la malicieuse jeune femme.

— Eh ! vous le savez bien!

— Mlle de Quincy?

— Sans doute!

— Mais vous êtes fou! la place d'une jeune fille comme Blanche n'est vraiment pas ici! est-ce que, par hasard, il vous plairait de l'y voir? »

Et comme M. de Caussade hésitait à répondre :

« Vous devez pourtant bien comprendre, mon pauvre ami, qu'une redoute comme celle-ci ne serait pas l'endroit qu'il faudrait choisir pour une entrevue matrimoniale. Et avec une fille comme Mlle de Quincy et un homme comme vous, il ne peut s'agir d'autre chose que de mariage, n'est-il pas vrai? Je préférerais, je vous l'avoue, une loge à l'Opéra-Comique, un soir où l'on donnerait la *Dame-Blanche.*

— Mais alors, qu'est-ce que je vais devenir, moi? murmura M. de Caussade avec l'égoïsme naïvement féroce d'un amoureux qui ne voit au monde que l'être aimé.

— Si vous étiez plus galant, je vous dirais de me faire la cour! répliqua Mme de Pierrefitte avec un mouvement d'épaules; mais, de l'humeur dont je

vous vois, l'aventure ne me paraît guère vous tenter.... Je m'en console, car ce que j'ai voulu, ingrat, c'était tout simplement vous faire rencontrer avec le père de votre idole, et vous présenter au moment propice.

— Trop bonne, en vérité !

— C'est ce que je me dis souvent ! mais vous, en attendant, tâchez de plaire un peu à la princesse : je vous préviens qu'elle est bien en cour, et qu'il est bon d'être de ses amis. »

Mme de Pierrefitte parlait encore lorsque le marquis des Aiglons entra dans la loge, donnant le bras à la princesse Rosalis.

Molda, qui s'assit, loin des regards de la foule, sur un fauteuil du fond, enleva son loup et jeta sur le jeune homme un coup d'œil connaisseur et curieux. Elle était fort en beauté ce soir-là, éclatante dans sa blancheur de brune, que rehaussaient encore les reflets sombres du domino largement ouvert, et laissant voir le marbre des bras nus et des épaules découvertes. Le marquis semblait fort épris, et le feu de ses yeux aurait pu gêner une femme moins habituée que la princesse aux adorations et aux hommages.

« Le moment ne me semble pas favorable pour une présentation que tout le monde n'a pas l'air de désirer maintenant, dit Mme de Pierrefitte au comte de Caussade. Savoir choisir son heure, c'est souvent le secret du succès. Donnez-moi le bras et faites-moi faire un tour au foyer. »

III

Une heure plus tard, une douzaine de convives, triés sur le volet, hommes du monde, cités pour leur esprit, leur verve et leur entrain au plaisir, femmes méritant une mention à part dans les chroniques du *high-life*, pour leur élégance et leur beauté, assis dans le salon ménagé derrière la grande loge, autour d'une table couverte de fleurs, étincelante de cristaux et de lumières, faisaient honneur au menu d'une table, servie par le LONDON-HOUSE, ce rival niçois des premiers restaurants de Paris.

Il eût été vraiment difficile d'imaginer rien de plus gai que ce souper au champagne, d'une chère exquise, où le rire et la causerie d'un écot d'amis, qui renvoyaient au lendemain les soucis de la vie, avaient pour accompagnement la musique au rythme endiablé des valses de Strauss et des quadrilles de Fahrbach : « *Tout à la joie !* »

Quand on soulevait le rideau qui servait de toile de fond à la loge, on apercevait tout le décor du bal, et la foule des danseurs, se démenant comme des pantins, dont l'archet du chef d'orchestre semblait faire mouvoir à son gré les fils invisibles.

La gaieté de ces heureux du monde atteignit bientôt un certain diapason, qu'il eût été difficile de dépasser. La corde rompt à force de se tendre.

Involontairement ses yeux cherchaient le père de Blanche, en ce moment si complètement absorbé par sa princesse qu'on l'eût fort étonné en lui rappelant qu'il avait une fille quelque part en ce monde.

« Qu'il me la donne, puisqu'il s'en occupe si peu! » se disait M. de Caussade, qui jouait ce soir-là le rôle d'un beau ténébreux.

Le marquis faisait honneur au souper, et buvait sec; mais ce n'était pas seulement dans sa coupe, couronnée d'une mousse d'argent, qu'il puisait l'ivresse. Il la trouvait bien plus sûrement encore dans les yeux noirs et profonds de la belle Molda Rosalis.

Tout à coup la princesse poussa un cri strident — cri d'horreur et de terreur tout à la fois — qui se mêla d'une façon aussi étrange qu'inattendue au cliquetis des verres, aux exclamations de la foule, et à la grande voix d'un formidable orchestre.

Tous les convives se tournèrent en même temps vers elle, et demeurèrent frappés de stupeur à la vue du spectacle qui s'offrait à eux.

Au milieu d'un galant madrigal qui faisait sourire sa jolie voisine, le marquis avait laissé tomber, de sa main inerte et sans force, la coupe de champagne qu'il portait à ses lèvres.

Son visage, tout à l'heure encore si expressif et si animé, ne laissait plus voir qu'une sorte d'hébétement et d'atonie, où l'on ne pouvait plus surprendre la trace d'une pensée. L'œil arrondi, effaré, vague, convulsé, découvrant le blanc des prunelles, semblait vouloir sortir de l'orbite. Le bras droit pendait le long du corps, sans résistance et sans vie, tandis que le gauche s'agitait avec de petits mouvements convulsifs. Des gouttes de sueur froide perlaient à la racine de ses cheveux, roulaient sur son front, et

coulaient jusque sur ses joues, tandis que la bouche, tordue et déviée, voulait parler, et ne produisait qu'une sorte de balbutiement rauque. Puis, dernier symptôme, plus effrayant que tous les autres, le visage tout entier, couvert, quelques instants auparavant, d'une pâleur livide, s'injectait violemment d'un sang bleuâtre, qui lui fit comme un masque sombre.

« C'est une attaque ! » s'écria M. de Pierrefitte, arrivé le premier près de la victime de cette catastrophe soudaine.

Tout le monde s'empressait, ou, pour mieux dire, s'entassait autour du malade, qui râlait et ne reprenait point sa connaissance. Mais personne ne songeait, faute de savoir, aux mesures que réclamait une situation aussi grave.

« Je vais chercher un médecin », dit M. de Caussade, qui sortit aussitôt de la loge.

Il n'avait pas fait vingt pas, dans la cohue qui remplissait la salle, quand il eut la bonne fortune de rencontrer l'homme qu'il eût choisi entre tous pour l'amener auprès du père de Mlle de Quincy.

Très jeune encore, le docteur Dieudonné est déjà une des lumières de la science moderne. Homme du monde autant que praticien distingué, il ne juge pas nécessaire d'entourer son art d'un appareil pédantesque et rébarbatif. Avec lui, on peut se croire dans un salon, même à l'hôpital. Aussi correct dans sa tenue que dans son langage, il a su faire reconnaître et accepter par tous une supériorité qui désarme la jalousie à force de bonne grâce. La justesse de son coup d'œil lui fait reconnaître à première vue les symptômes du mal qu'il va guérir; ses confrères déclarent son diagnostic infaillible, et l'écoutent

comme un oracle. Ajoutez les façons les plus aimables, la parole la plus caressante, la phrase la plus persuasive, en un mot, cette espèce de fascination magnétique qui traite le malade moins par le remède que par le charme.

Le comte de Caussade l'avait connu au chevet de sa mère mourante, que le docteur avait soignée avec un dévouement tout filial. Jacques lui en avait toujours gardé une reconnaissance profonde, et, quand ils s'étaient retrouvés plus tard dans le monde, leurs souvenirs s'étaient vite changés en une véritable amitié. Le jeune homme, dont la vive intelligence ne voulait rester étrangère à rien de ce qui peut intéresser ses semblables, avait suivi pendant quelque temps la clinique du docteur, et l'on peut dire que, sans avoir de prétention au diplôme, il n'était point déplacé au chevet d'un malade.

Quand le médecin le vit venir à lui en plein bal, sans se douter le moins du monde qu'il allait réclamer ses bons offices, il l'accueillit la main tendue, en lui disant, avec un sourire aimable :

« Bonsoir, confrère ! comment va ?

— Très mal ! et j'ai grand besoin de vous.

— Cela ne se voit pas ! Qu'est-ce donc qui vous arrive ?

— A moi ? rien... mais à quelqu'un avec qui je me trouve à souper dans la grande loge.

— Et ce monsieur s'appelle ?

— Le marquis des Aiglons... »

En entendant ce nom, le docteur Dieudonné, qui avait déjà pris le bras du comte de Caussade, s'arrêta brusquement, et, regardant Jacques avec un étonnement qu'il n prit pas même le soin de dissimuler :

« C'est au marquis des Aiglons, dit-il, que vous portez tant d'intérêt?

— Non ! c'est au père de sa fille.

— La distinction est subtile! mais allons vite! nous n'avons peut-être pas de temps à perdre. »

Deux minutes plus tard, le docteur Dieudonné était auprès du marquis, dont il commença par éloigner tout le monde, à l'exception de Jacques de Caussade, dont l'aide pouvait, d'un moment à l'autre, lui devenir extrêmement précieuse.

« Vous avez raison, dit il au jeune homme, après un examen attentif, auquel rien ne devait échapper: c'est une hémiplégie très caractérisée. Tous les centres nerveux du côté gauche sont frappés ; ce qui produit une paralysie complète du côté droit qui leur correspond. Vous savez cela aussi bien que moi, n'est-ce pas ?

— J'ai vu tout de suite que le cas était grave.

— Très grave, en effet! Le malade peut être emporté dans une heure ; il peut traîner une année. Il peut être sur pied dans quinze jours. Avec ces maladies-là on doit s'attendre à tout, parce que l'on n'est sûr de rien. Il est déjà trop tard pour pratiquer une saignée, ajouta-t-il en tâtant le pouls du marquis. Nous n'avons qu'une chose à faire en ce moment, c'est de le faire transporter chez lui. Où demeure-t-il?

— Dans un hôtel de la promenade des Anglais, répondit M. de Pierrefitte, qui venait de s'approcher du petit groupe formé par les trois hommes.

— C'est à deux pas, et nous y serons bien vite. Occupons-nous sans retard des voies et moyens de l'enlever d'ici. Cette atmosphère embrasée lui serait mortelle. »

Dans la salle de danse, on ne savait rien de positif sur l'accident dont le salon de la grande loge venait d'être le théâtre. Mais on se doutait déjà de quelque chose. Il y a des moments où il semble qu'un certain courant électrique parcourt les foules et les avertit. Des groupes stationnaient au pied de cette loge, où l'on ne voyait plus personne, et dans laquelle toute animation s'était subitement éteinte. Devant la porte, et dans tout le couloir du premier étage, des curieux et des indiscrets passaient et repassaient, voulant voir, voulant savoir.

Dans le salon qui, de salle à manger, s'était transformé tout à coup en chambre mortuaire, les hommes regardaient le marquis avec une sorte de stupeur, et, se sentant incapables de lui porter secours, se tenaient immobiles à quelques pas de lui. Quant aux femmes, tremblantes, effarées, elles regardaient de loin, comme terrifiées par ce spectacle de la mort prochaine. Seule Mme de Pierrefitte, qui se regardait un peu comme la maîtresse de la maison, et la princesse Rosalis, plus amie du marquis que les autres personnes présentes, vinrent se mettre à la disposition du docteur, et s'offrirent pour accompagner le malade, que l'on allait ramener près de sa fille.

Cependant un garçon de salle vint avertir que la voiture commandée par M. de Caussade était avancée. On roula le marquis dans une couverture empruntée au magasin des accessoires, et on l'emporta, avec toutes sortes de précautions, à travers la foule étonnée des dominos, des débardeurs, des turcs, des pierrots, des chicards et des titis, qui se croisaient avec ce cortège lugubre, en le saluant d'une rumeur vague.

Le casino municipal n'a pas de cour intérieure dans

laquelle on puisse faire entrer la voiture. Il fallut donc porter à bras le marquis des Aiglons, toujours sans connaissance, jusqu'à la calèche qui l'attendait sur la place, où se pressait une foule grouillante et gouailleuse, rassemblée aux abords du palais, pour voir passer les masques.

En apercevant cet homme, que l'on emportait comme une masse inerte, ces héros du carrefour et de la rue, à qui les gens riches n'inspirent que des sentiments d'une bienveillance douteuse, s'imaginèrent qu'ils avaient devant eux un viveur ayant trop soupé, et, comme il arrive toujours en pareil cas, ils l'accueillirent avec des huées.

« Heureusement qu'il ne les entend pas! » murmura M. de Caussade, tout en aidant le docteur à disposer les coussins de façon à former une espèce de lit, capable de rendre moins pénible au malade le trajet, d'ailleurs assez court, qui sépare le Casino municipal de la Promenade des Anglais.

La princesse Rosalis et Mme de Pierrefitte, nous l'avons déjà dit, s'étaient offertes avec autant d'empressement que de bonne grâce pour accompagner leur ami.

Mais le docteur, à qui M. de Caussade venait de faire sentir une pression de main énergique, répondit que le malade avait surtout besoin de repos et de silence, et qu'il les priait de garder leur bonne volonté pour un peu plus tard. L'assistance de M. de Caussade lui suffirait pour la nuit.

Quelques minutes plus tard la calèche s'arrêtait avec son sinistre fardeau devant la porte de l'hôtel où le marquis était descendu avec sa fille.

Le garçon de garde, qui bâillait dans le vestibule, accourut pour ouvrir la portière; mais en apercevant

ce corps inanimé, étendu sur les coussins, et ne donnant déjà plus signe de vie, il crut qu'on lui ramenait un cadavre et recula d'un pas.

« Ce n'est rien, dit le docteur, un simple évanouissement. Ne faites pas de façons! Nous allons transporter M. le marquis dans sa chambre, où il ne tardera pas à reprendre ses sens.

— Faites appeler la femme de chambre de Mlle de Quincy, dit à son tour le comte de Caussade, qui venait de mettre pied à terre. »

Et comme le garçon, encore ahuri, semblait hésiter :

« Vous ne m'avez donc pas entendu? fit l'impétueux jeune homme, en lui mettant une main sur l'épaule, avec un geste d'autorité. Tâchez de faire ce que je vous dis, et faites-le vite! »

Il n'y avait rien à objecter à un ordre donné avec tant de netteté et de précision : il fallait tout simplement l'exécuter. C'est ce que fit le garçon si énergiquement mis au pas.

Le marquis occupait un grand appartement au rez-de-chaussée de l'hôtel, et la femme de chambre de Mlle de Quincy logeait dans un cabinet, tout près de la chambre de sa jeune maîtresse.

Comme elle avait le sommeil assez léger, elle entendit le premier coup de sonnette, et, pensant que le marquis, revenu du bal, avait besoin de ses services, elle fit une toilette sommaire, et accourut à l'antichambre.

« Ouvrez, mademoiselle Victoire, dit le valet de pied, qui reconnut son pas à travers la porte.

— Qu'y a-t-il donc? demanda celle-ci, vaguement inquiète, tout en tirant le verrou.

— C'est M. le marquis que l'on rapporte. Il n'a pas

l'air d'en mener large. Il est avec deux messieurs, qui m'ont chargé de vous appeler. »

La femme de chambre, la porte une fois ouverte, ne laissa point que d'éprouver un assez vif étonnement en apercevant, à pareille heure, M. de Caussade, qu'elle ne connaissait point, debout sur le seuil de l'antichambre, et paraissant attendre.

« M. le marquis s'est trouvé mal il y a quelques instants, dit le comte ; nous avons dû le faire sortir du bal, pour le ramener ici. Mais il n'est pas encore revenu à lui. Nous allons le mettre sur son lit, et lui donner les soins que réclame son état. Où est sa chambre?

— La voici! répondit la jeune femme, en ouvrant la porte d'une vaste pièce, haute de plafond, et prenant jour sur la promenade par deux larges fenêtres.

— Très bien, allumez partout. »

Pendant qu'elle exécutait ces ordres, M. de Caussade, le docteur et le valet de pied transportaient le marquis, le déshabillaient en un tour de main, et l'installaient dans son lit.

« Vous m'avez dit que Mlle de Quincy était à l'hôtel? fit le docteur en s'adressant à M. de Caussade.

— Oui, elle accompagne son père.

— Il est indispensable qu'elle soit prévenue! fit le médecin.

— Immédiatement?

— Oui. L'état du malade est trop grave pour que je puisse accepter la responsabilité du moindre retard.

— Vous entendez? dit le comte à la femme de chambre; allez réveiller mademoiselle; prévenez-la, avec toutes sortes de précautions, que son père s'est trouvé souffrant, et qu'il désire lui parler. Mais

sous aucun prétexte ne l'amenez ici! Avez-vous un salon?

— La salle à manger est à deux fins.

— C'est bien! vous y conduirez mademoiselle et vous viendrez me prévenir quand elle s'y trouvera. »

M. de Caussade revint au docteur.

« Eh bien! lui demanda-t-il, comment le trouvez-vous?

— Toujours dans le même état. Ni sensibilité ni connaissance. Quel parti allez-vous prendre?

— Je veux me dévouer à lui... à cause d'elle!

— C'est d'un grand cœur!

— Après tout, dans la position où il est, je vaux bien pour lui un infirmier d'hôpital!

— Vous valez cent fois mieux.

— Vous savez bien que je suivrai vos instructions avec une exactitude que vous ne trouveriez chez personne.

— Pour cela, j'en suis sûr!

— Vous aurez donc une certaine confiance en moi comme garde-malade?

— Une confiance absolue.

— C'est tout ce que je voulais savoir! — Maintenant, je ne vous demande plus qu'une chose. Livrez ce malheureux à mes soins. J'adore sa fille! et j'ai quelque raison de croire que je ne lui suis point indifférent. — Vous connaissez ma situation dans le monde. J'ai une belle fortune, et je porte bien un nom honorable. Mon plus ardent désir est d'épouser Mlle de Quincy, et je regarde comme un bonheur de pouvoir, dans le malheur qui la frappe, lui donner une preuve de mon profond attachement.

— Je vais arranger la chose comme vous le souhaitez.

Je suis trop heureux de pouvoir rendre service à trois personnes à la fois. »

Le docteur parlait encore lorsque la femme de chambre vint frapper à la porte. Le comte de Caussade alla lui ouvrir.

« Mademoiselle attend monsieur, » fit-elle en s'inclinant devant lui.

Jacques la suivit jusqu'au seuil de la salle à manger.

« Mademoiselle est ici ! » dit-elle en se retirant.

M. de Caussade entra dans une pièce assez grande, et il aperçut en face de lui, debout, appuyée à l'angle de la cheminée, Mlle de Quincy, très pâle, en proie à une émotion qu'il lui eût été difficile de cacher, car elle faisait trembler ses belles mains.

« Qu'arrive-t-il donc ? Qu'est-ce qui se passe ? Mon père ! où est-il ? Monsieur ! monsieur, je vous en prie ! ne pouvez-vous me conduire près de lui ? »

Toutes ces questions se pressèrent sur ses lèvres, et elle les adressa toutes à la fois, pour ainsi dire, à celui qui entrait, et avant même de l'avoir reconnu sous la lumière avare de cette grande pièce insuffisamment éclairée par une seule bougie.

« J'espère que ce ne sera rien, mademoiselle ; un simple étourdissement, » répondit M. de Caussade, en faisant quelques pas vers elle.

Au son de cette voix, qui remuait tant de souvenirs en elle, Mlle de Quincy releva la tête, et se rapprochant vivement du jeune homme :

« Vous ! dit-elle, vous ici, à pareille heure !...

— Seriez-vous donc fâchée de m'y voir?

— Ne dites rien qui soit indigne de vous et de moi ! fâchée de vous voir ? Oh ! vous savez bien que non ! — Mais en vérité, je suis bouleversée ; je ne comprends

rien à tout ce qui arrive... Expliquez-moi un peu..., et, d'abord, où est mon père ?

— Votre père est tout près d'ici — dans sa chambre à coucher...

— Oh ! je veux le voir ! s'écria Mlle de Quincy, en s'élançant vers la porte...

— Vous le verrez tout à l'heure, et moi-même je vais vous conduire près de lui, dit M. de Caussade, qui lui barra résolument le chemin.

— Pourquoi voulez-vous m'empêcher ? reprit la jeune fille, d'une voix dans laquelle il y avait des larmes, et aussi des prières.

— Je ne vous empêcherai jamais de rien faire de ce qui vous conviendra, mademoiselle. Je désire seulement que vous me permettiez de vous prévenir...

— Eh ! de quoi donc, grand Dieu !... mais vous ne dites rien ; vous voyez donc bien que vous me trompez ! Il est mort ! il est mort !

— Non ! rassurez-vous ! il n'est pas mort... mais il a eu une attaque, qui, pour un moment... la chose sera certainement sans durée... l'a défiguré quelque peu... c'est pourquoi, je voulais vous prévenir... vous éviter un saisissement.

— Vous êtes bon et je vous remercie... Mais je suis moins faible que vous ne le croyez. C'est mon père ! et il souffre ! Ma place est près de lui. Je ne me préoccupe pas du reste.

— Venez ! » fit le comte de Caussade, qui s'effaça pour la laisser passer.

Elle courut vers la chambre, poussa vivement la porte, et s'élança vers le lit, sans même regarder le docteur, qui se tenait au chevet du malade.

« Pardon, mademoiselle, lui dit celui-ci, avec beaucoup de douceur, et en même temps beaucoup de fer-

meté ; monsieur votre père, dans l'état où il se trouve, a un extrême besoin de ménagements ; il ne lui faut ni émotion ni commotion. Donc, soyez calme, je vous en supplie... c'est en son nom que je vous le demande.

— Oh ! je serai calme, docteur ; très calme, je vous le jure ! mais rassurez-moi ! et, si vous ne le pouvez pas, au moins instruisez-moi ! Vous comprenez bien qu'il faut que je sache tout, moi sa fille !... et je ne sais rien !

— Je ne dois pas vous cacher, mademoiselle, que monsieur votre père vient d'être frappé d'une attaque assez grave... sans qu'il y ait, cependant, de péril immédiat. Avec le temps, vous pouvez espérer un rétablissement complet. Mais votre cher malade aura besoin de beaucoup de ménagements et de soins.

— Parlez ! docteur, je vous écoute ! commandez, je vous obéirai !

— Je sais, répondit le médecin, en enveloppant le jeune et beau couple du même regard, sympathique et bienveillant, que vous êtes deux ici qui ne demandez qu'à bien faire, et je m'en rapporterai à vous pour l'exécution minutieuse de tout ce que j'aurai prescrit. »

Il parlait encore, lorsque le maître de l'hôtel se présenta à son tour dans la chambre.

Il avait pour le marquis des Aiglons une considération en rapport avec le montant de son addition, et prévenu de la position critique dans laquelle celui-ci se trouvait, il accourait, malgré l'heure avancée, pour se mettre à la disposition de la jeune fille.

« Nous acceptons pour l'avenir, dit le docteur, avec son grand air d'autorité. Pour le présent nous ne pouvons que vous remercier de votre bonne volonté. A nous quatre, nous suffirons bien à la besogne pressante. »

Sans plus tarder, il entama une médication énergique, qui ne parut, du reste, donner aucun résultat immédiatement appréciable. Les applications de glace sur la tête et les sinapismes aux jambes furent également inutiles : rien ne put ramener la plus légère manifestation de la vie dans ce corps que l'on aurait déjà pu prendre pour un cadavre s'il n'avait conservé la chaleur du sang et les battements du pouls.

« Je ne vois plus rien à tenter pour le moment, dit le docteur en consultant sa montre. Je vais rentrer, car j'ai une consultation demain à huit heures, et j'ai besoin de prendre quelque repos. Il faut continuer le traitement sans y rien changer. Vous m'avez bien compris, n'est-il pas vrai, mon cher monsieur de Caussade ? Vous renouvellerez la glace quand elle sera fondue, et vous changerez les sinapismes toutes les deux heures. La situation présente n'offre aucun danger ; mais je ne prévois pas de changement possible d'ici quelque temps. »

Et comme Mlle de Quincy fit un geste, dans lequel il y avait tout à la fois de la terreur et du découragement :

« Ah! mademoiselle, lui dit-il, avec autant de douceur que de bonté, je sais bien que je suis un barbare, ou, du moins, que je dois en avoir l'air à vos yeux. Mais, voyez-vous ! je suis, avant tout, un homme loyal et sincère, et, pour rien au monde, je ne voudrais vous donner une espérance qui pourrait se changer en déception. Dans des cas comme celui-ci le grand guérisseur, c'est le temps ! Il pourrait beaucoup sans nous ; nous ne pourrions rien sans lui. Je crains que quelques jours ne s'écoulent sans amener une amélioration notable dans l'état de monsieur votre père. Mais c'est déjà beaucoup que le mal n'empire point.

Du reste l'admirable constitution de votre cher malade nous permet d'espérer beaucoup. Il est de taille à résister à plus d'un assaut comme celui-ci, et à revenir de plus loin. Vous me reverrez tantôt, entre dix et onze heures. S'il survenait quelque complication, que je ne prévois point d'ailleurs, M. de Caussade me ferait avertir aussitôt. Je laisse M. le marquis entre ses mains; je n'en connais point de plus dévouées, et vous pouvez lui accorder toute votre confiance. »

Le docteur se leva sur ces mots, comme un homme qui n'avait plus rien à dire, prit son chapeau, et se prépara à quitter la chambre.

Mais la pensée de rester ainsi en tête à tête avec l'homme dont elle se sentait aimée, et qu'elle-même, à son tour, elle aimait déjà, ne laissa point que de jeter l'honnête et pure jeune fille dans un trouble profond.

« Je n'oserai jamais, balbutia-t-elle, condamner M. de Caussade à une aussi pénible corvée.

— Vous ne le condamnez à rien du tout! reprit le docteur avec une certaine brusquerie... C'est moi qui vous l'impose, parce que j'ai besoin d'avoir près de votre père quelqu'un dont je sois sûr comme de moi-même... Mais, ajouta-t-il, avec un peu de malice, et en baissant la voix, pour prendre le ton des confidences, si vous avez une répugnance par trop invincible contre l'aide que j'aurais choisi entre mille, dites-le-moi franchement! Une nuit est bientôt passée, surtout quand on la commence aussi tard que nous avons fait, et, dès demain, je donnerai un remplaçant à l'auxiliaire qui aura été assez malheureux pour ne pas mériter vos bonnes grâces. »

Le docteur, qui semblait fort pressé, sortit sans même attendre la réponse de Mlle de Quincy.

IV

Les deux jeunes gens se trouvèrent bientôt en tête à tête, à faire la veillée suprême auprès de cette couche presque funèbre; mais il y a longtemps qu'on l'a dit: « L'amour est plus fort que la mort! » Quand ils se virent seuls ainsi tous deux, obéissant à un mouvement instinctif, auquel leur volonté n'eut aucune part, ils échangèrent un long regard, profond, silencieux, plein de choses très douces, que peut-être ils n'auraient pas osé se dire tout haut, et que tous deux entendaient. Mais la situation vraiment étrange dans laquelle le hasard les mettait en ce moment ne laissait point que de les embarrasser quelque peu l'un et l'autre. Heureux de revoir Mlle de Quincy et de se sentir près d'elle, Jacques ne pensait point qu'il fût à propos de gâter par des mots, qui resteraient au-dessous de la réalité, la joie sans borne qui remplissait en ce moment son âme.

Non moins émue, mais plus troublée encore, Blanche eut peur de ce silence, et, persuadée qu'il fallait dire quelque chose, elle lui exprima toute sa reconnaissance, et le remercia de ce qu'il faisait pour elle.

« Pourquoi, répondit-il, en lui prenant la main, savoir gré de quelques heures qu'il vous donne à celui dont la vie entière vous appartient?

— Vous avez raison, dit Mlle de Quincy, et je comprends que je devrais accepter tout simplement ce que vous m'offrez avec tant de bonne grâce; mais je ne puis m'empêcher de songer à ce qu'il y a parfois d'étrange dans la destinée. Il y a quelques jours à peine nous étions complètement étrangers l'un à l'autre... et voilà que, tout à coup, nos vies se sont si intimement, si étroitement mêlées, que dans cette nuit, si terrible et si douloureuse, c'est vous — et vous seul — que je trouve auprès de moi, comme mon soutien, ma consolation et mon appui!

— Vous en plaignez-vous, mademoiselle? lui demanda le jeune homme, qui avait pris sa main, et qui la contraignit doucement à relever la tête et à le regarder.

— Non! répondit-elle; Dieu ne m'a pas fait une âme d'ingrate, et je sais apprécier tout ce qu'il y a en vous de dévouement et de bonté : je suis très reconnaissante des marques que vous voulez bien m'en donner, et mon seul regret est de les recevoir avant de les avoir méritées.

— Ne parlez pas ainsi! dit M. de Caussade; de tels sentiments ne seraient dignes ni de vous, ni de moi... S'ils ont pu se glisser un seul instant dans votre cœur, je vous conjure de les en chasser. Nous voici réunis — plus tôt, je l'avoue, que je n'aurais osé l'espérer, — dans le but de soulager d'abord, et, plus tard, de sauver un père pour lequel je vous ai vue trembler. Cette communauté dans la même pensée, et cet effort vers le même but, vont, pour quelque temps, nous isoler du reste du monde, et créer entre nous un lien doux et fort. Je sens que la vie ne pourrait pas me donner davantage. Laissons donc faire les événements : ils ont trop bien commencé pour ne pas bien finir! »

Blanche trouva sans doute que M. de Caussade avait raison, car elle ne fit aucune objection à ce qu'il venait de lui dire. Plus d'une fois déjà elle avait remarqué que, lorsqu'il semblait ne parler que pour lui, c'étaient ses propres pensées à elle qu'il exprimait, et elle voyait là comme une nouvelle preuve de l'entente secrète qui existait déjà entre leurs âmes à tout instant. Aussi, cette veillée suprême, près d'un malade si gravement atteint que l'on pouvait tout craindre, fut-elle pour tous deux pleine, tout à la fois, d'angoisses et de délices.

A plusieurs reprises, M. de Caussade, qui se sentait capable de suffire seul à la tâche, avait invité Mlle de Quincy à se retirer; mais sans pouvoir obtenir qu'elle y consentît.

« Non, lui disait-elle, c'est mon père, et je ne puis céder à personne, même à vous, la place qui m'appartient auprès de lui. »

A l'aube, cependant, la voyant toute pâle, et prête à défaillir, il la supplia avec tant d'instances qu'elle consentit enfin à prendre un peu de repos.

Quant à lui, resté seul en tête à tête avec le malade, dont l'état ne subissait aucun changement, toujours inerte, sans mouvement, sans connaissance et sans vie apparente, il réfléchissait profondément à tous ces événements, étranges, inattendus, qui pouvaient avoir une telle influence sur sa destinée.

« Et dire, pensait-il, que cet homme dont je tiens maintenant le sort entre mes mains; que je soigne; que j'aiderai peut-être à sauver, pourra, dans quelques jours, faire d'un mot le bonheur ou le malheur de ma vie! »

Il s'approcha du lit sur lequel le marquis reposait, toujours inanimé, et le regarda avec plus d'attention

qu'il n'avait encore pu le faire jusque-là. Le masque était vraiment beau, et le visage du père et celui de la fille étaient également remarquables par la même pureté classique. C'étaient, chez tous deux, le même front noblement coupé; la même ligne du profil, correcte, élégante et fine; la même bouche, d'un dessin très ferme et très nettement arrêté; le même menton, annonçant une volonté énergique et des résolutions inflexibles. — Mais la ressemblance s'arrêtait aux traits, et l'expression était complètement différente. Chez l'homme, usé, surmené par la vie, un je ne sais quoi de hautain, de dur, d'amer et de sarcastique, remplaçait l'adorable tendresse qui faisait le charme du visage de Mlle de Quincy, vraiment adorable dans sa grâce virginale.

V

Le garde-malade improvisé tombait de fatigue; mais il était toujours ferme et fidèle à son poste, qu'il n'avait pas quitté un seul instant, quand le docteur revint le lendemain.

Il examina le patient avec cette attention perspicace, à laquelle rien n'échappait, et qui lui avait valu son grand renom d'oracle infaillible.

« Ni bien ni mal ! dit-il avec un hochement de tête d'assez mauvais augure, à Jacques de Caussade, dont le regard l'interrogeait encore plus que la parole. Je ne vois chez lui aucun changement ni dans un sens, ni dans l'autre. C'est toujours la même insensibilité et la même atonie. Il ne vit plus de la vie extérieure, de la vie de relation, comme nous disons dans notre charabia. Et cela peut durer ainsi deux jours ou deux ans. Cela vous donne à penser, n'est-il pas vrai? Quel parti allez-vous prendre?

— A cause d'elle, je resterai près de lui !

— C'est une vraie passion, alors?

— Je n'ose vraiment pas me servir d'une pareille expression. On l'a trop souvent profanée! Mais je vous avoue que cette aimable créature me rendrait capable de tous les dévouements.

— C'est de l'amour, ou je ne m'y connais pas ! » dit le grand praticien, qui passa une main sur son front

avec le geste rêveur de l'homme de science, qui se demande parfois si la science est vraiment tout dans la vie, et s'il n'y a point au-dessus d'elle quelque chose de plus grand et qui vaut mieux.

A ce moment, Mlle de Quincy, après avoir, plus d'une fois déjà, envoyé prendre des nouvelles de son père, vint en chercher elle-même. Les inquiétudes, la fatigue et l'angoisse de cette nuit cruelle avaient laissé des traces visibles sur son beau visage : un cercle de bistre cernait ses yeux, battus par l'insomnie, et la pâleur de ses joues n'accusait que trop éloquemment l'angoisse qui bouleversait son âme.

En la voyant entrer les deux hommes se levèrent, également frappés l'un et l'autre de ce qu'il y avait de saisissant dans son aspect. Elle avait pour eux je ne sais quel caractère d'apparition. Il eût été difficile de se figurer une plus noble image de la douleur.

Après avoir salué le médecin et serré la main de M. de Caussade, elle courut à son père, et demeura glacée d'effroi, en apercevant au grand jour son visage ravagé.

« Il est bien mal, n'est-ce pas? dit-elle au docteur, en lui jetant un regard timide.

— Son état n'a pas empiré depuis hier; mais le mieux n'est pas non plus très sensible. Le rétablissement exigera beaucoup de temps et de soins.

— Les soins ne lui manqueront pas, et je ne regarderai ni à mes jours ni à mes nuits! s'écria Blanche, avec une exaltation généreuse, qui la transfigura, en quelque sorte, en faisant passer sur ses traits le rayonnement de son âme.

— Mademoiselle, poursuivit le docteur, rien de ce qui est beau et bien ne peut me surprendre de votre

part. Votre dévouement me rassure. C'est surtout par l'affection que l'on sauve les malades, et vous aimez assez votre père pour le guérir. Vous aurez, du reste, un auxiliaire précieux, pour lui donner tous les soins que réclame son état. J'ai placé près de vous un autre moi-même, que vous trouverez toujours, chaque fois que vous aurez besoin de lui ; je le connais trop bien pour n'être pas certain que son plus grand désir est de vous être utile.

— J'en suis bien convaincue, répondit Mlle de Quincy, qui sentit une légère rougeur monter à ses joues ; mais ce n'est point sans quelque scrupule que je dérobe à M. de Caussade un temps dont il lui serait si facile de faire un plus agréable emploi.

— Chacun est juge de son bonheur, répliqua le jeune homme ; mais si vous me croyez digne de partager la tâche qui s'impose à votre piété filiale, vous me le prouverez, mademoiselle, en acceptant comme j'offre — avec toute la confiance et toute la sincérité d'un cœur loyal, qui croit aux autres, parce qu'il sent que les autres doivent croire en lui. »

Ceci avait été dit avec une telle ardeur, et un tel élan de jeunesse et de chevaleresque enthousiasme que, malgré sa chaste réserve et sa discrétion de fille bien élevée, Blanche se sentit emportée tout à coup par un courant d'irrésistible sympathie.

« Je vous remercie et j'accepte ! répondit-elle, en mettant dans la main du comte de Caussade une main fluette et mince, un peu fiévreuse en ce moment, et sur laquelle il imprima un baiser sincère.

— Le traité est signé ! dit le médecin, avec une bonhomie qui n'allait peut-être pas sans un peu de malice ; nous verrons maintenant laquelle des deux

hautes parties contractantes se montrera la première infidèle à ses engagements.

— Ni l'une ni l'autre, j'en suis sûre! fit Mlle de Quincy, avec une confiance qui mit au cœur de M. de Caussade autant de joie que d'orgueil.

— Votre bon accord me rassure complètement sur l'efficacité des soins que vous allez donner à notre malade, fit le docteur en se levant; mais je voudrais le voir dans une retraite un peu plus paisible que cet hôtel.

— Voilà, dit Mlle de Quincy, une ordonnance bien facile à suivre! Nous avons à Fréjus une villa où nous passons nos hivers, et dont l'installation est parfaite. Nous irons nous y établir dès que vous nous en aurez donné la permission.

— Nous déciderons tout cela demain, » dit le docteur.

Mlle de Quincy reçut ce jour-là beaucoup de monde. Les uns venaient par intérêt pour le marquis et pour sa fille, tous deux si cruellement éprouvés. Les autres n'obéissaient qu'à un vulgaire sentiment de curiosité, et, sachant que, la veille au soir, M. de Caussade avait reconduit le marquis à son hôtel, ils voulaient savoir aussi ce que l'on avait fait de lui au milieu de ces préoccupations si terribles.

Mais le comte veillait déjà avec un soin jaloux sur la réputation de celle qui s'était fiée à sa discrétion et à son honneur. Il fit fermer pour tout le monde la chambre de son malade, qu'il ne quitta point d'une minute, et qu'il ne laissa voir à personne.

Quant à Mlle de Quincy elle reçut dans un des salons de l'hôtel, dont elle s'était assuré la possession exclusive pour la journée.

La princesse Rosalis se présenta une des premières, et insista pour être admise auprès du marquis. Mais

Blanche allégua la défense absolue du médecin, et fit respecter la consigne.

Cependant, elle ne crut point devoir user de la même réserve envers Mme de Pierrefitte, qu'elle regardait comme une amie, et dans laquelle peut-être elle voyait déjà une confidente pour l'avenir. Aussi, profitant d'un instant où elle se trouvait seule avec cette personne aimable et sûre :

« Voulez-vous le voir ? lui demanda-t-elle...

— Si ce n'est pas une indiscrétion...

— Venez ! »

Quoiqu'elle fût trop femme du monde pour laisser deviner ses impressions, quand elle devait les cacher, Mme de Pierrefitte ne parvint point cependant à dissimuler complètement sa surprise en apercevant M. de Caussade installé au chevet du marquis.

Blanche comprit qu'une explication était nécessaire, et, bien qu'on ne la lui demandât point, avec cette droiture et cette loyauté qu'elle apportait dans tous les actes de sa vie, elle alla d'elle-même au-devant, et relevant sur Mme de Pierrefitte ses beaux yeux sincères :

« M. de Caussade, en qui le docteur Dieudonné a toute confiance, s'est mis à ma disposition, lui dit-elle, avec un tel dévouement et une telle bonté que, dans les circonstances si pénibles et si difficiles où je me trouve, j'ai accepté ses bons offices comme il me les offrait, sans hésitation.

— Vous avez eu raison, dit Mme de Pierrefitte. Personne ne se trompera sur les bonnes intentions de M. de Caussade. Je lui donnerais ma signature s'il en avait besoin.

— On le croit sur parole ! » dit Blanche, non sans rougir un peu.

Mme de Pierrefitte faisait grand cas du comte de Caussade, qu'elle tenait pour un fort galant homme, et dont la situation dans le monde devait offrir à une femme toutes les garanties désirables de bonheur.

Cependant, quand elle se trouva seule avec Mlle de Quincy, elle ne put résister au désir de la taquiner quelque peu.

« Dites-moi, ma mignonne, lui demanda-t-elle, est-ce que vous avez l'intention de garder bien longtemps ce jeune infirmier à votre service?

— Croyez-vous, chère madame, qu'il me serait facile d'en trouver un meilleur?

— Je ne le crois pas ; mais une chose m'inquiète.

— Eh! laquelle donc ?

— La question des honoraires!

— On ne la traite, en général, qu'après la guérison.

— Vous avez raison; mais il faut toujours finir par payer!

— Et vous me croyez insolvable?

— Non ! mais s'il est trop exigent.

— Je vous choisirai pour arbitre !

— Allons! je vois que vous avez réponse à tout, et que l'on ne vous prendra pas sans vert. Adieu, ma chérie ! »

La journée fut meilleure pour le malade, et le lendemain, à l'heure de la visite, le docteur se montra plus satisfait. Sans que le retour de la connaissance fût complet encore, il y avait dans l'œil du marquis une lueur d'intelligence renaissante, faible encore sans doute, mais donnant déjà une étincelle d'espoir. Le corps lui-même, engourdi depuis quarante-huit heures dans les liens de la paralysie, semblait éprouver maintenant une sorte de détente rassurante.

« Le transport est désormais possible, dit le mé-

decin à Mlle de Quincy, et vous pouvez vous préparer à partir demain. Je reviendrai vous donner mes dernières instructions et présiderai moi-même à l'installation, dans le wagon des malades, que vous aurez soin de faire retenir aujourd'hui même. Je préviens mon confrère de Fréjus, qui se trouvera à l'arrivée du train. C'est un homme habile et prudent, en qui vous pouvez avoir toute confiance. Si M. de Caussade, qui vous a été déjà si utile, peut vous donner encore un peu de son temps, gardez-le ! Il est toujours bon d'avoir un homme sûr près de soi.

— Je suis trop heureux que mademoiselle consente à m'employer un peu, dit le comte d'un air bon enfant, car je ne sais que faire de ma vie, et je suis vraiment très reconnaissant aux bonnes âmes qui veulent bien en prendre un morceau de temps en temps. »

VI

Sur tout le littoral méditerranéen, depuis Fréjus jusqu'à San Remo, la voie ferrée ressemble à l'allée d'un parc; le train circule entre une double haie parfumée. Partout des fleurs. C'est un mois de mai perpétuel. La campagne n'existe plus, tant elle est bâtie. Devant vous, derrière vous, sur la colline et dans le vallon, partout, se succèdent des habitations de plaisance de toutes les formes, de tous les styles et de tous les pays, comme de toutes les époques. L'isba russe s'élève à côté du donjon féodal; le castel de la Renaissance fait vis-à-vis au pavillon Louis XVI, et le cottage anglais flirte avec la villa italienne. La rivière de Gènes rivalisera bientôt avec nos grands boulevards, et le jour n'est pas loin où la plus belle rue du monde réunira, par une suite ininterrompue de palais et d'hôtels, Marseille et la Spezia.

Toutes ces constructions, qui nous offrent les plus curieux spécimens de l'art de bâtir, s'orientent vers le midi, avides de capter ses rayons dont elles aspirent la bienfaisante chaleur. Tout à l'entour, la terre se couvre d'une abondante et souriante végétation, et pour peu qu'il ait de la voix, l'amoureux, sans être roi d'Espagne, peut chanter à sa favorite :

« Ici tu marches sur des fleurs ! »

La villa des Jasmins, qui appartient au marquis des Aiglons, est située à mi-côte, à quelques centaines de

mètres au-dessus de Fréjus. Sans prétentions architecturales et sans visées artistiques, elle réunit toutes les conditions de confortabilité et de bien-être que peuvent souhaiter des gens habitués aux recherches de la grande existence. Ses appartements, vastes et bien aérés, dominent toutes les expositions, suivent le soleil dans son cours, et embrassent tous les points de l'horizon. Le jardin, grand comme un parc, réunit dans un merveilleux ensemble les productions de tous les climats. Deux jasmins gigantesques tapissent toute la grande façade, s'enlacent comme de souples lianes aux colonnes du péristyle, montent à l'assaut des balcons, étendent jusqu'au toit leur tapis de verdure étoilé d'argent, et enveloppent de fleurs et de parfums la maison à laquelle ils ont donné leur nom.

C'était là que Blanche passait tous ses hivers, et, d'année en année, elle s'y plaisait davantage. C'est là qu'elle avait fait ses premiers rêves de jeune fille, — ces rêves incertains et vagues, qui ne se précisent point dans la pensée timide encore. Maintenant, une fois calmées les inquiétudes de sa tendresse filiale, que d'heures charmantes n'y passerait-elle point, dans la compagnie de celui qui venait de lui donner tant de preuves d'affection discrète.

Plus d'une fois ces souriantes idées effleurèrent l'esprit de Mlle de Quincy, dans le trajet, d'ailleurs assez court, qui sépare Nice de Fréjus, tandis qu'elle surveillait attentivement son père placé sur un lit suspendu au milieu du wagon, entre elle et M. de Caussade.

Les deux jeunes gens se parlaient peu, mais ils se regardaient davantage.

Blanche trouva le moyen de prévenir son compagnon qu'ils ne seraient pas seuls à la villa, comme à l'hôtel de Nice.

« J'ai, lui dit-elle, une sœur de mon père, qui ne s'est pas mariée, pour me servir de mère ; elle est bonne comme les anges ; elle m'adore et elle vous aimera bien. Elle serait déjà venue nous rejoindre à Nice, bien qu'elle n'aime guère le séjour de cette ville bruyante, où elle ne m'accompagne jamais, si elle n'avait été à deux cents lieues de nous, retenue près d'une vieille parente, très souffrante en ce moment ; mais je lui ai envoyé une dépêche ; elle quittera tout pour mon père, et je ne doute point qu'elle ne nous attende à la station. »

Quand on arriva en gare, un personnage grave, tout de noir habillé, et qui n'était autre que le premier médecin de la ville, vint se présenter à la portière du wagon, et, saluant avec toutes les marques du plus affectueux intérêt Mlle de Quincy, à laquelle, plus d'une fois déjà, il avait donné ses soins :

« J'ai reçu, lui dit-il, la lettre de mon éminent confrère et ami, M. le docteur Dieudonné, et, d'après la demande qu'il m'en a faite, je suis venu, mademoiselle, me mettre à vos ordres.

Permettez-moi, ajouta-t-il, de monter près de vous, et d'examiner M. le marquis pendant la manœuvre. On va détacher votre wagon, qui occupe la queue du convoi, et c'est seulement après le départ du train que l'on procédera au transbordement du malade. »

Et, se mettant tout de suite en besogne, le médecin tâta le pouls, inspecta le visage et palpa les membres du patient.

« Monsieur votre père n'est pas aussi mal que je l'aurais cru, dit-il à Blanche, qui attendait avec une anxiété visible le résultat de cette première entrevue. La fatigue du voyage a nécessairement amené une certaine

surexcitation nerveuse: mais l'état général me permet d'espérer beaucoup. »

Le docteur parlait encore quand Mlle de Quincy s'écria tout à coup :

« Ma tante ! »

Une femme de très petite taille, et légèrement contrefaite, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir grand air, et de porter haut, sortait de la salle d'attente, et s'avançait sur le quai.

Blanche sauta légèrement de wagon, courut à elle, et l'étreignit dans ses bras.

« Ne t'effraie pas, bonne petite tante, lui dit-elle, dès qu'elle put parler. Il va mieux et j'ai bon espoir. Mais si tu savais par quelles transes j'ai passé !

— Et je n'étais pas là ! enfin, maintenant, nous allons être deux à le soigner.

— Trois ! pensa Blanche. Mais elle garda cette réflexion pour elle seule. »

Mlle Béatrix de Quincy, la tante de Blanche, était une nature délicate et faible, qui avait des nerfs, qui le savait, et qui les craignait. Elle eut peur sans doute du spectacle qui l'attendait, car elle n'osa pas s'approcher du wagon, où son frère se trouvait encore, et elle se tenait à quelque distance avec une sorte de réserve timide ; elle laissa aux gens de la gare et à ses domestiques le soin d'installer le malade dans une grande calèche de louage, destinée aux excursions des familles nombreuses, et dont les dimensions vastes permettaient d'établir, avec des coussins habilement disposés, une sorte de lit, grâce auquel on pouvait transporter le malade, sans aucun inconvénient, de la station à sa villa.

Quand il fut placé entre le médecin de Fréjus et M. de Caussade, qui paraissait déjà fort bien s'enten-

dre avec le confrère du docteur Dieudonné, grâce aux insinuations délicates du post-scriptum par lequel le parisien avait terminé sa lettre au médecin de province, elle vint timidement regarder son frère, lui serra la main sans rien dire, salua le docteur, jeta à M. de Caussade un coup d'œil dans lequel il y avait tout à la fois beaucoup de curiosité et un peu d'inquiétude, et, s'adressant au cocher :

« Partez, lui dit-elle, et prenez garde de n'aller qu'au pas.

— Je n'ai pas besoin de vous le recommander ! » dit Blanche à M. de Caussade, avec une expression de physionomie qui révélait assez la profonde entente des deux âmes.

Elle alla ensuite s'asseoir près de sa tante dans une victoria légère, qui servait à leurs promenades, et toutes deux filèrent aux rapides allures vers la villa des Jasmins.

VII

Mlle Béatrix de Quincy était la sœur cadette du marquis des Aiglons. Agée maintenant de quelque cinquante ans, souffreteuse pendant toute sa jeunesse, elle n'avait pas vu, comme il arrive quelquefois, sa santé se raffermir, aux approches de la maturité. Douée d'une sensibilité profonde, portant sur un corps sans force et sans grâce une tête qui avait été tout simplement adorable, pour la pureté de ses traits, et qui avait gardé le charme céleste d'une expression vraiment angélique, elle avait compris de bonne heure que le monde des idéales tendresses et des radieuses amours était fermé pour elle, et elle s'était contentée de le regarder de loin, avec un sourire mélancolique et une résignation touchante.

Chez beaucoup de celles à qui sont imposées ces cruelles épreuves, la nature humiliée se venge de ses malheurs sur le bonheur des autres. Souffrant elles-mêmes, elles éprouvent un irrésistible besoin de faire souffrir les autres. C'est là, et non point ailleurs, qu'il faut chercher la cause de ces humeurs noires, de ces amertumes secrètes, de cet esprit de dénigrement, toujours à l'affût du mal, et toujours prêt à passer la réputation du prochain au crible de la médisance ou de la calomnie, qui rendent les vieilles filles généralement peu sympathiques.

Mlle Béatrix de Quincy n'appartenait point à cette catégorie malfaisante. Le scalpel du plus fin analyste n'aurait pu trouver dans toute sa personne un atôme de méchanceté. Le mal, chez elle, s'était changé en bien, et le malheur était devenu de la bonté. C'était une de ces exquises créatures dont l'unique souci est de faire le bonheur de ce qui les entoure.

Privée des joies de la maternité, de même qu'elle avait été sevrée des ivresses de l'amour, elle avait reporté sur sa nièce orpheline tous les trésors d'affection dont son âme était pleine.

Trop clairvoyante pour ne pas s'apercevoir que Blanche ne trouverait point chez son père, occupé ailleurs, la direction et l'appui dont une fille a besoin, elle s'était chargée de son éducation, comme d'une tâche précieuse, en mettant tous ses soins à développer les rares qualités du plus heureux naturel, elle avait fait de son élève bien-aimée, non une pédante ou un bas-bleu, mais une femme du monde accomplie; le type idéal de la créature parfaite, que tout homme doit souhaiter d'avoir pour femme, pour fille ou pour amie.

De son côté, Mlle de Quincy n'avait pu recevoir tant de preuves d'affection et de dévouement sans ressentir pour celle qui les lui donnait une tendresse et une reconnaissance profondes. La nièce et la tante s'adoraient, et l'on peut dire que jamais deux créatures humaines n'avaient vécu dans un plus parfait accord.

Quand ellesfurent àquelque distance en avant de la calèche, seules toutes deux dans leur victoria, roulant sur des allées de sable fin, entre deux haies parfumées d'arbustes en fleurs, la tante Béatrix se tourna

vers Blanche, prit une de ses mains, qu'elle serra tendrement dans les siennes, et fixant sur elle un regard qui semblait l'inviter aux confidences :

« Dis-moi donc, ma chérie, lui demanda-t-elle, quel est ce jeune homme que je vois aujourd'hui pour la première fois, dont tu ne m'as jamais parlé, et que tu as tout à fait l'air de ramener dans tes malles. Il s'est installé auprès de ton père comme s'il était de la famille. Explique-moi un peu ce que cela signifie, car je t'avoue que je ne comprends pas. »

Blanche prévoyait trop bien la question pour n'avoir pas une réponse toute préparée.

« Ce jeune homme, dit-elle, d'une voix très calme et très ferme, est un ami du docteur Dieudonné. J'ai été bien heureuse de l'avoir à Nice, et je suis certaine qu'il ne nous sera pas moins utile ici.

— Mais, alors, tu le trouveras toujours entre ton père et toi.

— Oh ! il ne me gênera pas ! répondit Blanche, avec une naïveté que sa tante trouva charmante, et qui amena sur ses lèvres fines un sourire légèrement ironique.

— Il est très bien... pour un infirmier ! dit M[lle] Béatrix, d'un ton qu'elle essaya de rendre indifférent, et il doit avoir très bon air dans son hôpital.

— Mais il me semble qu'il aurait bon air partout, répliqua Blanche avec une certaine vivacité. C'est un homme du monde, tout à fait !

— Alors, un médecin amateur ?

— Pas médecin du tout... un grand cœur généreux... et bon... comme toi !

— Tu l'appelles ?

— M. Jacques de Caussade.

— Joli nom; famille du Midi; très bonne noblesse; je crois même qu'il est comte.

— On le dit; mais il n'en tire pas vanité. Je ne l'ai jamais entendu parler de ses titres.

— C'est le fait d'un homme d'esprit. Mais ne trouves-tu pas que la présence dans notre maison d'un monsieur comme celui-là ne laissera point que de nous causer quelque embarras?

— Je ne vois pas trop comment.

— Est-ce qu'il mangera à notre table?

— Te fait-il l'effet de quelqu'un que l'on peut envoyer à l'office?

— On pourrait le servir chez lui.

— Ce ne serait guère hospitalier!

— Tu vas donc l'introduire dans notre intimité?

— Il est déjà dans la mienne.

— Que dirait ton père, s'il savait tout cela, lui qui est si sévère pour toutes nos relations?

— S'il disait quelque chose, nous pourrions lui répondre que c'est à cause de lui — et de lui seul — que M. de Caussade est ici!

— Arrange les choses à ta guise; je vois bien qu'il ne me reste plus qu'à dire *amen!*

— Sois sans crainte, nous les arrangerons bien! » répliqua Blanche, en embrassant tendrement sa tante.

Les deux femmes, fort en avance sur la calèche, qui marchait au pas, arrivaient en ce moment au pied de la villa, sur le perron de laquelle tous les domestiques de la maison accouraient pour recevoir leur maître.

On pouvait organiser dans cette vaste demeure tous les services ordinaires et extraordinaires que réclament les exigences multiples de la grande existence. La tante Béatrix et Mlle de Quincy firent dresser

un lit dans le grand salon du rez-de-chaussée, prenant jour par trois larges baies, ouvertes sur les trois points cardinaux favorisés par le soleil. Il eût été difficile de rien voir de plus gai. De quelque côté que l'on se tournât, le regard s'arrêtait sur des spectacles enchanteurs, tandis qu'un air tiède, balsamique et fortifiant remplissait les poumons de ses effluves généreux. Le lit, placé la tête au mur, permettait une circulation facile tout autour du malade. On y déposa le marquis avec toutes sortes de précautions.

Le médecin de Fréjus, à qui, tout naturellement, on laissait le soin de diriger le traitement, abandonna, par contre, à M. de Caussade la responsabilité de toutes les dispositions matérielles. Le comte prit donc tout de suite dans la maison une autorité contre laquelle chacun comprit bientôt qu'il serait inutile d'essayer la moindre résistance. Il ordonnait, commandait, tranchait toutes les questions avec la fermeté et la décision d'un pouvoir absolu et irresponsable. Grâce à cet empire qu'il savait si aisément prendre sur les autres, il devint promptement le vrai maître de la situation. On lui obéissait mieux peut-être qu'on ne l'eût fait au marquis lui-même. Il méritait, du reste, cette confiance de tous par le dévouement dont il donnait à chaque instant des preuves. Le médecin de Fréjus ne cessait de répéter qu'il lui eût été difficile de rencontrer un auxiliaire aussi actif et aussi intelligent. Le marquis, quand une fois il se reverrait sur pied, devrait aller faire brûler un cierge en son honneur devant l'autel de Notre-Dame-des-Miracles.

Ce zèle, dont elle savait bien qu'elle était la cause, ce dévouement, qui naissait du désir de lui plaire, touchait singulièrement le cœur aimant et tendre de

Mlle de Quincy, et elle éprouvait pour M. de Caussade une sincère et vive reconnaissance.

Elle en était bien vite arrivée à vivre avec lui dans une intimité pleine de bonheur. Quand, à la suite d'une longue veille, il éprouvait un impérieux besoin de prendre l'air, elle ne craignait point de l'accompagner dans ses promenades à travers les jardins de la villa, qui s'étendaient assez loin pour que l'on y pût jouir en paix de cette chose si adorable quand on s'aime, et qui s'appelle la solitude à deux.

Et ces deux-là s'aimaient!

Oui, ils s'aimaient bien, et l'amour était venu chez eux tout naturellement, comme les violettes poussent au mois de mars, et comme les roses fleurissent au mois de mai. Il avait été une éclosion spontanée dans leur âme, à tous deux, et il avait cette fortune si rare que, chez l'un comme chez l'autre, ce grand amour était aussi un premier amour.

Blanche était pure comme le premier rayon de l'aurore. Elle n'avait jamais quitté la maison paternelle, vivant dans la tendresse de Béatrix, âme angélique qui avait éloigné d'elle jusqu'à l'idée du mal. Très instruite, ayant beaucoup étudié, lu davantage encore ; ayant surtout perfectionné les dons d'une heureuse nature dans la solitude où s'était consumée sa pâle jeunesse sans amour, Mlle de Quincy s'était consacrée tout entière à l'éducation de sa nièce, qui n'avait subi d'autres influences que la sienne. Le jour où Jacques de Caussade l'avait rencontrée à la matinée de Valrose, elle en était encore à la période des débuts, et il avait été le premier homme qui se fût occupé d'elle. Il s'était senti bien vite sous l'impression de ce charme divin, qui s'ignorait, et qui n'en était que plus puissant.

Blanche lui avait paru d'une autre essence que les femmes qu'il avait rencontrées jusque-là. Ravi du sentiment si profond et si doux qu'elle lui inspirait, il se livrait tout entier à cette jeune enchanteresse. Obligé de quitter Nice le lendemain de leur première rencontre, sans l'avoir revu il avait emporté d'elle une ineffaçable image.

Lui aussi était prêt pour l'amour. Sa jeunesse avait été préservée des corruptions de la vingtième année par un respect profond de la femme, pour laquelle il avait un culte idéal. Il la plaçait sur une sorte de piédestal, dont il eût rougi de la faire descendre. Il ne se serait pas contenté d'aimer. Il eût voulu en même temps pouvoir adorer.

L'enthousiasme du comte de Caussade ne s'en était exalté que davantage encore quand il avait retrouvé, bien que dans des circonstances singulièrement douloureuses, Mlle Blanche de Quincy. Il avait compris qu'il était inutile de chercher ailleurs ce qu'il rencontrait chez elle, et il s'était dit, comme le héros du plus amoureux des drames :

« Ou j'épouserai celle-ci, ou la mort sera ma fiancée ! »

L'absence est la pierre de touche de nos sentiments : elle tue les faibles, ceux qui seraient morts tout seuls ; elle grandit et fortifie les autres. Quand Jacques revint à Nice, il était en proie à une véritable fièvre d'amour pour la trop ravissante fille du marquis des Aiglons. Il ne savait rien d'elle, si ce n'est qu'elle était adorable et qu'il l'adorait. Il ne pouvait aller la chercher chez son père qu'il ne connaissait pas. Il était donc obligé d'attendre tout du hasard. Nous savons déjà comment le hasard l'avait servi.

Maintenant, au sein de cette solitude profonde et

douce, dans ce tête-à-tête continuel, auprès d'un malade inconscient, qui ne pouvait ni rien voir ni rien empêcher, au milieu des enchantements d'une nature délicieuse, leur mutuelle affection ne pouvait que s'accroître et grandir de jour en jour. Elle en arriva bientôt à ce point où la tendresse se change en passion ; où le cœur éclate.

Mlle Béatrix de Quincy était trop fine pour ne pas s'apercevoir de ce qui se passait en eux, et, avec cet intérêt qui, chez les femmes, s'attache fatalement aux choses d'amour, elle suivait toutes les péripéties de ce petit drame, sans le moins du monde s'inquiéter du cinquième acte. Elle suivait d'un œil ami le développement de cette mutuelle tendresse, qui lui semblait charmante. M. de Caussade était, à ses yeux, un héros de roman vraiment irrésistible, beau, jeune, élégant, avec un je ne sais quoi d'aventureux et de chevaleresque, dans les idées comme dans les façons, et qui lui plaisait fort. Il n'était pas jusqu'à la manière dont il s'était introduit dans la maison de sa nièce qui n'eût le privilège d'agir fortement sur son imagination toujours en travail. Cette excellente Béatrix, qui ne pouvait aimer pour son propre compte, croyait toujours se dédommager un peu, quand elle aimait pour le compte d'une autre. Elle prenait donc le plus sincère et le plus pur intérêt à la naïve passion de ces deux jeunes êtres si poétiques et si beaux, si bien faits pour le bonheur. En eux et par eux il lui semblait qu'elle était aimée et qu'elle aimait : douce illusion d'une belle âme! Tout paraissait donc sourire à cette fleur d'amour, qui avait grandi dans l'atmosphère d'une chambre de malade, mais qui s'épanouissait maintenant à l'air libre, toute radieuse sous le soleil.

La marche lente, capricieuse en ses évolutions, d'un

mal dont il est impossible de calculer la durée parce qu'il prend plaisir à tromper toutes les prévisions de la science, amenait tour à tour chez le marquis des améliorations et des rechutes qui ne permettaient pas de fixer la date d'un rétablissement définitif.

Cependant, le père de Blanche retrouvait parfois une lueur d'intelligence passagère mais réelle. Il était aisé de s'apercevoir que, dans ces moments-là, il fixait un œil chercheur et inquiet sur cet inconnu qu'il voyait sans cesse autour de lui, dont il ne savait pas le nom, et dont il ignorait la position sociale. Incapable de formuler une question, car il n'avait pas encore retrouvé l'usage de la parole, il ne lui restait que les yeux pour interroger et, en pareil cas, les questions ne sont jamais assez précises pour imposer l'obligation d'une réponse à ceux qui n'en veulent pas faire. Il demeura donc dans une complète ignorance au sujet d'une chose qu'il eût voulu, au contraire, connaître jusque dans ses moindres détails.

Le marquis des Aiglons, dans les conditions ordinaires de la vie, était un maître de maison très autoritaire, jaloux de toutes ses prérogatives, et à qui l'on eût difficilement imposé la présence de quelqu'un qui n'aurait pas eu l'honneur de lui plaire. On le savait, et c'est pourquoi on avait pris le sage parti de ne rien lui dire du tout.

Un jour pourtant, M. de Caussade se trouvait seul dans la chambre de son malade avec Mlle Béatrix. Il dut sortir pour présider à la préparation d'une prescription du docteur. Le frère et la sœur se trouvèrent en tête-à-tête. A ce moment, le marquis regarda tour à tour, et avec une telle insistance, et Béatrix et la porte par laquelle le jeune homme venait de passer que, malgré sa prudence voulue, la bonne

demoiselle fut bien forcée de comprendre et de répondre.

« Tu me demandes quel est ce jeune homme? » fit-elle, non sans quelque embarras, et en essayant encore de gagner du temps.

Un clignement d'œil très expressif lui fit voir qu'elle avait compris.

« C'est, dit-elle en essayant de se compromettre le moins possible, le jeune homme qui t'a ramené de Nice à Fréjus. Il a été très recommandé à notre médecin par son illustre confrère, le docteur Dieudonné, de Paris, et plus d'une fois, nous avons été, ta fille et moi, heureux de trouver en lui un aide aussi dévoué qu'intelligent. »

Cette réponse était sans doute de nature à donner au marquis une première satisfaction, car son visage qui, depuis un moment, exprimait le trouble de ses esprits, parut enfin retrouver quelque calme. Le retour de Jacques mit naturellement fin à cet interrogatoire plein de dangers.

VIII

Cependant le mieux qui, depuis quelques jours, s'était déclaré chez le malade, se confirmait et s'accentuait davantage encore. Sa constitution très saine, très vigoureuse et très robuste, prenait peu à peu le dessus du mal, et il était aisé de voir qu'il marchait vers ce rétablissement complet que l'on n'obtient que bien rarement après des crises aussi terribles que celle-ci. Il n'avait pas encore retrouvé sans doute la plénitude de ses facultés, ni le libre exercice de ses membres. Mais s'il marchait toujours péniblement, déjà, cependant, il pouvait se transporter d'une pièce dans une autre en s'appuyant légèrement sur le bras qu'on lui prêtait. La parole seule restait embarrassée, ce qui ne laissait point que d'exciter d'assez vives impatiences chez cette nature altière et violente, incapable de pardonner au mal, plus qu'elle n'eût fait à un ennemi.

Le docteur Dieudonné, rappelé à Paris par sa nombreuse clientèle, s'arrêta en passant à la villa des Jasmins, où il eut avec son confrère de Fréjus une consultation à laquelle M. de Caussade assistait.

Les deux médecins constatèrent, avec autant de plaisir que de surprise, que le rétablissement complet du marquis n'était plus qu'une affaire de jours, et qu'il ne faisait point pour eux l'objet du plus léger doute.

« Si nous étions encore au temps des miracles, dit le docteur parisien, légèrement teinté de scepticisme, je dirais que votre guérison en est un. Maintenant que tout est fini, ou peu s'en faut, nous ne craignons pas de vous l'avouer, vous avez eu une bonne attaque de paralysie, et mon honorable confrère vous dira comme moi que, sur mille cas semblables au vôtre, nous n'obtenons pas une guérison complète. Vous pouvez vous vanter d'avoir tiré le gros numéro à une loterie où tout le monde ne gagne pas. A présent vous pouvez vous donner le plaisir, que je comprends, de nous mettre à la porte, car vous n'avez plus besoin de nous. Notre jeune ami à qui, mon confrère et moi, nous accordons toute notre confiance, représentera la Faculté près de vous pendant une semaine ou deux; après quoi, lui aussi vous tirera sa révérence.

— Ce ne sera pas, du moins, sans que je l'aie remercié de son zèle et de son dévouement, » fit le marquis avec beaucoup de courtoisie.

Puis, tout bas, et s'adressant plus particulièrement au docteur Dieudonné :

« Aidez-moi, lui dit-il, à régler avec ce jeune homme. Je tiens à faire les choses convenablement avec lui comme avec tout le monde. Fixez vous-même l'indemnité que je lui dois pour le temps que je lui ai fait perdre.

— Ce serait difficile avec quelqu'un qui n'est pas dans le besoin et qui ne pratique notre art qu'en amateur. Mais si vous voulez bien vous en rapporter à ma discrétion, je ferai en sorte qu'il soit satisfait sans que vous ayez à intervenir personnellement. Vous venez d'avoir la main si large avec moi que je puis bien lui offrir un souvenir en votre nom. »

Les pronostics de la science se trouvèrent d'accord

avec l'événement. Le marquis revenait si rapidement à son état normal qu'il était évident pour tout le monde que l'auxiliaire de ses deux médecins en titre n'aurait plus aucun prétexte pour prolonger son séjour à la villa des Jasmins. Aussi Jacques voyait-il, avec une angoisse que Blanche partageait, approcher le moment de cette séparation, toujours si cruelle pour ceux qui aiment.

Le poète l'a bien dit : « L'absence est le plus grand des maux ! » Mais elle était d'autant plus terrible pour eux qu'il y avait derrière elle cette chose non moins effrayante qui s'appelle l'inconnu. Ils en avaient peur l'un et l'autre ; ce qui faisait que tous deux y pensaient toujours.

Ce n'était point là, du reste, leur seul malheur; car ils ne pouvaient même pas jouir en paix de leurs derniers instants. Comme s'il eût été averti par un secret instinct, et qu'il eût senti le besoin de les entourer d'une incessante surveillance, le père de famille, toujours sur ses gardes, s'arrangeait de manière à ce qu'ils ne fussent jamais seuls ensemble. Il faut pourtant reconnaître que les façons de M. de Caussade à l'égard de Mlle de Quincy ne justifiaient point ce luxe de précautions. Sa tenue était d'une correction irréprochable. S'il montrait en toute chose l'aisance parfaite de l'homme du monde, qui se sent à sa place partout, il ne se départait jamais vis-à-vis d'elle d'une réserve qui pouvait défier l'hostilité la plus prévenue. Il ne lui adressait que fort rarement la parole, et bien qu'il eut, plus que personne, le trait et la flamme de ces esprits légers, primesautiers et vifs, qui mènent la causerie dans une soirée comme dans un dîner, il cherchait plutôt à s'effacer qu'à briller, comme si son seul but eût été de passer inaper-

çu. Mais il paraît que l'on n'est point aussi maître de ses yeux que de sa langue, et, une fois ou deux, le marquis surprit entre les jeunes gens un échange de regards qui lui donna singulièrement à penser. Mais comme celui que l'on appelait « Monsieur Jacques » devait quitter la villa des Jasmins à la fin de la semaine, il ne jugea point à propos de faire part à personne de ses observations. Il se dit qu'après tout quelques jours étaient bientôt passés ; que Blanche était incapable d'oublier la distance qui séparait la fille du marquis des Aiglons d'un « Monsieur Jacques » et que, d'ailleurs, il était là pour surveiller ses menées s'il se permettait jamais de devenir trop audacieux.

Le père de Blanche comptait peut-être un peu trop sur lui-même. Dans la liberté de cette vie de famille que l'on menait alors à la villa, il devait être difficile d'empêcher de se rencontrer jamais deux êtres jeunes, bien aimants, qui se cherchaient toujours.

Il y avait dans le vaste jardin, un berceau de mimosas et de genévriers, sous lequel ils s'étaient assis plus d'une fois, causant doucement, pendant que les rameaux odorants laissaient tomber sur leurs têtes une pluie de fleurs et de parfums. La veille du jour où le comte de Caussade devait partir, ils s'y trouvèrent seuls un moment. L'après-midi était vraiment délicieuse, tiède, illuminée des splendeurs d'un soleil couchant, qui descendait lentement à l'horizon, en laissant, comme trace de son passage, une longue traînée de pourpre et d'or sur les flots étincelants.

Ils s'assirent, et gardèrent quelques instants le silence, en proie tous deux à cette mélancolie profonde que donne à ceux qui s'aiment l'approche de la

séparation. Ployant l'un et l'autre sous le poids de leur douleur, ils se taisaient, comme il arrive souvent à ceux qui ont trop de choses à se dire, et qui ne savent par où commencer.

« C'est donc bien vrai, dit enfin Mlle de Quincy, très bas, et sans relever les yeux : vous allez partir ?

— Hélas ! il le faut bien ! Je n'ai pas de prétexte pour rester plus longtemps. Votre père s'est rétabli avec une rapidité... effrayante. Je lui suis devenu complètement inutile, et quelque chose me dit qu'il n'a pas une folle envie de me garder plus longtemps.

Vous le sentez aussi bien que moi. Si je ne m'en allais pas de moi-même on me renverrait — ce qui rendrait mon retour plus difficile.

— Adieu donc ! murmura la jeune fille, qui fit un pénible effort pour retenir ses larmes. Vous aurez sans doute bien vite oublié des jours si rapides, et dont les courtes joies auront été mêlées pour vous de beaucoup d'ennuis. Il n'y a que celles qui restent pour se souvenir !

— Blanche, ma chère Blanche, dit M. de Caussade, d'un ton de reproche pénétrant, est-ce bien vous qui me parlez ainsi, après tant d'heures si douces passées ensemble, la main dans la main, et l'âme dans l'âme ; quand vous connaissez mes plus intimes pensées ; quand vous lisez dans mon cœur comme dans le vôtre ! Vous ne comprenez donc pas à quel point vous êtes aimée, et combien je vous appartiens ? Quand une femme est adorée comme vous l'êtes, elle n'a rien à redouter de l'avenir... Nos épreuves ne sont pas encore finies sans doute ; mais vous pouvez être certaine que nous en sortirons victorieux !

— Vous avez raison, mon ami, dit Blanche en relevant la tête. Je suis injuste parce que je suis malheureuse. Mais j'ai beau faire, je suis sans force contre l'absence, qui me semble redoutable comme l'inconnu.

— Ce serait peut-être l'inconnu avec un autre que moi, répliqua M. de Caussade ; mais vous êtes vraiment trop sûre de ma tendresse pour avoir rien à redouter. Cette absence, d'ailleurs, ne sera, je vous le jure, que de courte durée. Je vais chez moi pour mettre ordre à quelques affaires, et prendre quelques papiers dont je pourrai avoir besoin... A mon retour j'aurai un entretien sérieux avec votre père, à qui je n'aurai plus rien à cacher.

— Mon père ! j'ai peut-être été bien coupable envers lui, murmura Blanche, à demi-voix. Il y a longtemps que j'aurais dû lui dire ce qui se passait dans sa maison. J'ai eu un secret pour lui... Je sens aujourd'hui que c'est mal ! pourvu que je n'en sois pas trop punie !

— Comment pouvez-vous vous accuser, vous, la pureté et l'honneur mêmes ! reprit M. de Caussade avec feu. Eh ! de quoi donc seriez-vous coupable ?

— Il y a des moments, répondit Mlle de Quincy, non sans rougir un peu, où quelque chose me dit que je n'aurais pas dû vous écouter, quand vous m'avez parlé d'amour. Le devoir d'une fille comme moi c'était de vous renvoyer à mon père.

— Vous ne le pouviez pas, puisqu'il était également incapable de vous entendre et de vous répondre. J'estime d'ailleurs que, du moment où les intentions d'un homme sont aussi pures et aussi loyales que les miennes, celle qui en est l'objet doit en être aussi la première instruite !

— Ceci pourrait être sujet à discussion, répliqua Blanche, dont un demi-sourire effleura les lèvres charmantes ; mais j'aime mieux être tout à fait franche avec vous, en vous avouant que votre amour m'a tellement surprise que je n'ai même pas eu le temps d'organiser la résistance. J'ai senti que je vous aimais avant même de savoir ce que c'était que d'aimer. Mais ne vais-je pas être cruellement punie de mon imprudence !

— Vous punie ! de quoi ? comment ? par qui ?

— Par vous-même !

— Par moi ?

— Est-ce que votre absence ne va pas commencer pour votre pauvre amie la série des longues expiations !

— Ma chère Blanche !

— Que vais-je devenir, quand vous ne serez plus là ? Vous voyez que je ne vous cache pas ma faiblesse !

— Vous m'attendrez en vous disant que je reviendrai bientôt, et que je tiendrai à votre père le seul langage qui soit digne de vous, de lui et de moi.

— Pourquoi ne le faites-vous pas maintenant ?

— J'en ai eu souvent envie, et le courage m'a manqué. Mon Dieu ! je sais bien qu'un homme vaut un homme ; mais celui-ci m'intimide... Sans doute parce qu'il est votre père, et qu'il tient mon sort entre ses mains. Il me semblait qu'à mesure qu'il revenait à la vie son œil prenait plus de froideur et de dureté. Plus d'une fois, au moment où j'allais m'ouvrir à lui, je voyais dans le pli de sa lèvre quelque chose de sarcastique et d'amer qui me glaçait. J'étais aussi quelque peu gêné par la position que j'avais acceptée vis-à-vis de lui, à cause de vous.

Cela me retirait de mes moyens. Dans quelques jours, au contraire, les choses auront changé complètement d'aspect; il se sera fait, pendant mon absence, un peu de calme dans son esprit; M. Jacques aura tout naturellement, sans secousse et sans brusquerie, cédé la place au comte de Caussade, et ce que le marquis des Aiglons aurait sans aucun doute refusé au premier, votre père n'hésitera point, j'ose le croire, à l'accorder au second.

— Être seule et ne pas savoir ! » fit Blanche, avec la tristesse d'un amour sincère, qui voit s'ouvrir une perspective de solitude, c'est-à-dire de découragement et d'inquiétude. Ce sont là des impressions pénibles, et que supportent mal les jeunes âmes, que la vie n'a pas encore domptées, pétries, et assouplies sous ses mains puissantes et cruelles.

M. de Caussade vit bien ce qui se passait dans celle de sa chère aimée, et, plein de compatissance pour des chagrins dont il était la cause :

« Ayez confiance et courage ! lui dit-il, et surtout ne doutez jamais de moi ! en dépit de tous les obstacles nous serons un jour réunis pour ne plus nous séparer. Je vous appartiens à jamais, et je suis à vous dans la vie et dans la mort.

— J'ai besoin de le croire, répondit Blanche, en relevant sur lui ses beaux yeux candides et sincères, qui semblaient l'inviter à lire jusqu'au fond de son être.

— Croyez ! croyez ! mon cher amour, » répliqua le jeune homme, avec une exaltation de sentiments et de paroles dont il n'était déjà plus le maître.

Avec cette force irrésistible que l'on appelle si bien une douce violence, il l'attira contre sa poitrine, et doucement, longuement, la baisant sur ses paupières humides :

« Je vous donne mon âme ! lui dit-il.

— Vous emportez la mienne ! » répondit-elle, en laissant tomber sa tête sur l'épaule du jeune homme.

Le lendemain, le train du soir emmenait le comte de Caussade vers la région pyrénéenne, où s'élevait, sur le versant français, le château de Francastel, berceau de sa race. Les adieux furent empreints d'une cordialité que ne laissait peut-être point pressentir la situation quelque peu tendue des derniers jours. Désarmé par le départ, le marquis, dont la présence près de sa fille d'un homme jeune et charmant avait éveillé les craintes, se montra dans les derniers instants plus affable et plus ouvert, et ce fut en termes aimables qu'il remercia M. Jacques de ses bons soins. Il daigna même parler du plaisir qu'il aurait à le revoir.

IX

Quinze jours se sont écoulés depuis que M. de Caussade a quitté la villa des Jasmins. A Blanche, qui compte les heures de l'absence, le temps a paru long. Le soleil d'une belle matinée de février éclaire en l'égayant le jardin fleuri. La tante et la nièce travaillent, les fenêtres ouvertes, dans un des petits salons de la villa. C'est l'heure du premier courrier. Le facteur sonne à la grille, et quelques secondes plus tard le valet de pied apporte une enveloppe sur un plateau d'argent.

« Pour mademoiselle! » dit-il en s'inclinant devant Béatrix.

« Voilà, dit celle-ci, une lettre qui me fait l'effet de s'être trompée d'adresse, et elle passe à sa nièce le pli qu'elle n'a même pas ouvert.

— Ah! chère petite tante, que tu es bonne! fait Blanche qui lui jette ses deux bras frais autour du cou, pour mieux l'embrasser.

— Ce baiser-là est comme la lettre, fait Béatrix avec une pointe de malice. J'ai peur qu'il ne soit pas pour celle à qui on le donne. Tu ne m'avais jamais embrassée si fort.

— Ah! petite tante, toi qui es si bonne, est-ce que tu deviendrais méchante? fait Blanche sur un ton de doux reproche.

— Lis donc! répond Béatrix. C'est bien le moins que je sache ce que l'on m'écrit! »

Blanche obéit, et lut, en effet; mais très doucement, très lentement, en s'arrêtant presque sur chaque mot, comme pour le mieux graver dans son souvenir.

« Mademoiselle,

« Vous avez été si parfaitement bonne pour moi que je n'ai pu quitter la villa des Jasmins sans esprit de retour; ma pensée en prend si souvent le chemin qu'il y a des moments où je crois y être encore. C'est un rêve dont je ferai bientôt une réalité. Je compte quitter mes montagnes deux jours après ma lettre. Je ne descendrai point à Fréjus, où ma présence pourrait paraître indiscrète. Mais je pousserai jusqu'à une station voisine où j'ai des amis, et, le lendemain — c'est-à-dire samedi, — j'irai vous présenter mes hommages.

« A bientôt, mademoiselle; soyez-moi douce et clémente. J'aurai peut-être besoin de votre appui. Ne me le refusez pas. Je n'ai pas le cœur ingrat. La reconnaissance ne me semble pas lourde à porter, et je voudrais vous en devoir beaucoup.

« A vos pieds.

« Caussade.

« P.-S. J'arriverai à Fréjus à onze heures. Si vous aviez quelques instructions à me faire parvenir, veuillez me les adresser au bureau du chef de gare où j'irai les prendre. »

Blanche, en lisant cette lettre, ne put se défendre d'une vive émotion. Elle avait souhaité ardemment

le retour de M. de Caussade, et, maintenant qu'il allait revenir, maintenant qu'elle allait connaître le secret de leur destinée à tous deux, elle tremblait !

« Ah ! chère tante, dit-elle à Mlle Béatrix, ne vas-tu rien faire pour nous ?

— Je ferai, au contraire, tout ce que tu voudras, et tout ce que je pourrai ! mais tu sais aussi bien que moi que ton père n'est pas commode tous les jours.

— Ce méchant père que l'on aimerait tant s'il le voulait ! » fit Blanche avec un gros soupir.

M. de Caussade, en arrivant à Fréjus, le samedi suivant, trouva un mot de Béatrix, qui lui disait tout simplement :

« Vous savez que nous déjeunons à midi. Venez ! Le marquis est prévenu. Nous vous attendons. Comptez toujours sur

Béatrix. »

Tout bref qu'il fût, ce billet ne laissa point que d'être fort agréable au jeune homme, parce qu'il lui permettait d'espérer de la part de tout le monde un cordial accueil.

Il prit une voiture, et se fit conduire à la villa.

Sa tenue de voyage était tout à la fois d'une correction parfaite et d'une rare élégance, et elle faisait oublier par sa recherche voulue les toilettes sommaires du garde-malade. Le marquis n'était pas homme à laisser passer inaperçu un changement si complet, et, avec son tact et son flair, il devina tout de suite que le nouveau venu appartenait à une classe sociale plus élevée que celle où l'on recrute d'ordinaire la compagnie humble mais modeste des infirmiers et des servants d'hôpital. Cette découverte eut pour premier effet de le mettre sur ses gardes, en éveillant ses soupçons. Mais, avec sa réserve

d'homme du monde, il ne laissa même pas soupçonner ses impressions. Béatrix se montra fort empressée auprès de cet aimable revenant. Quant à Blanche, elle était si pâle quand elle entra au salon que M. de Caussade se demanda, non sans effroi, si elle n'allait point se trouver mal.

Le déjeuner remit tout cela. Il fut plein d'entrain et de gaieté. La marquis était beau convive, et M. de Caussade, qui voulait lui plaire, prouva plus d'une fois qu'un rouge-bord ne lui faisait pas peur. Il donna aussi libre carrière à sa verve et à son brillant esprit. C'était un autre homme qui se révélait tout à coup à la villa des Jasmins.

Un peu nerveuse, inquiète peut-être, au fond de l'âme, Mlle Béatrix, pour se tenir à la hauteur des deux hommes, faisait des frais dont il fallait lui tenir compte. Blanche, trop jeune pour dominer ses émotions, laissait voir assez clairement ce qui se passait en elle, pour que le marquis sût déjà tout avant qu'on ne lui eût rien dit. Mais il se demandait, dans son orgueil d'aristocrate, ce qu'il pouvait bien y avoir de commun entre sa fille et cet apprenti médecin, si bien d'ailleurs qu'il pût être de sa personne.

« Pourvu, se dit-il, que cette folle de Béatrix ne m'ait pas joué quelque tour de sa façon. Je ne crains rien de Blanche. Elle sait trop ce qu'elle doit à son nom et à mon sang, pour l'oublier jamais. Quant à ma sœur, c'est une autre affaire! Toutes ces vieilles filles n'ont pas un grain de raison dans leur cervelle éventée. Celle-ci est un esprit romanesque, et ses mauvaises lectures ont achevé de lui mettre la tête à l'envers. Elle doit pourtant bien savoir que je ne fais que ce que je veux, surtout quand il s'agit de ma fille. Je le prouverai sans doute tout à l'heure! car je

me trompe fort ou ce joli garçon n'est pas revenu à Fréjus uniquement pour avoir des nouvelles de ma santé. »

Quand on apporta les cigares, Blanche dit en riant qu'elle ne fumait pas, et qu'elle attendrait ces messieurs au salon.

D'ordinaire Béatrix, qui ne faisait pas monter les actions de la régie, se retirait en même temps qu'elle. Mais ce jour-là, elle demeura dans la salle à manger, comme pour entendre la suite d'une conversation qui l'intéressait. Ce détail ne put échapper à la perspicacité du marquis.

« Elle est du complot, se dit-il, en mordant légèrement sa moustache. Me voilà donc seul contre trois !... C'est le moment de jouer serré. »

Il offrit un cigare à M. de Caussade, en alluma un autre et attendit.

Mlle de Quincy comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre, parce que tout retard rendait la position plus difficile. Aussi, après avoir toussé légèrement, à la façon des orateurs embarrassés pour leur début :

« Mon cher César, dit-elle à son frère, je reste à table aujourd'hui un peu plus longtemps que d'habitude pour obéir au désir de monsieur, qui a une communication importante à te faire, et qui, plus timide que moi, parce qu'il te connaît moins, m'a priée de parler pour lui.

— M. Jacques a pris là un souci bien inutile, répliqua le marquis assez froidement. Nous sommes, lui et moi, d'assez bonnes connaissances pour n'avoir pas besoin d'intermédiaire entre nous. Tu peux donc, ma chère, nous laisser nous expliquer tous deux à notre aise. »

Ceci était un congé en règle. Béatrix le comprit.

Aussi, après avoir jeté au jeune homme un regard d'encouragement, elle sortit.

Les deux hommes restés face à face se regardèrent quelques instants en silence.

« Monsieur, dit enfin Jacques de Caussade, s'armant de résolution, j'ai tout à la fois un aveu et une demande à vous faire, et je ne sais par où commencer.

— Si l'aveu doit avoir quelque influence sur le sort de la demande, commencez par l'aveu ; l'un rendra peut-être l'autre inutile, » dit le père de Blanche, dont le visage prit à ce moment une expression rigide, qui n'était vraiment pas faite pour encourager les confidences. Il sembla au jeune homme qu'on venait de lui jeter un seau d'eau glacée sur les épaules : un frisson courut dans ses moelles et la parole s'arrêta dans sa gorge. Il se remit pourtant, et sentant bien qu'il fallait aller jusqu'au bout, maintenant qu'il avait commencé :

« Monsieur, dit-il, j'ai eu envers vous l'apparence d'un tort, et il faut avant tout que je m'en confesse. »

Un silence de mort accueillit cette communication singulière.

« Bien que je ne sois entré dans votre maison que sur la demande expresse de votre médecin, j'avoue qu'en y restant j'ai bientôt obéi à un sentiment d'égoïsme. Après y être venu pour vous, j'y suis resté pour moi.

— Je ne comprends pas, dit le marquis, de plus en plus glacial, quel intérêt vous pouviez avoir à prolonger votre séjour dans une maison où rien ne devait vous retenir, en dehors de vos devoirs professionnels.

— C'est ici, dit Jacques, que les aveux commencent. Je n'ai pu rester dans un tête à tête presque conti-

nuel avec mademoiselle votre fille sans m'apercevoir qu'elle était charmante. Mais ce qui n'était tout d'abord qu'une respectueuse admiration est devenu peu à peu une sympathie aussi exclusive qu'elle est ardente. C'est aujourd'hui un sentiment si absorbant qu'il se confond avec ma vie même. Mlle de Quincy est nécessaire à mon bonheur, et, si téméraires que puissent vous paraître mes vœux, j'ose vous demander sa main. »

En entendant ces derniers mots, qu'il prévoyait, du reste, depuis le commencement de l'entretien, le marquis releva lentement la tête, et jeta sur le jeune homme, qui attendait sa réponse avec une anxiété profonde, un regard où l'ironie se mêlait au dédain.

« Monsieur, lui dit-il, je comprends votre calcul; il était fort habile, je le reconnais. Mais il sera déjoué par la raison de ma fille, non moins que par ma volonté. Lui avez-vous fait part de vos sentiments?

— La chose m'a paru inutile. Les femmes devinent l'amour qu'elles inspirent sans qu'il soit besoin de leur en faire l'aveu.

— Si ce que vous dites est vrai, je me charge de faire comprendre à Mlle de Quincy qu'elle s'est trompée. Quant à vous, monsieur, vous me ferez le plaisir de sortir d'ici sans la revoir. Je ne l'ai pas élevée pour en faire la proie d'un aventurier. »

M. de Caussade se redressa sous l'outrage, et regardant le marquis bien en face, et comme il convient d'égal à égal :

« Prenez garde, monsieur, lui dit-il. Ne prononcez point témérairement des paroles que rien ne saurait effacer. Ne mettons point l'irréparable entre nous. Sachez que je ne suis pas un aventurier. Mes intentions n'ont rien que d'honorable, et ce n'est point l'intérêt

qui me guide dans la demande que j'ai l'honneur de vous adresser.

— On pourrait s'y tromper! Ma fille aura un jour cent mille francs de rente.

— Et moi, monsieur, j'en ai deux cent mille aujourd'hui!

— Vous, monsieur Jacques!

— Je ne suis plus M. Jacques!

— Alors, monsieur, si vous avez un nom et une situation dans le monde, pourquoi avez-vous employé, pour vous introduire chez moi, des moyens détournés, qui vous exposent à la désapprobation des honnêtes gens?

— Et si j'ai cédé au noble orgueil de vouloir être aimé pour moi-même?

— Ce sont là des fantaisies romanesques, qui ne sont plus de mode à notre époque sérieuse et positive. Quant à moi, je n'admettrai jamais que l'on cache son nom, si ce n'est pas un nom déshonoré. »

Caussade, en entendant ces derniers mots, sentit qu'une vive rougeur envahissait son front et ses joues; il se leva de sa chaise, jeta brusquement dans la cheminée son cigare qu'il ne fumait plus depuis le commencement de l'entretien, et, ses yeux ardents fixés sur le visage du marquis des Aiglons :

« Monsieur, lui dit-il, mon nom est digne du respect de tous.

— Je n'en aurais pas douté, probablement, si vous me l'aviez fait connaître tout d'abord, poursuivit le marquis sans sortir de la froideur quelque peu hautaine, que, depuis un instant, il montrait au jeune homme. Comment vous appelez-vous, à la fin?

— Jacques de Nompar, baron de Francastel, comte de Caussade. »

Ce nom qui, dans la pensée de Jacques, devait être un talisman pour celui qui le portait, produisit un effet tout contraire.

« Ah! vous êtes le comte de Caussade? fit le marquis des Aiglons, dont le sourcil se fronça, tandis que sa lèvre se relevait par un rictus amer. Est-ce bien vrai, cette fois?

— Oui, monsieur, je vous le jure sur l'honneur.

— Eh! bien, monsieur, vous savez comment votre père est mort... C'est moi qui l'ai tué! »

X

Un silence plus effrayant que les plus terribles paroles suivit cette déclaration inattendue. Jacques chancela, comme s'il eût reçu un coup de poignard en pleine poitrine : il porta la main à son cœur, prêt à défaillir ; ses yeux s'agrandirent dans son visage livide, et ce fut un regard effaré, le regard d'un homme qui ne sait pas, qui ne comprend pas, mais qui devine de mystérieuses horreurs, qu'il jeta au père de Blanche, meurtrier de son père à lui, et sur les mains duquel il lui semblait voir encore du sang.

Après avoir prononcé cette parole cruelle, le marquis se tut, et regarda le jeune homme, comme s'il eût voulu se rendre compte de l'effet qu'elle avait produit. Il avait en ce moment sa figure des mauvais jours : une expression dure sur tous les traits ; le front hautain ; l'œil sombre ; la bouche amère.

M. de Caussade ne sentit que trop bien que l'ennemi de son père était devenu le sien, et que de nouveaux obstacles allaient s'élever entre lui et celle qu'il adorait.

Il ne se trompait point, car, en ce moment, le marquis des Aiglons ne songeait qu'à une chose, à rendre la rupture entre lui et M. de Caussade tellement violente que toute réconciliation deviendrait impossible entre eux, et que celui qui avait osé, sans sa

permission, lever les yeux sur sa fille, serait obligé de renoncer de lui-même à ses projets.

Après quelques instants de silence, qui parurent à Jacques longs comme des siècles, le marquis comprit qu'il devait au moins quelques explications à celui dont il brisait la vie, et il reprit, d'une voix sèche et cassante :

« Il est inutile de revenir sur des détails qui ne changeront rien à la situation. Une seule chose doit m'étonner, et m'étonne, en effet, c'est que vous soyez si complètement étranger à des faits qui vous touchent si directement.

— Je sais seulement que mon père a été tué en duel ; mais c'est là tout ce que je sais. Je n'étais alors qu'un enfant, et depuis, quand j'ai interrogé ma mère, à qui ces souvenirs étaient singulièrement cruels, elle s'efforçait toujours d'en détourner ma pensée. Je puis dire que l'on ne parlait jamais devant moi de cet événement fatal.

— On avait tort. Un fils doit tout savoir et ne rien oublier. Mais puisque vous semblez l'ignorer, il faut bien que je vous apprenne que votre père était mon plus cruel ennemi. Un jour vint où le monde fut trop petit pour nous deux. Il fallait que l'un de nous cédât la place à l'autre. Si j'avais eu un fils j'aurais voulu lui transmettre la haine qui doit animer à jamais l'une contre l'autre votre race et la mienne.

— Je crois, monsieur, répliqua le jeune homme avec une dignité triste, que nous ne sommes plus à l'époque de ces rancunes éternelles qui divisent à jamais des familles dans lesquelles revivent des traditions de loyauté et d'honneur. Pour ce qui me regarde, je puis vous jurer devant Dieu qui m'entend, que rien n'aurait pu, que rien ne pourra jamais faire que j'é-

prouve pour Mlle de Quincy rien qui ressemble à de la haine.

— C'est affaire à vous ! Mais je vous fais l'honneur de croire que vous ne souhaitez plus maintenant d'entrer dans une maison où vous seriez exposé à vous heurter chaque jour à de tels souvenirs. Quant à moi, qui suis pour longtemps encore le maître des destinées de ma fille, je vous jure, sur l'honneur de mon nom, que je ne vous accorderai jamais sa main. »

Jacques comprit que les choses en étaient arrivées à un tel degré d'irritation que tout entretien était devenu impossible entre lui et le père de Blanche. Il salua, et sortit sans prononcer une parole.

XI

On peut dire que jamais homme ne s'était vu dans un trouble d'esprit plus grand que celui où se trouvait maintenant M. de Caussade. Il était dans une de ces heures fatales où notre énergie nous abandonne ; où nos forces nous trahissent ; où notre volonté même semble paralysée ; où nous sommes le jouet misérable des événements, que nous ne dirigeons plus, mais qui nous mènent. Les terribles révélations du marquis ne changeaient rien à ses sentiments ; mais il n'en comprenait pas moins qu'il devait quitter cette maison où, pourtant, il laissait son cœur. Il l'avait trop bien donné pour jamais le reprendre. Mais il ne pouvait songer à revoir maintenant Mlle de Quincy.

Un pareil acte de sa part aurait passé pour une sorte de bravade et de provocation, qui pouvait amener, entre deux hommes de leur caractère et de leur tempérament, les complications les plus graves. Il ne lui restait donc plus qu'à se retirer. C'est ce qu'il fit, — mais l'âme pleine d'angoisse, et la poitrine gonflée de sanglots. Sans même relever la tête pour essayer de revoir une dernière fois ce qu'il laissait derrière lui, il s'en alla.

Connaissant parfaitement le petit parc de la villa des Jasmins, qu'il avait parcouru tant de fois, au lieu de suivre l'avenue droite qui conduisait à la grille

d'honneur, il se jeta dans une allée de traverse, coupant à travers des massifs de rhododendrons, de myrtes et de rosiers, pour arriver à une petite porte qui s'ouvrait sur une route presque toujours déserte.

Au moment où il allait la franchir, la tante Béatrix sortit d'une touffe de mimosas, qui suffisait à cacher sa petite personne tout entière, et, se plaçant devant le jeune homme, à qui elle barra le chemin :

« Halte-là ! s'écria-t-elle ; on ne s'en va pas comme cela sans dire adieu aux gens ; sans seulement essayer de revoir ses amies.

— Vous avez raison et j'ai tort, mademoiselle ! Mon excuse, c'est que le courage m'a manqué ; j'ai senti le besoin de fuir ; de me dérober à tous les yeux. Je n'ai plus le droit de me montrer ici ! »

Ces paroles avaient été prononcées avec un accent de si profonde tristesse que Béatrix releva vivement les yeux sur le jeune homme. Elle vit un tel abattement sur son visage et un tel désespoir dans son regard qu'elle ne put se faire la moindre illusion sur le résultat de sa démarche.

« Mauvaises nouvelles, alors? fit-elle en lui prenant la main.

— Les plus mauvaises que vous puissiez imaginer !

— Il a refusé?

— De la façon la plus cruelle !

— Que me dites-vous là?

— Hélas ! mademoiselle, la vérité !

— Et cette pauvre Blanche qui vous attend à deux pas d'ici, en proie à une anxiété voisine de l'angoisse ! »

Béatrix, suivie de Jacques, qui marchait en silence derrière elle, traversa un petit bouquet de tamaris et de genévriers, et arriva à l'entrée d'un kiosque, situé à l'extrémité même du parc, qui prenait en cet en-

droit un caractère assez sauvage pour que l'on pût se croire à cent lieues de toute région habitée. Très abrité du côté de la terre par des roches surplombantes, ce kiosque, dominant au loin la mer, avait été plus d'une fois choisi comme rendez-vous par les deux jeunes gens. Il avait entendu leurs douces causeries. Il allait être aujourd'hui le témoin de leur profond désespoir.

En apercevant M. de Caussade, qui venait à elle avec sa tante, Blanche se leva du banc rustique sur lequel elle était assise, s'avança jusqu'au seuil du kiosque, et jeta au jeune homme un de ces regards de femme aimante qui veulent voir jusqu'au fond de l'âme de celui qu'elles aiment, et, lui serrant les deux mains avec tout l'abandon d'une profonde tendresse :

« Ah! dit-elle, je n'ai pas besoin de vous entendre pour tout savoir... »

Elle courba la tête, comme accablée par le poids d'une douleur trop grande pour qu'elle pût la supporter, et garda quelques instants le silence, ne trouvant point de paroles pour exprimer son désespoir.

Jacques n'en comprit pas moins ce qui se passait en elle. Ne lisait-il pas, comme on lit, dans un livre, sur ce beau visage sincère, qui n'avait pas de secrets pour lui?

« Vous ne m'interrogez pas? lui dit-il doucement, et vous avez raison... Ce que j'aurais à vous dire est si triste! Ah! ma pauvre âme! si je n'avais confiance en votre droiture et en votre affection, dont, je le sens, rien n'ébranlera la constance; si je ne croyais pas en vous comme en Dieu même, je serais livré en ce moment à un malheur sans consolation...

— Vous avez raison de croire en moi, dit Blanche, avec une fermeté qui dut convaincre le jeune homme; je suis de celles qui ne changent pas, et vous pouvez être certain que je ne reprendrai jamais ce que je vous ai donné.

— Oh! merci! merci! murmura M. de Caussade. Pour cette parole-là, je vous donnerais ma vie... Mais adieu, ma Blanche adorée! Adieu! vous qui m'êtes plus chère que tout! Il faut... oui, il faut que je vous quitte! »

Mlle de Quincy ne répondit rien, mais elle releva sur lui un regard si tendre et si doux, tout plein d'une si ardente prière, qu'il se sentit remué jusqu'au plus profond de son être.

« Mon enfant chérie! murmura-t-il en prenant ses mains qu'il couvrit de baisers et de larmes, plaignez-moi, car je suis vraiment malheureux; aimez-moi, car je vous adore, et pardonnez-moi le mal que je vous fais, car, en vérité, je ne suis pas coupable... je vous le jure par votre mère et par la mienne! Mais l'explication que je viens d'avoir avec votre père a pris tout à coup un caractère d'âpreté si cruel que je ne puis rester un instant de plus dans sa maison.

— Partez donc, puisqu'il le faut! dit Blanche, la gorge pleine de sanglots qui l'étouffaient. Je ne sais rien, mais vous savez, vous! et vous êtes un bon juge de ce que vous commande votre honneur. J'aurais cru pourtant qu'à ce point de confiance où nous sommes arrivés vous et moi, nous ne pouvions plus avoir de secrets l'un pour l'autre.

— Vous avez raison, répondit M. de Caussade en baissant la tête; mais il y a quelque chose de si pénible dans une ancienne querelle de nos deux familles... car il paraît, ma Juliette, que nous sommes les Capu-

lets et les Montaigus d'aujourd'hui!... que vous me permettrez d'en garder la tristesse pour moi seul! Un jour... plus tard... quand je me sentirai moins accablé, quand la fortune se lassera enfin de nous persécuter, je vous dirai tout! Qu'il vous suffise aujourd'hui de savoir que, si votre père me frappe, ce n'est pas pour mes fautes.

— Vous n'en êtes pas moins frappé! reprit Blanche, dont l'œil brillait en ce moment de l'exaltation des sentiments les plus généreux, et moi-même je ne suis pas moins malheureuse parce que vous êtes victime d'une injustice.

— Ce qui me console, c'est la certitude que vous ne serez jamais du parti des oppresseurs!

— Oh! vous le savez bien!

— Ayez donc bon courage! Si nous avons les hommes contre nous, nous avons Dieu pour nous! Nous nous reverrons! nous nous retrouverons! et, ajouta-t-il en ployant un genou devant elle, et en baisant ses mains, écoutez mon serment : Je jure, quoi qu'il arrive, de n'avoir jamais d'autre femme que vous! »

Puis, se tournant vers Béatrix, non moins émue qu'eux-mêmes :

« Vous m'avez entendu, lui dit-il, je vous prends à témoin de mes promesses, vous, l'honneur vivant et la loyauté même! Vous devant qui personne n'oserait mentir! vous êtes bien certaine de la profondeur de mon amour pour cette chère créature...

— Je mourrais plutôt que d'en douter!

— Eh! bien, je vous la confie! Protégez-la contre celui dont il faut tout craindre, et surtout gardez-la-moi, car je viendrai vous la redemander un jour. Hélas! dans la triste situation que l'on nous fait, je

n'espère qu'en vous... c'est à vous que nous devrons notre bonheur! Au milieu de tant et de si redoutables obstacles, si vous nous abandonniez, que deviendrions-nous?

— La rendrez-vous heureuse? demanda Béatrix d'une voix grave, presque solennelle, en lui prenant les mains, tandis qu'elle fixait sur lui ses yeux noirs pleins de flammes.

— Si le bonheur d'une femme se mesure à l'amour qu'elle inspire, vous pouvez être certaine qu'il n'y aura pas au monde une créature plus heureuse que celle que j'adore! répondit M. de Caussade avec une fermeté qui dut porter la conviction dans l'âme de celles qui l'écoutaient.

— Je vous crois! je vous crois! dit Béatrix ravie, au milieu même de ses réelles inquiétudes, de se trouver si étroitement mêlée à ce joli roman d'amour. Je vous crois! car vous seriez indigne du nom d'homme si votre cœur n'était pas rempli des sentiments que vous exprimez si bien. Je ne vous fais pas l'injure de douter de vous... Mais, de votre côté, ne doutez jamais de cette enfant qui vous a peut-être aimé trop vite, mais qui est pure comme les anges de Dieu. Maintenant, partez! Je ne comprends que trop bien ce que vous disiez tout à l'heure. Vous ne pouvez pas rester un instant de plus dans cette maison; votre présence y devient un danger. Si vous ne redoutez rien pour vous, pour elle vous devez tout craindre. Mon frère est terrible dans les emportements de sa colère. On ne peut en avoir raison que par la patience et avec le temps. Mais ne tentons point le sort par une imprudence volontaire. Dites-nous adieu, et partez! »

Jacques prit les mains de Mlle de Quincy, et l'attirant à lui, l'étreignit sur sa poitrine... Mais Béatrix,

qui voulait représenter la raison au milieu de ces débordements de tendresse, les arracha aux délices de cette caresse suprême, et entraîna M. de Caussade vers la porte de sortie qu'elle referma sur lui.

XII

Quand il se vit hors de la villa, quand il se dit que chacun des pas qu'il allait faire maintenant l'éloignerait de celle à qui sa vie appartenait désormais, Jacques de Caussade se sentit en proie à un profond désespoir. Il se demanda ce qu'il allait faire, ce qu'il allait devenir, et il ne trouva aucune réponse possible à cette question qui, pourtant, s'imposait. Sans trop savoir où ses pieds le portaient, il descendit vers la ville et, comme il ne pouvait y faire un plus long séjour, il se dirigea vers la station et, revenant enfin au sentiment de ces réalités que l'on n'a pas le droit d'oublier trop longtemps, il se rappela qu'il avait laissé à Cannes son modeste bagage, et il prit le premier train qui montait vers cette jolie ville.

Il se jeta dans un wagon où il n'y avait personne. Il tira les rideaux des glaces, comme pour mettre une séparation complète entre lui et le reste de l'univers, et il se plongea dans ses pensées. En ce moment, elles n'étaient vraiment pas couleur de rose. Il jetait sur la situation qui lui était faite ce regard clair et froid qui ne trompe pas, et, malgré la sincérité de Blanche et la surveillance de Béatrix, il la voyait presque désespérée. Les révélations du marquis des Aiglons, portant sur un fait resté pour lui enveloppé d'un mystère qu'il n'avait pas osé sonder jusqu'ici, ne laissaient

point que de le troubler profondément. Malgré lui, toujours, avec cette obstination de l'idée fixe, plus forte que notre volonté, qui, en certaines circonstances, s'empare de nous, malgré nous, il y revenait sans cesse. Il n'avait gardé qu'un souvenir vague de la catastrophe qui lui avait enlevé son père, quand il n'était pas encore d'âge à comprendre l'étendue de sa perte. Tout le monde autour de lui s'était entendu pour laisser l'aventure dans une ombre discrète, et il n'en connaissait ni les causes ni les détails. Et voilà que, tout à coup, cet événement, si ancien qu'il était presque oublié, se représentait à lui avec un caractère d'actualité vraiment terrible et se dressait, pour ainsi parler, comme un obstacle infranchissable entre lui et son bonheur.

Bien qu'il n'eût guère connu un père enlevé si jeune à sa tendresse, la pensée que son meurtrier était celui-là même dont il adorait la fille le jetait dans un trouble contre lequel il avait quelque peine à se défendre. Peu à peu, cependant, il en vint à se dire que le duel n'était pas un assassinat, que les choses avaient dû se passer régulièrement, suivant les lois de l'honneur... qu'il y avait là un malheur... un grand malheur, sans doute... mais non pas un crime... et que le malheur n'avait jamais eu le pouvoir de séparer ceux qui s'aiment.

S'il pardonnait, lui, le fils de la victime, le meurtrier n'aurait-il pas mauvaise grâce à se montrer inexorable?

Cependant, quand il s'était bien dit tout cela, Jacques se rappelait, non sans une douloureuse surprise, l'attitude irritée et menaçante du marquis des Aiglons, lorsqu'il avait appris que le prétendant à la main de sa fille était le fils de son adversaire mal-

heureux. Il était apparu au jeune homme comme un sombre et implacable justicier, dont l'œuvre expiatoire n'était pas encore accomplie, et qui poursuivait sa vengeance.

Toutes ces réflexions, qui n'étaient que trop justifiées par les faits, jetaient le comte de Caussade dans un désarroi si profond qu'il n'en pouvait sortir. Il cherchait le parti qui aurait pu sauver la situation... et il ne le trouvait pas.

On n'était pas plus heureux à la villa des Jasmins. Le marquis se tenait, vis-à-vis de sa fille, sur une défensive silencieuse, qui la laissait dans la plus complète incertitude. Il n'ouvrait même pas la bouche sur ce qu'il appelait une sotte aventure. Il voulait que Blanche fût bien certaine qu'il considérait comme nulle et non avenue la démarche du comte de Caussade. Elle ne méritait même pas qu'il y fît, devant elle, la plus légère allusion.

Mais toute autre fut sa conduite avec sa sœur. Le lendemain de son orageuse explication avec le prétendant évincé, il la fit venir dans son cabinet, et, quand ils furent seuls en tête-à-tête :

« M'expliqueras-tu bien, lui demanda-t-il, tout ce que celà signifie? Quelle est donc cette mauvaise plaisanterie d'un garçon d'hôpital qui se prétend aujourd'hui un homme de notre monde, et qui n'aspire à rien moins qu'à devenir mon gendre? »

Béatrix qui, depuis la veille, était préparée à l'attaque, ne se laissa pas démonter par sa brusquerie.

« Je serais plus disposée, répliqua-t-elle, à te demander des renseignements à toi-même que je ne suis capable de t'en fournir. Ce jeune homme, que je trouve fort bien d'ailleurs, m'est tombé du ciel comme un aérolithe, sans que personne m'ait crié

gare ! Au fait, c'est avec toi qu'il est venu ici, et, vraiment, j'aurais eu mauvaise grâce à le renvoyer. C'eût été mal reconnaître les soins qu'il te donnait si généreusement.

— Généreusement ! le mot est heureux ! c'est-à-dire qu'il voulait se faire payer ses honoraires par ma fille ! »

Au lieu de relever ces derniers mots, Béatrix garda un silence prudent. Mais cette réserve ne faisait point l'affaire du marquis des Aiglons, qui voulait une réponse.

« Savais-tu cela, toi ? poursuivit-il.

— Ta fille m'en a touché quelques mots tout à l'heure.

— Et tu connais le nom du monsieur ?

— Oui ! c'est le comte de Caussade.

— Ce nom ne t'a rien rappelé ?

— Rien !

— Tu ne te souviens pas d'une affaire que j'ai eue avec un autre comte de Caussade ?

— Tu as eu tant d'affaires dans ta vie !

— Celle-ci a été la plus grave de toutes... Il y a eu mort d'homme.

— Oui, maintenant je me rappelle, en effet... un duel... malheureux... à l'étranger... mais je n'avais jamais su le nom de ton adversaire... d'ailleurs, il y a si longtemps !

— Le temps ne fait rien à l'affaire ! Il y a des injures toujours fraîches, et dont la mémoire se ravive à chaque instant. L'homme dont je te parle était le père de celui-là même qui s'est introduit subrepticement dans ma maison... Il n'y a que des larrons d'honneur dans cette famille-là. Marié à une femme charmante, déjà père de famille, l'autre a foulé aux

pieds les devoirs les plus sacrés ; il a courtisé une adorable créature que j'aimais, que je voulais épouser, et, parvenu à se faire écouter d'elle, il a rendu mon mariage impossible.

— Aussi tu l'as tué !

— Comme c'était mon droit !

— La chose peut se discuter ; cependant je veux bien l'admettre. Mais à présent qu'il a payé sa dette, tu n'as vraiment plus rien à demander à son fils...

— C'est ce qui te trompe ! La mort du père a pu satisfaire ma vengeance... mais non mon amour, dont la blessure saigne encore. Elle ne m'a pas rendu celle dont la tendresse aurait été ma vie... et dont je porte toujours le deuil. »

« Tu l'as porté en rose, comme les deuils de cour ! » pensa Béatrix ; mais elle garda pour elle seule cette réflexion qui n'aurait eu pour effet que d'envenimer les choses davantage encore, et elle se contenta de répliquer :

« Ta douleur, que je respecte, devrait du moins t'apprendre le pardon ! Parce que tu as souffert, est-ce une raison pour faire souffrir ta fille ?

— Ah ! tu es bien une femme comme les autres ! absolument étrangère à toutes les choses où se trouve en jeu l'honneur des hommes ! Tu ne comprends donc pas que la présence d'un Caussade auprès de moi aggrave, irrite, exaspère mes griefs... Est-ce donc là le supplice auquel tu veux me condamner ?

— Dieu qui me connaît sait bien que je ne voudrais te condamner à rien... ni toi, ni personne ! Je ferais, au contraire, et bien volontiers, le sacrifice de mon bonheur pour que vous fussiez tous heureux !... surtout ma pauvre Blanche, que j'aime — tu le sais !

— comme si elle était une fille de mes entrailles, née de mon âme et de mon sang... et dont tes implacables rancunes vont faire le malheur !

— Ah! tu avoues donc qu'elle l'aime ! s'écria le marquis, avec une explosion de colère qui donna tout à coup à son visage une expression terrible.

— Elle l'adore ! répliqua Béatrix, trouvant tout à coup dans l'exaltation généreuse de ses sentiments un courage et une audace que l'on ne se serait point attendu à rencontrer chez elle.

— Eh bien ! elle l'oubliera ! dit le marquis, en laissant voir sur ses traits rigides une dureté que rien ne devait fléchir.

— Non ! elle ne n'oubliera pas ! Je la connais mieux que toi, peut-être ! moi qui, depuis la mort de sa mère, lui ai donné toutes les heures, toutes les minutes de ma vie ! C'est un cœur tendre — un vrai cœur de femme, immortellement fidèle, capable de beaucoup souffrir, parce qu'il est fait pour beaucoup aimer, et, j'en ai peur, pour n'aimer qu'une fois !

— Et où donc est né ce grand amour ? fit le marquis avec une âpre ironie.

— A ton chevet, pendant que tous deux unissaient leurs efforts pour te sauver ! »

En proie à une irritation qui, chez lui, grandissait de minute en minute, le père de Blanche fit, de long en large, quelques pas saccadés dans son cabinet :

« Le diable soit des filles ! » murmura-t-il à demi-voix, et sans regarder sa sœur.

Puis, revenant à elle, et s'arrêtant tout à coup :

« Pourquoi ne m'as-tu pas averti ? C'était ton devoir !

— Je n'en aurais pas eu le temps ! Est-ce que la foudre prévient avant de frapper ? Elle a dû l'aimer tout de suite.

— Eh bien ! elle saura ce qu'il en coûte d'aimer sans ma permission... car je te jure qu'elle ne sera jamais à lui ! »

Béatrix connaissait trop bien la nature de son frère pour ne pas savoir qu'avec lui il fallait renoncer à l'espérance de l'emporter de haute lutte. Sous peine d'exaspérer sa violence, il fallait céder à la bourrasque, et plier tout d'abord, quitte à se relever plus tard. Le temps n'est-il pas le plus sûr auxiliaire des femmes, à la seule condition qu'elles soient patientes et douces ? Si le marquis était obstiné, Béatrix était tenace. La sœur était digne du frère, et capable de soutenir contre lui cette guerre intestine qui commençait maintenant, et dont il était difficile de prévoir la fin. Une chose, du moins, devait exciter et ranimer son courage. C'était son affection et son dévouement pour l'aimable créature qu'elle était bien décidée à ne jamais abandonner.

Elle comprenait trop bien que la pauvre fille, livrée en ce moment à toutes les angoisses de l'incertitude, devait éprouver un impérieux besoin de savoir ce que l'on voulait faire d'elle. Aussi, sans prolonger davantage une discussion qui ne pouvait aboutir à une résolution sérieuse, elle alla rejoindre sa nièce.

Blanche l'attendait dans sa chambre, en proie à une véritable tempête d'émotion. Très jeune encore, et sans aucune expérience de la vie, elle n'en jetait pas moins sur les choses un coup d'œil très perspicace et très juste. Il était déjà difficile de la tromper. Elle ne se faisait donc point d'illusion sur les sentiments de son père à son égard. Elle voyait bien qu'ils se développaient en surface plus qu'en profondeur. Il se montrait avec elle aimable, poli, gracieux, courtois, galant même à l'occasion, comme il eût été avec

une étrangère jeune et jolie, capable de flatter sa vanité. Il y avait, du temps de Louis XV, beaucoup de pères taillés sur ce modèle-là, et, en cherchant bien, on en trouverait encore de nos jours quelques types achevés, bien qu'ils soient devenus plus rares.

Mais cette apparente amabilité ne tardait point à s'effacer dès que l'égoïsme de l'homme entrait en jeu. Blanche le savait déjà : elle devait l'apprendre mieux encore.

Lorsque sa tante arriva près d'elle, la jeune fille était assise à sa fenêtre, perdue dans une méditation silencieuse, les yeux fixés sur la route par laquelle M. de Caussade avait regagné la ville — comme si elle eût voulu suivre au loin, par la pensée, celui qui s'en allait — pour longtemps peut-être. Ses paupières gonflées laissaient voir qu'elle avait pleuré. De grandes plaques rouges marbraient ses joues, comme il arrive quand les mouvements désordonnés du cœur ne donnent plus au sang qu'une circulation irrégulière et fiévreuse.

Ces symptômes significatifs frappèrent Béatrix d'une véritable terreur, tant lui parut grave l'état de sa nièce. Celle-ci, du reste, était tellement absorbée dans ses pensées qu'elle n'entendit même pas sa tante qui venait d'entrer, et qui s'approchait d'elle. Béatrix, pour attirer son attention, fut obligée de lui toucher l'épaule légèrement.

La jeune fille se retourna, avec une sorte de brusquerie, comme on fait dans un sursaut, et jeta à sa tante un regard si effaré que sa tante en eut peur.

« Qu'as-tu, ma chérie? lui demanda-t-elle en l'embrassant tendrement.

— Je le saurai quand tu m'auras dit quelles nouvelles tu m'apportes.

— Hélas ! les nouvelles ne sont pas très bonnes, répondit Béatrix, en étreignant deux mains brûlantes dans les siennes. J'ai trouvé ton père irrité, dans une disposition peu favorable, que toutes mes raisons n'ont pu modifier. Je n'ai pas voulu trop insister. Tu sais comme moi que les plus grandes violences sont aussi les plus courtes. Je me réserve de revenir plus tard à la charge. »

Blanche ne dit rien; mais elle laissa tomber sa tête dans ses mains avec un geste accablé.

« Voyons! voyons! reprit Béatrix, qui lui passa un bras autour du cou, et lui mit au front un baiser maternel, est-ce qu'il faut se laisser abattre comme cela ? Je sais bien que c'est un mauvais moment à passer. Mais nous sommes deux pour soutenir le choc. Avec un peu d'énergie, on finit par renverser tous les obstacles.

— Tu ne crois pas toi-même ce que tu dis ! répliqua Blanche avec un mouvement d'épaules. Je sens qu'il y a des choses que l'on me cache; que je ne puis pas deviner... que peut-être je ne comprendrais pas... mais qui doivent être graves, puisqu'elles donnent à mon père le droit de faire le malheur de ma vie. »

Béatrix fut embarrassée, comme on l'est toujours quand on ne peut pas faire une réponse franche à une question directe.

« Ce n'est peut-être pas si grave que cela! murmura-t-elle ; il m'a parlé d'une querelle de famille, dont il garde, m'a-t-il semblé, un fâcheux souvenir. Mais je ne puis croire qu'il persiste longtemps dans la mauvaise pensée de faire de toi la victime de ses rancunes. Résigne-toi, pour un moment, au présent qui est mauvais, et prends confiance dans l'avenir qui sera meilleur. »

Cette conclusion, si optimiste qu'elle fût, ne rassura point Mlle de Quincy, cruellement frappée au milieu des illusions et des espérances de sa jeunesse en fleur.

« Tu es bonne, et je te remercie, dit-elle à sa tante; mais n'essaye pas de me tromper. Ce serait inutile ! Je te connais bien ! Tu ne sais même pas mentir, pauvre chère ! Mon père me dira ou ne me dira pas ses raisons; ceci le regarde ! mais je sens bien que si tu n'as pu rien obtenir de lui, je n'obtiendrai pas davantage. »

Très désolée de voir sa nièce dans une disposition d'esprit si malheureuse, Béatrix pensa qu'elle serait incapable de la combattre avec succès, et que ce qu'elle avait de mieux à faire pour le moment, c'était de l'abandonner un peu à elle-même. Il faut que le chagrin, quand on n'en peut supprimer la cause, s'émousse par le frottement contre lui-même, comme le diamant seul peut user le diamant. Mais, dans ces âmes jeunes et vibrantes, le paroxysme de la douleur dure parfois assez longtemps, et l'assoupissement moral n'arrive qu'après des crises multipliées. Mlle Blanche de Quincy devait en faire la cruelle expérience.

Privée de nouvelles de M. de Caussade, qui n'osait pas lui écrire, tremblante à la pensée d'interroger son père qui, lui-même, gardait vis-à-vis d'elle un silence impénétrable, elle vivait dans une sorte de surexcitation maladive, qui devait amener de véritables désordres chez une jeune fille aussi impressionnable que délicate, et dont l'amour s'était emparé avec la soudaineté et la violence du vautour qui fond sur sa proie, et qui l'emporte.

XIII

Le marquis des Aiglons se rendait-il exactement compte de ce qui se passait chez sa fille? Il était permis d'en douter. En tout cas, on peut dire qu'il ne s'en préoccupait guère. Jamais il n'avait fait la moindre allusion à ce qui s'était passé entre lui et M. de Caussade, et, sans les confidences de Béatrix, Blanche n'aurait pas eu le plus léger soupçon.

Cependant, si cuirassé d'égoïsme qu'il pût être, il n'en éprouvait pas moins une sorte d'embarras et de malaise, quand les yeux tristes de sa fille cherchaient les siens, pleins d'angoisse et de douloureuses questions. Mais cette attitude de belle suppliante n'ébranlait en rien sa résolution, et l'infortunée créature n'apercevait chez lui aucun symptôme qui pût ranimer ses espérances. Il lui fallait donc vivre dans une attente pleine de trouble et d'ennui, et dont rien ne lui permettait de prévoir la fin.

Jacques était retourné à Cannes. Il n'avait pas voulu rester à Fréjus, où sa présence, bientôt connue du marquis, car tout se sait dans ces petites villes sonores, indiscrètes et bavardes, n'aurait eu d'autre résultat que d'accroître encore le mauvais vouloir du marquis. Il était résolu à tout oser pour arriver à son but; mais il ne se faisait point d'illusion sur les obstacles qui l'en séparaient. Mlle de Quincy touchait à peine à sa

dix-huitième année; elle était donc bien loin encore de l'époque où il lui serait permis de disposer d'elle-même. Le comte de Caussade, dans la fougue et l'ardeur de sa passion, n'aurait pas reculé devant un enlèvement. Mais, sans s'arrêter aux pénalités que peut entraîner un détournement de mineure, avec de bons juges qui ont passé le temps d'aimer, un enlèvement est toujours une chose grave, difficile à proposer à une fille bien élevée, qui éprouve comme un instinctif besoin de considération et d'honneur, qui n'a jamais quitté le foyer de la famille, et qui tremble à la seule pensée des compromettantes aventures dans lesquelles on veut la jeter. Jacques se rendait bien compte de tout cela, et il repoussait loin de lui cette tentation dangereuse, comme il eût fait de la pensée d'un crime. La situation était donc pour lui singulièrement pénible; il se voyait enfermé dans une impasse, dont il ne pouvait plus sortir.

Son chagrin lui devint bientôt tellement insupportable qu'il ne put résister au désir de revoir — ne fût-ce qu'un instant — celle dont il était si follement épris. Il lui fallait avoir avec elle une entrevue suprême, qui leur permettrait d'échanger leurs plus intimes pensées; et peut-être d'arrêter un plan de conduite pour l'avenir. Mais obtenir cette entrevue, quand même Mlle de Quincy la désirerait autant que lui, ce ne serait pas chose aisée. Après ce qui s'était passé entre lui et le marquis des Aiglons; après cette dernière scène, si terriblement orageuse; après ce congé formel, hautain, presque brutal, il sentait bien qu'il ne pouvait pas reparaître devant le père de Blanche. C'eût été courir au-devant du danger. S'ils voulaient se revoir, ils ne pouvaient le faire qu'en s'entourant des précautions les plus minutieuses.

Une imprudence, si légère qu'elle fût, pouvait perdre leur avenir, déjà si compromis.

Dans cette perplexité cruelle, une seule personne était capable de lui prêter son appui et de faire réussir ses démarches. C'était la tante de Blanche, Mlle Béatrix de Quincy. Mais il lui était assez difficile de se mettre en rapport avec elle. Pendant son séjour à la villa des Jasmins, il avait pu voir que le courrier était presque toujours remis au chef de famille, qui faisait lui-même la distribution des paquets à tous, et à chacun. Sa sœur elle-même était, de ce chef, soumise à la loi commune. Il avait jusqu'ici respecté le secret des lettres par cette seule raison peut-être qu'il n'avait aucun motif d'agir autrement. Mais aujourd'hui, en proie comme il l'était au soupçon farouche, n'ayant plus confiance en personne, il pourrait bien se faire qu'il voulût connaître le secret d'une lettre dont il ne reconnaîtrait pas l'écriture. L'affaire si mal entamée pourrait avoir les conséquences les plus graves. Le marquis, apprenant les sympathies de sa sœur pour des amours traversées par lui, était capable de séparer la tante et la nièce. Que deviendrait alors la pauvre Blanche, privée de son seul appui dans la vie? Il ne fallait point l'exposer à un tel danger.

Quand on cherche bien on trouve toujours. Il y avait dans la domesticité de la villa une femme de chambre autrichienne, romanesque et sentimentale, très attachée à Blanche, et qui, par cela même, avait pris en gré le comte de Caussade. Il comprit tout de suite qu'il pourrait, grâce à elle, se ménager des intelligences dans la place.

Mais sentant bien que ces affaires délicates ne pouvaient se traiter à distance, il quitta Cannes, dont la vie mondaine, élégante et bruyante ne lui convenait

guère dans la disposition d'esprit où il se trouvait, et il vint s'établir dans un faubourg de Fréjus, chez un maraîcher, qui louait des chambres aux étrangers obligés de compter avec leur bourse. La maison, de très modeste apparence, avait pour notre héros cet avantage d'être située dans le voisinage de la villa des Jasmins, dominant tout à la fois et le petit parc et l'habitation, de telle sorte que la chambre occupée par lui était un véritable observatoire, d'où il pouvait surveiller les allées et venues des maîtres et des serviteurs. La vie de M. de Caussade se passait derrière sa persienne. Il épiait les promenades de celle qu'il eût voulu voir toujours, et qu'il voyait si peu. Blanche, en effet, ne sortait guère de son appartement. Il était situé au second étage de la villa, et les fenêtres ne prenaient point jour sur la portion du parc surveillée par le comte. Ce qui lui faisait perdre beaucoup d'occasions de l'apercevoir, et peut-être d'établir avec elle un de ces échanges de communications télégraphiques si précieux à ceux qui ne peuvent ni se parler ni s'écrire.

Blanche, cependant, faisait chaque jour une ou deux apparitions dans le parc, tantôt seule, et tantôt en compagnie de sa tante. Sa démarche languissante prouvait assez que le chagrin remplissait son âme, et qu'elle était en proie à une mélancolie profonde. Quand Jacques la voyait ainsi, il éprouvait quelque chose comme un remords; il se reprochait le mal dont il était la cause, et il se demandait s'il n'avait pas été bien coupable en se faisant aimer d'elle avant d'être certain de pouvoir lui offrir cette sécurité du mariage sans laquelle il n'y a point de bonheur vrai pour la femme. Mais il l'aimait; il l'aimait ardemment, et, s'il avait besoin d'une excuse, il la trouvait dans son amour même.

Un matin, il aperçut Mlle de Quincy assise sur un banc, au soleil dans le jardin. Elle avait la pâleur d'un de ces beaux lis, dont le fer a touché la racine, et qui s'étiole et languit. Au bout d'un instant elle se leva et marcha d'un massif à l'autre, lentement. On voyait peintes sur son visage une si profonde désespérance et une si grande lassitude de toute chose qu'il se sentit remué jusqu'au plus intime de son être.

« Ils me la tueront, se dit-il, si je ne viens à son secours!... heureusement que je suis là! »

A partir de ce moment il comprit qu'il ne pouvait plus hésiter: il fallait agir.

Après trois jours d'inutile attente, il eut la bonne fortune de rencontrer la femme de chambre dont les bons offices devaient lui être si précieux.

« Je vous cherchais, lui dit-il, en l'entraînant sous le couvert des grands sapins. Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de vos maîtresses.

— Elles vont bien, monsieur le comte.

— Mlle Blanche?

— Mademoiselle est bien triste, et tout le monde le remarque : il y a longtemps qu'on ne l'a vue sourire.

— M. le marquis?

— M. le marquis ne dit rien; mais il est très sombre. Il n'adresse jamais la parole à sa fille, qui ne lui parle pas davantage. Oh! la vie n'est pas gaie aujourd'hui à la villa des Jasmins. Mlle Béatrix qui voit tout ce qui se passe, et qui adore sa nièce, a aussi beaucoup de chagrin. Hier, après dîner, en se levant de table, M. le marquis a dit à sa sœur de se préparer au départ, parce que l'on quitterait Fréjus dans quelques jours.

— C'est sûr, cela? fit M. de Caussade, avec une inquiétude visible.

— Tout ce qu'il y a de plus sûr!

— Et où va-t-on?

— Mais, comme toujours, dans le Jura, au château des Aiglons, de l'autre côté de Besançon. Ce château-là, voyez-vous, on ne peut rien s'imaginer de pareil. C'est grand, c'est beau : je ne dis pas le contraire! mais c'est triste comme une prison! Les murailles ont trois mètres d'épaisseur; la cour d'honneur est entourée de fossés toujours pleins d'eau, et l'on n'y pénètre qu'en passant sur un pont-levis. Oh! M. le marquis peut être tranquille! Ses trésors sont bien gardés. »

De tout ce que Lisbeth lui disait là, avec une certaine prolixité, en femme qui n'avait pas l'habitude de parler son content, et qui se dédommageait avec un auditeur benévole, M. de Caussade n'avait retenu qu'une chose, c'est que Blanche allait quitter Fréjus, et que les communications avec elle, si difficiles déjà, ne manqueraient pas de devenir plus difficiles encore; impossibles peut être! c'était là, pour lui, une pensée insupportable. Aussi, s'armant d'une résolution soudaine :

« Écoutez, Lisbeth, dit-il à la femme de chambre, un peu étonnée de l'animation singulière avec laquelle le jeune homme lui parlait, je sais que vous êtes attachée à votre maîtresse.

— C'est vrai! J'ai toujours aimé mademoiselle; et je crois que je l'aime davantage encore depuis qu'elle est malheureuse.

— Ceci est d'un grand cœur! Mais voulez-vous faire cesser ses chagrins?

— Le moyen?

— Écoutez! Je l'ai demandée en mariage... et, si elle était ma femme, je crois qu'elle ne pleurerait plus.

— C'est bien vrai, ce que vous me dites là?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, Lisbeth ! Je vous le jure, sur mon honneur. Je l'ai demandée, et on me l'a refusée...

— C'est donc pour cela qu'elle est si triste ! reprit l'Autrichienne avec une certaine naïveté.

— Je le crois !

— Mais, alors, que prétendez-vous faire ?

— La consoler !

— Comment ?

— En lui donnant l'assurance que je l'aime toujours ! que je l'attendrai jusqu'à ce qu'on me la donne, et que je n'aurai jamais d'autre femme qu'elle. »

Lisbeth était une brave fille, et une nature profondément honnête, incapable de prêter la main à une intrigue vulgaire. Mais l'idée du mariage, couronnant l'amour, sanctifiait à ses yeux la poursuite du jeune homme. Jacques vit bien qu'elle était gagnée à sa cause, et qu'il trouverait chez elle un dévouement absolu.

« Mlle Béatrix connaît mes intentions et les approuve, continua-t-il, et comme j'ai besoin de m'entendre avec elle, et que je ne puis la voir, je lui ai écrit. Le service que je vous demande, c'est de lui remettre ces quelques lignes.

— Donnez ! dit Lisbeth, complètement rassurée par l'intervention dans l'affaire d'une personne aussi honorable et aussi sensée que Mlle de Quincy. Mademoiselle Béatrix aura votre billet dans une heure !

— Merci, Lisbeth ! je vous dois plus que la vie ! dit Caussade, avec l'exagération naturelle aux amoureux, et je ne l'oublierai jamais.

— S'il y a une réponse, où faudra-t-il vous la porter ?

— Là-haut ! chez Antide, le maraîcher, qui me loue une petite chambre, dont je ne sors guère que la nuit. Je vous attendrai toute la journée. »

XIV

C'était à Blanche que M. de Caussade écrivait la lettre dont l'adresse portait le nom de Béatrix.

« Ma chère Blanche, lui disait-il, permettez-moi de vous écrire, puisque je n'ai plus le bonheur de vous voir. L'autre jour, en vous quittant, j'étais si ému, si troublé, si malheureux, que je n'ai pu rien vous dire de ce qu'il faut pourtant que vous sachiez. Je vous aime, ma chère Blanche, plus qu'un homme n'aima jamais une créature de Dieu. Je vous aime ! faire de vous ma femme est désormais le but unique de ma vie. La façon hautaine et dure dont votre père a repoussé ma demande aurait découragé tout autre que celui qui vous adore. Elle n'a rendu que plus ardent le désir passionné que j'éprouve d'être à vous pour toujours. Je ne suis pas de ceux que les obstacles découragent. Mais je n'ai plus d'espoir qu'en vous, ma chère aimée ; car, en présence des menaces de votre père, qui veut vous emmener loin d'ici, et vous séparer du reste de l'univers, je n'ose plus tenter une nouvelle démarche, qui n'aurait peut-être d'autre résultat que de précipiter la catastrophe. Mais, sachez-le bien, toutes ces tristesses, toutes ces persécutions, toutes ces injustices ne pourront jamais altérer ma foi en vous. C'est elle qui me soutient : c'est elle qui me donne la force de vivre. Mais vous

devez comprendre, vous qui êtes la vie de ma vie et l'âme de mon âme, que j'ai un invincible besoin de vous revoir. Quelque chose me dit qu'en dépit de tous les obstacles nous serons un jour l'un à l'autre; mais les séparations sont quelquefois bien longues, et elles sont toujours bien amères. Ayez donc pitié des douleurs qui m'attendent, et, pour me donner la force de les supporter, accordez-moi, ne fût-ce qu'un instant, le bonheur si cher de votre présence, et les suprêmes délices de nos adieux trempés de larmes. Pardonnez-moi ce désir, égoïste peut-être; mais il me semble que je serai moins malheureux quand je saurai que vous souffrez comme moi, et que vous aimez comme j'aime !

« A partir du jour où j'aurai pu vous faire tenir ce billet, je viendrai chaque soir vers les neuf heures à la petite porte du parc où nous nous sommes quittés après notre dernière rencontre. L'affection ne va pas sans la confiance, et vous savez bien que vous n'avez rien à craindre ni de moi ni avec moi !

« Mlle Béatrix, que je supplie de vous accompagner, sait bien qu'un amour profond ne va jamais sans un profond respect, et vous savez, vous, à quel point vous êtes aimée par celui qui voudrait déjà se dire

« Tout à vous,

« CAUSSADE. »

Jacques, lorsque sa lettre fut partie, se sentit un peu plus calme. N'est-ce point d'ailleurs ce qui arrive toujours, quand, après de longues et pénibles hésitations, on vient enfin de prendre une grande résolution? Il rentra chez lui, et remonta dans son observatoire. Le parc de la villa des Jasmins offrait en ce moment l'image d'une solitude absolue. Cepen-

dant, vers les quatre heures, il vit Blanche descendre lentement les larges volées de marches du grand perron de marbre blanc, et se diriger vers l'allée centrale, où elle se promena quelques instants au soleil. Elle paraissait moins abattue que les jours précédents. Sa démarche était plus ferme; sa tête s'était redressée, comme, sur sa tige, une fleur renaissante, et, à deux reprises, elle dirigea ses regards vers la maison habitée par M. de Caussade, comme si elle eût voulu lui dire : « J'ai reçu votre lettre; je ferai ce que vous souhaitez: ne soyez plus malheureux. »

Béatrix, à qui Lisbeth avait remis la lettre du comte, n'avait pas hésité à la faire lire à sa nièce. Un peu faible avec cette charmante créature, dont le bonheur était son désir le plus cher, elle ne pouvait supporter l'idée de la voir souffrir. Elle ne se trompait point sur l'effet que produirait la lettre de M. de Caussade. Ces lignes, si aimantes et si émues, lui firent du bien. Ce fut sa première joie depuis le déchirement des adieux.

Bien que la jeunesse soit, en général, assez prompte à l'espérance, et qu'elle croie aisément ce qu'elle désire, Blanche, cependant, ne se faisait point illusion sur la gravité des obstacles qui s'élevaient entre elle et l'homme qu'elle aimait. Mais, s'étant déjà trop donnée pour qu'il lui fût possible de se reprendre, c'était pour elle une consolation suprême de savoir que rien ne pourrait le séparer d'elle. Ces quelques lignes, écrites, pour ainsi parler, par le comte de Caussade avec le sang le plus pur et le plus chaud de son cœur, avaient suffi pour rendre à Mlle de Quincy le courage dont elle avait tant besoin. C'est que l'amour tient une si grande place dans l'âme de certaines femmes que, se sentant aimées, elles pardonnent tout

à la vie, et, au milieu des plus dures épreuves, trouvent encore le moyen de sourire à travers leurs larmes.

« Nous le recevrons, n'est-ce pas, petite tante? dit Blanche, en prenant la main de Béatrix, au moment où celle-ci achevait de lire la lettre de M. de Caussade.

— Ce sera encore une imprudence ! dit Béatrix avec un mouvement d'épaules.

— Nous en avons tant commis déjà qu'une de plus ne compte pas ! » répondit la jeune fille, dont le geste câlin enveloppa sa tante de la douceur d'une caresse.

Et, comme Béatrix semblait hésiter encore :

« Tu connais mon père, poursuivit Mlle de Quincy ; du moment où il a résolu de quitter Fréjus, il peut nous emmener tout de suite, et je serai vraiment bien malheureuse — et *lui* aussi — s'il faut que je parte sans l'avoir revu. »

« Comme elle l'aime! pensa Béatrix ; après tout, c'est peut-être comme cela qu'il faut aimer ! mais qu'un tel amour doit être dangereux, si l'homme qui l'inspire n'en est pas digne ! »

« Tu peux compter sur moi ! dit-elle à sa nièce, avec une vaillance qui donna à la jeune fille comme un tressaillement de joie. Je ne veux pas vous priver du triste bonheur de vos adieux. Ce soir, quand ton père sera sorti — est-ce qu'il ne sort pas maintenant tous les jours? — nous irons au kiosque ; je lui ouvrirai la porte du parc, et tu entendras ce qu'il peut avoir à te dire. Il faut bien que nous arrangions votre avenir ensemble, puisque nous sommes seules à nous en occuper !

— Oh ! *maman*, que tu es bonne, et que je t'aime ! » fit Blanche, en mettant deux gros baisers sur les joues pâles de Béatrix.

Ce soir-là, après son dîner, le marquis des Aiglons,

qui avait ses habitudes en ville, alluma un cigare et sortit.

« Allons ! dit Béatrix à sa nièce, brûlée de toutes les fièvres de l'attente. Si je ne me trompe, il est déjà à son poste. »

Elles prirent les allées tournantes, qui circulent à travers les massifs, ou s'enfoncent sous bois, en usant de toutes sortes de précautions, comme si, chez elles, et à pareille heure, elles avaient eu à redouter quelque rencontre fâcheuse. Elles n'en firent aucune.

Elles n'étaient point depuis cinq minutes dans le kiosque, n'osant point se parler et retenant leur souffle, afin d'être à même de mieux saisir les moindres indices qui pourraient venir jusqu'à elles dans le silence de la nuit, quand elles entendirent sonner neuf heures à l'horloge de la grande église de Fréjus. La vibration du dernier coup ne s'était pas encore éteinte dans l'air sonore et frais, lorsque Blanche perçut distinctement trois coups égaux, un peu faibles, frappés à la petite porte du parc, cachée sous un rideau flottant de clématites et de jasmins, et qui s'ouvrait un peu en contre-bas du kiosque.

— C'est lui ! j'en suis sûre ! murmura Mlle de Quincy à l'oreille de sa tante.

— Très bien ! je vais le chercher et je te l'amène ; répliqua celle-ci sur le même ton ; sois calme ! c'est tout ce que je te demande. »

Béatrix alla ouvrir, et Blanche resta seule. Certes, elle désirait bien vivement revoir M. de Caussade ; mais son émotion était si grande qu'elle en devenait douloureuse ; elle avait peur de sa joie. Elle alla s'asseoir à l'extrémité du kiosque, sur un petit divan très bas, qui en occupait l'extrémité la plus éloignée. Là, les deux mains appuyées sur sa poitrine, comme

si elle eût voulu en contenir les battements désordonnés, elle attendit.

« C'est étrange, murmura-t-elle, à demi-voix, que les gens que l'on aime tant puissent vous faire aussi peur que cela ! »

Un froissement de rameaux écartés, et des pas qui s'approchaient, la firent se lever brusquement. M. de Caussade était déjà sur le seuil du kiosque. Blanche recula jusqu'au mur, comme si elle eût voulu le fuir encore, alors qu'elle sentait qu'un mouvement profond de son être la jetait à lui tout entière, éperdue et frémissante.

A la lueur confuse d'une petite lampe, suspendue au plafond, il l'aperçut, toute pâle, dans une blancheur de marbre. Il s'élança vers elle, et prit ses deux mains qu'il couvrit de baisers, tout en lui prodiguant les appellations des plus folles tendresses.

« Voyons ! voyons ! Asseyez-vous et tâchez d'être calme ! lui dit Béatrix, craignant pour sa nièce un excès d'émotion qui pouvait devenir dangereux. Vous m'avez demandé cinq minutes pour nous faire vos adieux. Je vous les ai accordées — ce qui a été peut-être une imprudence de ma part... N'abusez de rien, et dites-vous bien vite ce que vous pouvez avoir à vous dire. Chaque seconde qui s'écoule est grosse d'un danger... et je tremble !

— Vous m'avez déjà tant accordé que je n'ose pas vous demander davantage, dit Jacques, d'une voix qui priait plus encore que ses paroles. Mais ne nous mesurez pas le temps d'une main trop sévère. Notre avenir dépend peut-être des résolutions que nous allons prendre ici devant vous ! »

Et se tournant vers Blanche, qui l'écoutait dans une sorte de ravissement :

« Pardonnez-moi si je dis *notre!* ajouta-t-il avec une grâce courtoise. Mais vous m'avez permis, mademoiselle, de confondre votre vie avec la mienne, et je l'ai si bien fait que je ne puis plus les séparer aujourd'hui. »

Blanche ne répondit rien; mais la douceur de son regard et de son sourire parlaient pour elle, et permettaient à M. de Caussade de croire qu'elle pensait là-dessus absolument comme lui-même.

Il s'était assis auprès de la jeune fille, et il tenait une de ses mains dans les siennes.

« Il y a des moments, dit-il à Béatrix, où il me semble que je suis au fond de l'abîme, et que, sans votre secours et votre aide, je serais un homme perdu. Mais j'attache un tel prix à la possession de celle que vous avez bien voulu me permettre d'aimer, que, pour la conquérir, je suis disposé à lutter jusqu'à l'épuisement de mes forces. »

Une légère pression de la petite main qu'il tenait dans les siennes dut lui prouver qu'ils seraient deux à soutenir cette lutte, et à combattre le bon combat.

« Vous pouvez compter sur moi jusqu'au bout, dit Béatrix. Je n'abandonne point mes alliés. Mais, dites-moi donc, est-ce que quelque fait nouveau est venu vous jeter dans l'accès de désespoir qui se trahit à chaque ligne du billet que vous avez écrit à ma nièce?

— Oui. Après avoir laissé le temps de se calmer à l'irritation aussi injuste que violente de votre frère contre moi, j'ai pensé qu'il ne me garderait point éternellement rancune pour des faits auxquels je suis complètement étranger. J'ai donc tenté une nouvelle démarche. J'ai prié un ami de ma famille, un homme considérable, et qui sait se faire écouter partout, de se rendre près du marquis et de plaider ma cause. Il

l'a fait, et avec plus d'éloquence que je n'aurais pu en déployer pour moi-même. Il a dit tout ce qu'il fallait dire; il a prêché la concorde et l'oubli, et il a fini par demander la main de Juliette pour Roméo... Il n'a pu rien obtenir que des récriminations et des menaces... qui ne s'adressaient pas à moi seul.

— Et à qui donc encore?

— A vous deux... car il ne parle de rien moins que de vous séparer.

— Oh! pour cela, jamais! fit Béatrix avec une singulière énergie. Depuis que Blanche a eu le malheur de perdre sa mère, je lui ai donné ma vie... Oui, je lui ai consacré mon existence tout entière... est-ce vrai, chérie? »

Pour toute réponse, Mlle de Quincy se jeta au cou de sa tante, et l'embrassa avec une tendresse qui dut payer à l'excellente créature toutes les dettes de cœur de sa nièce.

« Bien que je le croie capable de beaucoup oser, reprit Béatrix, je crois pourtant qu'il me connaît trop pour oser cela!

— Tant mieux! Vous resterez ensemble, et je m'en réjouis pour toutes deux. Il n'y a que moi, qui vais me trouver seul, comme un pauvre abandonné.

— On pensera bien à vous, allez! fit Blanche avec une douceur timide.

— Pourrai-je seulement avoir de vos nouvelles?

— Ce sera bien difficile, répondit Béatrix. Nous serons tellement surveillées!

— Vous voyez donc bien, fit M. de Caussade, avec une tristesse si profonde qu'il ne lui était pas possible en ce moment de réagir contre elle, vous voyez bien que la situation est terrible pour moi... et que je n'ai plus à prendre conseil que de mon désespoir.

— Celui que l'on aime n'a pas le droit de désespérer ! dit Béatrix, avec une fermeté qui devait servir d'exemple à ceux qui l'écoutaient. Laissez faire le temps, et attendez tout de lui, de votre résignation et de votre patience. Oh ! je n'ignore pas qu'à votre âge l'attente est cruelle, et que rien ne console de l'absence. Mais il faut savoir tenir compte des implacables nécessités de la vie, qui s'imposent aux plus fiers. Souvenez-vous que Blanche n'a pas encore dix-huit ans, et que, même dans le cas où elle serait disposée à tout braver pour être à vous, pendant trois longues années encore, vous ne pouvez rien ni l'un ni l'autre !

— Et il faudra que je passe ces trois années loin d'elle !

— Je ne vois guère le moyen qu'il en soit autrement ! »

Et, comme le jeune homme fit un geste de négation désespérée :

« Il n'est que trop certain, reprit Béatrix, que mon frère ne va pas vous offrir une chambre au château des Aiglons. Mais si vos sentiments ont autant de constance que je vois de loyauté dans vos intentions, espérez tout de l'avenir. Blanche de Quincy est d'une race où le cœur des femmes ne change pas. Je ne dis pas cela pour jeter de l'eau bénite de cour sur vos blessures qui sont cuisantes. Je connais les cruautés de l'absence. Mais les voyages ont leurs hasards. Nous passons l'été et l'automne dans nos montagnes inaccessibles ; mais nous revenons à Fréjus avec les premiers froids. Vous nous rencontrerez à Nice ou à Cannes. Le marquis a aussi ses petites affaires privées, et il n'est pas toujours avec nous. Nous trouverons bien de temps en temps le moyen de voler

quelques heures comme celles-ci, qui vous aideront à prendre patience. Ce que je vous offre là n'est pas, je le sais bien, l'idéal de la vie; acceptez-le pourtant, faute de mieux. Dites-vous bien, pendant les langueurs de l'attente, que vous avez une joie qui a été refusée à bien d'autres. Vous vous connaissez assez pour avoir l'un dans l'autre une confiance absolue. Vous avez échangé vos paroles, qui valent des serments. Que la foi vous soutienne, et que l'espérance vous console. Sachez-le bien, d'ailleurs! s'il survenait quelque chose de grave, quelque complication inattendue, pouvant menacer votre bonheur, je serais là!

— Et moi aussi! » dit une voix cassante, hautaine, ironique et dure, qui vint tout à coup mêler sa note discordante à cette causerie pleine de tendresse.

Jacques et les deux femmes retournèrent la tête en même temps, et, sur le seuil du kiosque, ils aperçurent, grande, froide et méprisante, dans l'orgueil du triomphe que venait de lui ménager l'imprudence de ses adversaires, la fière silhouette du marquis des Aiglons.

Le père de Blanche resta un moment immobile et silencieux à la même place. Sa fille et sa sœur, en le reconnaissant, étaient devenues pâles comme des mortes, et, dans le regard qu'elles échangèrent, on pouvait lire une véritable terreur. Quant au comte de Caussade, si, à force d'empire sur lui-même, il parvint à garder son sang-froid, il n'en éprouva pas moins une émotion profonde et une contrariété vive. C'est qu'il comprenait bien que, par sa folle et téméraire audace, il venait de donner barre sur lui à un ennemi qu'il savait sans pitié.

Ce fut seulement au bout de quelques instants que

le marquis jugea à propos de rentrer en scène. Il s'adressa tout d'abord à sa sœur et à sa fille.

« Retirez-vous ! leur dit-il, avec une âpreté singulière, et qui n'admettait ni discussion ni réplique. Votre place n'est pas ici. Je regrette d'être obligé de vous l'apprendre. Plus tard, je vous ferai savoir ce que j'aurai décidé de vous. J'ai maintenant à dire à monsieur des choses qui ne regardent que lui et moi. »

Les deux femmes firent quelques pas vers la porte; mais le marquis se ravisant ne les laissa pas encore sortir.

« Blanche, dit-il à sa fille, vous avez agi sans discernement, comme une enfant que vous êtes. De plus âgés, et qui connaissent la vie mieux que vous, ont perfidement abusé de votre inexpérience. Ce sont eux les vrais coupables. Je saurai les punir. Je saurai aussi vous mettre à l'abri, vous, de leur funeste influence, et les empêcher de vous compromettre de nouveau. C'est tout ce que j'ai à vous dire pour le moment.

Quant à vous, continua-t-il en s'adressant à sa sœur, vous vous êtes rendue tout à fait indigne de la confiance que je vous avais accordée. Je vous la retire. Je vous avais choisie pour veiller sur ma fille... et voilà ce que vous en avez voulu faire : la proie d'un homme que j'ai chassé de ma maison ! »

En entendant ces mots, le comte de Caussade releva la tête, croisa les bras sur sa poitrine, et regardant le marquis bien en face :

« Monsieur, lui dit-il, je ne vous permettrai pas...

— Taisez-vous, monsieur ! fit le marquis, dont la voix vibrante et irritée couvrit celle du jeune homme; je ne vous parle pas encore. Mais rassurez-vous, votre

tour viendra, et vous ne perdrez pas pour avoir attendu! »

Puis, se retournant vers sa sœur, comme s'il ne l'eût pas suffisamment accablée, il continua :

« Sans vous, sans vos mauvais conseils, sans votre criminelle faiblesse, ma fille ne serait jamais venue ici, au mépris de l'obéissance qu'elle me doit, et du respect qu'elle se doit à elle-même.. Je n'entends pas que de pareils scandales se renouvellent sous mon toit déshonoré. — J'ai tout dit. Maintenant, vous pouvez vous retirer. »

Atterrées par cette violence, dont le marquis ne leur avait pas encore donné l'effrayant spectacle, la tante et la nièce s'en allèrent, Blanche, plus pâle qu'un lis, chancelant sous le lourd fardeau de colère et de malédiction qui faisait ployer sa tête charmante, se demandant si ses jambes, qui ployaient sous elle, seraient encore capables de la porter. Mais l'amour, qui est plus fort que la mort, ne tarda point à lui rendre quelque énergie. Aussi, au moment où elle passa devant M. de Caussade, elle lui jeta son âme dans un regard.

Le comte s'inclina profondément, comme il eût fait devant une jeune et belle reine. En ce moment, il semblait oublier tout ce qui n'était pas elle.

« Soyez calme, soyez patient, soyez miséricordieux! semblait dire le doux regard, empreint de cette tendresse de femme à laquelle l'homme qui aime n'a rien à refuser; n'oubliez pas que je suis sa fille, et ne faites rien pour rendre plus infranchissable encore l'abîme qui nous sépare... Il est déjà si large et si profond! »

Cette prière, que sa bouche ne formulait point, mais qui s'exhalait en quelque sorte de tout son être,

Jacques la comprit; nous dirions volontiers qu'il l'entendit. Mais il était sur une pente fatale, où les événements, plus forts que sa volonté, n'allaient pas lui permettre de se rendre au désir de celle qui ne devait plus voir en lui qu'un esclave obéissant.

Restés seuls, les deux hommes se regardèrent un instant sans rien dire, comme pour se mieux préparer, l'un à l'attaque et l'autre à la riposte.

Mais le marquis était chez lui ; il avait l'avantage du terrain. Il le fit bien voir. Avec une expression de visage où la haine la plus farouche se mêlait au dédain le plus insolent :

« Je vous avais déjà défendu de rentrer dans cette maison, dit-il à M. de Caussade; vous allez maintenant me contraindre à vous en chasser.

— Sachez, monsieur, que l'on ne m'a jamais chassé de nulle part, et que ce n'est pas vous qui commencerez! Il peut y avoir une apparente incorrection dans ma conduite; mais la faute n'est pas mienne, et je n'accepte ni leçons ni reproches; au moment de quitter ce pays pour longtemps, pour toujours peut-être, je n'ai pas voulu m'en éloigner comme un bandit, comme un malfaiteur, comme un homme condamné à fuir et à se cacher. Ce ne sont point façons de gentilhomme, et je n'accorde à personne le droit de me les imposer. Je n'ai pas voulu davantage quitter sans prendre congé d'elles deux femmes pour lesquelles j'ai autant de respect que d'affection.

— Une de ces femmes *était* ma sœur, répliqua le marquis, et vous avez pu voir comment je viens de me séparer d'elle. Quant à l'autre — qui est ma fille — qui me doit une obéissance absolue, et dont moi seul peux disposer — il me semble que je m'étais exprimé devant vous assez clairement sur son compte

et sur le vôtre, pour vous faire comprendre que vous deviez vous considérer désormais comme étrangers l'un à l'autre; mais puisque vous avez l'entendement si dur, puisque vous me contraignez à des violences qui ne sont ni dans mon caractère ni dans mes habitudes, écoutez-moi bien! — Je vous défends de vous occuper de ma fille... Je vous défends de franchir le seuil de ma maison, et, si vous essayez encore d'y pénétrer, comme un larron d'honneur que vous êtes, je vous traiterai comme vous le méritez. »

Et, ajoutant l'insulte du geste à l'insulte de la parole, le marquis esquissa la menace d'un soufflet.

Cette fois, c'en était plus qu'un homme ne pouvait supporter... même un homme amoureux.

« Assez, monsieur! dit le comte de Caussade, en se redressant devant celui qui voulait prendre un rôle d'agresseur à outrance. Vous abusez de la modération que, depuis une heure, j'ai cru devoir montrer au père de Mlle de Quincy. Mais il est des limites que je ne saurais permettre à personne de dépasser... pas même à vous!

— Vous avez donc du sang dans les veines! fit, avec un mouvement d'épaules insolent, le marquis que sa fureur aveuglait. J'avais fini par en douter. Je suis aise de l'apprendre, car cela me permet d'espérer que vous me rendrez raison de l'injure que vous m'avez faite en vous introduisant dans ma maison avec des intentions inavouables. Je serais dans mon droit en vous tuant ici comme un simple malfaiteur... Au lieu de cela je vous fais l'honneur de me battre avec vous — en vérité, vous me devez des remerciements!

— Je vous les ferai sur le terrain, répondit M. de

Caussade, avec autant de hauteur que son adversaire avait montré d'insolence.

— Où vous trouve-t-on, continua celui-ci ?

— Partout, dès que l'on me cherche.

— Vous avez donc un autre domicile que l'embuscade où vous vous cachez pour espionner les gens ?

— Trêve d'insultes, monsieur ! fit Caussade, avec une dignité de parole et d'attitude qui ne laissa point que de produire une certaine impression sur le marquis. Vous devez savoir que l'on ne parle point sous les armes, et que l'on ne s'injurie pas quand on va jouer sa vie contre la vie d'un autre. Je demeure à Cannes, villa des Roses, route d'Antibes. J'y attendrai vos témoins toute la journée de demain. Ils s'entendront avec les miens pour trouver à notre rencontre un prétexte qui ne portera nulle atteinte à la considération d'une personne dont l'honneur m'est aussi cher qu'à vous-même. »

Ces derniers mots, qui prouvaient chez le comte de Caussade l'arrière-pensée persistante et l'inébranlable résolution de ne point séparer sa destinée de celle de Mlle de Quincy, et de considérer leurs vies à tous deux comme indissolublement liées, devaient rendre plus violente encore l'irritation du marquis. Mais, comme le duel allait régler tous leurs comptes, il ne les releva point.

« C'est bien, dit-il ; mes témoins seront chez vous demain à deux heures. »

Il s'effaça pour laisser le passage libre au jeune homme, en lui disant, avec une mordante ironie :

« Je ne vous montre pas le chemin ; vous savez trop bien comment on entre chez moi pour ne pas savoir aussi comment on en sort. »

XV

Jacques, par la nuit noire, regagna son logis, en proie à une mortelle douleur. N'était-ce point une chose vraiment terrible qu'un duel entre lui et le père de celle qu'il adorait. Ce duel, quel qu'en fût le résultat, n'aurait-il point pour conséquence fatale de mettre un nouvel obstacle entre elle et lui? La haine du marquis, aussi implacable qu'elle était injuste, ne lui permettait pas d'espérer pour leur querelle une issue pacifique. Elle ne pouvait avoir qu'un dénouement sanglant, c'était à lui à s'y préparer.

Après une nuit d'insomnie cruelle, il prit le train du matin, arriva de bonne heure à Cannes, et se mit tout de suite en peine de trouver les témoins auxquels il confierait la mission délicate de régler les conditions d'un combat que lui-même, à présent, regardait comme inévitable.

Il eut la bonne fortune de trouver deux seconds fermes et solides, au courant des affaires d'honneur, et dignes de la confiance qu'il leur accordait. Les pourparlers furent menés lestement avec les représentants du marquis, et le duel fixé au lendemain matin, dans les bois de la Boulie, situés à peu près à mi-chemin entre les deux stations de Cannes et de Fréjus.

Il dîna le soir au cercle Nautique, et rentra chez lui, un peu ému, comme le sont toujours, même les hommes les plus braves, à la veille d'une première affaire. Il ferma sa porte, pour être sûr de la solitude de ses dernières heures. Puis il se mit à sa table, rangea des papiers, brûla quelques lettres, retira de son portefeuille une petite photographie qu'il plaça devant lui, et parut s'absorber dans une contemplation profonde.

C'était une tête très jeune, charmante de traits ; d'expression plus charmante encore, avec de grands yeux rêveurs et profonds, dans lesquels on croyait voir le reflet d'une âme pleine de douceur et de tendresse. Le regard qui s'était arrêté — ne fût-ce qu'un instant — sur ce visage exquis, ne pouvait plus s'en détacher. Cette physionomie, d'une distinction rare, qui vous retenait et vous captivait, laissait pourtant deviner une mélancolie secrète. Ce profil si fin, cet ovale si pur, ce front d'un modelé si délicat, auquel donnait je ne sais quel air de noblesse son diadème de cheveux d'or, soulevés en ondulations molles, où l'on sentait le souffle et le frémissement de la vie, remplirent l'âme du jeune homme d'une émotion contre laquelle il lui eût été difficile de se défendre. Il n'essaya pas. Il aimait mieux vraiment s'y livrer tout entier.

C'était bien sa Blanche adorée — dans la fleur de sa jeune beauté — c'était elle, dans son charme et dans sa grâce.

« Avoir été aimé par elle, murmura-t-il à demi-voix, ne fût-ce qu'une minute — c'est un bonheur que la mort même ne saurait payer trop cher... et dire que je puis la perdre sans l'avoir possédée ! continua-t-il avec un geste désespéré... ce serait vraiment

affreux ! Mais je ne veux point penser à cela ! Je ne veux penser qu'au moyen de la conquérir, et de la faire mienne à jamais ! »

Il en était là de ses réflexions quand on sonna brusquement à sa porte. Il alla ouvrir. C'étaient des épées de combat que lui envoyait un ami.

La vue de ces armes reporta immédiatement sa pensée vers ce duel, ce duel horrible, dont le résultat — quel qu'il fût — ne pouvait amener qu'une séparation plus profonde encore entre lui et celle qu'il aimait. Si la rencontre était fatale au marquis, oserait-il bien tendre à sa fille une main sur laquelle elle verrait toujours le sang de son père ? Si le marquis, au contraire, avait l'avantage, son premier soin ne serait-il pas de mettre dans l'impossibilité de jamais revoir sa fille celui qui avait osé croiser le fer contre lui. Certes, il connaissait bien celle qu'il aimait d'un tel amour que cet amour était sa vie même. Il était certain de sa tendresse ; mais il se demandait comment cette créature si aimante supporterait l'absence — l'absence silencieuse... qu'aucune lettre ne viendrait jamais consoler.

Tout à coup, des pensées violentes l'assaillirent — des pensées de sang et de mort.

« Si je le tuais, cet homme, se dit-il...... je sens que je le pourrais... je sens qu'à un moment donné, pendant ce duel, sa vie sera entre mes mains... Avec lui, je supprimerais l'obstacle qui me sépare d'elle... le seul obstacle !... Le premier moment serait dur... Il y aurait comme une révolte de cette âme craintive... Mais, plus tard, quand elle saurait tout... quand elle apprendrait que j'avais pardonné la mort de mon père... que j'avais consenti à tout oublier pour l'amour d'elle... elle aussi, pour l'amour de moi,

elle pardonnerait et elle oublierait... Mais si elle ne pardonnait pas... si le monde venait se placer entre elle et moi!.. Doute affreux! Je ne veux pas la condamner à me maudire un jour... J'aime mieux qu'elle me pleure! Je l'épargnerai, lui... S'il doit y avoir une victime, eh bien! ce sera moi!... Mais je vais du moins lui envoyer mon dernier adieu, et le testament de mon cœur... »

Il prit une feuille de papier, et, d'une plume fiévreuse, sans s'arrêter, il écrivit :

« Ma chère aimée,

« Quelques heures seulement me séparent de la plus redoutable des épreuves. J'ai tout fait pour l'éviter; une fatalité plus forte que ma volonté me l'impose. Demain matin je me trouverai, l'épée nue, en face de votre père, de votre père qui a tué le mien, de votre père qui me poursuit d'une haine aussi implacable qu'elle est injuste... Plaignez-moi, ma chère Blanche, car jamais homme ne fut plus malheureux que moi, et j'ose dire que jamais homme ne fut moins coupable..., car mon seul crime est de vous adorer... et ce crime-là vous me l'avez pardonné!

« Ne craignez rien pour lui dans cette lutte où je vais défendre ma vie, parce qu'elle vous appartient; je jure de respecter la sienne, parce qu'elle vous est sacrée. Ce n'est point par mes mains que le deuil entrera jamais dans votre maison. Ma seule consolation, au milieu de tant d'épreuves, c'est de ne pas douter de vous... c'est de pouvoir me dire que, quoi qu'il arrive, l'avenir est à nous, si nous savons l'attendre avec patience et fermeté. Vous êtes bien jeune; mais votre raison est plus vieille que vous, et votre

caractère n'a pas eu besoin d'attendre la trempe que donnent les années. Je ne sais quand nous nous reverrons; mais vous me retrouverez tel que vous m'aurez laissé, vous adorant toujours, et vous appartenant comme jamais créature de Dieu n'appartint à une autre. »

Cette lettre, mise sous enveloppe à l'adresse de Mlle Béatrix de Quincy, fut envoyée à Mme de Pierrefitte, amie de la maison, et qui avait ses entrées à toute heure à la villa des Jasmins.

En termes très voilés, mais laissant deviner plus de choses qu'il n'en disait, M. de Caussade, sans songer à faire mystère d'un duel dont tous les journaux du littoral s'empresseraient d'offrir la primeur à leurs abonnés, laissait entendre à sa gracieuse amie que la situation délicate dans laquelle il allait se trouver vis-à-vis de Mlles de Quincy ne lui permettant pas de prendre congé d'elles, il lui demandait, comme un signalé service, de bien vouloir remettre son billet à Mlle Béatrix.

Connaissant trop le tact et l'obligeance de cette excellente personne, pour n'être pas certain que son message serait rempli avec autant de promptitude que de discrétion, Jacques se sentit allégé d'un lourd souci, et, la fatigue aidant, il dormit mieux qu'il n'eût osé l'espérer.

XVI

Il ne s'en leva pas moins le lendemain avec l'aube, alla cueillir ses deux témoins chez eux, et les installa dans un coupé du chemin de fer dont il avait retenu les quatre places pour eux et pour lui.

A la station de la Boulie, ils trouvèrent le marquis et ses seconds qui les attendaient. Deux voitures, retenues à l'avance, eurent vite fait de transporter les deux groupes, qui n'avaient échangé qu'un simple salut, comme marque de reconnaissance, sur la lisière d'un petit bois de cyprès et de sapins, qui couvrait comme d'un manteau sombre un des derniers contreforts de l'Estérel.

Après avoir parcouru environ 200 mètres dans l'épaisseur du bois, en suivant des sentiers qui serpentaient à travers les fourrés, ils arrivèrent à l'entrée d'un étroit vallon en pente douce, dont le fond, tapissé d'un tuf élastique et souple, formait une sorte de cirque, entouré d'une ceinture de rochers sauvages. Il eût été difficile de rencontrer un champ clos plus à souhait pour une rencontre.

Les seconds, d'un commun accord, choisirent un emplacement convenable, mesurèrent les épées, et trouvèrent que tout était bien.

Quand le premier témoin du marquis vint lui an-

noncer que l'on était d'accord sur tout, et qu'il pouvait venir :

« Dites-moi, lui demanda-t-il, cet homme à la moustache grise, un peu fort, le plus grand des deux, est-ce que ce n'est pas le colonel de Puymaurin?

— Lui-même. »

Et comme le marquis, en entendant cette réponse, ne put retenir une légère contraction du visage.

« Auriez-vous, lui demanda l'autre, quelque objection à faire à sa présence ici? — Cela me surprendrait, car il est fort bien posé dans le monde, où il a une réputation de galant homme parfaitement établie.

— Je ne prétends pas le contraire; j'ai été frappé d'une coïncidence : voilà tout. Dans un duel que j'ai eu,... il y a de longues années déjà,... il fut le témoin de mon adversaire... que je tuai d'ailleurs.

— Eh bien! fit le témoin avec une légèreté que son âge seul excusait, il me semble que ceci doit être d'un bon augure à vos yeux... Mais assez causé! On nous attend, venez! Ils seraient capables de croire que je vous explique une botte secrète. »

Quelques secondes plus tard, les deux adversaires étaient en face l'un de l'autre. Un observateur perspicace les eût trouvés curieux à étudier. Le marquis éprouvait une sorte de rage froide et concentrée, qui se traduisait par certains éclairs de son regard fauve, pleins de bile et de haine. — Caussade, au contraire, laissait deviner, à travers sa résolution calme, et une possession de lui-même assez rare chez un homme aussi jeune, une mélancolie profonde. Tout en assurant son épée dans sa main, il lui semblait voir passer devant lui l'image attristée de Blanche qui lui disait :

« Est-ce que vous allez tuer mon père? »

Puis, bientôt, revenant à la tendresse de sa nature, et le regardant avec ses grands yeux si doux, elle ajoutait tout bas :

« Défendez-vous! Défendez-nous !.. »

« Quelle situation atroce est la mienne! » murmura le malheureux jeune homme, qui sentit des gouttes de sueur froide perler à la racine de ses cheveux.

Mais déjà le sentiment de l'honneur humain s'était emparé de lui, et, sous les yeux de ces quatre hommes, il se disait qu'il ne devait plus penser qu'à une chose — à bien faire! — pour nous servir de l'expression pittoresque en usage chez nos bons aïeux.

Le colonel de Puymaurin, auquel son âge et sa position avaient valu le privilège, plein de responsabilités, de diriger le combat, croisa le bout des épées, et, reculant de trois pas, prononça la phrase sacramentelle :

« Allez, messieurs! »

A ce moment, son regard rencontra celui du marquis, et sembla lui dire :

« Je me souviens, moi! toi, te souviens-tu? »

Les fers s'étaient à peine touchés que, déjà, les combattants s'engageaient à fond. L'attaque était menée par le marquis des Aiglons, qui, soit pour obéir aux instincts violents de sa nature, soit pour surprendre et démonter M. de Caussade, apporta dans son jeu une ardeur, une énergie, une impétuosité que beaucoup, parmi de plus jeunes, n'auraient pu soutenir bien longtemps.

Quant au comte, il était évident pour les quatre témoins, qui suivaient avec une attention extrême les péripéties du combat, qu'il n'était point, jusqu'ici, sorti des bornes d'une défensive sévère. Mais cette défensive ne se relâchait pas d'une seconde. Pas un

noncer que l'on était d'accord sur tout, et qu'il pouvait venir :

« Dites-moi, lui demanda-t-il, cet homme à la moustache grise, un peu fort, le plus grand des deux, est-ce que ce n'est pas le colonel de Puymaurin?

— Lui-même. »

Et comme le marquis, en entendant cette réponse, ne put retenir une légère contraction du visage.

« Auriez-vous, lui demanda l'autre, quelque objection à faire à sa présence ici? — Cela me surprendrait, car il est fort bien posé dans le monde, où il a une réputation de galant homme parfaitement établie.

— Je ne prétends pas le contraire; j'ai été frappé d'une coïncidence : voilà tout. Dans un duel que j'ai eu,... il y a de longues années déjà,... il fut le témoin de mon adversaire... que je tuai d'ailleurs.

— Eh bien! fit le témoin avec une légèreté que son âge seul excusait, il me semble que ceci doit être d'un bon augure à vos yeux... Mais assez causé! On nous attend, venez! Ils seraient capables de croire que je vous explique une botte secrète. »

Quelques secondes plus tard, les deux adversaires étaient en face l'un de l'autre. Un observateur perspicace les eût trouvés curieux à étudier. Le marquis éprouvait une sorte de rage froide et concentrée, qui se traduisait par certains éclairs de son regard fauve, pleins de bile et de haine. — Caussade, au contraire, laissait deviner, à travers sa résolution calme, et une possession de lui-même assez rare chez un homme aussi jeune, une mélancolie profonde. Tout en assurant son épée dans sa main, il lui semblait voir passer devant lui l'image attristée de Blanche qui lui disait :

« Est-ce que vous allez tuer mon père? »

Puis, bientôt, revenant à la tendresse de sa nature, et le regardant avec ses grands yeux si doux, elle ajoutait tout bas :

« Défendez-vous! Défendez-nous!.. »

« Quelle situation atroce est la mienne! » murmura le malheureux jeune homme, qui sentit des gouttes de sueur froide perler à la racine de ses cheveux.

Mais déjà le sentiment de l'honneur humain s'était emparé de lui, et, sous les yeux de ces quatre hommes, il se disait qu'il ne devait plus penser qu'à une chose — à bien faire! — pour nous servir de l'expression pittoresque en usage chez nos bons aïeux.

Le colonel de Puymaurin, auquel son âge et sa position avaient valu le privilège, plein de responsabilités, de diriger le combat, croisa le bout des épées, et, reculant de trois pas, prononça la phrase sacramentelle :

« Allez, messieurs! »

A ce moment, son regard rencontra celui du marquis, et sembla lui dire :

« Je me souviens, moi! toi, te souviens-tu? »

Les fers s'étaient à peine touchés que, déjà, les combattants s'engageaient à fond. L'attaque était menée par le marquis des Aiglons, qui, soit pour obéir aux instincts violents de sa nature, soit pour surprendre et démonter M. de Caussade, apporta dans son jeu une ardeur, une énergie, une impétuosité que beaucoup, parmi de plus jeunes, n'auraient pu soutenir bien longtemps.

Quant au comte, il était évident pour les quatre témoins, qui suivaient avec une attention extrême les péripéties du combat, qu'il n'était point, jusqu'ici, sorti des bornes d'une défensive sévère. Mais cette défensive ne se relâchait pas d'une seconde. Pas un

noncer que l'on était d'accord sur tout, et qu'il pouvait venir :

« Dites-moi, lui demanda-t-il, cet homme à la moustache grise, un peu fort, le plus grand des deux, est-ce que ce n'est pas le colonel de Puymaurin?

— Lui-même. »

Et comme le marquis, en entendant cette réponse, ne put retenir une légère contraction du visage.

« Auriez-vous, lui demanda l'autre, quelque objection à faire à sa présence ici? — Cela me surprendrait, car il est fort bien posé dans le monde, où il a une réputation de galant homme parfaitement établie.

— Je ne prétends pas le contraire; j'ai été frappé d'une coïncidence : voilà tout. Dans un duel que j'ai eu,... il y a de longues années déjà,... il fut le témoin de mon adversaire... que je tuai d'ailleurs.

— Eh bien! fit le témoin avec une légèreté que son âge seul excusait, il me semble que ceci doit être d'un bon augure à vos yeux... Mais assez causé! On nous attend, venez! Ils seraient capables de croire que je vous explique une botte secrète. »

Quelques secondes plus tard, les deux adversaires étaient en face l'un de l'autre. Un observateur perspicace les eût trouvés curieux à étudier. Le marquis éprouvait une sorte de rage froide et concentrée, qui se traduisait par certains éclairs de son regard fauve, pleins de bile et de haine. — Caussade, au contraire, laissait deviner, à travers sa résolution calme, et une possession de lui-même assez rare chez un homme aussi jeune, une mélancolie profonde. Tout en assurant son épée dans sa main, il lui semblait voir passer devant lui l'image attristée de Blanche qui lui disait :

« Est-ce que vous allez tuer mon père? »

Puis, bientôt, revenant à la tendresse de sa nature, et le regardant avec ses grands yeux si doux, elle ajoutait tout bas :

« Défendez-vous! Défendez-nous!.. »

« Quelle situation atroce est la mienne! » murmura le malheureux jeune homme, qui sentit des gouttes de sueur froide perler à la racine de ses cheveux.

Mais déjà le sentiment de l'honneur humain s'était emparé de lui, et, sous les yeux de ces quatre hommes, il se disait qu'il ne devait plus penser qu'à une chose — à bien faire! — pour nous servir de l'expression pittoresque en usage chez nos bons aïeux.

Le colonel de Puymaurin, auquel son âge et sa position avaient valu le privilège, plein de responsabilités, de diriger le combat, croisa le bout des épées, et, reculant de trois pas, prononça la phrase sacramentelle :

« Allez, messieurs! »

A ce moment, son regard rencontra celui du marquis, et sembla lui dire :

« Je me souviens, moi! toi, te souviens-tu? »

Les fers s'étaient à peine touchés que, déjà, les combattants s'engageaient à fond. L'attaque était menée par le marquis des Aiglons, qui, soit pour obéir aux instincts violents de sa nature, soit pour surprendre et démonter M. de Caussade, apporta dans son jeu une ardeur, une énergie, une impétuosité que beaucoup, parmi de plus jeunes, n'auraient pu soutenir bien longtemps.

Quant au comte, il était évident pour les quatre témoins, qui suivaient avec une attention extrême les péripéties du combat, qu'il n'était point, jusqu'ici, sorti des bornes d'une défensive sévère. Mais cette défensive ne se relâchait pas d'une seconde. Pas un

noncer que l'on était d'accord sur tout, et qu'il pouvait venir :

« Dites-moi, lui demanda-t-il, cet homme à la moustache grise, un peu fort, le plus grand des deux, est-ce que ce n'est pas le colonel de Puymaurin?

— Lui-même. »

Et comme le marquis, en entendant cette réponse, ne put retenir une légère contraction du visage.

« Auriez-vous, lui demanda l'autre, quelque objection à faire à sa présence ici? — Cela me surprendrait, car il est fort bien posé dans le monde, où il a une réputation de galant homme parfaitement établie.

— Je ne prétends pas le contraire; j'ai été frappé d'une coïncidence : voilà tout. Dans un duel que j'ai eu,... il y a de longues années déjà,... il fut le témoin de mon adversaire... que je tuai d'ailleurs.

— Eh bien! fit le témoin avec une légèreté que son âge seul excusait, il me semble que ceci doit être d'un bon augure à vos yeux... Mais assez causé! On nous attend, venez! Ils seraient capables de croire que je vous explique une botte secrète. »

Quelques secondes plus tard, les deux adversaires étaient en face l'un de l'autre. Un observateur perspicace les eût trouvés curieux à étudier. Le marquis éprouvait une sorte de rage froide et concentrée, qui se traduisait par certains éclairs de son regard fauve, pleins de bile et de haine. — Caussade, au contraire, laissait deviner, à travers sa résolution calme, et une possession de lui-même assez rare chez un homme aussi jeune, une mélancolie profonde. Tout en assurant son épée dans sa main, il lui semblait voir passer devant lui l'image attristée de Blanche qui lui disait :

« Est-ce que vous allez tuer mon père? »

Puis, bientôt, revenant à la tendresse de sa nature, et le regardant avec ses grands yeux si doux, elle ajoutait tout bas :

« Défendez-vous! Défendez-nous!.. »

« Quelle situation atroce est la mienne! » murmura le malheureux jeune homme, qui sentit des gouttes de sueur froide perler à la racine de ses cheveux.

Mais déjà le sentiment de l'honneur humain s'était emparé de lui, et, sous les yeux de ces quatre hommes, il se disait qu'il ne devait plus penser qu'à une chose — à bien faire! — pour nous servir de l'expression pittoresque en usage chez nos bons aïeux.

Le colonel de Puymaurin, auquel son âge et sa position avaient valu le privilège, plein de responsabilités, de diriger le combat, croisa le bout des épées, et, reculant de trois pas, prononça la phrase sacramentelle :

« Allez, messieurs! »

A ce moment, son regard rencontra celui du marquis, et sembla lui dire :

« Je me souviens, moi! toi, te souviens-tu? »

Les fers s'étaient à peine touchés que, déjà, les combattants s'engageaient à fond. L'attaque était menée par le marquis des Aiglons, qui, soit pour obéir aux instincts violents de sa nature, soit pour surprendre et démonter M. de Caussade, apporta dans son jeu une ardeur, une énergie, une impétuosité que beaucoup, parmi de plus jeunes, n'auraient pu soutenir bien longtemps.

Quant au comte, il était évident pour les quatre témoins, qui suivaient avec une attention extrême les péripéties du combat, qu'il n'était point, jusqu'ici, sorti des bornes d'une défensive sévère. Mais cette défensive ne se relâchait pas d'une seconde. Pas un

noncer que l'on était d'accord sur tout, et qu'il pouvait venir :

« Dites-moi, lui demanda-t-il, cet homme à la moustache grise, un peu fort, le plus grand des deux, est-ce que ce n'est pas le colonel de Puymaurin?

— Lui-même. »

Et comme le marquis, en entendant cette réponse, ne put retenir une légère contraction du visage.

« Auriez-vous, lui demanda l'autre, quelque objection à faire à sa présence ici? — Cela me surprendrait, car il est fort bien posé dans le monde, où il a une réputation de galant homme parfaitement établie.

— Je ne prétends pas le contraire; j'ai été frappé d'une coïncidence : voilà tout. Dans un duel que j'ai eu,... il y a de longues années déjà,... il fut le témoin de mon adversaire... que je tuai d'ailleurs.

— Eh bien! fit le témoin avec une légèreté que son âge seul excusait, il me semble que ceci doit être d'un bon augure à vos yeux... Mais assez causé! On nous attend, venez! Ils seraient capables de croire que je vous explique une botte secrète. »

Quelques secondes plus tard, les deux adversaires étaient en face l'un de l'autre. Un observateur perspicace les eût trouvés curieux à étudier. Le marquis éprouvait une sorte de rage froide et concentrée, qui se traduisait par certains éclairs de son regard fauve, pleins de bile et de haine. — Caussade, au contraire, laissait deviner, à travers sa résolution calme, et une possession de lui-même assez rare chez un homme aussi jeune, une mélancolie profonde. Tout en assurant son épée dans sa main, il lui semblait voir passer devant lui l'image attristée de Blanche qui lui disait :

« Est-ce que vous allez tuer mon père? »

Puis, bientôt, revenant à la tendresse de sa nature, et le regardant avec ses grands yeux si doux, elle ajoutait tout bas :

« Défendez-vous! Défendez-nous!.. »

« Quelle situation atroce est la mienne! » murmura le malheureux jeune homme, qui sentit des gouttes de sueur froide perler à la racine de ses cheveux.

Mais déjà le sentiment de l'honneur humain s'était emparé de lui, et, sous les yeux de ces quatre hommes, il se disait qu'il ne devait plus penser qu'à une chose — à bien faire! — pour nous servir de l'expression pittoresque en usage chez nos bons aïeux.

Le colonel de Puymaurin, auquel son âge et sa position avaient valu le privilège, plein de responsabilités, de diriger le combat, croisa le bout des épées, et, reculant de trois pas, prononça la phrase sacramentelle :

« Allez, messieurs! »

A ce moment, son regard rencontra celui du marquis, et sembla lui dire :

« Je me souviens, moi! toi, te souviens-tu? »

Les fers s'étaient à peine touchés que, déjà, les combattants s'engageaient à fond. L'attaque était menée par le marquis des Aiglons, qui, soit pour obéir aux instincts violents de sa nature, soit pour surprendre et démonter M. de Caussade, apporta dans son jeu une ardeur, une énergie, une impétuosité que beaucoup, parmi de plus jeunes, n'auraient pu soutenir bien longtemps.

Quant au comte, il était évident pour les quatre témoins, qui suivaient avec une attention extrême les péripéties du combat, qu'il n'était point, jusqu'ici, sorti des bornes d'une défensive sévère. Mais cette défensive ne se relâchait pas d'une seconde. Pas un

mouvement de l'adversaire ne lui échappait. L'épée de celui-ci rencontrait toujours une épée non moins prompte, qui lui barrait la route, et rendait sa fureur impuissante. Une cuirasse d'acier n'eut pas mieux protégé son maître que cette lame flamboyante qui se trouvait partout en même temps. Une ou deux fois déjà les témérités folles du marquis, que le calme dédaigneux du jeune homme exaspérait davantage encore, l'avaient amené à se découvrir assez complètement pour que la parade de l'autre, qui arrivait toujours à temps, énergique et vigoureuse, pût être suivie d'une riposte triomphante, mettant fin tout de suite au combat.

Jacques, cependant, ne profita point de l'avantage si visible qu'on lui offrait. Il parait et ne ripostait point.

« Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? se demandait M. de Puymaurin, qui ne parvenait point à comprendre une pareille faute chez un homme aussi correct et aussi attentif que M. de Caussade. Est-ce qu'il s'imagine, par hasard, que nous sommes venus ici pour le voir tirer au mur et saluer sous les armes! »

Un regard jeté au commandant Langlois, le second témoin du comte, traduisit fidèlement sa pensée, et un mouvement d'épaules de celui-ci eût été fidèlement traduit par ces mots :

« Colonel, vous avez raison! »

Le comte de Caussade, à qui rien n'échappait, surprit cet échange de signaux, où il pouvait deviner, chez ses parrains, un étonnement voisin du blâme Il les rassura par un demi-sourire, témoignant d'une confiance suprême, qui eut pour résultat immédiat de redoubler encore la fureur du marquis. Il attaquait maintenant avec une sorte de folie, en homme qui

s'est juré d'en finir, d'une façon ou d'une autre.

C'était là, sans aucun doute, le moment psychologique attendu par le comte de Caussade, car, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il changea complètement de tactique, et, prenant à son tour l'offensive, d'une façon d'autant plus terrible, qu'il s'était jusque-là plus complètement réservé, il attaqua tout à coup avec une fougue et une vigueur qu'il n'avait pas laissé soupçonner chez lui. La pointe de son épée se portait partout à la fois.

Le marquis fut surpris, presque ébranlé, par cette violence inattendue, qui intervertissait complètement les rôles. C'était lui qui était, maintenant, obligé de se défendre, et la défensive lui devenait d'autant plus difficile que M. de Caussade le pressait avec une ardeur sans pareille. Après avoir rompu deux fois pour lui rendre quelque confiance, craignant que ses témoins, frappés de sa respiration courte, presque angoissée, ne réclamassent une suspension et un repos, Jacques s'élança sur son adversaire avec la rapidité foudroyante de l'aigle quand il fond sur sa proie, chercha son fer, le trouva, le froissa par un frôlement sec, l'écarta par un battement dur, le lia par une torsion du poignet à la fois vigoureuse et souple, et, quand il le sentit vaciller entre ses doigts fatigués, agissant à la façon d'un levier par le gros de sa lame, car ils se trouvaient en ce moment rapprochés comme dans un corps à corps, il lui fit sauter son épée des mains.

Mais, trop chevaleresque pour abuser de ses avantages en frappant un ennemi désarmé, il fit une retraite rapide, abaissa sa pointe vers le sol, et avec une courtoisie qui sentait d'une lieue son gentilhomme :

« Monsieur, dit-il au père de Blanche, veuillez reprendre votre épée, et me croire tout à fait à vos ordres. »

Le marquis fit un salut froid, se baissa pour reprendre le fer qu'un de ses témoins, plus prompt, releva et lui présenta, mais ne desserra pas les lèvres.

On convint d'une suspension de cinq minutes. Le colonel en profita pour s'approcher du comte de Caussade :

« J'avoue, lui dit-il, que je ne comprends rien à votre façon d'agir. Après les choses si graves que vous m'avez racontées, je ne puis m'imaginer que vous vouliez un duel pour rire, et que vous ne nous ayez amenés ici que pour nous faire faire une promenade hygiénique dans les sapins, après laquelle on plumera les canards. Et, cependant, la chose en a tout l'air. Vous m'accorderez bien que je connais le jeu des épées, et que l'on ne me trompe pas comme un novice. Eh bien! vous n'y allez pas, comme on dit, bon jeu, bon argent! Vous avez eu raison de ne pas frapper tout à l'heure votre adversaire désarmé, ces choses-là prêtent toujours à discussion, et peuvent gêner quand on rédige les procès-verbaux. Mais, auparavant, vous avez eu dix occasions pour une d'en finir,... pourquoi n'en avez-vous pas profité?

— Parce que j'espérais le mettre hors d'état de nuire, sans être obligé...

— Cela peut être fort beau de votre part... Mais je vous préviens que vous jouez là un jeu dangereux. Vous êtes plus fort que lui. Pour moi la chose ne fait pas un doute. Mais un mauvais coup est vite arrivé, et ce n'est pas votre générosité qui l'arrêtera.

— J'aime trop Mlle de Quincy pour ne pas épargner son père.

— Vous oubliez bien aisément qu'il a tué le vôtre! »

Ce souvenir, si brusquement évoqué, remua le jeune homme jusque dans ses plus intimes profondeurs; il pâlit, mit une main sur ses yeux, et, tout bas :

« Ah! monsieur, par grâce, n'oubliez pas que j'ai besoin de tout mon sang-froid! murmura-t-il.

— Vous êtes un grand enfant, répliqua le colonel; mais puisque vous persistez dans vos résolutions folles, ce n'est pas à vous que je veux parler. Remettez votre vêtement. Un coup d'épée n'a pas besoin de se compliquer d'un rhume. »

Il fit signe au commandant Langlois, et tous deux s'approchèrent des témoins du marquis.

« Messieurs, leur dit-il, vous avez pu apprécier la générosité de M. de Caussade. Pour peu que vous ayez l'expérience du genre d'affaire auquel vous êtes mêlé aujourd'hui, vous avez pu voir qu'il a été, dix fois pour une, le maître absolu de la vie de son adversaire. — Tout à l'heure encore il lui suffisait d'allonger le bras pour le percer d'outre en outre... Et il a courtoisement abaissé son épée. Ces procédés chevaleresques mériteraient peut-être de la part de celui que vous représentez quelques paroles de regret, dont, nous en sommes sûrs, M. de Caussade se contenterait. »

Ces paroles étaient trop sages pour que l'on y pût faire la moindre objection. On n'en fit point. Les deux jeunes gens demandèrent seulement, comme c'était leur devoir, la permission d'en référer à qui de droit. La conférence ne fut pas longue, et ils revinrent bientôt près des témoins du comte de Caussade.

« M. le marquis des Aiglons déclare qu'il n'a rien à retirer, dit l'un d'eux, et que, du moment où il en a

appelé aux armes, c'est aux armes à prononcer.

— En garde, messieurs! » fit le colonel, qui reprit immédiatement la direction du combat.

Cependant, avant de croiser de nouveau les épées, se retournant vers le marquis, il lui dit à voix basse, mais non point peut-être sans quelque solennité :

« Ce n'est pas la première fois, monsieur, que je vous vois sur le terrain. Vous avez pu, jadis, y venir pour de justes causes. Mais je me rendrai cette justice que j'ai tout fait aujourd'hui pour éviter cette nouvelle rencontre. Vous voulez poursuivre votre œuvre de vengeance jusqu'au bout. Vous avez tort. M. de Caussade, jusqu'ici, s'est uniquement souvenu que vous avez une fille... prenez garde qu'il ne se souvienne à présent qu'il avait un père.

— Il n'aurait jamais dû l'oublier! » fit le marquis, en reprenant sa pose sous les armes.

De nouveau les pointes furent engagées et les adversaires livrés à eux-mêmes.

Trop certain maintenant que la rencontre ne pouvait plus avoir qu'une issue sanglante, M. de Caussade se sentit gagné peu à peu par cette fièvre de l'épée, contre laquelle les plus calmes et les plus maîtres d'eux-mêmes ne peuvent pas toujours se préserver. Il se dit qu'après tout sa vie en valait bien une autre, et que, du moment où l'on voulait la prendre, il avait le droit de la défendre. La lutte devint bientôt aussi âpre et aussi ardente d'un côté que de l'autre.

« Il l'aura voulu! se dit Jacques avec un froncement de sourcils... ce n'est pas ma faute. »

Il se campa résolument sur ses jarrets, raffermit son épée dans sa main, rompit deux fois pour faire sortir le marquis de sa garde basse, et quand il le

vit marcher sur lui, prêt à bondir, il l'arrêta net par une parade de quarte, et sur un temps bien pris, filant par un coup droit, lui logea six pouces de fer dans l'épaule. La douleur fut si vive que le marquis eut peine à retenir un cri, et que l'épée lui tomba de la main.

Les quatre témoins s'élancèrent pour le soutenir, tandis que Jacques faisait quelques pas en arrière. Le coup avait été porté avec une telle violence que l'arme, au moment où elle avait rencontré l'os, avait dévié, en opérant un mouvement de torsion, qui avait eu pour conséquence une déchirure large et profonde. Le sang coulait à flots, ce qui évitait tout danger d'épanchement interne, et le trajet du fer, très aisé à déterminer, indiquait clairement que la blessure n'intéressait aucune partie vitale.

Grâce à son expérience très pratique des armes, le colonel se rendit tout de suite un compte très exact de la situation, et, après les premiers soins donnés au blessé, se hâta d'aller rejoindre le triste vainqueur, immobile à quelque distance, et assez inquiet des suites de l'affaire.

« Rassurez-vous, lui dit-il, vous ne l'avez pas tué. La blessure est large ; mais il suffira d'un bon pansement pour la fermer. Allez lui adresser quelques paroles de condoléance — plus ou moins sincères — comme c'est l'usage entre gens bien élevés.

— Alors, venez avec moi ! »

M. de Caussade ne s'approcha point du marquis sans une certaine appréhension, se demandant s'il n'allait point recevoir quelque rebuffade de la part d'un homme si étrangement irritable, et qui, en ce moment, devait l'être davantage encore.

Le père de Blanche, assis sur un quartier de roche,

la tête renversée en arrière, la lèvre dédaigneuse et amère, l'œil à demi clos, comme un oiseau nocturne que le grand jour effraye, regardait le jeune homme venir à lui, avec cette froideur hautaine qui lui était particulière vis-à-vis des gens qu'il n'aimait pas. Jacques ne se fit point la plus légère illusion sur l'accueil qui l'attendait : mais il s'était trop avancé pour reculer maintenant. Il ne tendit point à son adversaire une main que celui-ci aurait peut-être refusée ; mais il s'inclina courtoisement devant lui, et, avec une bonne grâce parfaite :

« J'espère, monsieur, lui dit-il, que votre blessure n'aura aucune suite fâcheuse, et je vous prie de croire que la nouvelle de votre guérison pourra seule adoucir le regret que j'éprouve.

— Dans des affaires comme celle-ci, répliqua le blessé, avec une certaine sécheresse, chacun pour soi... et l'épée pour tous ! On prend le fer pour s'en servir, et, quand il fait bien sa besogne, il ne doit nous laisser ni regrets ni remords. Les coups sont toujours rangés parmi les chances de la guerre — qu'on se la fasse d'homme à homme, ou de peuple à peuple. »

Jacques ne comprit que trop bien, hélas ! que rien ne pourrait prévaloir contre l'obstination d'une pareille haine, et qu'en essayant de la vaincre il ne ferait que rendre la situation plus intolérable encore. Il salua et se retira avec ses deux témoins.

XVII

Un télégramme sec et froid, ne donnant aucun détail, fut expédié de la station de la Boulerie à la villa des Jasmins. Il était adressé à Mlle Béatrix de Quincy, et demandait que l'on envoyât à la gare de Fréjus une très grande voiture, pour le passage du train montant vers Marseille, à onze heures quarante-cinq minutes.

Depuis le moment de la rencontre du marquis et de M. de Caussade dans le kiosque du parc, les deux femmes, toujours sous l'impression d'une scène si violente, n'avaient pas douté un seul instant de l'imminence d'un duel dont la seule pensée les glaçait d'effroi. On pouvait dire qu'elles ne vivaient plus maintenant que dans l'attente de quelque chose de terrible. Le départ matinal du maître de la villa des Jasmins, qui n'avait voulu être accompagné de personne, et qui n'avait point dit où il allait, n'avait fait qu'augmenter encore leurs appréhensions.

« C'est pour aujourd'hui, avait dit Béatrix à sa nièce. Et penser que nous ignorons tout, et le lieu et les conditions du combat, n'est-ce pas véritablement affreux ?

— Affreux ! » répondit Blanche comme un écho.

Les heures de cette interminable matinée se traînèrent pour les deux femmes avec une lenteur dé-

sespérante : l'incertitude est parfois plus cruelle que la réalité même du malheur. Ce télégramme, si menaçant dans sa concision voulue, n'était pas de nature à calmer leurs inquiétudes. Blanche n'avait donné à personne le droit de la considérer comme une fille dénaturée, et, si dur que son père se fût montré pour elle en ces derniers temps, il était toujours son père. Elle éprouva donc une impression douloureuse en se disant qu'il devait être blessé.

« Et M. de Caussade ? » se demanda-t-elle tout aussitôt.

Elle réfléchit que, dans un duel à l'épée, il était rare que les deux adversaires fussent atteints, et, au milieu de tant de préoccupations, ce lui fut du moins un véritable soulagement de penser que celui qui tenait une si grande place dans sa vie était maintenant à l'abri du danger.

Les deux femmes se rendirent à la gare pour l'arrivée du train, en proie à une émotion profonde. A la vue de son père, le bras en écharpe, pâle de tout le sang qu'il avait perdu, Mlle de Quincy, n'écoutant que sa piété filiale, voulut se jeter à son cou pour l'embrasser.

« Prends garde! tu me fais mal! » dit celui-ci en détournant la tête, et, de la main qui lui restait libre, il fit un geste pour l'éloigner.

Béatrix ne reçut point un meilleur accueil, car lorsqu'elle lui demanda, avec toutes les marques du plus affectueux intérêt, comment il se trouvait :

« Très mal! » répondit-il sèchement. Cependant il put monter seul dans la voiture, qui prit au pas la route de la villa.

Blanche et Béatrix suivaient à pied, accompagnées par les deux témoins qui ne voulaient pas quitter

celui dont ils venaient d'être les seconds, avant de savoir comment il aurait supporté cette dernière partie du trajet.

Avec une curiosité bien naturelle de leur part, les deux femmes se firent raconter tous les détails de la rencontre. Les témoins eurent le bon goût de rendre pleine justice à l'adversaire, et de faire connaître à celles qui l'interrogeaient les procédés tout à fait chevaleresques par lesquels il avait su mériter leur estime.

Blanche écoutait leurs récits avec une si profonde attention, qu'il était aisé de voir qu'elle ne voulait point perdre une seule de leurs paroles. Très fier du succès que son éloquence obtenait devant cette assistance, peu nombreuse, mais bien choisie, l'un d'eux, un jeune avocat, fit autant de frais que s'il eût plaidé en audience solennelle. L'épisode de l'épée sautant des mains du marquis, et le laissant désarmé devant un homme, en ce moment maître absolu de sa vie, prit dans sa bouche des proportions épiques comme un chant de l'*Iliade* ou de la *Jérusalem délivrée*. Il esquissa en grand acteur le geste noble du comte de Caussade, invitant le marquis à reprendre son arme. Il parla aussi de la modération dont il avait fait preuve après cet acte d'héroïsme, en autorisant ses témoins à faire une nouvelle démarche pour éviter l'effusion du sang. Si, à la seconde reprise, il avait blessé son adversaire, ce n'avait été qu'à son corps défendant, et, loin de triompher de sa victoire, il en avait paru plus malheureux que le vaincu lui-même.

Blanche gravait tous ces détails dans son cœur : ils la remplissaient de joie. Les femmes sont toujours charmées de pouvoir se dire qu'elles aiment un héros.

Quand la tante et la nièce se virent seules :

« Je suis bien heureuse, dit Blanche à Béatrix, qu'un événement qui pouvait avoir des suites si funestes se termine par une simple blessure, que ces messieurs déclarent sans gravité.

— C'est de quoi je remercierai le ciel jusqu'à la fin de mes jours, dit Béatrix avec conviction ; car je ne saurais songer sans effroi que nous aurions pu nous heurter à un cadavre.

— Oh! tais-toi! fit Mlle de Quincy en mettant une main sur ses yeux. Quel que fût celui qui aurait succombé, il n'est que trop certain qu'il aurait emporté une part de moi dans sa tombe. »

Entre les deux femmes il y eut quelques instants de silence ; mais Blanche revenant bientôt à la seule pensée qui lui remplissait l'âme :

« Tu vois, dit-elle à sa tante, comme il s'est admirablement conduit, s'exposant aux coups de mon père sans les lui rendre, pour ne pas revenir à moi avec du sang sur les mains...

— Ce qui n'a pas empêché...

— C'est la fatalité des choses... mais, vraiment, ne lui tiendra-t-on point compte d'une aussi noble conduite?

— Toi, oui! mais ton père? Je crains à présent que les rancunes de l'amour-propre ne s'ajoutent à toutes les autres, pour rendre notre position à tous plus difficile encore, et faire de nos rapports avec M. de Caussade un perpétuel danger.

— Que deviendrai-je alors?

— Tu auras de la patience, et tu tâcheras d'avoir du calme. Tu te diras que je suis là, près de toi, et qu'avec le temps on arrive à tout! »

La voiture venait de s'arrêter au pied du perron. — Blanche accourut pour aider son père à descendre.

Le voyage avait fatigué le marquis, et le mouvement avait enfiévré son épaule, qui, sur le terrain, n'avait reçu qu'un pansement très sommaire, et, comme il arrive toujours chez ceux qui ne savent pas souffrir, son humeur se ressentait de son état physique, et l'on peut dire qu'en ce moment il était à peu près aussi aimable que le sanglier que l'on vient taquiner dans sa bauge, quand il veut jouer au solitaire.

L'arrivée du docteur apporta à tous ces contretemps la diversion heureuse dont ils avaient besoin. Il fit déshabiller et coucher le blessé, après quoi il procéda sur-le-champ à une exploration minutieuse de la blessure.

La plaie avait des apparences plus terribles que la réalité. La déchirure était large, mais les os avaient été épargnés et les tendons étaient indemnes.

« Voilà, dit-il, une épée qui s'est conduite très galamment avec vous. — Labbé et Péan, mes savants confrères, la menant par la main sur son dangereux parcours, n'auraient pas pu vous traiter plus doucement. Je crois, par exemple, que l'affaire aura un certain retentissement. Elle était connue ici à dix heures. On nous en avait envoyé la nouvelle par le télégraphe, et elle a déjà fait le tour de la ville. »

Un coup d'œil irrité, que le marquis jeta du côté de sa fille, dut prouver au docteur que la discrétion est la première vertu du corps médical. Mais, quand il se fit cette réflexion à lui-même, il était déjà trop tard pour la faire.

Blanche, qui avait surpris le regard de son père, et qui ne voulait point s'exposer à ses boutades devant un tiers, fit un signe à sa tante, qui sortit avec elle.

Quand les deux hommes se trouvèrent seuls :

« On parle donc beaucoup de ce duel? demanda le marquis. Qu'est-ce que l'on en dit?

— Mille choses contradictoires, comme il arrive dans toutes les affaires humaines.

— Mais encore?

— On se livre à toutes sortes de suppositions plus ou moins favorables à votre ancien garde-malade!

— Un joli confrère que vous avez là! fit le marquis avec un froncement de ses sourcils bruns, plein d'orages et de menaces.

— Les uns l'appellent le médecin pour rire, et les autres l'Amour-Médecin comme dans la comédie de Molière.

— L'Amour-Médecin n'est pas mal trouvé, répliqua le marquis, assez sèchement, et c'est parce qu'il a voulu jouer ce rôle dans ma maison que j'ai dû lui montrer le chemin de la porte.

— La leçon suffisait peut-être, sans aller jusqu'à vous faire trouer la peau. L'excès est toujours un défaut.

— Il a gagné la première manche. Je gagnerai la seconde. La fortune est femme : c'est une raison pour qu'elle soit infidèle.

— Viens, dit Béatrix à sa nièce, quand le médecin fut parti. Nous allons rejoindre ton père. Il y aura, j'en ai peur, un mauvais moment à passer; mais puisqu'on ne peut l'éviter, autant plus tôt que plus tard! »

Et comme la pauvre créature semblait hésiter, toute timide, et se sentant déjà mal à l'aise, à la pensée de se trouver devant l'homme qui poursuivait d'une si injuste haine celui qu'elle adorait :

« Ne te souviens maintenant que d'une chose, lui dit sa tante, c'est que celui qui souffre est ton père. »

Eh! oui, c'était son père! elle ne le savait que trop!

Longtemps elle l'avait bien aimé, et elle n'aurait pas demandé mieux que de l'aimer encore... Mais le pouvait-elle, quand elle le voyait poursuivre d'une haine aussi implacable qu'elle était injuste celui qui devait être l'unique amour de sa vie... Et pourtant, Béatrix avait raison, c'était son père ! Son père, c'est-à-dire l'homme à qui elle devait l'obéissance et le respect, alors même que l'affection devenait difficile.

Elle passa une main sur son front, avec un geste brusque et nerveux, et, se retournant vers sa tante :

« Tu as raison, lui-dit-elle ; allons ! puisqu'il le faut. »

Très pâle, à la suite du sang versé, et se défendant mal contre une irritation secrète, quand il songeait que dans cette sotte affaire d'un duel, qu'il fallait éviter à tout prix, le beau rôle n'avait pas été pour lui, que sa fille le saurait, si elle ne le savait déjà, et que son fol amour pour ce bellâtre ne ferait que s'en accroître encore. Ah ! sans doute, il y avait un moyen de reconquérir ce jeune cœur et de regagner sa tendresse filiale. Mais il fallait pour cela oublier, pardonner, et lui donner l'homme qu'elle aimait. Vraiment, c'était trop lui demander, et jamais il ne se serait senti capable d'une telle immolation de ses rancunes et de ses colères. Il ne céderait pas et les choses suivraient leur cours fatal.

On devine aisément ce qu'allait être dans de telles dispositions d'esprit l'entrevue de la fille et du père, et l'on ne trouvera que trop justifiées les appréhensions de Mlle de Quincy.

« Qu'a dit le médecin, et comment vous trouvez-vous ? demanda Blanche, en s'approchant du lit.

— Mais aussi bien que je puisse aller en sortant des mains d'un monsieur qui n'aurait pas demandé mieux que de me tuer. »

Le sentiment de justice qui se trouvait au fond de l'âme de la jeune fille se révolta contre une accusation aussi peu méritée.

« Je ne voudrais pas vous contredire, mon père, répondit-elle avec beaucoup de respect, mais en même temps avec beaucoup de fermeté; il me semble, cependant, que si ce duel, dont personne ne déplore l'issue plus que moi, a été voulu par quelqu'un, ce n'est point par celui que vos paroles en rendraient maintenant responsable.

— Il ne te manquait plus que de le défendre contre moi! J'aurais dû sans doute pour lui plaire... et à toi aussi, le laisser libre de revenir dans ma maison, et cela malgré ma défense expresse et formelle. Eh bien! non; jamais! Que tu te mettes en rébellion contre moi, toi, ma fille, la chose doit paraître naturelle à beaucoup de gens. Tu ne fais que suivre la tradition moderne; tu es dans le mouvement! tu es une fin de siècle! Ne sommes-nous pas à l'époque de la désobéissance universelle? Mais ce que je suis obligé de souffrir de toi, je ne le supporterai pas chez un autre. Je ne l'ai point caché à M. de Caussade; il connaît maintenant mes volontés, et il sait bien qu'il me trouvera toujours sur son chemin, lui, et tous les autres larrons de ton honneur!

— Permettez-moi de vous dire, mon père, que mon honneur n'a rien à voir dans vos querelles! répliqua la jeune fille, en redressant fièrement sa charmante petite tête, pleine d'énergie et de résolution. Je crois que si on l'attaquait jamais, je saurais bien le défendre à moi toute seule et sans qu'il fût nécessaire de mettre en péril votre vie, qui m'est à coup sûr beaucoup plus précieuse que la mienne. Mais je ne crois pas que les juges les plus sévères de la conduite

des femmes puissent prendre en mauvaise part, et regarder comme une offense la recherche d'un galant homme, notre égal, et qui m'aime.

— C'est déjà une offense contre mon autorité paternelle que de t'avoir fait connaître de tels sentiments, avant d'avoir obtenu mon agrément.

— Il n'a peut-être pas trouvé que vous l'ayez suffisamment encouragé, et puisqu'il a l'intention de m'épouser...

— Il ne t'épousera jamais, parce que, entre toi et lui, il me rencontrera toujours!

— Ah! mon père, je vous en conjure! ne vous prononcez pas avec tant de rigueur! Ne me jetez pas, de gaieté de cœur, dans des extrémités si cruelles, s'écria Mlle de Quincy, sans pouvoir retenir ses larmes; Dieu sait pourtant que je ne demande qu'une chose, vivre auprès de vous, comme une fille affectueuse et obéissante.

— Si tu étais une fille obéissante, tu n'irais pas, comme tu le fais, à l'encontre de mes volontés, et tu ne songerais pas, dans tes entretiens avec lui, à escompter déjà l'avenir, créature dénaturée!.. »

La tournure violente que l'entretien venait de prendre avait pour la pauvre enfant quelque chose de si pénible qu'elle sentit le besoin d'y mettre un terme. Aussi, faisant un louable effort sur elle-même:

« Croyez bien, mon père, dit-elle avec beaucoup de douceur, et plus de tristesse encore, que je ne suis pas venue près de vous pour vous contraindre à me dire des choses qui doivent vous être aussi pénibles qu'à moi. Je n'avais d'autre intention que de vous offrir mes soins, mon dévouement et ma tendresse. Acceptez-les, je vous en prie, sans songer davantage à un passé douloureux.

— Mais ne comprends-tu pas, malheureuse, que je verrai toujours le fantôme de ce passé se dresser entre toi et moi ? »

Et comme Blanche, persuadée qu'elle avait fait toutes les concessions possibles, laissait tomber ses bras, avec le geste découragé de quelqu'un qui sent la partie perdue, et qui n'entend pas continuer la lutte, le marquis se tourna brusquement vers sa sœur, qui n'avait pas encore prononcé une parole, et, la prenant violemment à partie :

« Toi, lui dit-il, d'une voix âpre et irritée, je te regarde comme plus coupable qu'elle ; car tu n'as pour excuse ni sa jeunesse, ni son inexpérience. Mais, ne pouvant avoir d'intrigue pour ton propre compte, il faut que tu en aies pour le compte des autres ! Si tu n'avais pas, malgré ma défense, consenti à recevoir ce monsieur dans ma maison, tout ceci ne serait pas arrivé, ma fille ne serait pas compromise, et deux hommes n'auraient pas déjà risqué leur vie... sans parler des épreuves nouvelles qui les attendent. »

Béatrix, qui avait peut-être le sentiment de ses imprudences, et qui connaissait trop bien son frère pour ne pas voir qu'il était arrivé à ce paroxysme de colère où l'homme, qui ne se connaît plus lui-même, est incapable d'écouter les raisons des autres, si bonnes qu'elles puissent être, comprit que ce n'était pas le moment d'entamer la lutte avec lui.

« J'ai pu me tromper, dit-elle avec un grand calme. Il se rencontre parfois dans la vie des circonstances où l'on ne sait vraiment pas ce que l'on doit faire ; mais on n'a rien à se reprocher quand on a la conscience d'avoir tout fait pour le bien. Tu ne devrais pas oublier que vous êtes, ta fille et toi, les seules affections que j'aie en ce monde, et que mon unique désir

est de voir heureuse cette chère créature, si cruellement éprouvée.

— Personne ne sait mieux que moi ce qui doit faire son bonheur ! »

Blanche et Béatrix baissèrent la tête, en femmes qui savent trop bien qu'il ne faut pas tenter la résistance quand on la sait impossible.

XVIII

Dans les cas de blessure comme celle que le marquis venait de recevoir, lorsque les chairs sont seules intéressées, et que le sujet est sain, la guérison ne se fait pas longtemps attendre. Au bout de cinq ou six jours, le marquis était debout, allant et venant, et portant assez allègrement son bras en écharpe. Il y eut alors un véritable défilé de visiteurs, et surtout de visiteuses dans la villa des Jasmins.

Les deux premières personnes qui se présentèrent furent Mme de Pierrefitte, très sincère amie de la tante et de la nièce, et la princesse Molda Rosalis, qui, à coup sûr, aimait mieux le père que la fille. Objet des soins assidus et des attentions zélées du marquis des Aiglons, c'était bien le moins qu'elle lui donnât cette marque d'intérêt.

Les deux femmes arrivèrent ensemble.

Le père de Blanche avait encore certaines fibres très jeunes. Il fut touché d'une preuve de sympathie dont il s'exagéra peut-être l'importance; l'arrivée de la princesse ne lui en causa pas moins un réel plaisir. On avait reçu les deux visiteuses dans le parc, où la famille se trouvait réunie au moment de leur arrivée. Le marquis manœuvra de manière à se ménager un instant de tête à tête avec la princesse, dans le dédale de ses bosquets d'arbres verts.

« Très bien ! faisons nos affaires pendant qu'il fait les siennes ! dit Mme de Pierrefitte en riant, aux deux femmes, avec qui elle était restée seule.

Puis, se retournant vers Blanche :

« Vous savez, ma mignonne, que vous avez, dans la personne de votre tante, une pupille fort aimable, mais bien difficile à garder. Je vous engage à la surveiller de très près, car je vous préviens qu'elle a un amoureux !

— Elle en est bien capable ! N'est-ce pas, petite tante ? Eh ! qui est-ce donc ?

— Un jeune homme fort bien, naturellement ; un peu romanesque, mais très passionné, et capable de faire tourner plus d'une tête ! Il m'a tellement enjôlée moi-même que, malgré ma réputation de femme à cheval sur les principes, il a fait de moi sa complice, et que j'ai consenti à me charger d'une lettre.

— Pour ma tante ?

— Pour votre tante !

— C'est très grave, en effet ! dit Blanche fort émue, car elle comprit tout de suite où Mme de Pierrefitte voulait en venir.

— Voici la lettre ! dit celle-ci en remettant à Blanche l'enveloppe sur laquelle on lisait l'adresse de Béatrix. Vous en ferez ce que vous voudrez ! pour moi, je m'en lave les mains. »

Maintenant qu'elle tenait entre ses doigts frémissants ces lignes qui renfermaient peut-être le secret de leur vie à elle et à lui, Blanche se sentit dévorée d'une fiévreuse envie de les lire tout de suite. Elle se résista cependant à elle-même, pour ne pas rougir devant son amie d'une impatience qui serait peut-être punie d'un malin sourire.

Mais Mme de Pierrefitte, très bonne âme au fond,

et qui connaissait trop bien les sentiments de la jeune fille, pour ne pas deviner ce qui se passait en elle en ce moment, voulut, du moins, lui donner la joie d'entendre parler de celui qu'elle aimait — et elle en parla bien. Elle fit quelques allusions discrètes au duel, dont il eût été difficile de ne point parler, puisqu'elle était venue aux Jasmins sous l'unique prétexte de prendre des nouvelles du blessé. — Mais elle eut soin de dire que personne ne rejetait sur M. de Caussade la responsabilité de cette sotte aventure, et que tout le monde rendait justice à sa délicatesse aussi bien qu'à sa générosité chevaleresque.

« Je l'ai vu, ajouta-t-elle tout à coup, en regardant sa jeune amie, avec un tendre intérêt.

— Il doit être bien malheureux! murmura Blanche, en baissant la voix, et en se rapprochant de Mme de Pierrefitte, par un mouvement tout instinctif, auquel sa volonté n'eut aucune part.

— Malheureux autant qu'on peut l'être! sa seule consolation est de se dire qu'il n'est pas coupable... et que vous le savez!

— Oh! oui, je le sais! dit Mlle de Quincy, avec une exaltation contenue : il ne s'est battu que parce qu'il y a été contraint et forcé; on lui a mis à la main l'épée dont il a refusé longtemps de se servir, et il a risqué dix fois sa vie, pour ne pas me coûter une larme, oubliant ainsi, le cher fou, que sa mort m'eût condamnée à un deuil éternel.

— Je ne vous plains ni l'un ni l'autre, ma chérie, puisqu'on lui a donné l'occasion de vous prouver que vous aimiez un héros! Je vous jure que toutes les femmes n'en sont pas là!

— Héros ou non, je suis bien certaine qu'il passe de tristes heures! où est-il maintenant?

— A Nice.

— Pour longtemps ?

— Je l'ignore, et je crois que lui-même ne le sait pas. Il a dû quitter Cannes, parce que ces derniers événements avaient trop attiré l'attention sur lui. Il est maintenant caché dans une maison amie et discrète, ne sortant guère que le soir. On lui a fait croire que la justice, qui s'occupe parfois de ce qui ne la regarde pas, pourrait lui causer quelque ennui. Dans ce cas, il franchirait la frontière et ne reviendrait en France que pour le jugement.

— Et tout cela à cause de moi ! et tout cela parce qu'il m'aime !

— Beaucoup l'envieraient... s'il était payé de retour. »

Un gros soupir fut toute la réponse de Mlle de Quincy.

« Il ne vous a point parlé de ses projets d'avenir ? fit Béatrix à son tour.

— Est-ce qu'il en peut faire, le pauvre ? Il n'a plus la direction de sa vie. Sa vie est tout entière entre les mains d'une autre ! »

A ce moment, Mme de Pierrefitte aperçut, au détour d'une allée, la princesse Rosalis qui revenait de leur côté avec le marquis. Elle comprit que l'entretien devait nécessairement changer de sujet, aussi ajouta-t-elle rapidement :

« Je crois qu'il raconte tout cela à Mlle Béatrix, dans la lettre que je viens de vous remettre pour elle ; si, comme la politesse l'exige, mademoiselle veut bien lui répondre, je la prie de ne pas oublier qu'il y a une boîte aux lettres dans ma maison, et un facteur très sûr... Mais prenez garde au marquis ! Voyez comme il a l'air animé ! Et surtout défiez-vous

de Molda! Son œil, en ce moment, ne me dit rien qui vaille. »

La princesse Rosalis, esprit souple, artificieux, usant de tous les moyens pour se créer les ressources que réclamaient d'incessants besoins d'argent; pire que belle, attirante et charmeuse, parée de ces grâces félines qui sont l'attribut de certaines races de femmes, et douée de ces irrésistibles séductions que la nature a prodiguées aux sirènes qui boivent les eaux douces du beau Danube bleu, joignait la science de la vie mondaine, qui s'acquiert dans un milieu social très cultivé, à cette langueur apparente et à cette simplicité voulue, qu'elle devait au voisinage de l'Orient, où il semble que la femme est plus près que chez nous de la nature. Telle qu'elle était, elle avait en elle tout ce qu'il faut pour faire la conquête d'un homme. Elle avait fait celle du marquis, et, l'ayant pris, elle voulait le garder.

Avec son intelligence native, et sa finesse exercée de femme qui connaît bien les hommes, pour avoir eu souvent besoin d'eux, la princesse avait admirablement saisi toutes les nuances du caractère de celui dont elle avait voulu faire son esclave, et elle tirait merveilleusement parti des avantages qu'elle avait sur lui. En dépit des avertissements que ne cessent de lui donner ces cruelles conseillères qui s'appellent les années, l'homme n'a pas le courage de faire longtemps la sourde oreille aux douces paroles de ces enchanteresses qui flattent tout à la fois ses désirs et sa vanité. Comme tous ceux qui ont trop aimé, le marquis des Aiglons était condamné à aimer trop longtemps, et il subissait maintenant l'âpre tyrannie de la dernière passion, celle, hélas! après laquelle on sent qu'il n'y en aura plus d'autre! La princesse

exerça sur lui une domination à laquelle il n'essaya même pas de se soustraire. L'esclave adorait son servage. C'est là le dernier degré de la servitude.

Cet empire d'une étrangère sur celui dont elle dépendait ne fut pas heureux pour Mlle de Quincy. Malgré son extrême jeunesse, le regard clair et lucide de la fille dépossédée de l'amour de son père pénétra promptement le mystère de cette intrigue. Elle en fut révoltée dans son orgueil comme dans sa tendresse ; sa fierté virginale ne pouvait pardonner ni à l'un ni à l'autre. Ne voulant pas avoir à rougir de son père, elle ne s'ouvrit point à sa tante, qui aurait du moins essayé de la consoler. Elle aima mieux renfermer ce douloureux secret dans son cœur que de souiller ses lèvres par une confidence qu'elle regardait comme indigne d'elle. Il y a des choses qu'il faut paraître ignorer.

Béatrix, de son côté, ne voulant point troubler la paix et l'innocence de sa nièce, qu'elle ne croyait pas si bien instruite des choses, évita de l'entretenir d'un sujet qui devait être si pénible pour elle. Il y eut donc entre les deux femmes comme un secret accord pour laisser dans l'ombre la conduite du marquis. Mais Blanche ne s'en éloigna pas moins de lui peu à peu, et, sentant bien qu'elle n'était plus dans sa vie, elle comprit qu'il lui fallait se créer à elle-même une existence en dehors de lui. Ce désarroi de sa jeunesse, à l'heure où déjà elle était mûre pour l'amour, la livra, pour ainsi dire, tout entière et désarmée, au premier homme qui lui parla de tendresse avec l'entraînement d'une passion véritable, et la jeta toute palpitante sur son cœur.

Blanche et Molda se comprirent tout de suite et ne s'aimèrent pas. Mais il y eut entre elles cette diffé-

rence que Mlle de Quincy ne parlait jamais de la princesse, tandis que celle-ci ne laissait guère échapper l'occasion de glisser dans l'esprit du marquis les insinuations les plus malveillantes au sujet de sa fille.

Le duel retentissant, dont on avait parlé sur toute la côte, lui donnait beau jeu pour se livrer à son travail favori de démolition contre celle qui en était la cause, ou connue ou soupçonnée. Après avoir tout d'abord fait vibrer la note de la tendresse émue; après avoir parlé de ses inquiétudes, quand les journaux lui avaient appris que la vie de l'homme qu'elle aimait avait été à la merci d'un spadassin, elle fit ouvertement le procès du comte de Caussade, dont le nom seul suffisait pour attirer tout de suite une attention fâcheuse sur celle dont il s'occupait. On admirait le marquis de n'avoir pas hésité devant les chances d'une rencontre avec un homme dans toute la vigueur de la jeunesse; mais on n'en regardait pas moins comme une chose très fâcheuse que la tranquillité des familles honnêtes et l'honneur des jeunes filles — cette chose si délicate qu'un soupçon suffisait à la tuer — pussent être mis en péril par le premier venu de ces coureurs d'aventures, qui ne sont le plus souvent que des coureurs de dot.

L'âme du marquis n'était que trop bien préparée pour écouter ces dangereuses suggestions, si peu conformes qu'elles fussent à la vérité des faits; elles n'avaient d'autre résultat que de flatter, en les confirmant, des idées qui étaient déjà les siennes; elles donnaient un aliment nouveau à ses haines vigoureuses. Le sentiment qu'il éprouvait maintenant contre le comte de Caussade était une sorte de rage concentrée, qui le faisait rêver à des raffinements de vengeance.

Molda, qui suivait avec une attention trop perspi-

cace les ravages causés par sa parole envenimée, prenait un plaisir méchant à retourner le fer dans la blessure saignante, et, comme toutes les natures mauvaises, à se repaître du mal qu'elle avait fait.

Quand elle vit le marquis arrivé au point où elle avait voulu le conduire, elle démasqua quelque peu ses batteries, et, trop certaine d'avoir des intelligences dans la place, elle prononça l'attaque contre Blanche avec plus d'audace qu'elle ne l'avait encore fait jusque-là. Après avoir commencé par faire entendre au vaincu du comte de Caussade que l'histoire du médecin pour rire était maintenant le secret de la comédie, elle ajouta que l'on ne doutait point, dans les cercles bien informés, que la joyeuse aventure ne se terminât par un mariage en règle, malgré la volonté formelle et déclarée du père de famille, dont on aurait si habilement forcé la main.

« Je leur ferai voir que je ne suis pas encore d'âge à jouer les Gérontes et les Cassandres ! » murmura le père de Blanche, avec un froncement de sourcils qui annonçait des tempêtes sous son crâne.

Quand il revint près de Mme de Pierrefitte, qu'il ne voulait point paraître abandonner trop longtemps, sa sœur et sa fille, qui le connaissaient trop bien pour se tromper à l'expression de son visage, devinèrent tout de suite qu'il y avait de l'orage dans l'air, et que la foudre éclaterait sans doute après le départ des visiteuses. Mais, depuis quelque temps, elles vivaient dans une atmosphère tellement chargée d'électricité qu'elles avaient fini par s'habituer au tonnerre. Mais rien n'est plus rare de voir arriver les choses comme on les a espérées ou comme on les a craintes. Le marquis, après le départ de la princesse et de Mme de Pierrefitte, gagna les allées désertes et solitaires de son

parc, pour rester un moment seul avec ses pensées, et réfléchir en paix au parti qu'il allait prendre.

Quand la tante et la nièce se virent seules enfin :

« Tu as une lettre qui te brûle les doigts ! dit Béatrix.

— Et le cœur ! » répondit Blanche.

Elles montèrent dans leur appartement pour être sûres d'avoir au moins quelques minutes de tranquillité. Blanche, alors, déchira l'enveloppe d'une main frémissante, et put lire enfin ces lignes si impatiemment attendues.

Elle les dévora tout d'un trait ; puis elle les reprit, lentement, en s'arrêtant à chaque phrase, en pesant chaque mot, en essayant de se pénétrer de la pensée intime de celui qui les avait tracées sur le papier. — Elle sentait bien que c'était vraiment toute son âme que Jacques répandait ainsi en paroles brûlantes. Datée seulement de quelques heures avant l'épreuve suprême dans laquelle il allait jouer sa vie, cette lettre était sincère. On ne ment pas quand on se dit que peut-être on va bientôt mourir ; on ne ment pas quand on pense que les lignes que l'on va écrire seront peut-être les dernières que l'on écrira pour les yeux d'une créature adorée.

Un post-scriptum, daté d'une heure après le duel, en racontait les détails avec une grande modestie. M. de Caussade ne cherchait point à se tailler un succès dans une narration amplifiée. Il disait les choses avec une simplicité parfaite, en ne dissimulant point la crainte qu'il éprouvait de voir ces derniers événements créer entre eux de nouveaux obstacles. Mais il ajoutait que toutes les résistances seraient inutiles parce qu'elles étaient injustes ; que l'on pouvait bien les séparer pour un temps, mais qu'on ne

les désunirait point. Il la suppliait de croire en lui comme il croyait en elle, et de se dire qu'il n'avait pas d'autre but dans la vie que de la retrouver, et de la faire sienne à jamais.

« N'est-ce pas qu'il sait bien aimer? dit Blanche, comme sortant d'un rêve.

— Je crois qu'il sait bien aussi se faire aimer! » répliqua Béatrix.

XIX

Ce soir-là le dîner manqua d'entrain à la villa des Jasmins; chacun avait ses pensées à lui, qu'il ne cherchait point à communiquer aux autres... Ce sont là de mauvaises conditions pour la vie de famille, où tout devrait être union, confiance et intimité.

Des visites reçues le matin même il ne fut pas dit un seul mot. Mais ceux-là même qui n'en parlaient pas ne pensaient point à autre chose. Blanche et Béatrix se recueillaient en elles-mêmes pour gémir sur ces belles amours, si cruellement traversées, et pour rêver aux moyens de déjouer le mauvais vouloir de leur persécuteur; tandis que le marquis se demandait s'il ne pourrait point, une fois pour toutes, couper court aux entreprises téméraires d'un audacieux dont on avait tout à craindre.

Le lendemain matin, il fit appeler sa sœur. Béatrix se rendit aussitôt près de lui, en proie à une véritable inquiétude. Leurs entretiens ne pouvaient être maintenant que pénibles pour l'un et pour l'autre.

Dès les premiers mots qu'ils échangèrent Béatrix comprit la gravité extrême de la situation.

« Je n'ai point à revenir, dit le marquis, sur les trop justes reproches que je t'ai adressés déjà au sujet de tes complaisances coupables pour les fantaisies de ta nièce. Tu en vois aujourd'hui les consé-

quences. Je ne parle pas du coup d'épée que cela m'a valu. Un coup d'épée ne compte pas dans la vie d'un homme comme moi. Mais cette affaire, que j'aurais voulu pouvoir étouffer, a eu, tu le vois, un retentissement déplorable. Mon sang a rejailli sur la robe de ma fille! Nous sommes aujourd'hui dans la bouche du monde, qui ne nous épargne pas. Le nom de Mlle de Quincy est prononcé par trop de gens, et cela avec des commentaires fâcheux. Je ne connais rien de plus regrettable, car, à présent que la malice des hommes est déchaînée contre nous, il ne sera plus au pouvoir de personne de l'arrêter. Ces choses-là sont odieuses; mais il faut qu'elles aient leur cours. Il y en aura pour des mois... pour des années peut-être, avant que nous ne parvenions à nous faire oublier. Je n'entends point qu'un pareil scandale se reproduise. C'est trop d'un. Et, comme je suis l'homme des grands moyens, j'emmène Blanche aux Aiglons dès demain. Tu peux nous accompagner si cela te convient. Tu auras toujours ta place à mon foyer. Quant à la garde de Blanche, c'est une fonction dont je te relève. Je m'en donne la charge à moi-même, et j'ai la conscience que j'y suffirai.

— C'est bien, dit Béatrix, en cachant sa douleur sous une dignité froide. Tu fais des sommations à bref délai. On s'y conformera. Bien que tu me frappes dans mes affections les plus chères, si tu crains que ma présence auprès de ta fille ne soit un danger pour elle, dis-le-moi, et j'aviserai. En attendant, je ne retournerai point aux Aiglons avant de savoir s'ils m'appartiennent. Je n'ai jamais demandé de partage entre nous. N'ayant pas d'enfants, je regardais toutes ces formalités comme inutiles; ta fille devait être mon unique héritière, et tu administrais pour nous deux.

Du moment où il n'en sera plus ainsi, tu voudras bien t'entendre avec le notaire de la famille qui liquidera la situation. Je ne comprends rien aux affaires. Quoi qu'il arrive, les intérêts de Blanche n'auront pas à souffrir des dispositions que je pourrai prendre pour l'avenir. Je l'aimerai autant de loin que de près...

— Eh! morbleu! Je ne t'oblige point à te séparer d'elle! fit le marquis avec une certaine vivacité; je n'en ai jamais eu la pensée. Mais tu dois savoir à quel point ces derniers événements m'ont exaspéré. Je ne veux pas qu'ils se renouvellent. Voilà tout, et je n'ai jamais dit autre chose. »

En parlant d'une liquidation à laquelle il n'aurait pas eu le droit de se soustraire, Béatrix avait attaqué, comme on dit, la corde sensible chez son frère. Le magnifique domaine des Aiglons était resté jusqu'ici leur propriété commune et indivise. Mais comme il n'y a plus de droit d'aînesse aujourd'hui, même dans les familles aristocratiques, les hasards d'un tirage au sort pouvaient le faire tomber aux mains de Béatrix, et la seule pensée d'une dépossession mettait hors de lui un homme qui, depuis un demi-siècle, regardait cette terre comme à lui. La crainte de quitter le château où il était né, où il avait toujours vécu, où il comptait mourir, l'engageait à faire des concessions — et l'on voit qu'il en faisait.

Béatrix, de son côté, ne se serait point séparée sans un vif regret de celle qui était maintenant la seule affection de sa vie. Aussi accepta-t-elle comme une réparation suffisante des premiers emportements de son frère les paroles conciliantes qu'il venait de lui adresser.

Blanche se résigna au départ comme on se résigne, quand on a quelque raison, au mal que l'on ne peut

empêcher. Mais elle n'en frémissait pas moins de terreur à la pensée du grand inconnu dans lequel elle allait entrer, et où ne serait plus celui à qui son âme s'était donnée.

Pendant de longs mois, de longues années peut-être, ils allaient rester complètement étrangers l'un à l'autre, sans se voir, sans s'écrire, sans rien savoir de ce qui leur arriverait à tous deux : n'était-ce point là vraiment une perspective effrayante ?

Les quelques lignes qu'elle écrivit à M. de Caussade, sous le couvert de Mme de Pierrefitte, ne réflétaient que trop fidèlement les angoisses de son âme.

« Mon ami, lui disait-elle, le temps des rudes épreuves est arrivé pour nous. Je savais qu'il devait venir. Je ne croyais pas qu'il viendrait si tôt. Ma tante m'apprend à l'instant que nous partons ce soir. Je ne m'en doutais pas. C'est un enlèvement. Mon père l'a voulu, et je ne puis rien, hélas! contre sa volonté... Je ne puis que souffrir, et vous plaindre ! Mais je vous plains bien, car je vous juge d'après moi, et je sens que vous allez être bien malheureux. Que ne puis-je être près de vous! Quand on s'aime, les douleurs que l'on partage sont encore du bonheur! Je sais maintenant à quel point vous êtes bon et généreux. Je sais que, dans ce triste duel, vous avez tout fait pour éviter une catastrophe, et que vous avez exposé votre vie pour épargner celle d'un autre! Croyez, mon ami, que j'ai été profondément touchée de cette preuve de votre délicatesse. Au milieu des incertitudes qui m'entourent, l'avenir reste impénétrable pour moi ; mais je ne le comprends pas sans vous. Ma vie vous appartient. Je vous la donne, et je ne vous la reprendrai jamais.

« Quoi qu'il arrrive, nous serons un jour réunis ! Que

cette pensée nous donne à tous deux le courage dont nous avons également besoin vous et moi. Toutes les occasions me seront bonnes pour vous prouver la constance et la fidélité de mon souvenir. Je vous laisse mon âme et j'emporte la vôtre.

« BLANCHE. »

Le soir même on remettait les clefs de la villa au jardinier chargé de la surveillance de la maison et de l'entretien du parc, et toute la famille, remontant vers le nord, partait pour le château des Aiglons.

XX

Blanche aimait les Aiglons, où elle était née, où elle avait vécu, où elle revoyait dans ses souvenirs la pâle silhouette de sa mère, passant devant elle comme une ombre aimable, impalpable et légère. Elle avait pour ces paysages alpestres une sorte de culte mélancolique, qui s'alliait bien avec son profond sentiment des beautés de cette nature un peu sévère, mais d'une incontestable grandeur.

Le château des Aiglons était vraiment un nid d'aigles, perché sur un des contre-forts du Jura français, au milieu d'un amphithéâtre de montagnes, presque toujours couronnées d'un diadème de neiges étincelantes, en face d'un étang grand comme un lac, coupe profonde, ciselée dans le granit, où viennent boire les grands fauves ; sur les pentes environnantes, des bois de sapins gigantesques, d'épicéas noirs et de laryx argentés, se marient à des bouquets de hêtres qui montent droit vers le ciel, et qui semblent, avec leur fût lisse et blanc, et leur mince chapiteau de feuillages, les colonnes vivantes d'un temple superbe élevé par la Nature au dieu de la Solitude. Tout cet ensemble était beau dans sa sévérité même, et, pendant longtemps, Mlle de Quincy n'en vit que la beauté.

Mais, en revenant du Midi, les yeux remplis du spectacle enchanteur de ce petit coin de terre, privi-

légié entre tous, encore éblouie de sa végétation opulente jusqu'à la prodigalité, profondément éprise de ces riants paysages ensoleillés, où l'azur du ciel répond à l'azur de la mer; encore sous le charme de cette atmosphère tiède, pleine de senteurs exquises et d'effluves capiteux flottant dans l'air, la comparaison avec cette nature séduisante, dont les merveilles se rehaussaient pour elle des grâces que répandent sur toutes choses les jeunes et naissantes amours, lui faisait paraître singulièrement lugubre le site austère des Aiglons. Sans qu'elle pût s'en défendre, sa pensée, emportée sur les ailes des souvenirs et des regrets, retournait vers la côte bleue où elle avait laissé son cœur. Souvent, pendant qu'elle se promenait à l'ombre des bois, où ses petits pieds foulaient le tapis des mousses, diaprées de violettes pâles, de renoncules glaciales, et de cyclamens aux pétales rosés, ses yeux bleus se voilaient d'un nuage, au fond duquel il y avait une larme.

« Prends garde! lui disait alors la tante Béatrix, son unique confidente; ne laisse pas voir ainsi ta tristesse, si tu ne veux pas que l'on devine tes secrets. Un amour comme le tien à besoin de discrétion et de mystère.

— Ne crains rien! répondait-elle; mon cœur est un livre fermé, et personne que toi ne lira le nom qui se trouve écrit à toutes les pages. »

Le père de Blanche ne tarda point à s'apercevoir du changement qui s'opérait chez sa fille; mais comme une observation de sa part aurait provoqué une explication dangereuse, il jugea plus habile de ne point paraître avoir rien remarqué, et il se tut. C'est le procédé habituel des égoïstes, et ils s'en trouvent généralement fort bien. Très certain maintenant de

tenir Blanche en son pouvoir, sûr de ses gens, et bien convaincu qu'elle ne trouverait point de complices parmi eux, il laissait au temps le soin d'accomplir une fois encore son œuvre d'apaisement et d'oubli. Où donc en serait-on s'il fallait prendre tant de souci de ces amourettes de jeunes filles, maladies d'une saison, que chacune éprouve à son tour — mais dont aucune ne meurt. Il comparait encore cette folle tendresse à ces fleurs capiteuses, qui donnent une rapide et passagère ivresse, mais qui ne tardent point à s'étioler et à mourir, dès que l'on a coupé leurs racines. Blanche connaissait maintenant la volonté paternelle; il ne lui restait plus qu'une chose à faire : se soumettre. Tout le monde avait jusque-là plié devant lui : ce n'était point avec une petite fille qu'il entamerait le chapitre des concessions.

Si la triste amoureuse de M. de Caussade eût pu se rendre compte de ce qui se passait en ce moment dans l'âme implacable de son père, elle aurait bien vite compris que, de ce côté-là, il ne lui était permis de rien espérer. Sans la présence, et, surtout, sans l'affection de Béatrix, elle serait bientôt tombée dans un marasme effrayant. Mais cette belle âme de femme, vraiment pleine de compatissance, avait pour la pauvre enfant des tendresses de mère, et la chère désolée trouvait toujours chez elle le secours et la consolation dont elle avait tant besoin. Avec Béatrix, qui ne se lassait jamais de l'entendre, elle ne parlait guère que de l'absent. Les confidences font le bonheur des amoureux, dont le cœur trop plein a toujours besoin de s'épancher dans un autre. Mais ces confidences étaient nécessairement très monotones. Le passé de ces belles amours sans histoire se réduisait à bien peu de choses; le présent n'était qu'une

attente pleine d'incertitude, et l'avenir se dérobait sous un voile si épais qu'aucun regard n'en pouvait percer l'obscurité mystérieuse. La tante et la nièce avaient si bien conscience de la situation précaire à laquelle on les avait réduites, qu'elles ne formaient plus ni projets ni résolutions, et que, se permettant à peine l'espérance, elles se laissaient porter par le flot des événements, sans essayer de réagir contre eux.

« N'est-ce point terrible, disait parfois Blanche à Béatrix, ces séparations dont on ne connaît pas le terme, et que l'on ne peut ni adoucir ni consoler par des lettres? Combien de temps crois-tu qu'un homme puisse rester fidèle à une femme dont il n'entend même pas parler?

— Toujours, s'il l'aime véritablement! répondait Béatrix, avec l'exaltation passionnée qui faisait le fond même de son âme. Les grands cœurs n'aiment qu'une fois, et, quand ils aiment, c'est pour toujours.

— Je te remercie de me dire cela, fit Blanche en se jetant à son cou. Quand tu me parles, je te crois et je suis heureuse. Mais quand je suis seule et livrée à moi-même, le doute me reprend, et je souffre!

— Voilà ce que je te défends! Le doute est une offense envers lui et une injure envers toi-même. Tu vaux bien l'amour d'un homme, et je plaindrais celui qui serait capable de t'oublier.

— Nous ne pourrons donc jamais lui écrire? demanda un jour Mlle de Quincy, en prenant la main de sa tante, qu'elle étreignit fortement dans les siennes, tandis que ses yeux lui prodiguaient toute la tendresse de leurs plus doux regards. Ce serait si bon de lui dire que nous pensons à lui, et de savoir que lui-même ne nous oublie pas!

— Oui, ce serait bon; mais c'est impossible! Tu

sais bien qu'ici personne ne peut recevoir une lettre sans qu'elle ne passe par les mains de ton père, qui s'est constitué notre maître des postes général. C'est absurde ; mais c'est comme cela !

— Alors il ne nous reste plus qu'à courber la tête et à désespérer.

— C'est par là que l'on finit quelquefois, mais ce n'est jamais par là qu'il faut commencer ! » répliqua Béatrix, dont l'énergie ne se laissait point si aisément abattre, et qui voulait, à tout prix, relever le courage de sa nièce.

XXI

A une lieue environ du château s'élevait une sorte de tour, massive et carrée, seul débris resté à peu près intact d'une construction assez importante jadis, et connue dans le pays sous le nom de la Maison-Rouge. Le site environnant était plus sauvage encore que les alentours du château des Aiglons.

La Maison-Rouge avait connu de plus beaux jours, au temps du premier empire, quand elle avait pour maître et pour seigneur le général baron de Feuardent, qui, après avoir pris sa retraite, était venu l'habiter. Le général avait mené grand train dans cette belle demeure; mais il était mort pauvre, après avoir compromis, dans des spéculations malheureuses, sa fortune et celle de sa femme, morte elle-même jeune et désespérée.

Il ne laissait qu'un fils, le baron Norbert de Feuardent, propriétaire aujourd'hui de ce qui restait du domaine paternel. Compatriote et contemporain du marquis des Aiglons, Norbert avait été élevé dans le même collège que lui. Les deux jeunes gens s'étaient liés d'une amitié sincère, à laquelle n'avait fait aucun tort la différence de leurs fortunes. Le marquis était riche et le baron était pauvre; mais jamais pauvreté n'avait été portée plus gaiement. Ses classes faites, tant bien que mal — mais plutôt mal que bien

— et sa majorité atteinte, le baron Norbert reçut ses comptes de tutelle, et se résigna à vivre modestement, des quelques mille livres de rente qu'il possédait encore, dans la seule partie de son château qu'eût laissée debout un violent incendie. N'ayant point, pour le moment, le moyen de relever ses ruines, il réussit à s'en accommoder. Sa liberté de mouvement et son indépendance, assurés à peu de frais, l'air sain des montagnes, la vue des grands horizons, ses chiens, deux griffons magnifiques, les mieux créancés du pays, son fusil, qui portait le coup comme la carabine de *Freyschütz*, et les bois du marquis, dans lesquels il avait le droit de chasser toute l'année. suffisaient amplement à son bonheur. Jamais homme n'avait moins fatigué le ciel de ses vœux. Taillé en athlète moderne, c'est-à-dire joignant l'élégance à la force, haut en couleur, avec le teint éclatant des roux, étalant fièrement sa barbe d'or en éventail, l'œil d'un bleu si vif qu'il était parfois difficile d'en supporter l'éclair, le rire franc des dents blanches, la mine ouverte et la gaieté sympathique, ce fils de bonne race, dernier représentant d'une famille justement honorée, n'aurait eu qu'à vouloir pour obtenir la main de quelque jeune fille bien née et bien élevée, dont la présence eût charmé sa solitude, et dont la dot lui aurait rendu l'aisance qu'il n'avait plus.

Il ne se donna point la peine de la chercher, et il resta garçon.

Ceci ne veut pas dire qu'il n'y avait point un cœur dans cette large poitrine — ni que ce cœur n'eût jamais battu. Il avait battu au moins une fois — et pour la mère de Blanche.

La marquise des Aiglons, avec sa grâce enchanteresse, son charme souverain, et cette puissance de

séduction qui était en elle, produisit sur cette nature si jeune, si enthousiaste, et que n'avaient pas même effleurée les corruptions de la vie moderne, une impression dont celui-là même qui l'éprouvait ne comprit tout d'abord ni la vivacité ni la profondeur. Il aima avant même de savoir qu'il aimait. Quand il le sut, il ne s'effraya point de sa découverte, parce qu'il était bien certain que cet amour resterait enfermé dans son cœur, et que celle qui l'inspirait ne le connaîtrait jamais.

Dans ces conditions rassurantes, n'ayant à craindre ni pour l'autre qu'il respecterait toujours, ni pour lui-même, parce qu'il avait imposé des bornes à ses désirs, il se livra tout entier à la chaste ivresse de cette passion silencieuse. Ce fut un sentiment exquis dans sa réserve même; une adoration muette, mais pleine de délices, et qui lui donna tant de joies qu'il lui semblait qu'après celles-là la vie n'en aurait plus pour lui.

L'honnêteté de sa nature franche et loyale le préservait de tout sentiment de jalousie à l'endroit de celui qui était le maître et le légitime possesseur de cette trop chère idole. Loin de là! il eût volontiers reproché au marquis de ne la point aimer assez, et de ne pas comprendre le prix de son trésor. C'est qu'en effet celui-ci, après les premières joies de la possession, ne tarda point à chercher ailleurs qu'à son foyer des distractions et des plaisirs.

Béatrix, qui vivait au château près de son frère et de sa belle-sœur, cachait, sous les disgrâces d'un être physique mal venu, les trésors de l'esprit le plus fin et du cœur le plus aimant. Elle adorait cette charmante femme, et, trouvant peut-être que le marquis était arrivé trop vite avec elle à cet état particulier que l'on appelle la tiédeur conjugale, elle l'entourait

de la sollicitude la plus constante et des soins les plus tendres. Trop perspicace pour ne s'être point aperçue de ce qui se passait dans le cœur de Norbert, mais, discrète comme le sont presque toujours les êtres délicats, que la nature a traités en marâtre, elle n'avait pas même laissé soupçonner à M. de Feuardent qu'elle avait surpris son secret. Elle eût craint d'effaroucher cette nature un peu sauvage, qui donnait du bonheur, comme les fleurs donnent des parfums... sans le savoir ! Du bonheur, l'aimable et charmante jeune femme n'en trouvait pas beaucoup chez elle, et Béatrix n'eût pas voulu lui prendre celui qu'elle avait peut-être rencontré dans cette pure et chaste tendresse.

Plus tard, quand une mort prématurée, presque foudroyante, eut enlevé la chère créature, et que Mlle de Quincy fut témoin des efforts surhumains que faisait M. de Feuardent pour cacher l'excès d'une douleur voisine du désespoir :

« Venez la pleurer avec moi ! lui dit-elle ; je sais à quel point vous l'aimiez ! »

A partir de ce moment, un lien puissant se forma entre ces deux êtres, affectueux et bons, dont Dieu avait formé l'âme de la plus pure essence.

Emporté vers d'autres femmes par un courant de passions vives, le mari oublia. L'ami se souvint. Il vint souvent près de Béatrix, pour parler à eux deux de celle qui n'était plus. Mais bientôt cette tendresse désormais sans objet, le baron la reporta sur la fille de celle qu'il avait adorée. Enfant encore, Blanche offrait déjà comme une image du charme et de la grâce de sa mère. Son affection pour elle, de jour en jour grandissante, devint bientôt de l'adoration. Blanche avait commencé par être sa favorite ; elle finit par être son unique pensée. — Pour elle, il se faisait enfant : il

partageait ses jeux; au besoin il en eut inventé de nouveaux pour l'amuser, se créant ainsi comme une nouvelle vie avec cette jeune vie qui commençait.

Le marquis ne se montrait pas le moins du monde jaloux de cette paternité par adoption, qui ne laissait point que d'empiéter quelque peu sur la sienne.

Il était en ce moment distrait des choses de sa maison par de fréquents voyages à Paris, dont il ne disait jamais le motif à sa sœur.

Cependant Blanche avait grandi ; l'enfant était devenue la jeune fille accomplie que nous avons connue au début de cette histoire. L'affection de M. de Feuardent avait grandi avec elle, mais sans changer de caractère. Elle n'était faite que de tendresse et de dévouement. Il aurait tout donné pour la voir heureuse ; mais, la sachant sensible et délicate, il tremblait à la pensée des dangers qui la menaçaient, et s'effrayait des écueils contre lesquels pouvait se briser la barque qui portait son bonheur. Il est bien certain qu'il n'aurait pas voulu confier ce bonheur à toutes les mains.

Pendant les dix-sept premières années de sa vie, Mlle de Quincy ne quitta guère les Aiglons que pour aller passer les mois d'hiver, vraiment rudes sur les hauts plateaux du Jura, dans cette bonne ville de Besançon, où M. de Feuardent, bien qu'il n'aimât point beaucoup les déplacements, allait cependant la voir de temps en temps. Mais quand le marquis eut acheté près de Fréjus la belle villa des Jasmins, où Norbert ne suivit point ses amis, il y eut entre lui et Blanche une séparation qui lui parut cruelle. Quand les hommes qui arrivent à la seconde ou à la troisième jeunesse permettent à l'habitude de jeter ses racines dans leur vie, elle s'en empare et les soumet

à sa tyrannie. Le retour de Blanche apporta au baron une joie sans égale. On eût dit que sa vie, un moment suspendue, allait reprendre son cours.

Cette joie, cependant, fut quelque peu troublée par le changement qu'il remarqua tout d'abord chez sa jeune amie. Il la trouva amaigrie et pâlie, ce qui ne laissa point que de l'inquiéter pour une santé si chère. Mais il fut plus attristé encore du changement moral qu'il nota bientôt chez elle.

Insouciante comme une jeune fille dont le présent est heureux et l'avenir assuré, Blanche, adorable image du bonheur dans l'innocence, ne s'était jusque-là montrée à son ami que l'auréole au front et le sourire aux lèvres. Quand elle revint aux Aiglons, auréole et sourire semblaient s'être éteints à la fois. Elle paraissait sous l'empire d'une mélancolie profonde, que personne n'avait encore observée chez elle. Au moment de la première entrevue, à laquelle assistait le marquis, M. de Feuardent garda sa découverte pour lui Toutes les confidences ne sont pas bonnes à faire à tout le monde.

Mais, le lendemain, quand il se trouva seul avec Béatrix :

« Qu'avez-vous fait de Blanche? lui demanda-t-il avec une vivacité qui trahissait son émotion. Vous avez donc oublié que je vous l'avais donnée à garder? Comme elle est changée! Je ne la reconnais plus. Je l'aime trop pour ne pas être inquiet, et je crois que vous m'aimez assez pour être franche avec moi. Voyons! ne me cachez rien! dites-moi bien tout! que lui est-il arrivé?

— L'amour!

— L'amour? répéta Norbert comme un écho; l'amour tout de suite, l'amour sans phrase?

— Oui, l'amour coup de foudre, à l'instar de nos grand'mères... Je n'étais pas là quand elle a été frappée... C'est à Nice que le malheur est arrivé, dans une fête où je ne l'avais pas accompagnée... Quand je l'ai revue, il était trop tard... le mal était fait.. . Je n'y pouvais rien,... ni moi, ni personne! Avec une fille comme elle il ne s'agissait pas d'une simple amourette : je me voyais en face d'une de ces passions profondes qui veulent toute une vie... et qui la prennent!

— Toute une vie! murmura Norbert; c'est effrayant; mais cela doit être vrai! Il n'y avait pas de place, dans une âme comme la sienne, pour une de ces fantaisies d'un jour, qui suffisent à tant de folles créatures... Plus j'y réfléchis et plus je vois que ce qui arrive aujourd'hui devait arriver... Mais je ne croyais pas que ce fût sitôt! Pensez donc! pas encore dix-huit ans!... Il est digne d'elle, au moins?

— Oui!

— C'est un grand point! C'est même le seul dont nous devions nous occuper... et elle l'aime... beaucoup?

— Elle l'adore!

— La petite misérable! fit-il avec un mouvement de colère et de jalousie naïves dont il ne fut pas le maître tout d'abord. Mais il en rougit bientôt, et, reprenant son empire sur lui-même, il se jura de tout faire pour assurer le bonheur d'une enfant qui lui était si chère, et, d'une voix très calme :

— C'est un jeune homme? demanda-t-il à Béatrix.

— Naturellement, mon pauvre ami!

— Convenable sous tous les rapports?

— J'en suis convaincue.

— Et vous l'appelez?

— Le comte de Caussade. »

Ce seul nom parut causer à M. de Feuardent autant de surprise que d'émotion.

« Le comte de Caussade! murmura-t-il, comme en se parlant à lui-même. Étrange... en vérité! »

Puis, revenant à Béatrix :

« Mais, que dit le marquis de ce mariage-là?

— Il s'y oppose de la façon la plus absolue, et voilà pourquoi notre fille est si triste!

— Cela ne m'étonne pas qu'il s'y oppose... Il y a eu entre les deux pères une histoire... fâcheuse.... Ne la connaissez-vous pas?

— J'ai entendu parler d'un duel... mais mon frère en a eu tant!

— Celui-là a été tout particulièrement terrible...

— Il y avait une femme dans l'affaire? demanda Béatrix, avec une curiosité involontaire.

— Cela va sans dire! Nous ne nous battons que pour des femmes, nous autres! Mais, par ma foi! celle-là valait bien le sang que l'on a versé pour elle! Elle était charmante, et je crois que les deux hommes l'aimaient d'un égal amour.... C'est ce qui fait que la haine a survécu chez l'un même à la mort de l'autre. Ah! ma pauvre amie, vous allez assister à de tragiques amours!

— Elles ont déjà coûté du sang et des larmes. Mon frère s'est battu dans le Midi avec Jacques de Caussade.

— Le fils après le père! C'est complet.

— Je crois que nous aurons beaucoup de peine à ramener mon frère à des sentiments meilleurs.

— C'est aussi mon avis!

— Vous nous y aiderez pourtant, et c'est vous qui gagnerez le plus à l'aventure.

— Sans être extrêmement curieux, je voudrais bien savoir comment !

— C'est très simple ! Blanche vous est déjà sincèrement attachée ; eh ! bien, si, dans ces difficiles circonstances, vous voulez être de son parti ; si vous l'aidez à triompher des obstacles que la séparent du but si ardemment désiré, je crois que vous aurez jeté dans cette âme, qui n'est pas ingrate, le germe d'une reconnaissance éternelle.

— Eh ! que faut-il faire pour obtenir une si haute récompense ?

— Peu de chose pour le moment ! Nous prêter votre appui, quand l'heure sera venue.... si elle vient jamais, et, en attendant, recevoir *pour moi*, à la Maison-Rouge, une lettre qui ne peut m'être adressée au château des Aiglons !

— Pour vous ! pour vous ! cela veut dire *pour Elle !* répliqua M. de Feuardent, sans se faire illusion sur la gravité de la responsabilité morale qui allait tout à coup peser sur lui.... Vous me mettez tout simplement en révolte contre l'autorité paternelle.

— Eh ! bien, refusez-moi, et vous verrez si vous ne sentez pas le poids d'une responsabilité autrement grave, quand Blanche mourra de langueur et de chagrin.... car elle mourra, mon ami, c'est moi qui vous le dis !

— Taisez-vous, Béatrix, taisez-vous ! vous savez bien que je ne veux pas qu'elle meure ! s'écria M. de Feuardent, sans chercher à cacher ou à vaincre sa profonde émotion.

— C'est pourtant ce qui arrivera ! reprit Béatrix avec une singulière énergie. Vous connaissez Blanche ! Vous savez de quelle pâte délicate elle est pétrie... Je ne crois pas qu'il y ait au monde une créature plus

sensible qu'elle... Mais un tel don ne nous est pas fait impunément; il peut devenir mortel. L'amour de Blanche pour M. de Caussade est le premier amour de sa vie : il en sera aussi le dernier. Si ce doit être chez elle un amour contrarié, la pauvre enfant ne dira rien; vous n'entendrez pas une plainte, vous ne surprendrez pas une révolte. Elle s'éteindra doucement, en laissant un éternel remords à ceux qui auraient pu... et qui n'auront pas voulu la sauver. »

Tout cela fut dit sans emportement, d'une façon très calme; mais avec une telle conviction que Norbert se sentit vaincu.

« Vous savez bien que je ne veux pas qu'elle meure! murmura-t-il pour la seconde fois, d'une voix rauque, qui s'étranglait en passant dans sa gorge. Je ferai tout ce que vous voudrez! expliquez-vous seulement!

— Oh! c'est bien simple! De temps en temps une lettre vous sera adressée à la Maison-Rouge. Sur l'enveloppe, au coin de gauche, faisant pendant avec le timbre, une petite croix, rien de plus. Cette lettre, vous me l'apporterez; Blanche la lira, et ce sera assez pour lui donner la force de vivre... qu'elle n'aurait bientôt plus, si nous l'abandonnions à elle-même. Voyez-vous, mon ami, il ne faut pas livrer au découragement cette jeune âme, faite pour le bonheur, et à laquelle il en a été donné si peu jusqu'ici.

— Qu'elle vive! » dit Norbert, avec une exaltation dont le feu sombre troubla pour un moment l'éclat de ses yeux bleus.

Il parlait encore lorsque Blanche entra dans le salon. Jamais elle ne s'était montrée plus séduisante, dans la langueur de ses grâces maladives. Très pâle dans sa blancheur de cire, sa jolie tête ployant sous le poids de sa chevelure, comme un front de reine sous

un diadème trop lourd; ses lèvres, d'un dessin si pur, et faites pour le sourire, obstinément fermées, comme si elles eussent craint de laisser échapper leur secret, et, dans ses yeux, dont le regard disait adieu à l'espérance, une tristesse si profonde que rien ne semblait devoir la consoler, elle apparaissait comme l'image de la douleur enchanteresse... qu'on plaint et qu'on adore!

M. de Feuardent fut frappé de ces symptômes, et il eut quelque peine à contenir son émotion.

« Béatrix a raison, se dit-il, la pauvre créature est gravement atteinte, et, si nous ne venons promptement à son secours, elle est perdue. C'est ce que je ne veux pas! » ajouta-t-il en homme qui prend une résolution ferme, et qui saura la tenir.

Béatrix, avec sa finesse de femme, comprit tout de suite qu'elle avait cause gagnée, et, comme elle savait qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud :

« Remercie ton ami, dit-elle à sa nièce, qui venait de les rejoindre, car si ta triste vie connaît encore quelques joies, c'est bien à lui que tu les devras. »

Blanche était sous l'empire d'une pensée trop absorbante pour qu'il lui fût possible de se tromper sur le sens de cette petite phrase. Elle comprit tout de suite que c'était de M. de Caussade qu'il s'agissait, et que ces deux êtres, qui l'aimaient uniquement, avaient sans doute trouvé le moyen de correspondre avec lui. Un flot de sang rose monta subitement à ses joues pâles. On eût dit un rayon d'aurore teignant une neige immaculée. Avec un geste d'une câlinerie adorablement caressante, elle posa ses deux mains sur l'épaule de Norbert, et, confiante comme l'innocence, elle mit son front sous les lèvres de cet ami si tendrement dévoué.

« Merci et merci encore! lui dit-elle en le regardant

bien droit dans les yeux, et de cette voix d'or qui remuait jusqu'aux dernières fibres d'un cœur toujours jeune.

— Maintenant, jure-moi que tu n'auras plus de chagrin, dit-il en lui mettant au front un vrai baiser de père.

— Je tâcherai! mais il paraît que cela dépend de vous! répondit-elle avec un sourire tout plein d'enjouement et d'espièglerie malicieuse. »

Ils se trouvaient en ce moment dans une heure de franchise, de confiance et d'expansion dont ils avaient peut-être besoin tous les trois. M. de Feuardent voulut confesser sa jeune amie :

« A présent, fit-il en l'attirant à lui, tu sais bien qu'il faut me dire tout! Oui, tout ce que tu sais, tout ce que tu désires. Laisse parler ton cœur!

— Il n'ose pas! fit-elle avec un charmant regard d'ingénue.

— Il le faut, pourtant! si tu veux que je te serve utilement. »

Il lui prit la main, et, doucement, il la fit asseoir près de lui :

« Eh! bien, voyons, lui dit-il, parle, je t'écoute!

— Père est un peu méchant; il hait quelqu'un que j'aime; alors, vous comprenez, cela me fait beaucoup de peine!

— Que puis-je à cela?

— Il faudrait les réconcilier!

— Réconcilier ton père avec quelqu'un qu'il déteste, ce n'est pas chose aisée! fit le baron en hochant la tête. Tu l'aimes donc bien ce monsieur?

— Il m'aime tant, lui!

— Ce n'est pas toujours une raison!

— Oh! c'en est une pour moi! Mais ce que je suis

malheureuse de ne plus entendre parler de lui, d'ignorer ce qu'il devient, ce qu'il fait, s'il pense à moi... s'il vit seulement!... c'est terrible, ces choses-là, n'est-ce pas?

— Je n'en sais rien, n'ayant jamais aimé! répondit Norbert de sa voix grave, et sans la regarder.

— Ah! le grand cœur! murmura Béatrix, et comme il méritait bien d'être heureux aussi, celui-là! »

Et tout haut, s'adressant à sa nièce, elle ajouta :

« Maintenant que nous allons te donner de ses nouvelles, j'espère que tu voudras bien reprendre ta gaieté, ton beau sourire et tes jolies couleurs, et que si, à table, je t'offre quelque chose, tu ne me répondras pas, comme tu le fais toujours à présent :

« Merci, je n'ai pas faim! »

— Oh! non, petite tante, fit-elle en lui jetant ses deux bras autour du cou, je te promets de manger un mouton tous les matins, et un bœuf tous les soirs, pour peu que la chose puisse te faire plaisir! »

XXII

Norbert avait pris l'engagement, que Béatrix avait sollicité de sa part, un peu témérairement peut-être. Il avait cédé devant la perspective menaçante de voir sa chère Blanche succomber sous le poids de son chagrin. Mais quand il se retrouva seul, livré à lui-même, et ne subissant plus la fascination de ces doux regards auxquels il ne savait rien refuser, il se fit en lui une sorte de réaction; il comprit qu'il venait d'entrer dans une voie singulièrement dangereuse, et qui le mettrait peut-être un jour dans une position très fausse, vis-à-vis du père de famille dont il bravait ainsi les volontés. Mais ce qui était fait était fait, et il n'y avait plus à revenir sur une promesse solennelle. Et, d'ailleurs, aurait-il jamais le courage de résister à ces deux beaux yeux pleins de larmes, qui, tout à l'heure encore, lui adressaient de si touchantes et de si tendres prières? Tout ce qu'il pourrait faire — et il le ferait — ce serait de contenir, de modérer les deux femmes, et de les empêcher d'aller trop loin sur la route de l'imprudence. Les choses étant ce qu'elles étaient, on ne pouvait pas lui demander davantage.

Béatrix, cependant, ne voulut pas mettre la patience de sa nièce à une trop rude épreuve, et elle fit en sorte de lui donner le plus tôt possible les nouvelles qu'elle attendait si impatiemment.

Elle écrivit à M. de Caussade une lettre très sage, très mesurée, que le curé des Aiglons aurait pu lire au prône le dimanche suivant. Elle disait qu'elles avaient dû quitter le Midi un peu plus tôt qu'elles ne l'avaient cru, et cela par suite de circonstances indépendantes de leur volonté; mais qu'elles retourneraient souvent par le souvenir et le regret vers ces belles contrées où elles avaient passé des heures si charmantes. Elle ajoutait qu'elles étaient deux qui garderaient une mémoire attendrie et reconnaissante de sa conduite généreuse, dans des conjonctures singulièrement difficiles. On pensait à lui; on en parlait souvent. On serait heureux d'avoir de ses nouvelles, et on lui indiquait discrètement le moyen d'en donner. On pourrait ainsi rétablir des communications auxquelles tout le monde attachait un grand prix; mais à la condition de ne pas abuser d'un moyen de correspondre qui n'était, à coup sûr, ni sans inconvénient ni sans danger. Elles étaient confinées, pour longtemps peut-être, dans leur retraite sauvage. Il ne fallait point se décourager, cependant; le monde appartient aux gens patients, et le bonheur finit toujours par récompenser les cœurs constants et fidèles. Il y aurait, sans doute, encore des heures tristes pour eux; est-ce qu'il n'y en a point dans toute vie humaine? Il penserait alors qu'il y avait quelque part une âme fière et virginale. pure comme un beau lis, faite de charme et de pudeur, de tendresse et de grâce, qui l'attendait, fiancée fidèle et chaste, et qui le paierait un jour au centuple de ce qu'il aurait souffert pour elle.

M. de Caussade, pendant que Béatrix écrivait pour lui cette bonne lettre, se trouvait dans une phase d'existence vraiment désespérée. Depuis trois semaines

déjà, Blanche avait quitté la villa des Jasmins, et, pas une fois, il n'avait entendu parler d'elle.

« Je sais bien que je ne suis pas encore oublié, disait-il parfois à sa confidente, Mme de Pierrefitte, qui l'écoutait avec cet intérêt particulier que les femmes accordent toujours aux histoires du cœur; Mlle de Quincy est une nature droite et loyale; mais aura-t-elle la force qu'il lui faudrait pour lutter contre la volonté obstinée d'un père? Qui sait ce que l'on fera d'elle, là-bas, au fond de ces gorges sauvages du Jura? Si, du moins, j'étais auprès d'elle pour la soutenir, pour l'encourager dans sa résistance! Quand je pense à tout cela, je sens que j'ai pour elle autant de pitié que de tendresse, et c'est avec une véritable angoisse que je me demande ce qu'elle va devenir.

— Peut-être trouverez-vous la réponse à toutes vos questions dans cette petite enveloppe! » dit Mme de Pierrefitte en lui présentant la lettre de Béatrix, qu'elle avait reçue pour lui le matin même.

Jacques déchira l'enveloppe avec un mouvement si brusque que la jeune femme ne put s'empêcher de sourire; mais, comme s'il eût craint, en lisant devant elle, de laisser voir des impressions trop vives, il mit la lettre dans sa poche sans l'avoir même dépliée.

« Allez-vous-en! lui dit Mme de Pierrefitte qui ne put s'empêcher d'avoir quelque pitié de lui; mais revenez bientôt. J'ai besoin, moi aussi, d'avoir de ses nouvelles. »

Bien que cette lettre ne fût point de la main de celle qu'il adorait, M. de Caussade n'en éprouva pas moins une sorte de ravissement en se retrouvant ainsi en communication avec elle, et en songeant qu'il allait pouvoir renouer des relations si cruellement interrompues. Mais, en relisant plus attentivement, et pour

ainsi dire entre les lignes, la lettre de Béatrix, il fut bien forcé de reconnaître que la situation n'était pas bonne. Une tyrannie cruelle pesait toujours sur les deux femmes au château des Aiglons, aussi bien qu'à la villa des Jasmins. La santé de Mlle de Quincy ne laissait point que de lui inspirer aussi de vives inquiétudes. Il craignait pour elle les sévérités d'un climat où elle ne retrouverait plus les brises tièdes du Midi.

Ces préoccupations trop légitimes jetèrent bientôt comme une ombre sur ses joies, et, dans sa réponse à Béatrix, un peu de mélancolie ne laissa point que de se mêler à son bonheur. Tout en la remerciant de cette première lettre, il lui en demandait une autre avec insistance, bien franche, bien longue, pleine de détails, et lui disant bien tout, parce qu'il avait besoin de tout savoir. Par égard pour elle, il sut contenir les éclats de passion dont, en toute autre circonstance, sa lettre eût été pleine. C'est qu'il voulait rassurer complètement celle dont la confiance lui était maintenant si nécessaire. Cette conduite habile obtint bientôt la récompense qu'elle méritait, et la correspondance prit des habitudes régulières dont M. de Feuardent ne laissa point que de s'effrayer quelque peu. Mais ce fut en vain qu'il exhorta à plus de modération une personne naturellement exaltée, et toute de premier mouvement.

« Allez dire tout cela à notre pauvre Blanche ! lui répondait Béatrix, quand le sermon devenait trop pressant. Vous voulez donc lui retirer le seul bonheur qui lui reste en ce monde ! Je ne vous croyais pas si méchant ! »

Il se résigna, et continua son métier, tout en maugréant contre les exigences et le peu de raison des femmes.

« Me voilà changé en facteur rural ! » dit-il un jour, avec un mouvement d'épaules, en apportant une lettre plus volumineuse que d'habitude.

« Ne criez pas : vous aurez des étrennes ! » dit la jeune fille, qui l'embrassa tendrement sur les deux joues.

Ce jour-là même, M. de Caussade avait fait un coup d'audace. Au lieu d'écrire à Béatrix, comme il l'avait fait sagement jusqu'alors, il s'adressait directement à Blanche.

« Tu vois, dit la tante à la nièce, sans lui cacher un peu de mécontentement, comme les hommes abusent de tout ! ce M. de Caussade, pour lequel je croyais, cependant, avoir assez fait, me casse tout net aux gages, et ne veut plus de moi pour correspondant. Il lève le masque et ose t'écrire directement. S'il croit que je vais tolérer cela ! Pas plus tard que demain il recevra de moi un billet écrit de la bonne encre ! A-t-on jamais vu pareille audace ?

— Ne lui fais pas tant de peine quand il m'a fait tant plaisir ! dit Blanche, avec un geste qui priait. Si tu savais comme je suis heureuse d'avoir *ma* lettre. »

Béatrix voulut au moins avoir l'air de sauver l'honneur des principes :

« Alors, gronde-le à ma place, dit-elle à sa nièce ; mais gronde-le fort !...

— Veux-tu que je le batte ? » dit la jeune fille, toute joyeuse.

Il arriva une fois de plus ce qui arrive toujours quand on entre dans la voie des concessions. — On alla jusqu'au bout !

A partir de ce jour, Jacques de Caussade et Blanche de Quincy s'écrivirent directement et librement, et ces lettres devinrent leur vie à tous deux. Après s'être

contentés tout d'abord de quelques billets courts et rapides, ils en arrivèrent bientôt à s'envoyer des volumes. Ils s'entraînèrent et s'exaltèrent tous deux en s'écrivant. Leur douce et mutuelle tendresse des premiers jours prit peu à peu un caractère de passion ardente, dont l'infortunée Béatrix ne laissait point que de s'effrayer quelquefois. Elle essayait bien alors d'adresser à sa nièce quelques observations très sensées; mais les larmes qui montaient aux beaux yeux de Blanche; la flamme d'enthousiasme qui passait sur son front; le sourire d'extase qui entr'ouvrait ses lèvres muettes, lui servaient de réponse, et cette réponse semblait si éloquente à une femme aussi bonne que Béatrix — bonne jusqu'à la faiblesse — qu'elle se sentait promptement désarmée.

« Enfin, se disait-elle avec un geste indulgent, ces pauvres enfants ne font pas de mal. Ils s'aiment beaucoup sans doute; mais peut-on s'aimer trop quand on s'aime pour le bon motif! »

Satisfait de voir sa maison rentrée dans l'ordre accoutumé, et n'ayant plus rien à craindre du côté de sa fille, qui ne sortait guère du château que le dimanche, pour aller entendre la messe à l'église de la paroisse, le marquis des Aiglons avait repris son train de vie accoutumé. Égoïste comme un vieux garçon — il s'appelait lui-même un libéré du mariage — en attendant la saison des chasses, qui mettait en relief toutes ses qualités de gentilhomme campagnard, il faisait de fréquents voyages soit à Paris soit à Besançon, quand il sentait le besoin de se décarêmer quelque peu. Il laissait alors sa sœur et sa fille au logis, sans trop se préoccuper de ce qu'elles pourraient bien y faire. L'ami Norbert n'était-il pas là pour les distraire et les chaperonner au besoin? Il venait, du

reste, presque tous les jours au château. Dès qu'il se trouvait avec les deux femmes, Blanche ne manquait pas de lui regarder aux mains, et, s'il apportait une lettre, avec quelle prestesse elle la lui enlevait des doigts ; avec quelle légèreté elle s'envolait jusqu'à sa chambre, afin de la lire en paix.

Cependant, malgré l'animation factice que donnait à sa vie cette intrigue romanesque, dont il eût été bien difficile de prévoir le dénouement, Mlle de Quincy se laissait gagner peu à peu par une invincible mélancolie. Les lettres de M. de Caussade ne lui suffisaient déjà plus, et c'était de sa présence réelle qu'elle avait besoin. L'incertitude de l'avenir lui rendait le présent plus pénible encore. Elle aurait voulu pouvoir fixer un terme à l'absence. Mais c'était chose absolument impossible. Des désirs, des espérances, des conjectures, c'était tout ce qu'elle pouvait se permettre. Aussi, malgré elle, un grand découragement la prenait parfois, et elle subissait une sorte de défaillance morale, passagère mais réelle.

Parfaitement élevée, et préservée jusqu'ici de tout contact mauvais, Blanche, dans sa chasteté fière de fille d'un sang pur, n'avait jamais arrêté sa pensée sur les corruptions du monde. Mais quelques mois passés dans l'ardente atmosphère de ces villes de plaisir qui s'appellent Nice, Cannes ou Monte-Carlo, avaient suffi pour soulever devant ses yeux un coin du voile qui cache les dangereux dessous de la vie mondaine. — Étrangère jusque-là aux passions qui troublent les âmes, elle avait cependant observé, d'un œil assez clairvoyant, l'action terrible des passions chez les autres, et elle ne pouvait, en de certains moments, s'empêcher d'en redouter les effets sur l'homme qu'elle aimait. Elle se disait bien que si

Jacques eut vécu près d'elle elle aurait su lui donner assez de bonheur pour qu'il n'eût pas même songé à demander du plaisir aux autres. Mais, loin d'elle, dans le tourbillon qui l'emportait, aurait-il la force de lui garder cette tendresse absolue, exclusive de toute autre, qu'il lui avait jurée, et qui lui était devenue si vite nécessaire.

Ces craintes vagues ne laissaient point que de lui jeter dans l'âme une certaine mélancolie, et ces tristesses entrevues désolaient Jacques, qui redoublait d'affectueuses assurances pour les chasser loin d'elle. Il y réussit en lui apprenant qu'il avait quitté ces villes du Midi, trop faciles au plaisir, pour aller s'enfermer, au versant des Pyrénées, dans ce beau château de Francastel, où il vivait, avec ses souvenirs et ses pensées, dans une solitude austère.

« J'aime mieux vous savoir là qu'ailleurs, lui avait-elle dit.

— Eh bien, j'y retournerai ! » avait-il répondu.

Du haut de sa tour, d'où l'œil embrassait un horizon immense, il lui écrivait des lettres sincères, dans lesquelles il se plaisait à lui raconter son âme, et à la répandre à ses pieds, comme il eût fait d'un vase de parfums. Il lui décrivait parfois cette demeure superbe, dans laquelle il eût été si heureux de la recevoir et de la garder — un cloître très ancien, qui associait les merveilles de l'art à celles de la nature — un vrai coin de paradis, s'il avait pu le partager avec elle; mais un vrai lieu d'exil parce qu'elle n'y était pas. Il y resterait pourtant, puisque tel était son désir. Il soignerait sa terre; il embellirait son manoir, pour en faire plus tard une demeure digne d'elle. Mais, en attendant cet heureux jour, le temps se traînait pour lui avec une lenteur mortelle.

XXIII

De longs mois s'écoulèrent sans que ces deux créatures aimantes eussent d'autre bonheur et d'autre consolation que ces lettres, toutes débordantes de leur mutuelle tendresse.

Malgré les sages et prudentes recommandations de sa tante, Blanche ne pouvait se résoudre à détruire celles qu'elle recevait de son ami. Elle les amoncelait dans les tiroirs de sa commode, où elle les reprenait, tantôt par ordre et tantôt au hasard, pour se donner la joie de les relire.

« C'est ma vie ! et tu veux que je m'en prive ! disait-elle parfois, avec une douceur obstinée à la bonne tante Béatrix, qui ne cessait de lui reprocher son imprudence.

— Tu as tort de ne pas m'écouter ! reprenait celle-ci ; les lettres une fois lues, on devrait toujours les brûler. Tu serais effrayée si tu pouvais savoir le nombre des femmes qui ont été compromises et souvent perdues par les lettres qu'elles ont eu le tort de recevoir, et le tort plus grand encore de garder.

— Mais je ne suis pas à un autre, moi ! Je n'ai fait de serments à personne, et je ne dois de fidélité qu'à *lui*. Je me considère comme sa femme, et, devant Dieu, je le suis ! Dans ces conditions-là, qui donc peut trouver mauvais qu'il m'écrive ?

— Ton père, malheureuse ! Essaie donc de lui donner ces raisons-là, et tu verras comme il les recevra !

— Écoute ! dit Blanche avec un élan de joie, et comme si elle eût été tout à coup éclairée par une inspiration soudaine, je viens de trouver le moyen de garder mes lettres sans courir aucun risque.

— Eh ! comment cela ?

— Je vais les recopier de ma main, et brûler les originaux ! Je pourrai ainsi les relire à mon aise et sans avoir rien à craindre.

— Ah ! tu sais bien aimer, toi ! » dit Béatrix, en jetant du côté du ciel un regard de reproche.

« Et moi aussi, j'aurais bien aimé ! » disait ce grand œil humide.

XXIV

« Cher Monsieur,

« Vous devez être mortellement inquiet. Voici de longs jours que vous n'avez reçu de nouvelles d'une personne qui vous est chère, et qui, elle aussi, a pour vous une profonde tendresse.

« Blanche a été fort malade. Aujourd'hui encore, elle est clouée sur le lit de douleur, incapable de faire un mouvement, et n'ayant pas même la force de vous écrire. Je le fais pour elle.

« Nous avons commis une imprudence, et je suis bien forcée d'avouer que ce qui nous arrive nous arrive par notre faute. Après une mauvaise saison de pluie, nous sommes allées chez une tante du marquis, propriétaire d'un château, aussi bien bâti que mal situé, dans une région malsaine. Ma pauvre nièce y fut prise des fièvres paludéennes avec une telle violence que nous avons eu un moment des craintes sérieuses. Sa bonne constitution, sa jeunesse — et la quinine — ont eu raison du mal, mais, après une lutte cruelle, sa faiblesse a été si grande qu'il nous a été pendant longtemps impossible de songer à la transporter. Impossible également de vous écrire. Dans une maison où tout le monde est à la discrétion de mon frère, je n'aurais vraiment su à qui confier ma lettre. C'était là certainement la plus con-

stante préoccupation de votre malheureuse amie. Elle pensait à vous au point d'en oublier son mal. C'est elle qui a voulu, qui a exigé, qu'on la transportât ici, malgré les médecins. Il lui semblait qu'elle serait plus près de vous. Mais le voyage l'a fatiguée, au point de lui donner une rechute quand elle est arrivée aux Aiglons. Elle est restée deux jours entre la vie et la mort. Aujourd'hui elle est sauvée — et, toujours prête à s'oublier pour les autres, c'est à vous qu'elle a pensé tout d'abord. Pardonnez-lui donc un silence dont la cause n'était que trop légitime, et envoyez-lui bien vite quelques lignes pour lui faire oublier ses chagrins. On ne compte pas avec les malades... surtout quand on les aime.

« BÉATRIX. »

D'une main hésitante, et avec de grandes lettres tremblées, Blanche écrivait en post-scriptum :

« Je suis toujours bien faible ; mais vous savez, n'est-ce pas, que mon cœur est à vous ? J'ai cru longtemps que je ne pourrais plus vous l'écrire, et ma peine était plus grande que mon mal. — Toujours et pour toujours, votre

« BLANCHE. »

Quand il reçut cette lettre, M. de Caussade subissait depuis trois semaines la rude épreuve du silence de celle qu'il aimait. Il ne savait plus que croire ni que penser. Mais Blanche était pour lui l'idéal de la créature aimante, et il ne l'offensa point par l'injure du doute et du soupçon. Il était de ceux dont rien ne saurait ébranler la foi, et, avant de la croire coupable, il aurait accusé le genre humain tout entier. Mais les suppositions effrayantes n'en allaient

pas moins leur train, sans qu'il sût à laquelle s'arrêter.

« Si elle était morte ! se dit-il tout à coup, en sentant ses cheveux se dresser d'horreur sur son front pâle, tandis que ses yeux hagards jetaient autour de lui des regards vagues. On a vu de ces choses-là, poursuivait-il, en se parlant à lui-même. Oui, des femmes que l'on adorait, et qui s'en allaient tout à coup, en pleine vie, en pleine jeunesse, en pleine force... Une mort soudaine les avait prises, et on ne les revoyait plus jamais.... On n'entendait plus leur voix si douce.... On ne touchait plus leur main frémissante..... Est-ce qu'un tel malheur me serait réservé ! Blanche, ma chère Blanche ! »

Il tournait et retournait cette affreuse pensée dans tous les sens, songeant à toutes les raisons qu'il avait de craindre, et ne trouvant plus aucun motif d'espérer. Vingt fois il fut sur le point de partir pour le Jura. A tout prix il voulait savoir... Il voulait sortir de ce doute qui le tuait.

La lettre de Béatrix vint le surprendre au milieu de ses angoisses. Elle lui apportait sans doute une grande consolation. Blanche vivait !... Mais si elle avait eu déjà une première rechute, ne pourrait-elle point en avoir une seconde? Sa vie était toujours en danger. Sur ce point, le doute n'était pas possible, et savoir malade, à deux cents lieues de lui, une créature qu'il adorait, c'était quelque chose de véritablement au-dessus de ses forces. Aussi, sans tenir compte du danger qu'une aussi folle entreprise pouvait entraîner avec elle, il prit, le soir même, le chemin de fer qui remontait vers le nord.

La rapidité si vantée de la locomotive moderne laisse beaucoup à désirer, dès que l'on quitte les grandes lignes qui rayonnent de Paris à la frontière.

Jacques trouva les chemins de traverse et de petite communication d'une lenteur désespérante. Cependant, après cinq ou six changements de voie, il finit par arriver à Besançon le surlendemain de son départ de Francastel. Il descendit dans un hôtel de troisième ordre pour éviter la rencontre de personnes appartenant au même monde que le marquis, et s'arrangea avec un loueur de voitures qui lui promit qu'en partant le soir il arriverait aux Aiglons le lendemain matin à la première heure.

« C'est sans doute chez le marquis que vous allez? lui demanda le conducteur.

— Non, répondit M. de Caussade, assez contrarié de voir que le premier nom que l'on prononçait devant lui fût précisément celui de l'homme auquel il souhaitait le plus vivement d'échapper : je vais chez M. le baron de Feuardent.

— Je le connais bien aussi. C'est un voisin et un ami du marquis des Aiglons. Mais il demeure un peu plus haut dans la montagne. Le chemin est raide: des côtes et des côtes! J'aurai besoin d'un cheval de renfort.

— Prenez-en quatre, et arrivez ! »

Le voyage fut long et triste. La route était mauvaise, la nuit obscure, sans lune et sans étoiles. On n'avançait qu'en surplombant des précipices, en franchissant des ravins sur des ponts qui tremblaient; en s'enfonçant sous le couvert des grands bois sombres, ou bien encore en traversant de hauts plateaux, arides et nus, qui paraissaient immenses aux lueurs incertaines des deux lanternes falottes de la misérable voiture. Jacques de Caussade, nature nerveuse, vibrante à l'excès, subissant l'influence du monde extérieur, se défendait mal contre les impressions lugu-

bres des choses tristes qui l'entouraient, et qui redoublaient encore les tristesses de son âme. A mesure qu'il approchait du but, il comprenait mieux, d'ailleurs, l'imprudence et l'audace de ses tentatives, et, bien qu'il eût un cœur ferme et vaillant dans la poitrine, et qu'il se sentît capable de faire et d'oser tout ce qu'un homme peut oser et faire, ce n'était point sans une certaine inquiétude qu'il se demandait comment sa démarche serait accueillie par cet ami inconnu des demoiselles de Quincy, qui voulait bien recevoir des lettres, mais qui ne serait peut-être pas disposé à le recevoir personnellement aussi bien.

Vers les cinq heures du matin, alors que les premières lueurs de l'aube glaçaient d'argent les bords du ciel à l'horizon, il aperçut, non loin de la route, une masse énorme de bâtiments, à peine distincts, dans cette demi-obscurité de la nuit finissante.

« Allez doucement ! » dit-il à son conducteur.

Avec une émotion étrange, dont il ne pouvait se rendre maître, il regardait ces hautes tours inégales, aux toits en poivrières; aux longues cheminées, comme les aimait la Renaissance, d'un aspect si monumental ; ces grandes murailles crénelées, avec des mâchicoulis et des meurtrières, entourées de fossés dans lesquels dormait une eau noire ; cette poterne dressant dans l'air, comme de longs bras, des leviers, laissant pendre les chaînes, par lesquelles, jadis, on levait ou l'on abaissait le pont qui faisait pénétrer dans le manoir du seigneur.

Les yeux du voyageur ne pouvaient se détacher de cette façade noire, où ils ne rencontraient qu'un seul point lumineux — la lampe qui éclairait une chambre, dans laquelle veillait sans doute le travail ou la souffrance.

« Ça, dit le voiturier, avec la plus parfaite indifférence, c'est les Grands Aiglons, le domaine et la résidence de la famille de Quincy; nous en avons encore pour vingt minutes avant d'arriver à la Maison-Rouge, où demeure le baron de Feuardent.

— C'est bien ! Marchez ! »

M. de Caussade se pencha longtemps à la portière, pour revoir encore la demeure de Blanche — on eût dit que ses yeux ne pouvaient se détacher de la fenêtre de cette chambre — seule éveillée dans le château endormi.

Quelques instants plus tard, il arrivait au pied de la tour aux briques vermeilles qui avait donné son nom à la Maison-Rouge. Elle étincelait en ce moment de tous les feux de l'aurore.

Seule portion restée intacte d'un ensemble de constructions écroulées, dont on n'avait pas songé à relever les ruines, la tour où demeurait M. de Feuardent avait toujours un aspect grandiose. Au rez-de-chaussée, une porte lourde et massive, hérissée de gros clous à pointes de diamant, était encore hermétiquement close. Un énorme chien de garde, aux poils roux et aux crocs blancs, allait et venait devant cette porte, avec des mouvements rageurs de loup en cage, qui n'avaient rien de rassurant. Au pied de cette tour, et sur une vaste étendue, un amoncellement de ruines. Il se dégageait de cet ensemble une impression étrange, et vraiment saisissante de grandeur et d'abandon, d'austérité et de mélancolie. Un chasseur, à cause des bois qui l'entouraient; un rêveur, pour sa solitude; un poète, pour sa beauté, devaient s'y plaire également.

L'heure matinale ne permettait point à M. de Caussade de se présenter encore dans une maison où

il était inconnu, et il ne savait à quel parti s'arrêter, quand la porte d'un petit logement rustique, caché sous un bouquet d'arbres verts, s'ouvrit pour donner passage à un homme aux cheveux grisonnants, qui pouvait être aussi bien un garde-chasse qu'un concierge ou un jardinier.

Il fit quelques pas vers le nouveau venu, et lui demanda, non sans une certaine méfiance, ce qu'il pouvait bien y avoir pour son service.

« J'ai besoin de voir M. le baron de Feuardent, répondit le comte de Caussade; mais il est encore un peu tôt pour faire des visites, et je vais attendre...

— Vous n'attendrez pas longtemps! M. le baron est matinal comme son coq, et il n'a pas besoin de réveille matin. Comme il couche seul dans sa tour, c'est lui-même qui ouvre sa porte, et je ne pense point qu'il tarde beaucoup maintenant. »

M. de Caussade suivit le serviteur du baron, qui le fit entrer chez lui.

La pièce dans laquelle le comte venait de pénétrer n'offrait aucune trace de luxe. Elle était, au contraire, d'une simplicité excessive. Un fusil suspendu à un massacre de cerf; une gibecière accrochée à une défense de sanglier; une bèche et un arrosoir remisés dans un coin; une bride bien astiquée, près d'une cravache et d'un long fouet, permettaient à l'observateur de se demander s'il était chez le jardinier, chez le cocher ou chez le garde-chasse de la Maison-Rouge. Chacune de ces suppositions, également admissible, se trouvait également vraie, car l'honnête Jean Durieu, véritable maître Jacques du baron Norbert, remplissait à lui seul toutes les fonctions d'une domesticité universelle. Attaché depuis son enfance au service de

la maison de Feuardent, dans laquelle il était né, et dont il avait suivi les diverses vicissitudes, sans que son zèle eût diminué avec la fortune de ses maîtres, il avait su s'imposer, et M. de Feuardent se serait trouvé fort dépourvu, s'il eût été privé tout à coup des bons offices de cette main habile, de cet esprit délié, malgré sa grosse enveloppe, et de ce cœur vraiment dévoué.

« Il va bientôt faire jour chez M. le baron ! dit ce modèle des bons serviteurs, en regardant l'heure au coucou de la Forêt-Noire, dont les deux chasseurs tyroliens venaient de sonner la diane de six heures. — Qu'est-ce que je disais ? ajouta-t-il presque aussitôt ; le voilà qui ouvre sa porte ! »

Le baron Norbert, en habit de chasse, chaussé de gros souliers de cuir jaune, aux guêtres montant jusqu'au genou, coiffé d'un chapeau en feutre vert, orné d'une plume d'aigle, la tête rejetée en arrière, le torse bombé, les épaules effacées, parut sur le seuil de la tour, emplissant de sa forte stature la large baie dans laquelle il venait s'encadrer. Longuement, bruyamment, il aspira deux ou trois bouffées d'air pur, prit le vent, en regardant courir dans le ciel bleu de petits nuages d'argent, bordés du côté du levant d'une légère frange couleur d'aurore. Tout en lui respirait la bonne humeur, la force et la santé. — Il se baissa, pour caresser son chien, qui se roulait à ses pieds, puis il rentra chez lui sans avoir aperçu M. de Caussade, dissimulé dans la pénombre que projetait la maison du garde.

« C'est M. le baron ! dit Jean Durieu, avec une inflexion de voix respectueuse ; si Monsieur veut bien me suivre, je vais l'introduire. »

Les deux hommes traversèrent une vaste cour aux

belles proportions, qui avait été jadis la cour d'honneur de la Maison-Rouge.

A droite et à gauche deux superbes bouquets de grands chênes opposaient aux ruines des œuvres humaines le frappant contraste de l'éternelle durée de la nature. Les pierres d'un perron écroulé étaient éparses, çà et là, au milieu des herbes folles d'un boulingrin qui ne connaissait plus ni la faux ni le rouleau. Tout ici annonçait le délabrement et l'abandon. Mais Jacques était en ce moment sous l'empire de préoccupations trop graves pour prendre garde à ces détails. Il ne remarqua point davantage le dénuement de l'antichambre à travers laquelle on le fit passer pour l'introduire dans la vaste pièce, qui occupait à elle seule tout le rez-de-chaussée de la tour.

Le baron ne s'y trouvait point, et, pendant que Jean Durieu était allé le prévenir, M. de Caussade y demeura seul un instant. Il jeta un regard autour de lui, pour prendre, comme on dit vulgairement, connaissance des êtres.

Cette sorte de hall offrait les plus heureuses proportions dans son ensemble et les plus fâcheuses disparates dans ses détails. Sa cheminée monumentale, dans le plus beau style de la Renaissance, accostée de deux colonnes corinthiennes en marbre vert, était déshonorée par un poêle moderne, dont le tuyau de tôle coupait en deux la magnifique salamandre en fer forgé qui décorait la plaque du fond. Une table en plaqué d'acajou battant neuf, et des chaises achetées en fabrique au faubourg Saint-Antoine, détonnaient singulièrement à côté d'une crédence aux sculptures merveilleuses, et d'une panoplie dont les épées, avec leurs gardes finement ciselées, leurs poignées d'acier

et leurs lames damasquinées, auraient fait l'orgueil des plus belles collections du monde.

Une porte, qui s'ouvrit dans la muraille, interrompit le jeune homme au milieu de son inspection silencieuse. C'était le baron de Feuardent, qui, prévenu par son garde, venait le rejoindre.

A ce moment de sa vie, et malgré ses cinquante-six ans bien sonnés, le baron Norbert portait haut. Le teint ardemment coloré, comme il arrive chez ceux qui vivent au grand air; les cheveux grisonnants, mais plantés drus ; l'or de la barbe à peine mélangé de quelques fils d'argent; le front haut, large et sans rides; de grands yeux bleus bien ouverts, pleins de franchise, et rayonnant du feu d'une persistante jeunesse; la bouche épanouie dans un bon sourire, tout annonçait chez lui les dons les plus précieux d'une heureuse et puissante nature.

Il regarda un instant sans rien dire, mais avec une attention profonde, qui se mêlait peut-être d'un peu d'étonnement, celui qui venait frapper à sa porte à une heure aussi matinale. Mais remarquant chez l'étranger un peu de timidité, ou tout au moins d'embarras, il crut devoir prendre les devants, et, d'une voix richement timbrée, avec un accent marqué de bienveillance :

« Monsieur, dit-il à son hôte inconnu, voulez-vous bien m'apprendre à quelle circonstance heureuse je dois l'honneur d'une visite...

— Aussi matinale, n'est-ce pas? fit M. de Caussade, en achevant la phrase.

— L'heure ne fait rien à la chose ! reprit le baron avec une courtoisie parfaite. Si vous étiez venu plus tard vous ne m'auriez pas trouvé : dans quelques instants je vais découpler mes griffons, et donner la

chasse à quelque lièvre... mais veuillez donc prendre la peine de vous asseoir. »

Cet accueil très franc rendit quelque confiance au jeune homme, qui, s'armant de résolution, entra tout de suite en matière.

« Monsieur, dit-il au baron, bien que j'aie l'honneur de vous voir aujourd'hui pour la première fois, je ne vous suis peut-être pas tout à fait inconnu. »

Le geste de M. de Feuardent aurait pu se traduire assez fidèlement par ces mots :

« Cela se peut, Monsieur; mais je n'en sais vraiment rien !

— Je suis le comte de Caussade, reprit Jacques, et il ne serait pas impossible que mon nom eût été prononcé devant vous par Mlle Béatrix de Quincy. »

En entendant ces mots le baron fit un haut-le-corps qui le souleva presque de son siège :

« Ah ! fit-il, avec une exclamation joyeuse, c'est vous qui êtes le comte de Caussade, eh bien ! j'en suis charmé pour quelqu'un que j'aime beaucoup; car, ou je me trompe fort, ou vous êtes tout à fait digne de l'affection que l'on a pour vous. »

Ces paroles causèrent à Jacques une réelle impression de bonheur. Il comprit tout de suite qu'il aurait un ami dans M. de Feuardent — et il avait, en ce moment, un tel besoin d'amis ! Mais, au milieu de tant de mortelles inquiétudes, il ne pouvait pas perdre un seul instant le sentiment de la situation :

« Elle est bien malade, n'est-ce pas ? dit-il, en relevant sur Norbert des yeux dans lesquels celui-ci put lire toutes les angoisses d'une âme désespérée.

— Elle l'a été, surtout, dit le baron, en essayant de le rassurer. Ces abominables fièvres de marais sont rarement dangereuses; mais elles vous font beaucoup

souffrir, et sont parfois d'une tenacité bien effrayante. Aujourd'hui, grâce à Dieu, Mlle de Quincy est en pleine convalescence.

— Je suis bien heureux de l'apprendre, car les lettres de sa tante m'avaient donné tout à craindre...

— Et elles vous ont inspiré une résolution bien dangereuse...

— Mais qu'il m'était impossible de ne pas prendre! J'ai cru un instant que je ne la reverrais jamais... C'est une idée que je ne pouvais pas supporter... et je suis venu...

— Permettez-moi de vous dire que vous ne pouviez rien faire de plus imprudent.

— Mlle Béatrix m'avait assuré que je pouvais compter sur votre parfaite bienveillance en toute chose. J'ai quitté mes Pyrénées pour votre Jura ; je me suis caché à Besançon tout un jour. J'en suis parti le soir. J'ai marché la nuit, et je suis arrivé ici avant le soleil, bien certain que personne ne m'a vu, à l'exception de votre garde et de vos chiens, qui me paraissent également discrets. — Ce que je vous demanderai maintenant ce sera de me cacher pour quelques jours, où vous voudrez... Je ne suis pas difficile sur la question du logement... dans vos ruines ou bien au fond de vos oubliettes... seulement vous ne m'y oublierez pas... et vous *lui* direz que j'y suis!

— Pour qu'elle vienne vous y chercher! Oh! ces amoureux! Enfin, je vais vous installer tant bien que mal dans une de mes chambres délabrées. Vous coucherez sur la dure ; mais c'est à quoi l'on ne regarde pas à votre âge, et cela ne vous empêchera pas de faire des rêves d'or. L'important c'est que l'on ne vous voie pas à vos fenêtres. Les gardes du marquis ont un œil partout, et vont souvent au rapport. Pour

moi, je vais commencer par vous fausser compagnie ; car je suis obligé de sortir ce matin. Mais après cela je ne vous quitterai plus. On va vous servir du café qui ne sera pas mauvais, et du lait qui sera bon. Tâchez de faire un somme. Vous devez en avoir besoin, après votre long voyage. Pendant que vous dormirez je vais pousser jusqu'aux Aiglons, et comme j'y ai à toute heure mes grandes et mes petites entrées, je m'engage à vous apporter bientôt des nouvelles de notre chère malade. Quoique je ne sois pas grand liseur, vous pourrez peut-être trouver dans mon hall quelques journaux et quelques revues. Voire même une demi-douzaine de volumes dépareillés. Cela fait toujours passer une heure ou deux, comme la torture autrefois. Durieu va vous conduire à votre chambre. Mais pas d'imprudence, et ne sortez sous aucun prétexte. Il ne faut pas mettre sur vos traces quelqu'un dont les dispositions ne sont rien moins que bienveillantes à votre endroit.

— Hélas! c'est cela qui fait le malheur de ma vie.

— Il y a toujours quelque chose qui fait le malheur d'une vie! » répliqua M. de Feuardent.

Il s'en alla, et on l'entendit bientôt dans la cour, faisant claquer son fouet de chasse et sifflant ses chiens.

XXV

M. de Caussade, resté seul, se perdit dans un tourbillon de pensées qui pouvaient toutes se résumer en une seule. Il était maintenant tout près de la créature adorée à laquelle il avait donné sa vie. Une demi-heure de marche à travers les bois, et il pouvait être à ses pieds. Mais s'il était découvert, il attirerait sur sa tête toutes les foudres paternelles. C'était un danger auquel il ne voulait point l'exposer.

Aussi, malgré la fièvre de passion qui le dévorait, malgré son brûlant désir de revoir celle qu'il aimait, il dut se résigner à toutes les angoisses de l'attente. Il savait que tout péril était passé : c'était là le grand point. Vouloir plus, c'était vouloir trop. Il prit un livre et ne put pas lire; il essaya de dormir, et resta les yeux grands ouverts. Avec quelle lenteur se traînaient pour lui ces heures mortelles.

Enfin, sur le coup de midi, le grand chasseur devant Dieu, exact comme un chronomètre, entra dans le hall, l'œil émerillonné, avec des touffes de roses rouges épanouies sur ses pommettes, pendant cette course au grand air.

« Tout va bien! dit-il, en tirant de son carnier un lièvre bien râblé, et de ce ton fauve, tirant sur le rouge, ordinaire aux lièvres de montagnes. Voici un morceau de roi, et qui rehaussera notre ordinaire

assez maigre! Mais je vois bien que mes menus n'ont pas le privilège de vous intéresser en ce moment. Vous avez autre chose en tête. Ces amoureux sont de mauvais convives! Parlons d'*Elle*, puisque c'est le seul moyen de me faire écouter. »

Instinctivement, Jacques se rapprocha comme pour mieux entendre.

« Elle va beaucoup mieux, dit le baron; elle va même très bien. Elle a seulement besoin de reprendre des forces; rien n'affaiblit comme ces terribles fièvres. Mais ce n'est plus qu'une affaire de temps. En ce moment elle est un peu amaigrie... et pâle à vous faire peur!

— Vous l'avez vue?

— Oui, tout à l'heure... J'ai eu la bonne fortune de trouver seules la tante et la nièce... le marquis est à Besançon.

— Et vous leur avez dit... »

Norbert ne lui laissa pas achever sa phrase.

« Vous n'avez donc pas lu, dit-il en l'interrompant, une délicieuse comédie qui s'appelle : *La joie fait peur?* Eh bien! je l'avais présente à l'esprit quand je causais, il n'y a qu'un instant, avec cette adorable Blanche. Je ne sais pas si, en me voyant, elle a deviné quelque chose; mais j'ai bientôt remarqué chez elle une surexcitation nerveuse qui me commandait les plus grands ménagements. La tante Béatrix, en me voyant les mains vides, s'est étonné tout haut que vous n'eussiez pas répondu à sa dernière lettre. J'ai regardé Blanche. Une légère rougeur lui est montée aux joues.

« Il a dû être bien inquiet de rester sans nouvelles de nous, a dit votre amie très doucement, et comme pour vous défendre.

— Il en a maintenant ! a répliqué Béatrix.

— C'est vrai ! a murmuré la pauvre enfant ; tu lui as écrit, et il ne t'a pas répondu. Cela fait aujourd'hui trois semaines. »

Et, tout en parlant ainsi, elle tournait vers moi ses grands yeux qui me priaient.

J'aurais voulu la rassurer et la consoler d'un mot, mais j'ai hésité encore, dans la crainte de lui donner des émotions qu'elle n'aurait pu éprouver sans danger.

« Sois bien certaine, lui ai-je dit, que quand il arrivera un mot de lui à la Maison-Rouge, ce qui ne peut tarder bien longtemps, je te l'apporterai sans perdre une minute.

— Je vous remercie, m'a-t-elle répondu ; mais tâchez que ce soit bientôt ! »

Tout en parlant, elle me tendit sa main fluette, que je trouvai moite et brûlante.

Je m'en allai, sans lui permettre de quitter la chaise longue pour m'accompagner, comme elle fait quelquefois. Mais Mlle Béatrix voulut me reconduire jusqu'à la grille. Quand nous fûmes en plein parc, et bien seuls :

« Est-ce que vous comprenez quelque chose à la conduite de M. de Caussade ? me demanda-t-elle brusquement, en se campant devant moi, et en redressant sa chétive petite taille, comme si elle eut voulu mettre ses yeux dans mes yeux.

— Les hommes sont quelquefois aussi difficiles à comprendre que les femmes ! répondis-je, sans chercher à fuir son regard clair.

— C'est vrai ! mais celui-ci est si jeune ! il paraissait si sincère, et il avait l'air de tant l'aimer !

— Eh ! qui vous fait croire qu'il ne l'aime pas toujours ?

— Comment! il la sait gravement malade, et il ne se donne pas même la peine de m'écrire pour avoir de ses nouvelles!

— Ah! mademoiselle Béatrix! lui ai-je répondu, gardez-vous d'accuser témérairement une âme loyale et fidèle. Ces nouvelles que vous lui reprochez de ne pas souhaiter assez vivement, M. de Caussade est venu les chercher lui-même!

— Comment? quoi? que voulez-vous dire? fit-elle toute haletante. Expliquez-vous! car, en vérité, je ne vous comprends pas!

— Eh! bien, au moment même où je vous parle, M. de Caussade est chez moi! »

Ces simples paroles eurent le pouvoir de la bouleverser. Elle saisit mon bras, et s'y cramponnant avec une force irrésistible :

« Comment! dit-elle, il est ici, tout près de nous... Ah! cette pauvre Blanche, que dira-t-elle quand elle apprendra...?

— Vous seul êtes juge du moment...

— Elle voudra le voir tout de suite! — Pensez donc, depuis si longtemps qu'ils sont séparés!...

— Pensez aussi, vous, aux conséquences d'une démarche imprudente!...

— Mon frère est à Besançon, et il ne reviendra que demain. Nous avons donc à nous toute la journée d'aujourd'hui... Mais nous n'avons qu'elle! il faut donc en profiter.

— Je ne demande pas mieux. Mais ne trouvez-vous point que, dans l'état de santé où elle se trouve, de si grandes émotions sont peut-être dangereuses pour votre chère malade?

— Le bonheur ne fait jamais de mal..... ce n'est pas comme le chagrin! Mais si elle apprenait qu'il est

venu ici pour la voir, et que, par notre faute à nous deux, elle ne l'a pas vu...:.. je crois qu'elle aurait vraiment grand'peine à nous le pardonner...

— Faites ce que vous voudrez! M. de Caussade est chez moi — et, si vous y venez vous-même, je ne prendrai pas un bâton pour vous chasser! Vous êtes la maîtresse de tout... mais soyez prudente!

— Je crois que je vais commencer par tout lui dire! »

Elle me quitta sur cette parole, pour vous de bon augure, car je sais qu'elle fait tout ce que veut cette nièce adorable et adorée, et il me semble impossible que Blanche se résigne à vous laisser repartir sans vous avoir vu.

« Viendra-t-elle? ne viendra-elle pas? Toute ma vie est dans cette alternative! murmura M. de Caussade, en arpentant le hall à grands pas.

— Déjeunons en l'attendant! dit le baron, la course dans les bois m'a creusé, et, d'ailleurs, on a également besoin de forces dans la bonne et dans la mauvaise fortune. »

Béatrix s'était sentie si profondément troublée par les nouvelles inattendues que lui apportait son vieil ami qu'elle n'osa pas retourner de suite près de Blanche. Elle craignait qu'avec sa finesse naturelle, et cette perspicacité d'amoureuse qu'il est souvent impossible de mettre en défaut, elle ne lût sur son visage le secret qu'elle ne voulait point lui révéler encore. Elle alla donc s'asseoir dans un coin reculé du parc, pour réfléchir en paix aux difficultés et aux dangers de la situation, et adopter le plan de conduite qu'elle devrait suivre résolûment.

Mais elle avait compté sans les impatiences juvéniles de sa nièce, qui, ne la voyant pas revenir, ne tarda

pas à se demander pourquoi sa tante restait dehors si longtemps.

« Sans aucun doute, se dit-elle bientôt, le baron avait des confidences à lui faire, et je ne devais pas les entendre. Le bon Norbert n'avait pas son air de tous les jours. J'ai remarqué deux ou trois fois les regards étranges qu'il lui jetait... A coup sûr, on me cache quelque chose; mais on ne me le cachera pas longtemps! je défie ma bonne petite tante d'avoir un secret pour moi!... Mais où donc peut-elle bien être à présent? »

Blanche interrompit son monologue pour s'approcher de la fenêtre, et elle aperçut Béatrix s'enfonçant dans les massifs, où elle espérait trouver quelques instants de paix et de solitude.

« Allons la rejoindre, se dit-elle, et ne lui laissons pas le temps d'inventer l'histoire avec laquelle elle essayera de me tromper.

— Pourquoi ne viens-tu pas, petite tante? lui dit-elle en se faisant mignonne et câline, au moment où elle l'aborda. Tu oubliais donc que j'étais là-bas toute seule à t'attendre? »

Et comme Béatrix cherchait une bonne réponse qu'elle ne trouvait pas, Blanche s'empara de ses deux mains, et l'attirant à elle, et la tenant, en quelque sorte, sous le magnétisme de son regard :

« Que t'a-t-il dit? lui demanda-t-elle; ne cherche pas à me tromper, surtout! ce serait inutile... Tu veux me cacher quelque chose... c'est très mal à toi! ce que tu sais, il faut que je le sache aussi! Allons! dis tout, et tout de suite! »

Et comme Béatrix hésitait encore :

« A ton aise! fit Blanche. Je ne veux pas te contraindre à parler malgré toi... mais ce que tu ne veux

pas me dire, un autre me le dira. Je vais faire atteler et m'en aller à la Maison-Rouge. Nous allons voir si M. de Feuardent me refusera, comme tu as le courage de le faire!

— Non! non! il ne faut pas que tu ailles là maintenant... Je ne le veux pas... tu m'entends, Blanche, je te le défends!

— Écoute, ma bonne tante, dit la jeune fille, qui se redressa tout à coup et posa sa main sur le bras de sa tante, avec un geste d'autorité dont Béatrix fut frappée, pour que tu me parles ainsi, il faut qu'il se passe autour de nous quelque chose de grave... il faut que M. de Caussade soit chez M. de Feuardent... je n'en sais rien... mais j'en suis sûre!

— Allons! c'est vrai! dit Béatrix, qui crut inutile de feindre davantage, vaincue par cette assurance et cette pénétration d'une créature surexcitée, et qui semblait maintenant une voyante à laquelle il était impossible de rien cacher. M. de Caussade est, en effet, depuis ce matin chez M. de Feuardent qui lui offre une hospitalité dévouée. Ton ami n'a pu résister à l'inquiétude que lui causa d'abord notre silence, et, plus tard, la nouvelle de ta maladie. Il a voulu juger par lui-même de l'état où tu te trouvais, et il est venu ici... Mais tu comprends à quel danger nous expose cette démarche un peu folle, et de quelle prudence nous avons tous besoin dans des circonstances aussi délicates. »

Rien n'était plus vrai que ces réflexions; rien n'était plus raisonnable que ces conseils. Mais, en ce moment, ce n'était ni la vérité, ni la raison que Blanche voulait écouter. Elle était tout entière à la joie que lui causait l'arrivée de M. de Caussade.

« Que c'est donc bien, ce qu'il a fait là! se disait-

elle, en frappant l'une contre l'autre ses deux petites mains. Il ne lui a pas été possible de rester plus longtemps sans nouvelles de moi... et il est venu en chercher lui-même... malgré toutes les fatigues et tous les dangers d'un pareil voyage. Et ce brave Norbert, comme il a été dévoué... comme je le remercierai... que c'est donc bon, les bonnes gens !

— Tu as raison, ma chérie, la bonté, il n'y a que cela de vrai sur la terre ! » répondit Béatrix, qui regardait avec une sorte d'attendrissement l'expansion de cette jeunesse, heureuse dans le radieux épanouissement de sa pure et chaste tendresse.

Mais, si grande qu'elle fût, cette sympathie ne faisait point oublier à Béatrix la responsabilité qui pesait sur elle, et elle tremblait à la pensée des catastrophes qui pouvaient résulter de ces imprudences, de ces témérités et de ces folies !...

« Maintenant que le voilà rassuré, il devrait repartir... se dit-elle ; mais Blanche ne consentira jamais à ce qu'il s'éloigne sans l'avoir vue, et lui, pour la revoir, il est capable de s'éterniser dans nos environs... jusqu'à ce que mon frère le fasse traquer comme un fauve !... Oh ! jeunesse ! jeunesse ! »

« A quoi penses-tu, bonne tante ? demanda Blanche inquiète d'un trop long silence.

— Je pense que nous sommes ici quatre fous que l'on devrait mettre aux Petites-Maisons... moi la première !

— Laisse donc les Petites-Maisons où elles sont, fit Blanche avec un léger mouvement d'épaules, et viens passer une heure avec moi à la Maison-Rouge.

— Oh ! pour cela, jamais ! fit Béatrix, oublieuse de ce qu'elle-même avait dit quelques minutes auparavant à son ami Norbert, et, prise d'un soudain effroi, au souvenir des scènes terribles dont la villa des Jasmins

avait été le théâtre. Une première imprudence nous a coûté trop cher pour que j'en risque une seconde.

— Quelle imprudence vois-tu là? M. de Feuardent n'est-il pas un ami de la famille? est-ce que nous n'allons pas souvent chez lui sans que personne y trouve à redire? Cela me semble si naturel que j'irais bien toute seule!

— Aujourd'hui surtout, n'est-ce pas?

— Eh! mon Dieu! aujourd'hui comme hier, comme demain... comme toujours! ce n'est pas un homme pour moi, ce bon Norbert! c'est un oncle... c'est un tuteur... c'est un grand-père... c'est tout ce que tu voudras!

— Mais celui que tu vas rencontrer chez cet oncle, chez ce tuteur, chez ce grand-père!

— Oh! celui-là, dit Blanche en cachant son front qui rougissait sur l'épaule de Béatrix, celui-là c'est l'ami de mon cœur; c'est mon fiancé... c'est celui à qui j'ai donné mon âme et ma vie; c'est celui à qui j'appartiendrai un jour... à qui j'appartiens déjà devant Dieu... Tu sais s'il mérite d'être aimé... et si je l'aime! Ne me fais donc pas tant de chagrin, quand tu peux me faire tant de plaisir!... Songe que nous pouvons, lui et moi, être bien longtemps sans nous revoir... Ne nous envie donc pas l'âpre bonheur d'échanger nos adieux. Va! dans cette entrevue de deux infortunés, il y aura plus de larmes que de sourires! Eh! qui peut nous les envier, nos larmes?

— Celui qui les fait couler! mais que tu es peu raisonnable, ma pauvre enfant!

— J'aurai si longtemps à l'être... quand il ne sera plus là.

— Tu es encore bien faible pour sortir.

— Un peu d'air me fera grand bien.

— Ce qui te fait du bien, à toi, c'est ce qui te fait plaisir!

— C'est bien vrai! répondit Blanche, avec le beau sourire franc de la jeunesse. Tu sais, nous allons prendre le petit-duc. C'est moi qui te conduirai. Nous partirons de très bonne heure — aussitôt après le déjeuner. Dieu! va-t-il être surpris, M. de Caussade! »

Béatrix fit bien encore quelques objections pour la forme; mais elle dut finir par céder sur tous les points.

Blanche, avec cet instinct de coquetterie naturel à la femme qui sort pour un rendez-vous, avait fait une toilette charmante. Sa fine taille, serrée dans une veste de drap anglais très ajustée, s'ouvrant sur un plastron de piqué blanc; ses mains mignonnes, emprisonnées dans des gants de peau mordorée, avec de grands parements plus clairs protégeant le poignet; sa jolie tête coiffée d'une petite toque écossaise, portant pour aigrette les deux grandes plumes d'un aigle abattu par M. de Feuardent, et qui lui donnaient un air crâne et résolu, tout cela formait un ensemble exquis, que rehaussait encore la fleur de son teint, avivée par un peu de fièvre, et l'éclat de ses yeux rayonnant de bonheur.

« Tu sais, toi, que l'amour te va bien! lui dit Béatrix, avec le soupir des résignées, qui connaissent le prix de ce qu'elles n'ont pas.

— Je suis bien heureuse! murmura Blanche, mais je n'oublie pas à qui je dois mon bonheur! »

Et, tout en prononçant ces mots, elle jeta à sa tante un regard ému, et tout plein d'une reconnaissance sincère.

A mesure que l'on approchait de la Maison-Rouge un changement visible s'opérait chez la jeune fille.

Son animation factice s'apaisait peu à peu ; sa gaieté s'éteignait comme le feu d'une paille légère, et, sous l'impression croissante de ces émotions, elle tomba dans un silence dont Béatrix avait peine à la faire sortir.

« Je crois que j'ai peur ! lui dit-elle avec sa naïveté d'enfant, qui ne veut rien cacher de ce qu'elle éprouve.

— Veux-tu rentrer aux Aiglons?

— Il est trop tard : nous sommes arrivées ! »

Un détour du chemin leur montrait déjà la tour superbe habitée par le baron. Quelques minutes plus tard les deux femmes s'arrêtaient devant la clôture rustique, remplaçant la grille en fer forgé qui séparait jadis le grand chemin de la cour d'honneur de la Maison-Rouge.

Jean Durieu accourut pour les aider à descendre et prendre les chevaux.

« Ne dételez pas, mon bon Jean, dit Blanche à l'humble serviteur. Faites entrer dans la remise, et refermez la porte. Débridez les poneys, et jetez les couvertures sur leurs reins ; nous repartons bientôt. M. le baron est chez lui?

— Oui, mademoiselle ; mais M. le baron n'est pas seul. Je vais le prévenir.

— C'est inutile ! Dans le hall, n'est-ce pas? »

Et, sans même attendre une réponse, Blanche marcha résolument vers la grande pièce du rez-de-chaussée, dont elle poussa la porte.

Les deux hommes achevaient de déjeuner. Le baron de Feuardent, qui voulait sans doute entraîner son hôte, avait fait honneur aux meilleures bouteilles de sa cave, car il avait l'œil allumé et les pommettes incendiées. Les longues bouffées qu'il aspirait d'une grosse pipe en écume de mer se transformaient, au

sortir de ses lèvres, en nuages de fumée, au fond desquels apparaissait sa tête grisonnante et sereine.

Le comte de Caussade était assis en face de lui, de l'autre côté de la table. Jamais deux hommes n'avaient formé un plus frappant contraste. Autant l'un annonçait l'exubérance de la vie et le sans-souci d'un homme qui, après les délices d'un bon repas, se livre aux joies béates de la digestion, autant l'autre semblait indifférent aux séductions matérielles du festin, car ses deux verres étaient restés pleins devant lui. Aussi, les rubis que le vin sème quelquefois sur la face des buveurs n'avaient point coloré son teint, dont la pâleur méridionale, vigoureuse et saine, ne se nuançait d'aucun incarnat. Il prêtait une oreille polie, mais peut-être distraite, aux récits de son amphitryon, tandis que son œil un peu vague, qui semblait contempler les visions d'un autre monde, permettait de croire que sa pensée était ailleurs, et que la conversation ne l'absorbait pas tout entier.

Blanche, qui ne l'avait pas vu depuis de longs mois, était avide de juger par elle-même de ce que le temps, l'absence et le chagrin pouvaient bien avoir fait de lui. Elle fut frappée, tout d'abord, de l'expression de mélancolie profonde qu'elle remarqua sur ses traits :

« Je ne puis pas douter qu'il m'aime! se dit-elle avec une émotion profonde; mais mon amour lui a déjà coûté bien cher. Cette grande ride sur son front, c'est moi qui l'ai creusée; il a maigri, il a pâli, comme il arrive à tous ceux qui souffrent... Pourrai-je jamais lui faire oublier tout cela? »

Blanche n'aurait pas demandé mieux que de se perdre dans cette contemplation qui l'attirait: mais elle se rappela que ses minutes étaient comptées, et elle pénétra dans le hall.

Au bruit léger de ses pas Jacques releva la tête, la reconnut, bondit vers elle, s'empara de ses mains qu'il couvrit de baisers, et ployant le genou devant elle, comme il eut fait devant une reine :

« Ah ! dit-il, c'est vous ! c'est bien vous ! Que vous êtes donc bonne d'être venue, et que je vous remercie !

— Je vous devais bien cela ! dit-elle sans lui retirer ses mains. Je vous sentais si malheureux !

— Oui, j'ai beaucoup souffert ! Mais la joie de vous revoir est si grande qu'il me semble, en ce moment, que tout est oublié. »

M. de Feuardent, qui voulait se montrer bon prince, prit le bras de Béatrix, qui se laissa faire de bonne grâce, et l'emmena dans un petit boudoir situé à l'extrémité du hall, dont il n'était séparé que par une simple portière en tapisserie, laissant ainsi les deux amoureux dans une demi-solitude, qui devait leur permettre de se dire bien des choses. Il est vrai qu'ils n'avaient pas besoin de parler pour s'entendre. C'était assez de leurs regards, noyés dans l'extase des plus grandes félicités qu'il soit donné à deux cœurs de goûter.

Ils étaient assis l'un près de l'autre, la main dans la main, leurs paumes se touchant, et les mettant en quelque sorte dans cette communication magnétique où il semble que les âmes s'unissent, se pénètrent, se confondent, au point que les deux n'en fassent plus qu'une.

« Ah ! ma chère Blanche, dit enfin M. de Caussade, pardonnez-moi d'être venu ici sans votre permission; mais je ne pouvais plus supporter les tristesses, les incertitudes et les angoisses de ces dernières semaines... Les séparations sont toujours cruelles... mais ne plus entendre parler de vous... être privé de

vos nouvelles complètement, absolument, ne rien savoir quand on voudrait ne rien ignorer, c'était vraiment un supplice au-dessus de mes forces... Mon Dieu! pourquoi faut-il que l'on se quitte!

— Pour avoir la joie de se retrouver! répondit Blanche, cherchant et rencontrant toujours les mots qui pouvaient le consoler.

— Vous avez raison, dit Jacques, et ces joies sont bien profondes, en effet. Mais comme elles sont parfois de courte durée! J'arrive à peine, et l'on me parle déjà de repartir. C'est cruel! Est-ce que je ne pourrais point rester encore quelque temps chez le meilleur des hôtes, qui serait bientôt pour moi le meilleur des amis? Je me cacherais au fond de sa tour, mais j'aurais, du moins, la chance de vous apercevoir quelquefois.

— Je ne le souhaiterais pas moins que vous! Mais il paraît qu'en ce moment c'est impossible, répondit Mlle de Quincy avec une fermeté qui lui coûtait cher, car elle la payait de l'immolation de ses plus chers désirs. Vous auriez beau vous cacher, vous seriez bien vite découvert, et votre présence dans le pays amènerait pour nous tous de nouvelles complications et de nouveaux dangers.

— Est-ce que votre père?...

— Mon père est toujours le même! Il ne prononce jamais votre nom. Mais il y a des signes auxquels je reconnais que ses rancunes sont toujours implacables. Son regard sombre et dur, souvent fixé sur moi, ne me fait que trop bien comprendre qu'il n'oublie pas, et qu'il pardonne encore moins!

— On ne trouvera donc pas le moyen de le fléchir!

— On attendrirait plus aisément le granit de nos montagnes.

— Quel malheur d'avoir à se heurter à un pareil homme!

— Ne vous en plaignez pas trop! Je ne vous aurais peut-être pas tant aimé, et surtout je n'aurais pas osé vous le dire avec tant de franchise, si je l'avais vu moins injuste et moins cruel envers vous.

— Ah! que vous savez bien trouver les mots qu'il faut dire! murmura M. de Caussade avec un geste d'adoration passionnée; vous changeriez pour moi l'enfer en paradis, si je pouvais toujours vous voir et vous entendre! Mais, en vous faisant si chèrement aimer, que vous rendez les séparations cruelles! Elles sont pour moi de véritables déchirements... Quand je vous quitte, il me semble que l'on m'arrache de vous!

— C'est peut-être pour cela que mon cœur saigne quand vous partez! répondit-elle avec un regard qui lui donnait son âme.

— Ah! murmura Jacques en étreignant ses deux mains, comme vous me faites bien comprendre la grande parole de celui qui a dit que l'absence était amère comme la mort! Je sens trop bien, maintenant, que je ne pourrais plus supporter ses rigueurs, si je n'avais, pour me consoler, la pensée et l'espérance de l'avenir.

— Que cette pensée et cette espérance ne vous abandonnent jamais, car cet avenir est à vous! » dit Blanche avec une exaltation qui la transfigura, en faisant rayonner, sur son beau visage, tous les sentiments purs, généreux et nobles qui remplissaient son cœur.

Et comme il la remerciait avec les expressions du plus ardent enthousiasme :

« Oui, reprit-elle avec une fermeté qui ne permettait pas de douter de sa franchise et de sa droiture,

oui, je vous le répète encore, l'avenir est à vous.

— A nous!

— C'est la même chose, reprit-elle avec un adorable sourire; et, comme nous l'aurons bien mérité, j'espère que Dieu, qui est juste, nous en laissera jouir longtemps. Ce que je vous demande à présent, et je vous le demande avec instance, au nom de l'affection si grande, si complète et si loyale que nous avons l'un pour l'autre, c'est de l'attendre sans trouble et sans impatience.

— Sans trouble, je vous le jure! Sans impatience, c'est là ce que j'aurais bien de la peine à vous promettre.

— Il le faut, pourtant! de même qu'il faut, quoi qu'il arrive, ne jamais douter de moi!

— Oh! vous savez bien que j'ai confiance en vous comme en Dieu même!

— Et vous avez raison! car rien ne parviendra jamais à nous désunir. »

Pendant qu'ils échangeaient ensemble ces douces paroles qui les consolaient et les rassuraient, la tante Béatrix disait à M. de Feuardent :

« Je crois que ces chers tourtereaux ont assez roucoulé comme cela, et qu'il est temps de les remettre chacun dans sa cage.

— Chargez-vous-en, barbare! dit Norbert avec un hochement de tête; car, pour moi, je la vois si heureuse que je n'aurai jamais le courage de lui prendre son bonheur.

— Il le faut, pourtant! » répliqua Béatrix en rentrant dans le hall, dont on avait abandonné pendant quelques instants la jouissance aux deux amoureux.

En la voyant venir à eux de son pas lent et grave, ils comprirent que l'heure cruelle entre toutes, l'heure

de la séparation était arrivée, et qu'il faudrait bientôt se dire adieu.

Blanche se leva, triste mais résignée, et tendit silencieusement sa main à son ami. Quant au comte de Caussade, dont une angoisse profonde torturait le cœur, une expression singulièrement douloureuse se peignit sur son visage. Mais il n'essaya point de prolonger un entretien qui allait devenir pénible pour tous.

« Vous allez me détester parce que je vous l'enlève ! lui dit Béatrix.

— Au contraire, mademoiselle ; je vous adore parce que vous me l'avez amenée !

— Eh bien ! puisque vous êtes si raisonnable, je vous permets de l'embrasser pour vos adieux. »

Blanche lui tendit son front : il prit ses lèvres, qu'elle ne lui refusa point.

« Allons chercher le maire et le curé ! dit gaiement Norbert, qui commençait peut-être à s'ennuyer de jouer les personnages muets. — La voiture de ces dames est avancée ! » continua-t-il, en voyant le petit-duc sortir de la remise, et s'arrêter devant la barrière.

— Mademoiselle, dit le comte de Caussade, en s'inclinant devant Béatrix dont il baisa la main avec une courtoisie de grand seigneur, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi depuis quelque temps, et je vous supplie de nous continuer vos bontés. Vous savez bien que nous ne pourrions pas vivre sans elles.

— En voiture ! dit Norbert, sentant bien la nécessité de mettre un terme à ces adieux qui menaçaient de devenir bientôt déchirants. Le temps fraîchit : Blanchette n'est pas encore bien vaillante, et je craindrais pour elle l'humidité des grands bois. »

Deux regards s'échangèrent; deux mots se croisèrent :

« Adieu! Adieu! »

Ce fut tout M. de Feuardent calma l'impatience des poneys, énervés par une trop longue attente, et battant de leur sabot les pierres du chemin, dont ils faisaient jaillir des gerbes d'étincelles; puis il aida les deux femmes à monter, et les installa soigneusement dans la voiture légère, tandis que M. de Caussade, à qui l'on avait interdit de se montrer, cherchait une dernière fois, de son œil collé aux vitres, à surprendre le regard de Blanche tourné vers lui.

XXVI

Debout sur le seuil de sa maison, dominant l'horizon au loin, pour s'assurer que rien ne menaçait la sécurité des chères voyageuses, M. de Feuardent ne rentra que lorsqu'il eut perdu de vue la voiture qui emportait Béatrix et Blanche de Quincy, et qu'il n'entendit plus le bruit de ses roues, perdu dans la distance.

« A l'autre maintenant! se dit-il en marchant vers le hall, où le comte de Caussade l'attendait. La Maison-Rouge est aujourd'hui la maison des affligés! »

Affaissé sur les coussins d'un divan, la tête cachée dans ses deux mains, Jacques semblait pour le moment vouloir rester étranger au reste du genre humain.

Le baron le regarda avec une sorte de pitié mêlée d'étonnement; sa force ne comprenait pas cette faiblesse. Lui aussi il avait aimé; lui aussi il avait souffert, — puisque aimer c'est souffrir! — Mais il avait porté avec plus de virilité et de courage les épreuves de la vie, et il en était sorti vainqueur. Il demeura un instant immobile, à quelque distance du jeune homme, les bras croisés sur sa large poitrine — le regardant et attendant; mais enfin, le voyant toujours immobile, il se baissa vers lui, et, légèrement, du bout du doigt, il lui toucha l'épaule...

Jacques, qui ne l'avait pas entendu rentrer, eut

comme un sursaut. Il se mit sur ses pieds, et regarda Norbert, mais sans lui parler encore.

L'expression de sa physionomie n'indiquait que trop la tempête d'émotions à travers laquelle il venait de passer.

« Je sais ! dit le baron, avec une sorte de compatissance pleine de bonté : ces choses-là vous remuent quelque chose au fond des entrailles... et puis, après, on est tout drôle ! Les plus forts et les plus courageux ont passé par là... moi-même je n'en ai pas été plus exempt que les autres ! mais il faut se secouer... il faut réagir, et ne pas se laisser abattre par le mal. Après tout, vous n'êtes pas trop à plaindre, et j'en sais de plus malheureux que vous. Il ne s'agit pas de l'éternel adieu... mais d'une simple absence — qui n'aura qu'un temps, et que tout le monde s'efforcera d'adoucir pour vous deux ! Je suis plus que personne au courant de la situation. Elle est triste dans le présent ; mais elle est belle dans l'avenir. Vous êtes aimé autant qu'ôn puisse l'être, c'est là le grand point. Le reste vient de soi. Blanche est un cœur d'or. Sa parole est sacrée ; avec elle le plus léger doute serait un impardonnable crime.

— Je ne doute pas d'elle.

— Vous avez raison. Ne doutez non plus ni de Mlle Béatrix ni de moi. Nous avons pris votre parti, et nous sommes décidés à tout faire pour assurer votre bonheur à Blanche et à vous. J'ai quelque influence sur le marquis. C'est le résultat d'une amitié de plus de quarante ans. Je suis décidé à la mettre en œuvre pour l'amener à des résolutions plus clémentes. Ce qui pourrait vous arriver de pis, au cas où je ne réussirais point, ce serait d'être condamné à une attente trop longue, hélas ! Oh ! je vous comprends ! à

votre âge, quand on est amoureux, trois ans, c'est trois siècles!... Mais je puis vous assurer que l'on en voit pourtant la fin! Si je vous parle ainsi, ce n'est pas que je veuille battre en brèche l'autorité paternelle. Je veux au contraire que vous sachiez bien que personne ne la respecte plus que moi, quand elle est fidèle à sa mission sacrée; mais dans le cas présent, je crois qu'elle s'égare... C'est pourquoi je lui résiste. J'ai d'ailleurs, à l'égard de celle que vous aimez, des devoirs tout particuliers. La mère de Blanche me rendait en confiance ce que je lui donnais en tendresse, et ses dernières paroles, à son lit de mort, m'ont investi de la tutelle morale de sa fille. Elle l'a recommandée à mes soins, à ma sollicitude et à ma protection. J'ai promis de ne jamais l'abandonner, et, moi aussi, je sais tenir mes promesses. Quelque chose qui ne me trompe pas me dit que cette adorable mère vous aurait choisi pour gendre. C'est pour cela que je m'efforce de faire de vous le mari de sa fille! »

Et comme Jacques, visiblement ému, voulait témoigner sa gratitude au baron de Feuardent.

« Oh! ne me remerciez pas encore! lui dit Norbert; ce serait trop vous presser. Nous n'avons point cause gagnée, et je prévois pour vous deux de longues et dures épreuves dans l'avenir. Mais si l'intérêt et l'affection que je vous porte me donnent le droit d'être écouté de vous, je vous recommande de la façon la plus expresse de ne jamais rien faire qui puisse vous mettre dans votre tort. Il ne faut pas qu'on puisse vous atteindre. Le coup qui vous frapperait blesserait notre amie, puisque vous n'avez à vous deux qu'un seul cœur pour aimer... et pour souffrir! Sachez-le bien, d'ailleurs, ne pouvant rien contre vous c'est à sa fille que ce père impitoyable

ferait sentir ses rigueurs... et vous en seriez d'autant plus malheureux qu'il vous serait impossible de rien faire pour l'en empêcher. Il faut donc que vous preniez pour règle de conduite une prudence extrême.

— Je vous promets de ne rien faire sans votre assentiment.

— Merci! je voudrais bien vous garder longtemps près de moi; eh! cependant je vais être forcé de me priver de votre compagnie. Le marquis ne fait qu'une fugue à Besançon, où vous auriez pu avoir la mauvaise chance de le rencontrer. Il doit rentrer demain matin. Il ne faut pas qu'il vous trouve ici, où votre présence lui serait bientôt signalée. Il vient souvent à la Maison-Rouge, et, quand même je réussirais à vous cacher, les pierres de ma vieille tour lui crieraient :

« Il est ici ! »

— Quand voulez-vous que je parte? demanda M. de Caussade, très malheureux sans doute, à la pensée de s'éloigner sans avoir revu Blanche une fois encore, mais comprenant bien qu'il y a des cas où les conseils sont des ordres.

— Nous finirons la journée ensemble, et nous nous quitterons ce soir, dit le baron. Vous avez renvoyé votre voiture, et vous avez bien fait. Je n'ai à mon service qu'une mauvaise carriole; mais j'y attelle un petit bidet de montagne, qui a le pied sûr comme un chamois, et qui vous fera descendre toutes les pentes du Jura sans faire un faux pas. Vous partirez sur les dix heures. Quand on est obligé de se cacher, il vaut mieux voyager la nuit que le jour. La nuit vous préserve des rencontres fâcheuses. Vous serez rendu en gare assez à temps pour prendre le premier train, et rejoindre à Dijon la grande ligne de

Paris-Lyon-Méditerranée, qui vous remettra chez vous, au moyen de deux ou trois crochets.

— Très bien! fit le comte; je serai prêt à l'heure dite. Ma malle est aussi vite faite que le sac du soldat. Je n'aurai pas même eu le bonheur de rêver sous votre toit. »

Pendant que les deux hommes échangeaient entre eux ces paroles, empreintes tout à la fois de tristesse et de raison, la tante et la nièce regagnaient les Aiglons, emportées aux rapides allures par les deux poneys, qui sentaient déjà l'avoine du retour.

A mesure qu'elle s'éloignait de la Maison-Rouge — et de l'homme aimé — Blanche sentait tomber peu à peu l'exaltation qui l'avait soutenue pendant sa douce causerie avec Jacques de Caussade, et, livrée maintenant tout entière aux renaissantes angoisses de la séparation, elle était impuissante à retenir les larmes qui coulaient lentement sur ses joues.

« Ne te désole pas ainsi, mon pauvre ange, lui dit Béatrix. Tu vois que l'on revient de bien loin!

— Oui, une fois!

— Il est vrai que vous ne pouvez pas espérer vous revoir tous les huit jours, et que l'absence a des amertumes! Ne te plains pas, cependant! Tu es, crois-le bien, plus digne d'envie que de pitié, et j'en sais qui donneraient beaucoup pour être à ta place! Tu as dans le cœur un grand amour, et l'amour, quand il est pur comme le tien, quand il se propose pour but l'union sainte de deux êtres, qui veulent être l'un à l'autre, sans partage et pour toujours, nous promet tant de félicités que l'on ne saurait les payer trop cher. Qu'importent les épreuves quand on est certain de les vaincre! et que, pour les vaincre, il suffit d'un peu de courage! est-ce que l'on n'en trouve pas

toujours chez les filles de notre sang? Oui, tu marcheras peut-être longtemps encore par les routes mauvaises; tu meurtriras tes pieds et tu ensanglanteras tes genoux aux pierres et aux épines... Mais il ne faut pas t'effrayer de ces misères. Elles n'ont pas été épargnées à des créatures qui te valaient bien. Porte tes yeux et ton esprit toujours plus haut! Ne pense qu'au but, et non pas aux obstacles! »

Ces bonnes et généreuses paroles relevèrent quelque peu le moral abattu de la jeune fille. Elle redressa la tête, et regardant Béatrix avec des yeux qui l'imploraient :

« Tu ne m'abandonneras jamais? lui dit-elle.

— Non, jamais!

— Tu seras toujours de mon parti contre les autres?

— Oui, toujours!

— Et tu me parleras souvent de lui?

— Tant que tu voudras, petite folle! »

XXVII

Les douze coups de minuit venaient de sonner à l'horloge d'une église de village, perdue dans les bois, quand deux voitures se croisèrent sur la route de montagne qui conduit des Aiglons à Besançon. L'une d'elles était un simple cabriolet quelque peu démodé, faisant triste figure si on la comparait au phaéton qui venait à sa rencontre, attelé de deux chevaux noirs de pur sang, pleins de feu et d'ardeur.

« C'est la voiture du marquis des Aiglons ! dit Jean Durieu à M. de Caussade, qui, par un mouvement instinctif, se rencogna vivement dans l'angle de son véhicule rustique.

— C'est l'équipage de M. le baron de Feuardent, disait en même temps le valet de pied assis à côté du marquis, lequel, suivant sa coutume, conduisait lui-même son brillant attelage.

— Est-ce que c'est M. le baron, qui est dans sa voiture ?

— Non, monsieur le marquis; c'est un homme beaucoup plus mince, assez pâle, autant que j'ai pu voir, et qui paraît beaucoup plus jeune... Ce doit être le voyageur que Conradin, le loueur de voitures que M. le marquis connaît bien, a *chargé* hier soir à Besançon, pour le conduire à la Maison-Rouge...

— Hier soir ? à la Maison-Rouge ? Vous êtes sûr ?

— Tout ce qu'il y a de plus sûr! c'est Victor, le garçon d'écurie de Conradin, qui me l'a dit. Mêmement que Conradin a cru que c'était chez M. le marquis que son voyageur voulait se faire conduire... mais c'était bien chez M. le baron!... Il n'y est pas resté longtemps! Arrivé le matin et reparti le soir!... Il faut qu'il ait des affaires bien pressantes. »

Ces derniers mots éveillèrent l'attention du père de Blanche... Un jeune homme qui allait ainsi passer une journée chez son plus proche voisin... Il connaissait tous les amis, toutes les relations de M. de Feuardent, et il avait beau chercher, il ne voyait pas qui cela pouvait bien être... Tout à coup un soupçon effleura son esprit... légèrement d'abord, et sans qu'il y voulût prendre garde, tant la chose lui paraissait impossible... Il y revint pourtant... et à plusieurs reprises... Ce Caussade était tellement audacieux qu'avec lui on pouvait vraiment s'attendre à tout. Peu à peu, cette idée s'enracina dans son esprit, et à tel point que le doute, chez lui, finit par se changer en certitude.

Il n'en éprouva qu'une plus vive impatience de rentrer au château. On ne l'attendait pas, et tout le monde était couché. Mais son valet de chambre fut bientôt sur pied, et vint lui offrir ses services.

« Rien de nouveau? lui demanda-t-il négligemment.

— Rien, monsieur le marquis.

— Il n'est venu aucune visite?

— Aucune.

— Comment va mademoiselle?

— Très bien! mademoiselle a même pu sortir aujourd'hui, après le déjeuner, avec Mlle Béatrix.

— Où sont-elles allées? A la Maison-Rouge, sans doute.

— Oui, monsieur le marquis, à la Maison-Rouge! M. le baron était venu voir ces dames dans la matinée. Elles ont voulu lui rendre sa visite dans l'après-midi. »

Ce dernier détail fut pour le marquis comme un nouveau trait de lumière. Blanche, jusqu'ici mal remise d'une maladie longue et grave, très faible encore, toujours délicate, ayant besoin des plus grands ménagements, avait cependant voulu sortir... elle avait dû, en agissant ainsi, obéir à des motifs bien sérieux... elle avait voulu revoir M. de Caussade. La chose n'était que trop certaine... et cette Béatrix, qui l'avait accompagnée... Cette Béatrix... sa sœur, sa propre sœur... son nom et son sang... qui favorisait l'intrigue aux Aiglons comme aux Jasmins... et il verrait tout cela... il supporterait tout cela!... et il n'y aurait point de châtiment pour de tels crimes! c'était impossible.

On comprend qu'avec de pareilles préoccupations et de telles colères le marquis dut passer une assez mauvaise nuit. Mais le temps, dont le sommeil ne voulut pas, ne fut point perdu pour cela. Il l'employa à réfléchir longuement sur la situation, qu'il trouva mauvaise. Il se leva le lendemain d'assez bonne heure, et, prenant à travers bois, se rendit à la Maison-Rouge, où il trouva le baron prêt à sortir.

« Il sait tout, se dit Norbert en l'apercevant; mais peu importe! voyons venir et attendons! »

M. de Feuardent pensait bien qu'un jour ou l'autre la visite du comte de Caussade à la Maison-Rouge serait connue du maître des Aiglons. Mais il ne s'imaginait point que la vérité dût éclater sitôt, et cela ne laissait point que de le déconcerter quelque peu. Son embarras était d'autant plus grand que, ne sachant pas si Béatrix avait parlé, il comprenait trop bien qu'il

pouvait la compromettre également en disant la vérité, et en ne la disant pas. En pareil cas, la franchise est encore le meilleur parti à prendre — mais il n'est pas défendu d'y mettre un peu de prudence.

« Matinal comme la jeune Aurore ! dit-il à son ami, en lui tendant la main.

— Merci de la comparaison ! elle est galante ! Je suis rentré cette nuit de Besançon, et, bien que je me sois couché tard, je ne pouvais tenir au lit.

— Pas malade ?

— Non. Mais inquiet.

— Toi ! eh ! de quoi donc ? mon Dieu !

— On peut parler net, avec toi ?

— Avec cela que je fais des phrases !

— Tu sais, mon cher, que j'ai l'habitude de jouer cartes sur table.

— Tu le peux ; car je ne fais pas sauter la coupe.

— Nous sommes seuls ?

— Avec mes chiens ! Jean est en course.

— Depuis hier soir, n'est-ce pas ? Je l'ai rencontré cette nuit sur la route de Besançon.

— C'est très possible !

— Tu as reçu une visite, hier ?

— En effet.

— Le comte de Caussade.

— Lui-même.

— Tu sais de qui ce monsieur est le fils...

— Pardieu ! d'un homme que je t'ai aidé à tuer, il y a quelque vingt ans.

— Tu dois savoir aussi que ce garçon m'ennuie !

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Il veut me prendre ma fille !

— C'est-à-dire qu'il l'adore et qu'il souhaite ardemment de l'épouser.

— Malgré moi! et comme il sait que la chose lui est impossible, il jette le trouble dans ma maison, en mettant toutes sortes d'idées qui ne me conviennent pas dans la tête de Blanche.

— Dis plutôt dans son cœur!

— Tête ou cœur, peu m'importe! J'ai déjà fait connaître mes volontés à ce drôle; mais il paraît ne pas vouloir en tenir compte. Avec lui, c'est toujours à recommencer! Nous recommencerons! Mais, dis-moi un peu, qu'est-ce qu'il venait faire chez toi?

— Tu dois bien t'en douter!

— Tu vois bien que non, puisque je te le demande!

— Eh bien! sachant l'amitié qui nous unit toi et moi, il est venu me demander mes bons offices pour amener entre vous deux une réconciliation qui est l'objet de ses plus chers désirs.

— Pour cela, jamais! répliqua le marquis. Il faut qu'il me connaisse bien peu pour me croire capable de revenir sur une résolution aussi fortement arrêtée.

— C'est ce que je lui ai dit. Mais, que veux-tu? il n'y a point que les pères d'obstinés. Les amoureux le sont aussi!

— Est-ce que ma fille l'a vu? demanda le marquis assez brusquement.

— Ces dames ont bien voulu me faire une visite pendant l'unique journée que le comte de Caussade a passée chez moi; elles ont donc échangé avec lui quelques paroles... ce à quoi, d'ailleurs, je ne pouvais voir aucun inconvénient... »

Tout cela avait été dit avec un naturel si parfait et une telle apparence de bonne foi, que le marquis éprouva un moment d'incertitude.

« Peut-être dit-il la vérité! peut-être est-il d'accord avec elle pour me tromper, pensa-t-il; c'est vraiment ce qu'il est difficile de savoir!... et, dans tous les cas, ce n'est pas ici que je le saurai. »

Il garda quelques instants le silence, pesant le pour et le contre des choses. Il comprit qu'une rupture avec le baron serait une chose tout à la fois inutile et regrettable, et qu'il serait peut-être fort heureux pour lui de pouvoir un jour, dans telle circonstance donnée, recourir à ses bons offices.

« Tout ceci est bien fâcheux! reprit-il, et me contrarie à un point que je ne saurais dire. Mais ce n'est ni ma faute, ni la tienne, je veux le croire! Il n'y a dans tout cela qu'une seule coupable... ma sœur! Béatrix est une folle dangereuse, que l'on devrait enfermer. Elle mène, dans ma propre maison, une misérable intrigue... Mais... dussé-je la briser... je saurai mettre un terme à son audacieuse révolte. J'entends que chez moi tout le monde respecte mes volontés. Livrée à elle-même, Blanche redeviendrait ce qu'elle a toujours été, une jeune fille obéissante et soumise. C'est sa tante qui la perd. Mais je vais lui prouver, à celle-là, qu'elle n'est pas de force à lutter contre moi. Il faut que tout rentre dans l'ordre! »

Norbert connaissait la nature emportée de son ami. Il aima mieux le laisser livré à lui-même que de l'irriter encore en le combattant. L'événement sembla lui donner raison, car, au bout de quelques minutes, quand il se disposa à partir, le marquis des Aiglons semblait presque calme.

« Adieu, dit-il, quand tu viendras au château, pas un mot de tout ceci. Tu ne m'as pas vu! »

Aussi diplomate l'un que l'autre, les deux amis se quittèrent sans avoir échangé une seule parole dont

l'aigreur pût troubler le moins du monde la bonne intelligence de la Maison-Rouge et du château des Aiglons. Mais le marquis emportait avec lui un sentiment de défiance qui ne devait plus le quitter. Il y avait dans la conduite de Norbert quelque chose qui lui semblait un peu louche, et qui s'expliquait difficilement. Qui donc avait pu apprendre au comte de Caussade que M. de Feuardent était l'ami de Blanche et de Béatrix? Par quel hasard, vraiment inexplicable... si ce n'était qu'un hasard... sa fille et sa sœur étaient-elles venues à la Maison-Rouge le jour même où celui-ci venait d'y arriver? Il voulait éclaircir tous ces points obscurs.

« Où est mademoiselle? demanda-t-il au premier serviteur qu'il rencontra sur son chemin en rentrant chez lui.

— Mademoiselle est au salon avec Mlle Béatrix. Ces dames travaillent. Mademoiselle a déjà demandé deux fois si monsieur le marquis était chez lui. »

Il alla tout droit au salon. Il croyait s'être fait un visage impassible, et il fixa sur sa fille un regard perçant, singulièrement interrogateur. Mais ce beau visage calme ne lui laissa voir aucune émotion.

« Elle est forte pour son âge! pensa le père de famille. L'éducation des jeunes demoiselles a fait décidément de grands progrès depuis un quart de siècle. »

Se doutant bien qu'elle avait préparé ses réponses il n'eut garde de l'interroger. Les trois personnages se tenaient donc vis-à-vis les uns des autres, sur un pied de défensive, très armés. Le déjeuner fut sans intimité, comme il arrive entre gens que rapproche la vie commune, mais qui n'en ont pas moins des secrets les uns pour les autres. En sortant de table le marquis dit à sa fille :

« Tu es sortie en voiture, hier?

— Oui, répondit Blanche, qui sentit une légère rougeur monter à ses pommettes et à son front; nous sommes allées jusque chez M. de Feuardent.

— Et comment t'es-tu trouvée de cette petite promenade?

— Très bien!

— Tant mieux! Tu as besoin d'air à présent : il faut sortir tous les jours. C'est encore là ce qui te remettra le plus vite. »

Blanche regarda son père, comme si elle eût cherché à deviner sa pensée intime. Était-il ironique ou sérieux?

Il était tout simplement impénétrable.

« Moi, reprit-il, j'ai beaucoup à écrire; aussi tu m'obligeras si tu veux bien aller avec ta tante jusqu'aux Moulins, pour prendre des nouvelles du plus petit de mes bidets des Ardennes, qui jette des gourmes un peu trop fortes. Le piqueur te dira s'il faut que je leur envoie le médecin des bêtes. »

« Il ne sait rien! » pensa Blanche, qui se sentit tout à coup rassurée.

Béatrix, accablée par le sentiment de son imprudence, et qui, depuis le retour de son frère, se sentait comme un poids sur la poitrine, commença à respirer plus librement. Les deux femmes furent prêtes en quelques instants, et prirent la volée. Quand elles se virent enfin seules dans la montagne :

« Quittes pour la peur! fit Blanche, naturellement portée à l'illusion, comme est toujours la jeunesse. S'il avait eu vent de quelque chose, la tempête aurait déjà éclaté.

— Il y a des moments où je le crois, dit Béatrix; mais pas toujours! Je connais ton père depuis plus

longtemps que toi. Je sais qu'il est violent; mais je sais aussi qu'il est le maître de ses violences, et qu'il les ajourne au besoin. Il faut attendre les événements, avant de nous affliger ou de nous réjouir. Après tout, il ne nous mangera pas toutes vives! Maintenant que ce pauvre M. de Caussade est parti, que veux-tu qu'il fasse? Le pis qui puisse nous arriver, c'est de recevoir une forte semonce. On n'en meurt pas. »

XXVIII

Pendant que les deux femmes devisaient ainsi, un peu préoccupées encore, mais déjà plus calmes, le marquis mettait à profit leur absence. Pour remplacer ses doutes par une certitude, il était décidé à ne reculer devant rien. Jugeant, non point sans quelque apparence de raison, que la visite de sa fille chez M. de Feuardent, le jour même où le comte de Caussade était arrivé à la Maison-Rouge, ne pouvait être que le résultat d'un accord entre eux, il en arriva bien aisément à conclure que les deux amoureux devaient s'écrire. Ce qu'il fallait maintenant c'était trouver les lettres de M. de Caussade.

Il alla tout droit à la chambre de Blanche, dont il referma la porte sur lui.

C'était bien une chambre de jeune fille, toute virginale, élégante en sa simplicité, avec ses meubles de bois blanc, encadrés dans des bordures de bambou; ses tentures en cretonne crème, semée de fleurs roses; sa petite table de travail, et sa bibliothèque, toute pleine de livres innocents.

Le père jeta sur toutes ces choses un regard furtif et troublé. Il éprouvait comme un involontaire sentiment de respect devant cette chasteté des choses, ainsi qu'il arrive parfois même aux incrédules, quand ils pénètrent dans un sanctuaire. Mais, quand la pas-

sion parlait chez lui, les scrupules se taisaient bientôt.

« Allons! murmura-t-il, pas de faiblesse! Je suis venu ici pour savoir... Il faut que je sache... Je saurai! »

Il commença tout aussitôt, dans la chambre profanée, une véritable visite domiciliaire. Un juge d'instruction et un commissaire de police n'auraient pas mieux opéré. Pas un meuble qui ne fût ouvert; pas un tiroir qui ne fût fouillé. Les recherches étaient, du reste, rendues bien faciles par la confiance de la jeune fille qui, ne croyant avoir rien à cacher, laissait audacieusement leurs clefs sur toutes les serrures. Le marquis regarda partout, et ne vit rien de suspect nulle part.

Il allait se retirer, en proie à un sentiment complexe et contradictoire, tout à la fois irrité de l'inutilité de ses perquisitions, et satisfait de voir que sa fille était moins coupable qu'il ne l'avait craint, lorsque, sur les rayons d'une petite étagère, parmi des boîtes à ouvrage, et des livres classiques d'un usage quotidien, il aperçut un volume, à reliure de chagrin, dont l'aspect élégant tranchait vivement sur tous les objets familiers qui l'environnaient.

Il s'en saisit avec une hâte fiévreuse et voulut l'ouvrir. Mais il fut arrêté tout d'abord par un obstacle qui ne laissa point que de lui causer autant de surprise que de dépit. C'était un de ces livres à serrure, comme en ont aujourd'hui beaucoup de femmes, sorte de reliquaires d'amour, auxquels, sans se ranger dans la catégorie des bas-bleus, elles confient volontiers leurs pensées et même celles des autres.

« Qu'est-ce que cela veut dire? murmura le père de Blanche, en fronçant le sourcil; un livre à secret! Je ne m'étonne pas maintenant si l'on ne ferme pas ses tiroirs... du moment où les livres sont fermés!... »

Il emporta le volume dans son cabinet, et, s'armant d'un trousseau de petites clefs, qu'il était bien résolu à essayer toutes, les unes après les autres, il tenta l'effraction du coffret sacré. Elle ne lui coûta pas grand effort, car ces mignonnes serrures ne sont guère que des serrures pour rire, et il fit aisément jouer le pène minuscule dans l'ouverture microscopique.

Il était maintenant le maître absolu des secrets de sa fille.

Ce qu'il vit tout d'abord il ne le comprit pas très bien. Ce n'étaient point des pensées détachées, comme on en écrit d'ordinaire sur les albums. C'étaient des lettres — des lettres d'amour, tour à tour tendres et passionnées, véritable histoire d'une âme, qui se racontait à une autre âme. Tout était de la même écriture — l'écriture de Blanche. — La première idée du marquis fut qu'il avait sous les yeux une œuvre littéraire, un de ces romans du genre intime, comme toutes les jeunes filles en rêvent, et comme quelques-unes en écrivent...

« Ma fille auteur! c'est complet! murmura-t-il en haussant les épaules. Il ne me manquait plus que cela ! »

Malgré lui, peut-être, et obéissant à une force plus grande que sa volonté, il continua sa lecture.

« Tout cela est exalté, exagéré, un peu fou, et par conséquent un peu faux! se dit-il en tournant les feuillets l'un après l'autre; mais pas mal écrit pourtant ... bien qu'avec une tournure d'esprit romanesque que j'aimerais mieux ne pas trouver chez ma fille. »

Il n'en était pas moins captivé, à un point dont il s'étonnait lui-même, par cette fièvre ardente de passion sincère et débordante.

« C'est un roman par lettres, se dit-il au bout de

quelques instants,.. une forme littéraire très naïve, qui a un peu vieilli, mais qui est toujours chère aux femmes et aux débutants.... Mais, chose bizarre! les réponses manquent, et toutes les lettres sont du même personnage... Pourquoi l'autre ne prend-il pas la parole à son tour? Est-ce qu'il n'aurait rien à dire?... » Mais bientôt, à de certains détails qui le frappèrent, à de certaines allusions qu'il ne put s'empêcher de comprendre, à des plaintes voilées et discrètes, mais dont pourtant il saisissait la portée, un grand jour se fit en lui tout à coup...

« Mais, s'écria-t-il en se frappant le front, comme on fait quand une lueur soudaine vous arrive, mais c'est Jacques de Caussade qui parle! c'est lui qui écrit ces lettres-là..... et celle à qui ce misérable répond... c'est Blanche... C'est ma fille! Ah! les malheureux, se sont-ils assez joués de moi, et quel châtiment suffisant pourrai-je donc jamais leur infliger, à tous deux! »

Le hasard, ce hasard cruel, qui fait parfois si méchamment les choses, le mettait donc sur la piste d'une intrigue en règle, dont les héros étaient sa propre fille et son plus cruel ennemi.

Quand cette idée, malheureusement trop juste, eut germé dans sa tête, elle s'y développa; elle y prit corps, s'empara de sa pensée et lui rendit bientôt plus facile à saisir, dans ces lettres mêmes, des choses qui lui avaient tout d'abord échappé. Les voiles se déchiraient, pour lui laisser voir la vérité tout entière. La partie encore obscure de cette correspondance ne tarda point à devenir d'une clarté lumineuse, et il fut bien forcé de s'avouer qu'il était dupé, trompé, berné, bafoué, comme ces personnages de comédie dont le nom seul avait le privilège d'exciter

sa fureur. Il se dit que ceux-là mêmes qu'il avait cru séparer pour toujours, s'entendaient, s'écrivaient, se voyaient, malgré sa défense... Oui, tout le monde s'était ligué contre lui... sa fille, sa sœur, son ami... Un ami de plus de quarante ans! A qui donc se fier désormais! Ce Norbert... C'était vraiment abominable ce qu'il avait fait là... Il l'avait trahi, parce que la fille blonde lui avait dit de trahir!... il l'avait trahi pour un regard de ses yeux bleus, pour un sourire de ses lèvres roses.... Ah! qu'il a donc raison, le Livre, quand il dit que la femme mène l'homme où elle veut, rien qu'avec un cheveu de son cou!

« A présent, pensa le marquis, je sais tout ce que je voulais savoir... Je crois même que j'en sais davantage! poursuivit-il avec un sourire amer... Maintenant, c'est le moment d'agir, si je veux prévenir une catastrophe inévitable... Mettons d'abord ce livre en sûreté! — continua-t-il, en enfermant le volume dans un des tiroirs de son secrétaire... Plus tard, j'en ferai passer quelques pages sous les yeux de Béatrix, cette digne gardienne de l'honneur de ma maison... Comme elle a aussi abusé de ma confiance, elle, ma sœur! N'est-ce pas à croire que le monde n'est rempli que d'êtres indignes! C'est à moi maintenant à me défendre contre eux. »

Blanche, en rentrant chez elle, au retour de sa promenade, n'eut pas besoin d'un long examen pour s'apercevoir que des mains indiscrètes avaient causé certains désordres dans le petit royaume dont elle était l'absolue souveraine. Les mille objets familiers dont elle se servait chaque jour n'étaient plus à leur place habituelle et l'on avait dérangé cette symétrie intelligente et bien ordonnée qui est comme la coquetterie des intérieurs soignés. Instinctivement elle

jeta un coup d'œil à son étagère, et s'aperçut tout de suite que le précieux volume avait disparu. Elle en éprouva un grand trouble et une terreur véritable. Une angoisse lui étreignit le cœur.

Elle le chercha partout, et, ne le trouvant nulle part, elle sonna sa femme de chambre et s'informa.

« Je ne suis même pas entrée dans l'appartement de mademoiselle, » répondit l'honnête créature, avec un accent de vérité qui ne permettait pas de douter de sa parole.

Blanche n'en douta pas. Une seule supposition lui semblait admissible, et elle l'admit. C'était son père qui avait pris ce livre. Mais pourquoi l'avait-il pris? sans aucun doute parce qu'il avait des soupçons, et qu'il tenait à les éclaircir... Mais alors, quelle lumière terrible allait se faire sur elle et sur *lui*... Est-ce que l'affreuse logique des faits ne les condamnait pas d'avance l'un et l'autre?

Elle alla tout de suite chez sa tante, et, sans phrases et sans préambules :

« Tu sais, lui dit-elle, que mon père a le livre bleu entre les mains.

— Ah! folle! folle! pourquoi ne m'as-tu pas écoutée? s'écria Béatrix, littéralement atterrée. Est-ce que l'on garde des lettres comme celles-là? C'est déjà trop que de les lire, et c'est bien le moins qu'on les brûle après les avoir lues. Tu nous perdras tous trois!

— Que faire! mon Dieu! que faire! murmura la pauvre créature, en levant les yeux au ciel, et en tordant ses mains désespérées.

— Attendre les événements et souffrir ce que nous ne pourrons empêcher. »

La cloche sonnait le second coup du dîner. Les deux femmes comprirent qu'elles ne devaient pas se faire

attendre, et elles descendirent aussitôt. Le marquis était déjà au salon, très calme, avec son air de tous les jours, et ne laissant rien deviner des tempêtes qui grondaient sous son crâne. Deux ou trois fois, comme malgré elle, Blanche se surprit à chercher son regard, qu'elle ne trouva point.

Après le dîner, qui fut court, — on mangeait vite aux Aiglons le marquis, prétextant un peu de fatigue, se retira, non sans avoir souhaité aux deux femmes le bonsoir accoutumé.

Une fois rentré chez lui, il fit appeler la femme de chambre de sa fille :

« Victoire, lui dit-il, vous ne vous coucherez pas cette nuit avant que je ne vous l'aie permis : vous entrerez chez mademoiselle quand elle vous sonnera; puis, quand elle n'aura plus besoin de vos services, vous reviendrez ici prendre mes ordres... Allez! et pas un mot à qui que ce soit de ce que je viens de vous dire. »

Victoire, très correcte, ne répondit que par un mot :

« Très bien, monsieur le marquis. »

Et elle s'en alla, assez intriguée par des instructions tellement inattendues, et tout à la fois, si positives et si brèves.

Un peu après dix heures elle revenait chez le marquis.

« Mademoiselle est couchée? lui demanda le père de Blanche en la voyant reparaître.

— J'ai quitté mademoiselle comme elle venait de se mettre au lit.

— Elle vous a paru inquiète?

— Seulement fatiguée.

— Très bien, vous avez les clefs de tout, ici. Atteignez le sac de nuit de mademoiselle, et son nécessaire

de voyage. Mettez dans une malle tout ce qu'il faut de linge de corps et d'effets pour un voyage de quinze jours à la campagne. Quand cela sera fait, vous porterez chez mademoiselle une toilette noire très simple : robe montante; bottines fortes et chapeau sans plumes. Vous la réveillerez avec précaution, et vous la prierez de ma part de se lever et de m'attendre ; vous ne la quitterez pas d'une seconde avant mon arrivée, et, sous aucun prétexte, vous ne lui permettrez d'aller chez sa tante. Ma sœur est très nerveuse, et un peu surexcitée depuis quelques jours. Je veux lui éviter des impressions trop vives. Faites vite. Vous n'avez pas une minute à perdre, et souvenez-vous que les ordres que je vous donne doivent être exécutés à la lettre.

— Dois-je me préparer à suivre mademoiselle?

— Non. Mademoiselle part seule avec moi. »

Blanche, réveillée en sursaut, dans la tranquillité profonde du premier sommeil, éprouva tout d'abord une sorte de saisissement et de vague effroi.

« Qu'est-ce ? Que me voulez-vous ? Pourquoi êtes-vous chez moi à pareille heure, quand je ne vous ai pas appelée ? »

Et, toute pâle, échevelée, l'œil égaré, étreignant les deux poignets de Victoire, qu'elle maintenait à distance avec une énergie farouche :

« Mais parlez donc, s'écria-t-elle ; est-il arrivé un malheur dans la maison ? Mon père ? Ma tante ? Ah ! vous me rendez folle !

— Il n'y a pas de quoi, mademoiselle ! de grâce, calmez-vous ! S'il est permis de se faire du mal comme cela !

— Vous avez raison ! mais c'est fini : je suis calme à présent ; vous pouvez parler. Que me voulez-vous ? ou, plutôt, que me veut-on ?

— M. le marquis prie mademoiselle de bien vouloir se lever et de revêtir le costume que je lui apporte. Voilà tout. »

Lorsque Blanche entendit ces dernières paroles son saisissement se changea en terreur.

« Pourquoi une robe de deuil ? demanda-t-elle, en tournant et en retournant le vêtement entre ses doigts... Est-ce que l'on me conduit à un enterrement... ou à une exécution ?... Va-t-on me faire passer en jugement au milieu de la nuit? où est le tribunal ? où sont les bourreaux ? Mais je ne veux pas, moi... je ne veux pas !... »

Et comme si, dans toute circonstance périlleuse, un seul être au monde pouvait venir à son aide :

« Jacques ! Jacques ! Au secours ! s'écria-t-elle, d'une voix que l'angoisse étranglait dans sa gorge.

— Allons ! mademoiselle ! soyez raisonnable ! revenez à vous ! calmez-vous ! Il ne s'agit ni de juge, ni d'enterrement, ni de malheurs ! Avec votre père, qui vous aime, vous n'avez rien à craindre, n'est-ce pas ? Obéissez ! c'est encore le parti le plus sage, je vous assure ! c'est si vite fait de passer une robe !

— Avez-vous aussi réveillé ma tante? demanda Mlle de Quincy, qui, peu à peu, redevenait enfin maîtresse d'elle-même.

— Non, mademoiselle ! bien au contraire ! M. le marquis a défendu que l'on entrât chez Mlle Béatrix. M. le marquis entend que mademoiselle ne voie en ce moment que lui seul. Il sera ici dans un instant ! »

Cette promesse — ou, pour mieux dire, cette menace — n'avait en elle rien qui pût rassurer la jeune fille, car s'il y avait quelqu'un au monde qu'elle dût redouter, à coup sûr c'était bien son père. Elle s'habilla pourtant — moins par obéissance que par

curiosité, et pour savoir enfin le mot de cette énigme qu'elle se sentait incapable de deviner. Elle revêtit le costume de voyage, d'une main tremblante, le frisson dans les veines, aidée par sa femme de chambre, presque aussi émue qu'elle-même.

Elle achevait à peine quand elle entendit frapper deux coups secs à sa porte. C'était son père.

« Tu es prête ? alors, viens ! » dit-il d'une voix impérieuse, le regard froid, le geste dur.

Elle le suivit sans rien dire, ne voulant même pas lui demander où il l'emmenait, comme si elle eût résolu de se montrer indifférente à tout. Mais, quand elle fut au pied de l'escalier, déjà prête à quitter la maison, son courage faiblit, et, timidement :

« Est-ce que ma tante ne vient pas avec nous ? demanda-t-elle.

— Non !

— Alors, je vous en prie, permettez-moi de lui dire adieu.

— C'est inutile. Elle dort, et tu sais qu'elle n'aime pas qu'on la réveille. J'ai laissé pour elle un mot qui l'informe de notre départ. Monte ! »

Tout en parlant, il lui montrait de la main la portière, tout ouverte, de la voiture, avancée déjà depuis un instant.

Blanche comprit enfin que toute résistance était inutile : elle jeta autour d'elle un coup d'œil désolé à toutes ces choses qui avaient fait si longtemps partie de sa vie familière, regarda plus longtemps encore la façade du château éteinte et morne comme une demeure inhabitée — chercha les fenêtres de sa tante, où ne brillait aucune lumière, et comprimant le sanglot prêt à jaillir de sa poitrine, elle alla s'asseoir au fond du petit omnibus attelé de deux

postiers vigoureux, qui attendait au pied du perron.

Le cocher avait sans doute reçu ses ordres, car aussitôt qu'il eut entendu le bruit de la portière qui se refermait, il rendit la main et enleva son attelage.

Dans la nuit noire, la voiture roula, à travers tous les accidents d'une route de montagne, tandis que les lanternes fulgurantes versaient des flots de lumière sur les troncs lisses des grands sapins, sur les rochers surplombant les abîmes, et jusqu'au fond des précipices béants, dont les roues déjà brûlantes effleuraient les bords. C'était une course folle, à donner le vertige, et je sais plus d'une femme à qui elle eût arraché des cris de terreur.

Mais, en ce moment, Mlle de Quincy semblait étrangère à toutes les impressions qui pouvaient lui venir du monde extérieur. Elle vivait en elle-même avec ses pensées, ses tristesses et ses préoccupations devant l'inconnu qui l'attendait.

Cet enlèvement nocturne, mystérieux, presque violent, ne lui faisait que trop bien comprendre que son père savait beaucoup de choses, et qu'il devinait le reste. Elle le connaissait trop pour ne pas savoir que, dans ces conditions-là, elle avait tout à redouter de lui ; sa conscience lui disait d'ailleurs — et bien haut ! — qu'il avait le droit de prendre contre elle les résolutions les plus sévères.

Qu'allait-il advenir d'elle? elle ne voulait pas le demander; mais quelque chose l'avertissait que le temps des rudes épreuves était arrivé. Feignant de continuer le sommeil si mal à propos interrompu par sa femme de chambre, elle s'enferma dans un mutisme farouche. Quant au marquis, il regardait distraitement par la portière le paysage un moment éclairé par les lanternes de la voiture, et qui s'en-

fuyait bientôt de chaque côté dans la nuit noire.

On arriva au petit jour dans la banlieue de Besançon. Le cocher contourna la ville par un chemin de ronde, et arrêta ses chevaux fumants devant les grilles de la gare, quelques minutes avant le départ du premier train, desservant la ligne de Bourg-en-Bresse et de Lons-le-Saulnier.

Blanche, qui avait fini par s'endormir dans ses larmes, ouvrit ses yeux humides, comme pour saluer l'aube naissante. Elle rencontra le regard de son père.

« Tu ne me demandes pas où nous allons ? dit tout à coup celui-ci, qui désirait voir la situation se détendre quelque peu.

— A quoi bon ? répondit la jeune fille ; j'ai tout lieu de croire que vous ne me faites pas voyager pour mon agrément ; où que ce soit que vous me meniez, je suis bien certaine que je ne m'y plairai point, et que je regretterai toujours les Aiglons. Peu m'importe où je serai, du moment où je ne serai pas là où je voudrais être. »

Cette réponse ne surprit point le marquis. Elle n'eut d'autre effet que de le confirmer dans l'idée où il était déjà que sa fille se trouvait en ce moment sous l'empire d'une passion absolue, absorbante et dominatrice, qui la laissait indifférente à tout ce qui n'était pas elle.

Cette indifférence, qui lui promettait chez Blanche cette résignation passive, dont s'accommodent si bien les tyrans, n'avait rien qui pût lui déplaire ; aussi feignit-il de se tromper sur ses motifs :

« Tu as raison, lui dit-il, de t'en rapporter à moi pour le choix de ta résidence future. J'aurai soin qu'elle te convienne sous tous les rapports. Il eût été heureux pour toi — et pour moi — que tu m'eusses

toujours accordé la même confiance. Tu aurais évité par là de te mettre dans le cas de voir ta conduite mal appréciée et mal jugée. Je ne crois pas facilement au mal, surtout chez une jeune fille de bonne race, élevée comme tu l'as été. Mais tu as eu le tort de mettre les apparences contre toi, et de te faire prendre par quelques-uns pour ce que tu n'es pas — c'est-à-dire pour une fille légère et désobéissante. »

Et, comme Mlle de Quincy fit un geste de protestation :

« N'essaie pas de nier ! fit le marquis ; ce ne serait digne ni de toi ni de moi. De plus, ce serait inutile. Je sais tout ! Mais je reconnais que tu n'es pas la seule coupable. — Il y a près de toi une personne qui l'est davantage. C'est ta tante. J'en avais fait ta gardienne : elle s'est faite ta complice. Je t'avais défendu de revoir un homme que j'avais chassé de ma maison : tu l'as revu ! — Oui, tu l'as revu, cet homme qui a failli me tuer — tu l'as revu, il y a deux jours — chez le baron de Feuardent, à qui j'irai demain demander raison de sa conduite peu loyale. En trois mois, tu m'auras fait risquer deux fois ma vie pour défendre ton honneur... Mais tu as fait pis encore ! Tu as écrit à cet homme... ce que ne devrait jamais faire une fille qui a le respect d'elle-même. Ce que peuvent bien être tes lettres, je ne le sais que trop par les réponses que l'on y faisait... réponses que tu n'as pas rougi de copier de ta propre main, afin sans doute de pouvoir les relire à ton aise... Mais son orgueil ne fera pas longtemps trophée de ta faiblesse... car j'irai les lui redemander... et il me les rendra... ou j'aurai sa vie !

— Ne faites pas cela ! Oh ! ne faites pas cela, je vous en conjure !... je vous en prie à genoux, et au

nom de ma mère! fit Blanche, en relevant vers lui ses beaux yeux noyés de larmes.

— Je le ferai, » dit le marquis, avec la dureté d'un juge inexorable.

Le sang orgueilleux des Aiglons se révolta dans les veines de Blanche de Quincy, et, cessant de prier, puisque ses prières étaient inutiles :

« On ne prend pas comme on veut la vie du comte de Caussade! » fit-elle en relevant fièrement la tête.

Cette réponse, où il voyait comme un défi, exaspéra encore la colère du marquis.

« Je sais, dit-il, qu'il y a des gens avec lesquels on peut s'attendre à tout. C'est pour cela que j'ai pris mes mesures, afin de te soustraire aux entreprises et aux poursuites d'un audacieux qui, je le jure, ne sera jamais rien pour toi... »

Le train arrivait en gare. Le marquis n'eut que le temps de prendre ses billets et de s'installer. Il choisit un wagon où se trouvaient déjà trois ou quatre personnes. C'était le plus sûr moyen de se dispenser d'une conversation que ni lui ni sa fille n'avaient envie de continuer. Ils avaient autant besoin d'isolement l'un que l'autre.

Blanche faisait appel à tout son courage pour ne pas laisser percer sa douleur, mais le désespoir de cette nouvelle séparation l'accablait, parce qu'elle ne pouvait en prévoir la durée, et qu'elle savait bien que, cette fois, rien ne viendrait en adoucir l'amertume. Son père ne se faisait aucune illusion sur ses dispositions intimes : il savait bien que la persuasion n'aurait plus d'empire sur elle, et qu'il ne lui restait plus qu'un seul parti à prendre : la mettre dans l'impossibilité d'agir contre ses volontés.

« C'est ici que nous descendons, lui dit-il quand le

train s'arrêta à la station de Senans, située à quelques lieues de Besançon.

Il prit une voiture dans la cour de la gare, et donna l'ordre au cocher de le conduire, à une heure de là, dans la montagne, au couvent de Notre-Dame des Abîmes.

Une vaste enceinte de murailles blanches, bientôt visible dans la distance, et renfermant un parc, une chapelle, des jardins et de nombreux bâtiments d'habitation, indiquaient au passant l'importance d'un des établissements religieux les plus considérables de nos régions de l'Est.

Le cocher s'arrêta devant une porte aussi solide que celle d'une forteresse, mais surmontée d'une croix de fer qui ne parlait aux hommes que de paix et de miséricorde.

« Voici la porte du couvent, » dit le cocher en se retournant vers ses voyageurs.

Le marquis sauta lestement à terre, et, après avoir aidé sa fille à descendre, tira la chaîne d'une grosse cloche.

Une sœur tourière parut à son appel, et s'informa de ce que souhaitaient les deux étrangers.

« Parler à Mme la supérieure, dit le marquis. Veuillez lui remettre ma carte. »

Et, se retournant vers le cocher :

« Vous, attendez-moi ! » lui dit-il.

La religieuse fit entrer ces deux inconnus dans le parloir, et se retira. Le père et la fille, restés seuls, échangèrent un regard; mais pas une parole. Chacun des deux sentait bien qu'il n'avait plus rien à dire à l'autre. Le marquis, un peu agité, quoiqu'il ne voulût point le laisser trop paraître, arpentait le parloir à grands pas, tandis que Blanche, assise dans un

vaste fauteuil, où elle semblait se perdre, mettait son mouchoir sur ses yeux pour cacher les larmes, qui brillaient doucement, comme des perles, entre ses longs cils.

Ce tête-à-tête assez pénible eut du moins le mérite de ne pas se prolonger. La supérieure, en effet, fit appeler presque aussitôt le marquis. Celui-ci fut avec elle ce qu'il était avec tout le monde : très bref, très net, et très précis.

« Madame, lui dit-il, je vais, avec votre permission, faire entrer ma fille au couvent à l'âge où, d'ordinaire, on en sort.

— La vocation vient quand Dieu l'envoie, répliqua la religieuse avec onction; elle ne nous demande ni notre heure ni notre jour. Mademoiselle votre fille se présente comme novice?

— Non, madame; elle n'a jamais parlé de prendre l'habit, et je n'entends pas l'y contraindre.

— Vous ne le pourriez point, d'ailleurs! On n'est religieuse que par le fait de sa propre volonté. Les lois sont formelles. Alors, mademoiselle vient pour terminer son éducation.

— Ce n'est pas cela non plus. Ma fille ne vise point aux diplômes, dont elle n'a que faire, et elle sait vraiment tout ce que l'on peut demander à une personne de sa condition.

— Mais, alors?

— Tout ce que je vais réclamer de vous c'est de bien vouloir me la garder ici pendant quelque temps. »

La supérieure eut l'air de ne pas trop comprendre.

« Mademoiselle votre fille, dit-elle, sort d'un autre établissement, sans doute? laïque ou religieux?

— Non! elle ne quitte mon foyer que pour venir s'asseoir au vôtre. »

En entendant ces derniers mots, la supérieure releva vivement la tête, et jeta au père de Blanche un regard étrange, profond, interrogateur, plein de choses inexprimées — mais que, pourtant, un homme devrait comprendre, et que celui-ci comprit en effet.

« Non ! dit-il, avec une vivacité extrême, ce n'est pas cela ! pas cela du tout ! il n'y a jamais eu de faute dans ma famille, et c'est une brebis sans tache que j'amène à votre troupeau. Mais je vais être obligé de faire un long voyage ; ma fille n'a plus de mère, et je n'ai personne autour de moi qui m'inspire assez de confiance pour que je puisse, en partant, lui laisser sans crainte un aussi précieux dépôt. Ma fille est belle, — vous allez la voir tout à l'heure — et l'on sait qu'elle sera riche. Je ne vous étonnerai donc pas si je vous dis que, dans un pays où l'on pourchasse assez volontiers les dots, elle a déjà beaucoup de prétendants. J'ajouterai que, parmi eux, il n'en est pas un seul qui me convienne. J'ai donc besoin que l'on veille, en mon absence, sur cette jeune personne trop intéressante... en un mot, j'ai besoin qu'on me la garde !

— Nous vous la garderons ! répondit la supérieure avec une fermeté rassurante. Et vous avez l'intention de nous la laisser longtemps ?

— Mais, jusqu'à sa majorité, sans aucun doute... Voyez-vous, madame, je ne me fais aucune illusion sur l'autorité paternelle de nos jours - elle était tout, autrefois ; à présent, elle n'est plus rien ! Mais je ne souffrirai point que ma fille mineure contracte un mariage, qui n'aurait pas mon agrément ; c'est pourquoi je veux la mettre hors de la portée des poursuivants... Vous voyez, madame, que la situation est nette.

— Et non moins tendue! poursuivit la religieuse, qui, avec son tact et sa finesse de femme, comprenait à demi-mot, et devinait ce qu'on ne lui disait pas.

— Quand ma fille sera majeure, s'il n'est pas intervenu un accord entre elle et moi, elle sera libre de choisir son malheur. Mais j'entends que, jusqu'à cette époque, elle soit à l'abri de toute influence mauvaise. Je suis bien persuadé qu'ici personne ne pourra pénétrer jusqu'à elle.

— Faites-moi l'honneur de n'en pas douter, monsieur; nos murailles sont hautes, nos portes solides, et notre surveillance active.

— Pour tout le reste, appliquez-lui la règle de la maison d'une main légère, en vous disant que mes rigueurs restent paternelles, et que je ne veux que le bien de ma fille.

— Comme tous les pères! Nous ne l'oublierons pas. Mademoiselle est sans doute au parloir?

— Oui, dit le marquis en se levant. Je vais prendre congé de vous, et d'elle. Vous pourrez la faire appeler dans un instant. »

Le marquis, en redescendant près de Blanche, la retrouva à la même place, toujours immobile dans le même fauteuil, muette, froide, impénétrable.

« Blanche, lui dit-il, nous allons nous séparer. Je le regrette; mais il le faut. C'est toi, d'ailleurs, qui l'as voulu. Je ne reviendrai point sur le passé. Ce serait tout à la fois inutile et pénible. Tu m'as désobéi : ce qui était facile; tu as voulu me tromper : ce qui l'était moins. En agissant ainsi tu m'as contraint à prendre des mesures sévères. Je les ai prises, parce que j'entends qu'en toute chose ma volonté soit faite. Tu resteras ici jusqu'à ce que je sois bien certain que tu as renoncé à l'espérance d'être jamais la

femme de M. de Caussade. Au point où nous en sommes, je n'ai rien à te cacher. C'est uniquement pour empêcher ce mariage que je t'ai amenée ici, où personne — excepté moi — ne saura ta présence. Le monde a perdu ta trace. C'est un oublieux, et bientôt, tu seras pour lui comme si tu n'avais jamais été. Mais tout peut se réparer encore. Tu n'as qu'un mot à dire pour cela. »

Blanche, qui avait écouté ce long discours sans l'interrompre, releva les yeux vers son père, comme pour le prier de s'expliquer plus clairement.

Le marquis reprit :

« M. de Milly que tu as rencontré deux hivers de suite à Besançon, et que tu as retrouvé à Nice cette année, m'a demandé ta main. Ce mariage me convient sous tous les rapports, et si tu étais une fille sensée, il devrait te convenir aussi. M. de Milly est bien de sa personne; il est jeune; il est riche, et sa famille a déjà eu plus d'une fois des alliances avec la nôtre. Si, loin des influences malsaines, qui, depuis quelque temps, ont troublé ton cerveau, tu veux enfin écouter les conseils de la raison, je serai heureux, crois-le bien, de te rendre, dans mon cœur, comme dans ma maison, la place que tu n'as perdue que par ta faute.

— Mon père, répondit Blanche, très belle dans sa pâleur de marbre, les yeux baissés, et les lèvres tremblantes, je suis votre fille, et je sais vouloir aussi. Je ne serai pas moins franche que vous, et, sans oublier le respect que je vous dois, j'oserai vous dire que j'aime M. de Caussade, et qu'il le sait... que je lui ai promis de l'épouser, et que, s'il n'est pas mon mari, je mourrai fille! »

Tout cela fut dit avec un grand calme, sans em-

portement et sans bravade ; mais aussi avec cette fermeté d'accent qui annonce les résolutions implacables.

« Je vois, répondit le marquis, que tout ce que je pourrais ajouter serait inutile, et comme je n'aime à perdre ni mon temps ni mes paroles, je te laisse. Quand tu auras changé d'idées, je changerai de conduite. Adieu !

— Cette fois, c'est bien fini ! et, pour longtemps peut-être, me voilà seule au monde ! dit Blanche en entendant le bruit des roues de la voiture qui emportait son père... Et, maintenant, que vais-je devenir? Que va penser mon ami, à qui je ne pourrai même pas faire savoir où je suis? Et cette chère et bonne petite tante Béatrix, à laquelle on ne m'a pas même permis de dire adieu ! Il y a vraiment des choses terribles dans la vie... et mon père est bien cruel ! »

Mlle de Quincy n'eut pas le loisir — et ce fut un bonheur pour elle — de s'abandonner bien longtemps à ses tristes réflexions, car une surveillante vint la chercher de la part de Mme la supérieure.

Celle-ci attendait la nouvelle dans une vaste pièce — son cabinet — meublée avec une simplicité qui n'excluait ni la grandeur ni l'élégance.

« Prenez un siège, mon enfant, » dit-elle à la jeune fille en lui indiquant, en face d'elle, une chaise placée de façon à ce qu'elle reçût en plein visage le jour vif et clair tombant d'une grande fenêtre sans rideaux.

La voix était douce et caressante, avec des inflexions maternelles propres à prendre un jeune cœur. Tout en rangeant d'une main blanche et potelée des papiers épars sur sa table, elle jeta sur celle qui devenait sa pensionnaire un regard assez scrutateur et très fin.

Blanche, dont la maturité précoce avait été singulièrement développée par les événements auxquels sa vie avait été mêlée, l'examinait elle-même, sans trop en avoir l'air, avec l'attention que nous accordons volontiers aux personnes avec qui nous allons vivre. C'était une petite femme rondelette et grassouillette, ayant quelque peu dépassé les limites de la seconde jeunesse, très accorte, avec les mouvements vifs et menus d'une souris trottant dans une office, très maîtresse de ses impressions, et cherchant à deviner les autres sans se livrer elle-même. Blanche, avec sa beauté fine, sa grâce exquise et la sensibilité profonde empreinte sur tous ses traits, lui fut sympathique dès le premier abord; aussi ce fut avec autant de douceur que de bonté qu'elle lui dit :

« Je viens, mon enfant, d'avoir avec M. votre père une conversation qui me permet d'espérer que nous vous garderons quelque temps ici. Je ferai en sorte que le séjour de la maison ne vous soit pas trop pénible. Vous me semblez une jeune personne raisonnable et avisée. Nous nous entendrons bien ensemble, j'en suis sûre. Je prêche, naturellement, l'obéissance aux parents; mais je ne m'occuperai point de vos petites affaires, que je crois connaître assez pour savoir qu'elles sont d'une nature particulièrement délicate. On m'assure que votre éducation est terminée; vous ne serez donc pas astreinte à suivre les classes, et l'on ne vous fera pas réciter de leçons. Mais à votre âge, et même au mien, on a toujours quelque chose à apprendre. Vous pourrez donc, si la chose vous plaît, assister quelquefois à nos cours supérieurs, qui sont très bien faits. Les beaux-arts sont également cultivés chez nous avec zèle et succès, et il ne tiendra qu'à vous de vous perfectionner avec

des maîtresses qui sont de véritables artistes. Notre bibliothèque est nombreuse et choisie. Je la mets tout entière à votre disposition. Nous dînons à midi ; il faut vous dire qu'ici nous sommes très province. Comme il n'est que dix heures, et que le voyage a dû vous creuser, je vais vous faire servir un goûter dans votre chambre.

— Vous êtes bonne, madame, dit Mlle de Quincy en se levant, et si je n'étais pas condamnée à être malheureuse partout, je sens que j'aurais du bonheur à vivre près de vous.

— Il n'est point de chagrin que le temps n'adoucisse et que l'espérance ne console ! » dit la religieuse en lui faisant de la main un signe d'adieu affectueux et bienveillant.

A son coup de sonnette, une sœur converse arriva :

« Conduisez mademoiselle à la chambre nº 7 du pavillon Saint-Joseph, et prévenez à l'office que l'on serve un en-cas. »

Puis s'adressant à Blanche pour la dernière fois :

« Nos dames vous mettront vite au courant des habitudes de la maison, lui dit-elle ; mais, quand vous aurez envie de me parler, il vous suffira de me le faire savoir : je vous recevrai toujours. Maintenant, allez en paix ! »

XXIX

Pendant que Blanche s'installait dans sa chambre, qui n'était qu'une simple cellule — mais où, du moins, elle était seule — son père reprenait le chemin des Aiglons, où il arrivait pendant la nuit.

Il ne descendit que pour le déjeuner, et trouva au salon Béatrix qui l'attendait, anxieuse et désolée, depuis qu'elle savait qu'il était rentré sans sa fille.

« Qu'as-tu fait de Blanche? »

Tel fut le cri qui s'échappa de ses lèvres et de son cœur, en apercevant le marquis.

« Me l'avais-tu donnée à garder? » demanda celui-ci avec la logique de Caïn à qui Dieu reprochait le meurtre d'Abel.

Mais bientôt, changeant de ton :

« Je crois, reprit-il assez froidement, que toi et moi, en ce moment, nous intervertissons singulièrement les rôles. Tu parles comme si j'étais l'oncle et toi la mère. Tu n'es que la tante et je suis le père! Voilà la vérité, ma chère, et tu l'oublies!

— C'est possible! mais je défie la plus vraie des mères d'aimer sa fille plus que je n'aime la tienne! Je l'adore... et tu le sais bien! Cela me donne, je pense, le droit de te demander où elle est, et ce que tu en as fait! Pourquoi me l'as-tu prise?

— Je te l'ai prise, parce que tu avais commencé par

en faire une fille mal gardée, et que tu aurais fini par en faire une fille perdue.

— Ah! malheureux! Est-ce toi, toi, son père, qui oses me parler ainsi? Mais tu ne comprends donc pas que tu blasphèmes! Voyons! Reviens à toi! Tu n'es pas toujours méchant! Un bon mouvement pour nous tous... Ne me torture pas comme à plaisir... Dis-moi où tu l'as cachée. »

Pour toute réponse, le père de Blanche eut un dédaigneux mouvement d'épaules.

« Que t'ai-je donc fait pour que tu me traites ainsi? s'écria Béatrix dans un mouvement d'indignation douloureuse.

— Ce que tu m'as fait? Tu le demandes! Eh bien, tu m'as fait tout le mal possible! Tu as favorisé une intrigue odieuse, pour jeter celle dont je t'avais confié la garde, ma fille, dans les bras d'un homme que je hais... A des imprudences sans excuse chez une femme de ton âge, tu as ajouté un acte de rébellion contre mon autorité paternelle... Tu as facilité une correspondance clandestine dont tu connaissais le but; tu as conduit une mineure irresponsable à des rendez-vous dangereux... Où serait Blanche aujourd'hui, si je n'étais arrivé à temps pour briser vos trames et déjouer vos complots? Ce que j'ai fait, c'est toi qui m'as obligé à le faire, c'est toi qui m'as contraint à séparer ma fille de moi, de toi,... et du reste du monde, dont les bruits n'arriveront même plus jusqu'à elle.

— Elle doit être bien malheureuse! fit Béatrix, en joignant ses mains comme dans un élan de pitié douloureuse.

— Moins que tu ne le crois! Une fois seule et livrée à elle-même, elle va retrouver sa raison. Elle finira

par comprendre que je n'ai agi que dans son intérêt. J'ai voulu, du reste, remettre son sort dans ses propres mains. Elle sait qu'elle sortira de sa retraite le jour où ses résistances ploiront devant ma volonté.

— Je suis bien certaine, alors, de ne la revoir jamais ! murmura Béatrix en étouffant un soupir.

— Ce sera sa faute et non la mienne ! Mais comme il est plus que probable que nous ne parviendrions pas à nous entendre sur ce sujet-là, ce que nous avons de mieux à faire c'est de n'en jamais parler.

— Mais, alors, de quoi parlerons-nous? » fit Béatrix avec une franchise et une naïveté qui mettaient son cœur à nu.

Après le déjeuner, qui fut d'une mortelle tristesse entre ces deux êtres si profondément irrités l'un contre l'autre, le marquis, sans plus tarder, se rendit à la Maison-Rouge. Quand il arriva, le baron de Feuardent était dans son jardin, fumant sa grosse pipe, et coupant les pousses gourmandes de ses rosiers remontants. La seule vue du marquis lui fit comprendre qu'il y avait de l'orage dans l'air. Il remit son sécateur dans la poche profonde de la veste de chasse qu'il endossait le matin pour ne la quitter que le soir, et il reprit le chemin du logis.

« Je t'attendais, dit-il au marquis, après l'avoir fait entrer dans le hall.

— Cela prouve que tu sentais bien que nous nous devions une explication l'un à l'autre.

— Veux-tu un cigare?

— Merci! Je ne tiens pas à ce que mes paroles s'en aillent en fumée. »

Et, d'un ton plus sérieux, il ajouta :

« Voici tantôt cinquante ans que nous sommes amis, toi et moi... Un demi-siècle, c'est long dans une

vie d'homme!... Et, cependant, jamais notre amitié ne s'est démentie, et jamais un nuage ne s'est glissé entre nous... Est-ce vrai cela?

— Sans doute! Mais je ne vois pas bien...

— Tu verras tout à l'heure! Dis-moi, en regardant au fond de ta conscience, ne trouves-tu rien à te reprocher à mon égard?

— Les apparences peuvent te le faire croire.

— Ah! tu appelles cela des apparences, toi! répliqua le marquis avec une amertume qu'il ne chercha point à cacher.

— J'ai subi des entraînements... Je ne le nie pas...

— L'âge des entraînements est passé pour nous, et celui de la raison est arrivé.

— On est jeune à tout âge! répliqua Norbert avec un mouvement d'épaules. Maintenant, écoute-moi à ton tour,... et tu jugeras après! Quelque temps après ton retour de Nice, Mlle Béatrix me pria de recevoir pour elle une correspondance qui lui serait adressée chez moi. Si ta sœur avait eu vingt ans,... ou même trente... mon devoir eut été de refuser, d'une façon absolue, la marque de confiance dont elle voulait bien m'honorer. Mais, comme elle a doublé le cap de la cinquantaine, je ne soupçonnai point que son commerce épistolaire fût de nature dangereuse, et je consentis. Plus tard, quand je pus soupçonner qu'il ne s'agissait pas seulement d'elle, le mal était déjà fait, et il était trop tard pour revenir sur le passé.

— Soit! j'admets cela, puisque tu me le dis... Mais comment ton sens moral ne s'est-il pas révolté à la seule pensée de permettre que ma fille se rencontrât chez toi avec le fils de mon plus cruel ennemi!

— Toujours l'engrenage! Ceci d'ailleurs a été une véritable surprise, et je te jure sur notre honneur à

tous deux, qu'il n'y a pas eu de préméditation. Rien ne pouvait me faire soupçonner la visite du jeune monsieur. Il m'est tombé du ciel comme un aérolithe, sans avoir seulement crié gare. Il avait d'ailleurs toutes les apparences d'un galant homme, et il ne me demandait que la chose la plus simple et la plus naturelle du monde, faire prévenir Mlle Béatrix qu'il était à la Maison-Rouge. Je ne crus point pouvoir lui refuser une chose aussi simple. — Quant à l'entrevue des deux jeunes gens, j'aurais eu mauvaise grâce à m'y opposer, quand elle était autorisée par la présence de ta sœur... La possibilité d'un mariage entre deux êtres qui s'aiment... et qui se valent... était bien de nature d'ailleurs à faire taire mes scrupules... si j'en avais eu. On ne peut pas ranger le comte de Caussade parmi les éhontés coureurs de dot... Il a un nom... un titre... une fortune.

— Tu oublies qu'il a aussi un père !

— Eh ! morbleu ! il ne l'a plus... puisque tu l'as tué ! Ne rappelle plus toutes ces vieilles histoires. Tu sais bien qu'il n'y a rien d'éternel en ce monde...

— Si ! la haine !

— Ne joue donc pas les hommes de bronze dans un temps où ils ne sont plus de mise !

— Je ne suis pas de ce siècle... et je m'en vante. Je rougirais d'appartenir à une génération d'énervés comme celle que je vois grandir autour de moi, incapable de sentiments virils... Tu me connais assez, toi, pour ne pas te faire d'illusion sur mon compte, et pour savoir que je suis tout d'une pièce. Je n'accorde à personne le droit de me faire revenir sur ma volonté.

— Tant pis pour toi, si ta volonté est mauvaise ! Il n'est pas un homme, ayant un peu de cœur et de

raison, qui ne te dise qu'il est mal, quand celui qui était le seul coupable a payé sa dette, de vouloir encore faire le malheur de deux innocents ! »

Le père de Blanche laissa son ami poursuivre cette thèse humanitaire, sans songer à l'interrompre. Il était trop certain d'avoir raison de lui avec un seul mot, quand il le voudrait.

« Le jugement des autres m'importe peu, dit-il ; je laisse parler, et j'agis ! Je viens de faire une absence de deux jours.

— Avec Blanche ? Je le sais.

— Oui ! mais te doutes-tu d'où je viens ?

— Non !

— Eh bien ! Je viens d'un couvent où j'ai enfermé ma fille !

— Quoi ! tu aurais fait cela toi ! c'est impossible ! Non ! tu n'as pas eu ce courage, ou plutôt cette cruauté... l'enfermer ! la traiter comme une coupable ou comme une indigne, elle, elle ! cette pauvre enfant, si nerveuse, si sensible, si délicate ! mais tu veux donc la tuer !

— On ne tue pas les femmes comme cela ! Avec les chats, ce sont les êtres les plus résistants de la création : chacune d'elles a au moins une douzaine de vies à son service, et il faut les tuer bien des fois avant qu'elles soient tout à fait mortes. Tu n'as donc rien à craindre pour mademoiselle ma fille. Elle est enfermée, voilà tout. Mais la prison est douce, et elle y restera jusqu'à ce qu'elle soit revenue à un sentiment plus juste de la situation.

— Ou qu'elle ait atteint sa majorité !

— Oh ! sa constance n'ira pas jusque-là. Quelle est donc la passion qui résisterait à trois ans de silence !

— Il en est d'éternelles comme l'âme qui les a conçues.

— Tu n'en as guère rencontré de cette espèce-là, et j'espère que ma fille ne nous en donnera pas l'exemple. En tout cas, voici ce que tu vas faire. Il faut que tu écrives à ce monsieur, avec lequel j'entends ne plus avoir aucune espèce de rapports. Tu lui diras que je sais tout : les nouvelles équipées comme les anciennes. — Tu ajouteras que, ne pouvant pas l'atteindre, j'ai voulu du moins frapper sa complice ; qu'elle est enfermée dans un couvent, et qu'il n'entendra plus jamais parler d'elle.

— Et après?

— Comment, après! mais ne comprends-tu pas qu'un homme de vingt-huit ans n'est pas fait pour languir dans une attente sans issue. Quand celui-ci se verra forcé de renoncer à ses espérances, il renoncera en même temps à son amour ; il l'oubliera, et il se mariera. Nous le saurons et nous le ferons savoir à Blanche. Après quelques jours, quelques semaines si tu veux, quelques mois si tu l'exiges, d'un chagrin que nous saurons bien consoler, elle finira par prendre son parti d'une chose qui devait fatalement arriver, et je serai, moi, délivré d'un cauchemar qui m'obsède, et que je ne puis véritablement supporter davantage.

— J'écrirai cette lettre, puisque tu le désires, répondit M. de Feuardent, mais sans me flatter d'obtenir le résultat que tu espères. M. de Caussade est aussi l'homme des volontés inébranlables, et je crois sa persévérance capable de lutter avec ton obstination.

— Nous verrons bien ! mais, en tout cas, prépare-le, de loin, à la désillusion qui l'attend... Maintenant, il

faut nous occuper aussi de Béatrix : je ne suis pas content d'elle.

— Qu'y puis-je faire ?

— Beaucoup ! Use de la réelle influence que tu as su conquérir sur son faible esprit pour changer du tout au tout le cours de ses idées. Fais-lui comprendre que je suis le maître, étant le père, et qu'à vouloir continuer la lutte avec moi, elle se briserait. La situation entre nous est aujourd'hui si tendue qu'elle ne peut se prolonger. Jusqu'ici j'ai eu pour ma sœur tous les égards que je devais à une femme de mon sang et de mon nom. Elle en a abusé, de façon à justifier toutes mes sévérités. Si elle veut continuer la vie commune avec moi, ce sera à la condition qu'elle ne se mêlera plus des affaires de ma fille — dont le nom ne sera jamais prononcé entre nous. M'as-tu compris ?

— Oui... tu parles clairement !

— Eh bien ! c'est là ce qu'il faudra, de gré ou de force, lui mettre dans la tête. Viens déjeuner demain aux Aiglons, je vous laisserai en tête à tête au dessert.

— Soit ! à demain ! » fit Norbert avec plus de résignation que d'enthousiasme.

XXX

Il y avait, en ce moment, séparés l'un de l'autre par la longue distance, deux grands cœurs, faits pour le bonheur, puisqu'ils étaient faits pour l'amour, et qui souffraient beaucoup l'un pour l'autre.

La vie du couvent était singulièrement pénible pour une jeune fille de dix-huit ans, élevée jusque-là dans l'aisance et la douceur de la grande existence, n'ayant que la peine de désirer pour voir ses souhaits accomplis, et qui, du jour au lendemain, se trouvait assujettie à la règle monotone, ne pouvant faire un pas hors du sentier battu sans se heurter à quelque obstacle ; réduite aux joies calmes d'une amitié difficile avec des pensionnaires dont la conversation, faite de riens, souvent enfantine, n'avait aucun attrait pour une âme qui avait déjà goûté les jeunes délices des premières amours. Trop réservée, trop chaste et trop pure pour se permettre avec ses compagnes aucune de ces confidences qui auraient peut-être troublé leur innocence, Mlle de Quincy se voyait condamnée à une solitude morale qui lui paraissait parfois singulièrement cruelle.

Mais, trop aimante pour être égoïste, elle ne souffrait pas seulement de ses douleurs, elle était plus attristée encore du chagrin d'un autre, et, bien souvent, sa pensée, s'envolant des cimes du Jura vers les hauteurs

des Pyrénées, cherchait sur ces fiers sommets le pic altier où s'élevait le manoir de son ami. Elle se demandait parfois, non sans une secrète terreur, ce qu'il pouvait bien devenir dans son château désert — et surtout ce qu'il pensait d'elle. Elle jugeait de ses inquiétudes par celles qu'elle-même éprouvait. Entre eux tout échange de lettres était désormais impossible, et le marquis était vraiment bien arrivé à ses fins. Sa fille était désormais complètement séquestrée du monde.

Jacques de Caussade, sous les voûtes de son château moyen âge, n'était pas plus heureux qu'elle. Béatrix et M. de Feuardent lui avaient écrit, chacun de son côté, pour lui faire connaître l'enlèvement et la séquestration de Mlle de Quincy. Il fut bien obligé de s'avouer qu'il en était la cause involontaire, mais réelle, et son chagrin était d'autant plus grand qu'il se sentait plus incapable de réparer le mal qu'il avait fait. — Il savait bien que la rancune de son père serait d'autant plus implacable que la pauvre créature serait plus fidèle à ses souvenirs et à ses affections. La pensée qu'il ne pouvait même pas lui faire savoir par un mot qu'il souffrait avec elle le jetait dans un véritable désespoir. Jamais la vie ne lui avait semblé plus amère, et il ne lui était pas même possible de prévoir la fin d'un tel supplice.

Ces tristes événements avaient créé entre le père et la fille des rapports trop difficiles et trop pénibles pour que la correspondance entre eux fût chose fort agréable. Aussi Blanche, de plus en plus concentrée dans son chagrin, n'eut même pas la tentation d'écrire à son père.

La supérieure, qui se regardait un peu comme la directrice des âmes confiées à ses soins, le lui reprocha avec une douceur triste.

« Je sais, Madame, répondit Blanche, avec la dignité un peu froide qu'elle apportait dans toutes ses relations avec les dames du couvent, que mon père est en communication directe et fréquente avec vous, et il a plus de confiance en ce que vous lui dites qu'il n'en aurait en ce que je lui dirais.

— Ceci, ma chère enfant, indique chez vous peu d'affection pour monsieur votre père.

— Mon père, madame, tient surtout à mon obéissance, et je crois que sous ce rapport personne n'a de reproches à m'adresser.

— Pas même votre conscience ?

— Ceci, madame, est affaire entre elle et moi !

— Voici, pensa la religieuse, une âme bien intraitable sous une si frêle enveloppe... »

La religieuse ne se trompait point et Blanche, que la nature avait faite si aimable et si douce, devenait de jour en jour plus austère et plus sombre. Elle s'enfermait dans sa douleur, comme dans une tour inaccessible, où elle n'accordait à personne le droit de venir la troubler. — Elle n'avait aucune camaraderie avec ses jeunes compagnes, vivant dans une sorte d'isolement qui la livrait tout entière aux pensées désolantes qui s'abattaient sur elle comme sur une proie.

La bibliothèque, mise fort obligeamment à sa disposition par la supérieure, ne lui offrit que d'insuffisantes ressources : la vie des saints, des traités de morale à l'usage de la jeunesse et des livres d'histoire, soigneusement expurgés par une compagnie célèbre, lui offraient sans doute un ensemble de lectures fort édifiantes, mais qui, dans la disposition particulière où elle se trouvait, n'avaient pour elle aucune espèce d'attraction. Une seule lecture eût pu, en ce moment, l'intéresser, c'eût été l'histoire de son âme, ou d'une

âme pareille à la sienne, jetée comme elle dans une de ces situations romanesques dont la trame eût été peut-être une œuvre d'imagination, mais dont les sentiments, puisés dans la nature, auraient été l'expression choisie, épurée par l'Art, de ce qu'elle-même éprouvait. Mais, ne trouvant point au couvent les seuls livres qu'elle aurait voulu lire, Blanche ne lut rien.

La musique était l'unique ressource qui lui restât : elle fit de la musique.

Pour certaines âmes, la musique est une consolation et un apaisement. Pour d'autres, elle n'est qu'une excitation dangereuse et perfide. Dans la disposition d'esprit où elle se trouvait pour le moment, elle ne convenait peut-être pas absolument à Mlle de Quincy: ce fut peut-être une raison pour qu'elle s'y adonnât plus fréquemment encore. La religieuse chargée de l'enseignement musical au couvent de Notre-Dame des Abîmes était une véritable nature d'artiste, ardente et vibrante. Elle reconnut une jeune sœur dans cette créature si bien douée, animant tout ce qu'elle touchait du feu de sa passion, et elle s'attacha sincèrement à elle. Les aimables oisillons à qui elle serinait le solfège, ou qui taquinaient le piano sous sa direction, ne l'avaient point accoutumée à ces envolées vers un art supérieur, qui font de la musique le langage naturel de l'amour, dans ce qu'il a de plus noble, de plus élevé et de plus brûlant aussi...

Avant d'entrer en religion, la sœur Philomèle avait vécu de la vie mondaine. Une catastrophe, d'où son cœur était sorti meurtri et sanglant, l'avait jetée au cloître, où elle n'était pas entrée tout entière; car elle avait laissé quelque chose d'elle-même aux mains d'un être cruel et cher. Son âme, qu'elle croyait à

jamais éteinte, se ralluma au contact de Mlle de Quincy. Elle soupçonna les orages secrets qui grondaient dans la poitrine de cette charmeuse sans le savoir, pure comme l'encens que l'on brûle devant l'autel, mais comme lui, capiteuse et troublante.

« Voilà, se disait parfois la sœur Philomèle, une victime choisie par le malheur et de beaux yeux auxquels je promets des larmes. »

Elle ne l'en aima que davantage, et c'étaient vraiment des heures délicieuses qu'elles consacraient ensemble à l'interprétation des maîtres.

« Vous jouez très bien ! dit un jour Philomèle à Mlle de Quincy ; mais vous ne joueriez peut-être pas ainsi, ma chère enfant, si vous n'aviez eu d'autre professeur que moi ! Quelle a donc été votre vraie maîtresse ?

— La vie ! le peu de talent que j'ai, c'est la douleur qui me l'a donné ; les accents qui vous touchent, je les ai trouvés dans mes souffrances, et ce jeu qui vous plaît est tout trempé de mes pleurs. »

Ce ressouvenir trop vif des événements qui venaient de bouleverser son existence causèrent à Blanche une telle émotion qu'elle fut obligée de se détourner pour ne pas laisser voir ses paupières humides.

« Vous avez donc été bien malheureuse, pauvre chère ! dit Philomèle, avec cette onctueuse douceur que distillent d'eux-mêmes les arceaux des cloîtres.

— Bien malheureuse, en effet ! répondit Blanche, qui releva sur la religieuse ses grands yeux profonds.

— Je n'ai pas été épargnée davantage, reprit celle-ci ; mais j'ai crié vers Dieu ; j'ai pleuré à ses pieds ; je l'ai appelé à mon aide. . et il est venu ! Faites comme moi, qui ai souffert comme vous, et qui ne souffre plus !

— Jamais ! »

Au lieu de répondre, la religieuse, qui éprouva comme une hésitation passagère, fixa ses prunelles brûlantes sur le divin Crucifié, dont la pâleur d'ivoire, se détachant sur le velours du cadre, donnait en ce moment à *Celui* que l'Évangile appelle l'homme de douleur le rayonnement d'une immortelle beauté.

« Voilà, dit-elle, avec cette exaltation mystique, dont la fleur ne s'épanouit que dans l'atmosphère des couvents, voilà le grand, l'unique consolateur, celui qui fait tout oublier!

— Mais je ne veux pas oublier, moi! s'écria Blanche; je veux me souvenir, au contraire! me souvenir toujours! »

Mlle de Quincy avait prononcé ces mots avec un transport de tendresse et de passion, qui fit passer un frisson dans les nerfs de Philomèle.

« Ceci veut dire, ma pauvre enfant, que vous aimez votre malheur!

— Oui, ma sœur, je l'aime, plus que toutes les joies que le monde pourrait m'offrir; car j'ai trouvé un cœur fidèle qui s'est donné à moi, et qui ne se reprendra jamais, de même que je me suis, moi aussi, donnée à lui pour toujours! Mais, je vous le demande, n'est-ce point en pareil cas, ma sœur, que les séparations sont le plus cruelles?

— Eh! qu'importent les séparations, si vous avez l'espérance du long, de l'éternel revoir?... mais les séparations qui sont des déchirements; les séparations pour toujours... voilà les douleurs qui ouvriraient en nous la source des larmes sans fin... si Dieu n'était pas là pour les tarir. »

Ici la religieuse s'arrêta et une palpitation plus vive souleva le corsage de sa robe de bure. Mais bientôt, d'une voix plus douce et très calme :

« Nous nous égarons un peu, dit-elle; reprenons l'*andante* de ce *Lamento* de Chopin. Vous l'avez fort bien dit; mais je veux l'entendre encore : l'Art aussi est un consolateur.

XXXI

L'arrivée au couvent de Notre-Dame des Abîmes d'une jeune fille comme Blanche de Quincy n'avait pas laissé que de causer un certain émoi dans ce petit monde du pensionnat, curieux, avide de toute nouveauté, quand elle était capable d'apporter une distraction à son ennui. Dans ce milieu de jeunes filles, où la beauté tient déjà une si grande place, celle de Blanche avait frappé tout le monde. On admirait sa taille svelte et fine, l'opulence de son diadème de cheveux d'or, et son port de nymphe. Les élégances de sa tenue aristocratique, et les recherches d'une toilette qui venait de chez la bonne faiseuse, avaient produit leur effet chez ces aimables créatures, coquettes par instinct, comme toutes les filles d'Ève; mais chez qui la coquetterie restait à l'état de désir rarement satisfait. La supériorité de la nouvelle venue avait été acceptée tout de suite et fort aisément. Pour peu qu'elle l'eût voulu, Blanche eût été la reine du couvent. Elle ne voulut point l'être. Admirée de toutes, objet d'une préférence qui ne la grisait point, elle se montrait avec chacune d'une amabilité inaltérable, au fond de laquelle des yeux clairvoyants auraient fini par découvrir une certaine indifférence. Heureuse de faire plaisir à tout le monde, elle ne demandait rien à personne. Il était aisé de voir que l'intérêt de sa

vie était ailleurs. Elle n'eut donc aucune intimité avec ses nouvelles compagnes, et l'intimité seule de quelque jeune âme, affectueuse et dévouée, aurait pu lui donner la consolation et l'adoucissement dont elle avait besoin; mais cette âme sœur, elle ne la trouva point. Elle resta donc dans son isolement triste, quelque peu hautain, plus retirée, plus concentrée en elle-même à mesure que le temps marchait.

Elle resta ainsi un an tout entier dans cette austère maison de Notre-Dame des Abîmes, sans recevoir de nouvelles de personne. Aveuglément obstiné dans ses rancunes, son père s'imaginait toujours qu'il pourrait la réduire par la sévérité, en la laissant languir dans cette solitude de cœur, loin du monde, dont les bruits n'arrivaient plus jusqu'à elle, complètement séparée de tout ce qui aurait pu la rattacher à la vie. Il lui eût été difficile de se tromper plus lourdement dans l'égoïsme de ses calculs. Mlle de Quincy, fière et silencieuse, cacha sous la douceur d'une résignation passive une résolution immuable. Trop certaine, hélas! que ses prières et ses supplications resteraient inutiles, elle n'avait ni prié ni supplié. Trop sincère pour dissimuler, trop loyale pour exprimer des sentiments qu'elle n'éprouvait pas, elle s'était contentée de cette protestation du silence que l'on ne peut interdire, même aux plus humbles et aux plus petits.

Mais, par malheur pour elle, les forces physiques ne répondaient pas chez Mlle de Quincy à sa rare énergie morale.

La vie recluse, le manque d'exercice et de grand air, les longues tristesses, qui finissent par venir à bout des organisations les plus résistantes, comme la goutte d'eau, par sa chute incessante, creuse, effrite et détruit le plus dur rocher, toutes ces causes réu-

nies amenèrent chez elle une sorte de dépérissement, qui eût frappé les yeux les moins observateurs et les plus indifférents. La supérieure, pleine de sollicitude et de maternelle tendresse pour toutes les jeunes filles confiées à ses soins, ne pouvait laisser passer inaperçue une crise d'âme trop caractérisée pour ne pas tenter sa charité et provoquer son zèle. Elle eût beaucoup donné pour opérer cette cure morale, dont elle ne prévoyait que trop bien les difficultés. A force de noter jour par jour les changements survenus chez Mlle de Quincy, elle finit par s'en effrayer assez pour demander une consultation au médecin de la maison, praticien habile, plein d'expérience et de tact.

Un jour qu'il se trouvait chez elle, après sa visite faite à l'infirmerie :

« J'ai ici, lui dit-elle, une jeune fille dont l'état m'inquiète.

— Il faut voir ça! pourquoi ne me la montrez-vous pas?

— Parce qu'elle ne se croit pas malade, et que je me reprocherais de l'avoir inutilement effrayée. Je voudrais vous la faire voir sans qu'elle s'en doutât. Tenez! la voilà précisément qui traverse la cour avec sœur Philomèle. Elle va prendre sa leçon de musique. »

Le praticien souleva le rideau, et, après avoir regardé :

« Jolie tournure, dit-il, en se retournant vers la supérieure; mais cette pâleur de cire vierge et ces yeux de sainte Cécile cherchant l'inspiration au ciel avec une ardeur fébrile indiquent en effet un état maladif caractérisé. Elle est mince comme un roseau, et l'on doit avoir peur de la casser, rien qu'en la touchant du doigt. Mais vous comprenez que je ne

puis pas opérer à distance; il faut que je voie le sujet d'un peu plus près.

— Eh! bien, venez la surprendre dans la salle de musique, où elle est seule en ce moment avec la maîtresse. Nous entrerons sous prétexte de l'entendre, ce qui lui semblera très naturel, parce que c'est une véritable artiste. Vous l'examinerez tout à votre aise, et, au besoin, vous pourrez me dire ce que vous en pensez.

— Allons! fit le docteur, » en prenant son chapeau.

Quelques minutes plus tard, la porte de la salle de musique s'ouvrait sans bruit, et le médecin et la supérieure allaient prendre place sur les sièges du fond, sans que personne n'eût pu ni les voir ni les entendre.

Blanche était au piano, jouant une page enchantée du maître des maîtres, la divine sérénade de don Juan : *Mio tesoro!*

Son jeu exquis, dont la délicatesse égalait la pureté, en faisait comme une romance sans parole, dans laquelle on retrouvait toute la profondeur, toute la tendresse et toute la grâce de celui qui mérita d'être appelé le Raphaël de la musique.

Naturellement très timide, très pudique et très réservée, Mlle de Quincy, quand elle jouait dans le monde, ne se livrait jamais tout entière, et l'on peut dire que ce qu'elle gardait c'était le meilleur d'elle-même. Ici, au contraire, ne jouant que pour elle et pour sœur Philomèle, en qui elle avait deviné une grande âme d'artiste, elle prodiguait comme à plaisir tous les trésors d'une virtuosité déjà remarquable, et d'une sensibilité singulièrement communicative.

« Quand on joue comme cela on ne doit pas mourir! murmura le docteur, mélomane passionné.

— Alors, sauvez-la! » répliqua la supérieure.

Bien qu'ils eussent parlé fort bas, l'oreille subtile de Philomèle avait perçu le murmure léger de leurs voix. Elle retourna la tête pour voir quel indiscret s'était ainsi introduit subrepticement dans cette salle, réservée à ses leçons, et où personne n'avait le droit d'entrer sans sa permission.

« Madame la supérieure! » s'écria-t-elle en reconnaissant la plus haute dignitaire de la maison.

Et s'avançant vers elle :

« Quel honneur, ma mère, ajouta-t-elle; mais aussi quelle surprise!

— Rien de plus simple, pourtant! Nous traversions la cour, M. le docteur et moi; nous avons entendu jouer, et nous sommes entrés pour prendre notre part de votre petit concert.

— Et je ne me repens pas de mon indiscrétion, interrompit le médecin, car mademoiselle joue fort bien. Mais peut-être joue-t-elle un peu trop! J'aperçois un peu de fatigue sur ses traits, et cette fatigue-là n'est pas naturelle à son âge. Je ne vois que des roses blanches sur vos joues, ma belle enfant, et ce n'est pas la couleur de vos dix-huit ans. Vous avez une jolie taille, et vous ne vous tenez pas droite! Voulez-vous me permettre de regarder vos yeux? »

Tout en parlant, le docteur, par une légère pression du doigt, abaissa la paupière inférieure de la jeune fille, et put remarquer à l'intérieur une décoloration indiquant avec trop de certitude un fâcheux appauvrissement du sang.

Il jeta un regard d'intelligence à la supérieure; puis, d'un ton qu'il sut rendre indifférent et léger :

« Ce n'est rien, dit-il ; mais à la condition toutefois que mademoiselle voudra bien se laisser soigner. Je vais profiter de l'occasion pour lui faire une petite ordonnance.

— Merci, docteur, dit Mlle de Quincy en rougissant un peu, je n'aime pas beaucoup la pharmacie, et, d'ailleurs, je me porte fort bien.

— Il n'y a que nous qui sachions comment se portent nos clients, répliqua le docteur, et vous ne m'empêcherez pas de griffonner quelque chose sur un bout de papier. Mme la supérieure en fera ce qu'elle voudra, et vous aussi ! Mais je m'en vais, pour ne pas me brouiller avec les anges qui vous écoutent de là-haut.

— Qu'en pensez-vous ? dit la supérieure au médecin, quand ils se retrouvèrent seuls ensemble.

— Elle est très anémique, comme le sont aujourd'hui beaucoup de filles de son âge. Elle va dépérir de jour en jour, et, si on la laisse ici, elle sera perdue avant six mois. Il ne lui reste plus une goutte de sang rouge dans les veines. Elle est émaciée comme une dévote après un carême de sept ans. Ses yeux, qui vont s'agrandir de jour en jour, finiront par lui manger les joues, et l'on ferait cuire des œufs sur ses pommettes en feu. Il faut la renvoyer tout de suite à sa famille.

— Impossible ! Son père me l'a confiée dans des circonstances particulières : elle est ici comme qui dirait en pénitence, quoique la pauvrette n'ait jamais péché, et j'ignore s'il voudra la reprendre.

— Et ! comment appelez-vous ce monsieur-là ?

— M. de Quincy.

— Autrement dit le marquis des Aiglons ! connu ! C'est un don Juan sur le retour, égoïste comme

tous les hommes à bonnes fortunes. A son aise! ce sont ses affaires et non les miennes, et je m'en lave les mains comme feu Pilate. Je rends des arrêts; mais je ne me charge pas de les faire exécuter. Enfin, en attendant mieux, nourrissez-la bien; faites-lui prendre du fer — en pilules — ayez soin qu'elle marche beaucoup, et qu'elle travaille le moins possible. »

Les déclarations si nettes et si précises du docteur rendirent la supérieure assez perplexe. Elle comprenait toute la gravité de la situation, et elle tenait à dégager sa responsabilité.

Elle écrivit au père de Blanche une lettre très émue, qui lui disait toute la vérité, et dans laquelle vibrait cette fibre maternelle que l'on retrouve dans tout cœur de femme, qu'il batte sous le velours ou sous la bure.

L'homme n'est pas tout d'une pièce, et ceux-là [illegible] qui se croient faits du plus dur métal ont [illegible] des fissures qui laissent passer un peu de [illegible] dont ils se croyaient complètement [illegible].

A [illegible] de cette lettre le marquis éprouva [illegible] pouvait ressembler à un remords. [illegible] captivité n'avait pas [illegible] sa fille. C'était bien le [illegible] si des réflexions [illegible] amenée à des disposi[illegible] enfin de par[illegible] plus vivement que la [illegible] en jour plus insup[illegible] se dressait entre [illegible] désormais im[illegible] pas meilleures avec

M. de Feuardent, dont les regards sévères ne semblaient rencontrer les siens que pour lui redemander sa jeune amie. Blanche, revenant au château, y ramènerait avec elle une ère nouvelle de renaissante intimité. Il eût été vraiment coupable de ne pas profiter de l'ouverture que lui faisait la supérieure.

Trois jours après avoir reçu sa lettre, il sonnait à la porte du couvent de Notre-Dame des Abîmes.

« Ah! monsieur, s'écria la religieuse en l'apercevant, que je suis aise de vous voir, et que j'avais besoin de votre présence. Je ne suis pas absolument satisfaite de la santé de Mlle de Quincy. Elle a besoin de soins tout particuliers...

— Qu'elle ne pourrait trouver chez vous, ma sœur? reprit le marquis, en fixant sur la religieuse son regard interrogateur.

— Je ne dis pas cela, monsieur! mais je sais, et je suis trop franche pour vous le cacher, que le couvent n'est pas toujours bon pour les filles de l'âge de Mlle de Quincy. Notre médecin, qui est un homme de mérite et de grande expérience, m'a conseillé de vous la rendre.

— Cela signifie sans doute que vous ne voulez pas la garder davantage.

— Je n'ai pas dit cela, monsieur. Mlle de Quincy est une charmante créature à laquelle personne ici n'a jamais adressé un reproche, parce qu'elle n'en a jamais mérité. Elle restera parmi nous tant qu'il vous plaira de nous la laisser. Mais je suis convaincue que son séjour entre les quatre murs d'un couvent peut, en se prolongeant, devenir pour elle un danger sérieux. Voilà, monsieur, ce qu'il faut que vous sachiez, et ce que je ne devais laisser à personne le soin de vous

tous les hommes à bonnes fortunes. A son aise! ce sont ses affaires et non les miennes, et je m'en lave les mains comme feu Pilate. Je rends des arrêts; mais je ne me charge pas de les faire exécuter. Enfin, en attendant mieux, nourrissez-la bien; faites-lui prendre du fer — en pilules — ayez soin qu'elle marche beaucoup, et qu'elle travaille le moins possible. »

Les déclarations si nettes et si précises du docteur rendirent la supérieure assez perplexe. Elle comprenait toute la gravité de la situation, et elle tenait à dégager sa responsabilité.

Elle écrivit au père de Blanche une lettre très émue, qui lui disait toute la vérité, et dans laquelle vibrait cette fibre maternelle que l'on retrouve dans tout cœur de femme, qu'il batte sous le velours ou sous la bure.

L'homme n'est pas tout d'une pièce, et ceux-là mêmes qui se croient faits du plus dur métal ont parfois des fissures qui laissent passer un peu de cette sensibilité dont ils se croyaient complètement guéris.

A la lecture de cette lettre le marquis éprouva quelque chose qui pouvait ressembler à un remords. Il se demanda si cette longue captivité n'avait pas expié suffisamment la faute de sa fille. C'était bien le moins, d'ailleurs, qu'il s'assurât si des réflexions plus saines ne l'avaient point amenée à des dispositions conciliantes qui lui permettraient enfin de pardonner. Il le désirait d'autant plus vivement que la vie au château lui devenait de jour en jour plus insupportable. Le spectre de Blanche, qui se dressait entre sa sœur et lui, rendait toute intimité désormais impossible. Les relations n'étaient pas meilleures avec

M. de Feuardent, dont les regards sévères ne semblaient rencontrer les siens que pour lui redemander sa jeune amie. Blanche, revenant au château, y ramènerait avec elle une ère nouvelle de renaissante intimité. Il eût été vraiment coupable de ne pas profiter de l'ouverture que lui faisait la supérieure.

Trois jours après avoir reçu sa lettre, il sonnait à la porte du couvent de Notre-Dame des Abîmes.

« Ah! monsieur, s'écria la religieuse en l'apercevant, que je suis aise de vous voir, et que j'avais besoin de votre présence. Je ne suis pas absolument satisfaite de la santé de Mlle de Quincy. Elle a besoin de soins tout particuliers...

— Qu'elle ne pourrait trouver chez vous, ma sœur? reprit le marquis, en fixant sur la religieuse son regard interrogateur.

— Je ne dis pas cela, monsieur! mais je sais, et je suis trop franche pour vous le cacher, que le couvent n'est pas toujours bon pour les filles de l'âge de Mlle de Quincy. Notre médecin, qui est un homme de mérite et de grande expérience, m'a conseillé de vous la rendre.

— Cela signifie sans doute que vous ne voulez pas la garder davantage.

— Je n'ai pas dit cela, monsieur. Mlle de Quincy est une charmante créature à laquelle personne ici n'a jamais adressé un reproche, parce qu'elle n'en a jamais mérité. Elle restera parmi nous tant qu'il vous plaira de nous la laisser. Mais je suis convaincue que son séjour entre les quatre murs d'un couvent peut, en se prolongeant, devenir pour elle un danger sérieux. Voilà, monsieur, ce qu'il faut que vous sachiez, et ce que je ne devais laisser à personne le soin de vous

apprendre. Si vous voulez bien vous rendre au parloir, où je vais vous faire conduire, Mlle votre fille ne tardera pas à vous y rejoindre. »

Dans cette même pièce, froide et nue, où, quinze mois auparavant, le père et la fille avaient échangé leurs adieux contraints et tristes, le marquis, debout, immobile, sombre, préoccupé, le coude appuyé à l'angle de la cheminée, vit bientôt s'ouvrir la porte qui lui faisait face, et sa fille parut devant lui.

Elle était bien changée, très amaigrie surtout, et flottant en quelque sorte dans sa robe. Il vit aussi les roses de feu écloses sur ses joues, et qui faisaient un si violent, un si effrayant contraste avec la blancheur de neige de son front. Par moments, des éclairs sombres passaient dans les prunelles de ses yeux agrandis. Un je ne sais quoi d'immatériel et d'étrange se dégageait de toute sa personne, et faisait tout de suite songer à un être d'une autre essence que ceux qui vivent avec nous dans ce bas monde.

Elle s'avança vers son père, lentement, à petits pas. Il n'était que trop évident qu'il n'y avait chez elle rien de ces ravissements du revoir, qui jettent l'un vers l'autre deux êtres qui se retrouvent après la longue absence — et qui s'aiment. Sans qu'ils eussent échangé une parole il lui mit au front un baiser froid, et la fit asseoir près de lui.

« Mme la supérieure, lui dit-il enfin, m'a écrit que tu avais été un peu souffrante... il y a quelque temps.

— Je ne sais pas ce que Mme la supérieure veut dire; il n'y a jamais eu de changement dans mon état... et je me suis toujours portée comme je me porte aujourd'hui, » répondit Blanche, avec un accent d'amertume auquel son père ne put se méprendre.

Il la regarda de nouveau, et il fut frappé de l'expression d'énergie et de volonté que sa physionomie avait prise depuis son entrée au couvent, et que maintenant, sans doute, elle garderait toujours.

« Je te trouve, cependant, un peu fiévreuse, reprit-il.

— Oui, je sais, un petit malaise, cela s'appelle la fièvre du couvent... et cela ne me quitte pas !

— Mais, à la longue, cet état peut devenir dangereux ! »

Pour toute réponse Blanche eut un mouvement d'épaules !

Le marquis reprit :

« Si le couvent t'ennuie, en veux-tu sortir?

— Ah! si je le veux! fit-elle avec une explosion de jeunesse éclatant tout à coup, les yeux étincelants, et ses belles mains agitées d'un tremblement soudain... Ah! si je le veux! mais je ne veux que cela! Partons tout de suite, alors! Oh ! cette vie, avec ces éternelles recluses... On ne sait pas ce que c'est quand on ne l'a pas menée comme moi... Mais vous allez m'emmener... dites! c'est bien vrai! Oh! ma bonne tante Béatrix ! va-t-elle être heureuse de me revoir ! vous ne m'en avez pas encore parlé! elle va bien, j'espère! et ce cher Feuardent, encore un vrai ami, celui-là! Mais que c'est donc bon de s'en aller d'ici! je ne voulais pas vous le dire... mais j'y serais morte... oui, j'y mourais! Je vais aller faire mes malles... vous verrez que ce ne sera pas long... nous allons partir tout de suite, n'est-ce pas ?

— Dès que tu le voudras. Cela ne dépend que de toi seule ! »

En entendant ces derniers mots, Mlle de Quincy eut froid dans les os.

« Ah! murmura-t-elle, en appuyant une de ses

mains sur sa poitrine, qui battait fort, des conditions alors ! encore et toujours ! que va-t-il me demander? l'impossible sans doute ! »

Entre cette fille et ce père, qui se connaissaient si bien, il y eut un instant de silence et d'anxieuse attente, qui, pour tous les deux, avait quelque chose de redoutable et de solennel.

« Eh bien ! ma chère Blanche, dit enfin le marquis, en laissant tomber ses mots lentement et l'un après l'autre, pendant les longs mois que nous sommes restés sans nous voir, as-tu réfléchi à ce que je t'ai dit quand nous nous quittâmes?

— Non, mon père, répondit Blanche avec beaucoup de calme et de sang-froid.

— Voudrais-tu bien me dire pourquoi?

— Parce que c'était inutile. Mes résolutions étaient prises, et rien ne pouvait m'en faire changer.

— C'est ce que tu m'as déjà dit.

— C'est ce que je vous dirai toujours.

— Je comprenais cela il y a un an, quand, par suite d'une surprise, — bien pardonnable — tu étais sous l'empire de ta folle passion. Mais, à présent que tu es plus calme, ne vas-tu point écouter les conseils de la raison?

— La raison? je l'ai toujours écoutée, mon père, et c'est elle qui m'a dicté ma conduite. »

La froideur et la fermeté avec lesquelles Blanche prononça ces dernières paroles ne pouvaient laisser aucune illusion au marquis des Aiglons, et il fut tout de suite convaincu qu'il serait impuissant à contraindre cette fille, vraiment née de son sang.

Il resta quelques minutes sans rien dire, maudissant en lui-même ces êtres fantasques, étourdis et légers qui s'appellent des femmes, et sur lesquels

rien ne peut prévaloir quand leurs passions sont en jeu.

Mais comme il était venu au couvent dans le seul but de reprendre sa fille, dont on lui disait la santé menacée, il voulut y mettre plus de douceur et de condescendance que l'on n'en trouvait chez lui d'ordinaire.

« Veux-tu, lui dit-il, me promettre une chose? »

Elle le regarda, mais ne dit rien.

« Ce que je te demande, reprit-il, c'est d'accueillir avec ta bonne grâce accoutumée un jeune homme que j'ai l'intention de te présenter. Ceci ne t'engage à rien ! Tu t'imagines bien que je ne vais pas te traîner de force à la mairie et à l'église. Je te laisserai le temps d'apprécier, de réfléchir, d'étudier... Je ne te demande que cela pour aujourd'hui. Est-ce trop?

— Pour aujourd'hui, mon père? mais cela veut dire que demain vous demanderez davantage ! N'entrons pas dans cette voie ! la droiture et la loyauté dont j'ai fait la règle de ma vie ne me le permettent pas. On aurait le droit de me reprocher un jour d'avoir encouragé des espérances dont la réalisation est impossible.

— Eh ! qui peut t'assurer que tu ne finiras point par aimer celui qui t'aime déjà?

— Mon cœur... puisqu'il en aime un autre, et que, celui-là, je suis certaine de l'aimer toujours. »

Cette déclaration si franche, si nette, si absolue, ne laissa point que de contrarier vivement le marquis. Mais l'expérience de ces derniers temps ne lui donnait point le droit d'espérer qu'il obtiendrait de sa fille la promesse qu'il exigeait d'elle. Il ne lui restait plus maintenant qu'une ambition, c'était de sauver en sa personne le prestige de l'autorité paternelle, si malheureusement tenu en échec par une petite pensionnaire.

« Tu as encore des illusions ! lui dit-il; je n'ose pas

trop t'en plaindre. Les illusions nous donnent parfois des moments agréables — mais elles nous les font payer souvent par des déceptions cruelles. Malheureusement les tiennes sont si profondément enracinées chez toi qu'il me serait peut-être difficile de te les arracher. J'aime mieux jeter un voile épais sur un passé qui me déplaît singulièrement. Pour te faire sortir d'ici, où je comprends bien que tu ne te plais pas, je ne te demanderai qu'une parole !

— Eh ! laquelle, mon père.

— Écoute-moi bien ! Je n'ai plus confiance en personne. Ta tante m'a trahi — ce que je ne pourrai jamais lui pardonner; Norbert, que je regardais comme un ami, n'a pas craint de combattre mon autorité. — Toi-même, toi, ma fille, tu n'as pas reculé devant une désobéissance formelle... Mais, du moins tu ne m'as jamais menti, ce qui fait que je crois encore en toi... quand je ne crois plus en personne !... Eh bien ! tu vas me donner ta parole qu'une fois rendue à la liberté, et maîtresse de tes actes, tu ne chercheras par aucun moyen à renouer des relations que je ne saurais tolérer, avec un homme qui n'entrera jamais dans ma famille. Ton silence lui fera sans doute comprendre qu'il doit mettre un terme à des poursuites qui me sont odieuses.

— Ah ! mon père, n'exigez pas ce que je ne puis accorder ! s'écria Blanche, avec des larmes dans les yeux et dans la voix... Je suis bien malheureuse ! mais vous êtes témoin que je supporte mon malheur sans me plaindre... parce que ma conscience est exempte de remords, et que je ne me reproche rien !... Il n'en serait plus ainsi du moment où j'aurais essayé de briser des liens sacrés pour moi, et que je regarde comme des liens éternels... J'ai aimé M. de Caussade

sans votre permission : c'est vrai ! — si c'est une faute, je vous en demande pardon ! Mon excuse, c'est que je l'ai aimé sans le savoir ; — ma défaite a été surtout une surprise ; je ne l'ai connue que trop tard, et quand déjà il s'était emparé d'une âme... que je ne lui reprendrai plus. »

Ces derniers mots furent prononcés avec une exaltation qui transfigura pour un instant le joli visage de Mlle de Quincy, en mettant une auréole à son front, un éclair dans ses yeux, et sur ses lèvres comme un sourire d'extase. On eût dit qu'elle voyait passer devant elle des visions d'un autre monde. Jamais peut-être elle n'avait été plus belle.

Mais cette animation extrême, je dirais volontiers surnaturelle, n'eut qu'une durée passagère, et la jeune fille éprouva bientôt comme un sentiment d'insupportable et invincible lassitude. Elle cacha son front dans ses deux mains, et se tut. Quand elle les retira, elle était d'une pâleur mortelle ; un cercle de bistre cernait ses yeux agrandis, et ses lèvres trop rouges paraissaient brûlantes, comme si un charbon ardent les eût touchées.

Ce changement à vue, plein d'effrayants symptômes, ne laissa point que de troubler le marquis, et, une fois encore, malgré le peu de succès de ses tentatives, il essaya de ramener la jeune obstinée sur le terrain trop facilement abandonné de la conciliation.

« Voyons ! reprit-il, je ne te demande qu'une bonne parole... pourquoi ne veux-tu pas me la dire ?

— Parce qu'elle ne serait pas vraie si elle était bonne... pour vous ! »

Il y avait dans cette réponse une logique, une raison, et, en même temps, une sincérité qui s'imposaient. Le père de Blanche comprit enfin que sa fille

était une de ces créatures que rien ne pouvait détourner de leur but.. Elles le voient devant elles, et elles y marchent résolument, ne s'arrêtant qu'après l'avoir atteint.

« Et tout cela, se dit-il, avec un mouvement de colère terrible, parce qu'elle a eu le malheur de rencontrer cet homme, qui s'est jeté au travers de sa vie et de mes projets!... c'est insensé! »

Cette seule pensée le livra tout entier à ses instincts emportés de haine et de colère : il se leva brusquement, arpenta le parloir, à grands pas pressés et rapides, les bras croisés sur sa poitrine, les lèvres frémissantes et les sourcils froncés. Tout à coup, il suspendit sa marche, et, s'arrêtant devant sa fille, il lui mit un doigt sur le front pour la contraindre à relever la tête et à le regarder.

« Écoute, Blanche, lui dit-il, j'ai été avec toi tout à l'heure aussi conciliant qu'il soit possible de l'être. J'ai atteint les dernières limites des concessions permises; je t'ai rendue la maîtresse de la situation — tu l'es encore! Tu n'as qu'un mot à dire pour retrouver en même temps ta famille, tes amis... et la liberté. Mais, ce mot, il faut le dire!

— Je ne puis pas! Je ne puis pas! répondit la jeune fille avec un sanglot.

— Étrange créature! » murmura le marquis en la contemplant avec cette curiosité mêlée d'étonnement, que nous inspire toujours un être qui dépasse — n'importe sous quel rapport — les proportions ordinaires auxquelles nous sommes accoutumés.

Blanche, comme si son rôle eut été maintenant terminé, et qu'elle n'eut plus eu rien à dire ni rien à faire, restait immobile et silencieuse sur le divan.

« Puisque tu n'écoutes ni mes conseils, ni mes prières, reprit le marquis; puisque tous mes efforts

sont inutiles, je te laisse et je m'en vais. Dieu sait, pourtant, que j'étais venu ici, bien résolu à oublier le passé, et à ne plus m'occuper que de l'avenir, que je rêvais pour toi heureux et tranquille. Mais il paraît que tu préfères les chimères aux réalités, et il faut que je te trouve jusqu'au bout désobéissante et rebelle. Je n'ai donc plus qu'un mot à te dire : Adieu!

— Adieu! » fit Blanche comme un écho.

Son visage était devenu immobile, dans sa pâleur effrayante, comme les traits de marbre des statues, et sa résolution immuable s'était en quelque sorte figée sur son masque froid.

Le marquis s'en alla sans retourner la tête, la laissant seule, toujours assise sur le divan, cachant ses yeux dans ses mains, comme si elle n'eût plus voulu rien voir, comme si elle eût refusé d'assister à cet effondrement de toute sa vie, — de tout son être!

Mais en dépit de ses apparences frêles et délicates, Mlle de Quincy trouvait toujours dans son énergie morale des ressources pour réagir et résister aux crises les plus terribles. Après un accablement de quelques minutes, trop justifié par les émotions auxquelles la malheureuse créature venait d'être en proie, elle se leva du divan, et jeta un coup d'œil au miroir pour s'assurer qu'elle n'avait pas les yeux trop rouges. Ses traits bouleversés lui firent peur.

« Il me tuera! se dit-elle. Ah! si ce n'était pas pour ce pauvre ami, comme je le laisserais faire! Mais il m'aime tant, lui! Il me semble que je l'entends m'ordonner de vivre, pour le revoir... pour être à lui! »

La chère pensée de celui qu'elle adorait lui rendit quelque courage, et elle essuya ses yeux en se disant :

« Grâce à Dieu, je sens que j'ai la force de souffrir encore! »

On vint l'avertir que la supérieure la demandait.

« Encore une bataille! se dit-elle avec un profond ennui. Est-ce que l'on ne me laissera jamais en repos? »

Elle était un peu surexcitée quand elle entra dans le cabinet de la supérieure, dont elle se préparait à subir les sévérités. Les premières paroles de celle-ci l'eurent promptement détrompée. La religieuse, indulgente comme une mère, ne lui parla qu'avec une extrême bonté.

« Eh bien! ma pauvre enfant, lui demanda-t-elle, la réconciliation entre votre père et vous n'a donc pas été possible, comme je l'avais espéré! Il est parti assez irrité, et je suis, moi, véritablement affligée de ce malentendu, qui menace de se prolonger indéfiniment. Il vous a fait, pourtant, de grandes concessions, dont il paraît que vous n'avez pas été satisfaite. Que voulez-vous donc?

— J'ai trop appris, ma mère, que je n'avais le droit de rien vouloir, pour me permettre de parler de mes volontés. Mon père a sur moi — au moins dans le présent — une autorité à laquelle je dois me soumettre. Vous voyez l'usage qu'il en fait. Mais l'avenir est à moi... et je le défends.

— L'avenir est à Dieu seul, mon enfant.

— C'est vrai, ma mère, mais il nous permet de croire qu'il est aussi un peu à nous, puisqu'il a fait une vertu de l'espérance.

— Vous êtes bien forte en théologie, mademoiselle! mais qui donc pourra, mieux qu'un père, s'occuper de l'avenir de ses enfants?

— Les enfants eux-mêmes!

— Mais, petite révoltée, est-ce que vous auriez la prétention de juger les gens et les choses aussi bien que vos parents?

— Cela dépend du point de vue où l'on se place, ma mère !

— J'ai peur que le vôtre ne soit pas le bon ! On m'a mise au courant d'une certaine aventure, que je n'ai pu apprendre sans tristesse... Vous vous êtes compromise avec une légèreté fâcheuse, et votre persistance dans une voie regrettable est une faute contre cette obéissance à nos parents, dont le ciel même nous fait une loi !

— Est-ce que l'Écriture n'a pas dit, madame, que la femme quitterait son père et sa mère pour suivre son mari ?

— Vous connaissez bien vos textes ! répliqua la religieuse, avec un léger mouvement d'épaules ; reste à savoir, et c'est là le grand point, si vous les appliquez à propos. Ce sont choses trop délicates pour que je prenne sur moi d'en décider. Je n'interviendrai point entre votre père et vous, si ce n'est pour recommander à l'un la déférence, et l'indulgence à l'autre. Mais j'ai bien peur de n'être écoutée ni par lui, ni par vous. Je vais vous garder encore. C'est pour vous la prolongation de vos épreuves. Je m'efforcerai de vous les rendre douces et légères. Travaillez le moins possible, et surtout ne faites pas trop de musique !

— Mais si je ne faisais pas de musique, ma mère, je ne ferais rien ! répliqua Mlle de Quincy avec une mélancolie qui n'était pas sans amertume.

— C'est précisément ce que je voudrais. Une heure de travail aujourd'hui vous coûtera un jour de vie plus tard. Je voudrais vous voir jouer, courir, faire de la gymnastique, comme la plupart de ces demoiselles. Si ces exercices un peu violents ne vous conviennent pas, eh ! bien, promenez-vous avec celles dont la société vous plaira davantage. Je vous ai déjà

livré toutes nos cours. Je vous ouvre aujourd'hui tous nos jardins; restez-y du matin au soir! N'entrez jamais ni dans nos études, ni dans nos classes. Profitez du beau temps. On ne l'a pas toujours dans nos montagnes. Vivez en plein air; aspirez les effluves vigoureux et sains de nos arbres verts. Montrez au soleil votre peau trop blanche; et dites-lui de la dorer, de la brûler s'il le faut. Je voudrais voir sur vos joues, au lieu de ces roses pâles, trop chantées par les poètes, qui ne s'y connaissaient pas, le hâle vigoureux des paysannes qui passent chaque matin sous nos fenêtres. — Enfin, tâchez d'oublier que vous avez un esprit, pour ne songer qu'à donner à votre pauvre corps tous les soins dont il a tant besoin. Les philosophes prétendent que ce n'est qu'une guenille; mais c'est avec cette guenille-là que nous habillons notre âme, tout le temps qu'il plaît à Dieu de la laisser dans ce bas monde. A bientôt, n'est-ce pas? Venez me voir souvent. Je ne vous verrai jamais assez!

— Ce n'est pas vous, madame, qui devriez être bonne comme cela! mais je ne vous en remercie pas moins, » murmura Blanche en prenant congé de la supérieure.

C'était l'heure des classes. Elle s'en alla par les jardins, qui faisaient maintenant partie de son domaine privé; heureuse d'être seule, car elle éprouvait un immense besoin de recueillement et de silence, pour songer aux nouvelles épreuves qui l'attendaient. Tout en pensant à autre chose, elle cueillit des roses pour se faire un bouquet, car elle aimait toujours les fleurs. Il eût mieux valu pour elle rencontrer sous ses mains distraites ce népenthès des bords du Nil, dont le calice offrait aux malheureux, dans une goutte d'eau, l'ivresse avec l'oubli.

XXXII

Le marquis rentra aux Aiglons, dans une disposition d'esprit fâcheuse; mécontent des autres, et, chose à coup sûr beaucoup plus rare chez lui, non moins mécontent de lui-même.

La première fois qu'il avait laissé sa fille au couvent, il se trouvait sous l'influence d'une violente colère. Blanche venait de l'offenser cruellement : il l'avait surprise en pleine rébellion contre son autorité paternelle, et il pouvait vraiment croire qu'elle méritait un châtiment. Ce châtiment, il l'avait infligé à la coupable, sans regret et sans remords, espérant d'ailleurs que ses justes sévérités allaient la faire rentrer dans le devoir. Il voyait bien maintenant qu'il s'était trompé, et que rien n'aurait de prise sur cette âme trempée comme le plus fin acier. Faudrait-il donc, pour s'assurer de son obéissance, la tenir en charte privée jusqu'à sa majorite? Mais alors, quels trésors de rancune et de colère il amasserait chez cette créature si fière et si sensible, et le jour où, de par la loi, elle se sentirait enfin maîtresse d'elle-même, quelle revanche elle saurait prendre de cette trop longue servitude!

Mais nous devons reconnaître qu'en ce moment la colère du marquis des Aiglons se tempérait d'un peu de pitié. Il voyait bien que la supérieure ne l'avait pas

trompé. Sa fille était vraiment frappée, et, si elle mourait à la peine, quel remords pour lui !

Le temps pressait donc, et il fallait agir. Le mal contre lequel Blanche n'avait ni la force, ni peut-être l'envie de lutter, pouvait faire de rapides progrès, et l'emporter d'un coup soudain.

Dans des conjonctures si graves, sa sœur ne pouvait vraiment lui rendre aucun service. Après les explications violentes qu'ils avaient échangées la première fois qu'il était rentré au château des Aiglons sans sa fille, le nom de Blanche n'avait jamais été prononcé entre eux, et Béatrix, ce cœur si passionné et si tendre, était restée dans une complète ignorance de tout ce qui regardait l'être qu'elle aimait le plus au monde.

Mais, avec cette sorte de divination que la nature donne à quelques-uns, elle avait bien compris, au retour de ce dernier voyage, que le marquis venait de revoir la triste exilée, et l'expression orageuse et troublée qu'elle remarquait sur son visage lui laissait soupçonner que les nouvelles devaient être mauvaises. Aussi, tout entière sous l'empire de ses émotions, de ses craintes et de son angoisse, elle oublia ses résolutions de discrétion et de silence.

« Tu as vu Blanche ! lui dit-elle en l'abordant.

— Oui.

— Eh ! comment l'as-tu trouvée ?

— Souffrante.

— Pourquoi ne l'as-tu pas ramenée?

— Je crois que tu m'interroges? répliqua-t-il avec assez de hauteur.

— Sans doute !

— Eh ! de quel droit?

— Du droit de l'affection sans bornes, que j'éprouve pour cette pauvre enfant.

— Eh! bien, je ne l'ai pas ramenée, parce qu'elle n'a pas accepté les conditions que je lui imposais.

— Ah! ta fille est malade... elle va mourir peut-être... et tu lui imposes des conditions, quand tu ne devrais songer qu'à la sauver. Tiens! tu n'es pas un père!

— C'est ce qui te trompe! Je suis un père... mais un père qui a le sentiment de ses droits comme de ses devoirs, et qui entend qu'on lui obéisse et qu'on le respecte! Je ne retirerai ta nièce du couvent, qu'une fois certain que rien de sa part, ni de la part des autres, ne viendra contrarier mes projets d'avenir. »

Tout ceci avait été dit d'un ton impérieux, autoritaire, et qui n'admettait point de réplique. Béatrix ne répliqua point. Le sentiment de la faute qu'elle avait commise en allant à l'encontre des volontés du père de famille la plaçait vis-à-vis de lui dans une sorte d'infériorité morale qui l'humiliait cruellement, mais qu'elle était pourtant forcée d'accepter. Il lui fallut donc courber la tête devant des volontés exprimées d'une façon si tranchante et si absolue.

Mais, en ce moment, le marquis était un peu comme ces faux braves qui font beaucoup de bruit en face du danger, pour se persuader à eux-mêmes qu'ils n'ont pas peur, et il eût beaucoup donné pour qu'il lui fût possible de retirer sa fille du couvent sans abdiquer toutefois les droits de cette puissance paternelle dont il était si jaloux, et sans avoir à redouter qu'elle renouât de dangereuses relations avec ce comte de Caussade, qui était plus que jamais l'objet de son implacable haine.

Un seul homme pouvait l'aider dans ses projets,

d'une exécution si difficile, et cet homme était le baron de Feuardent, dont la longue amitié n'avait connu qu'un instant de défaillance, et qui n'en aurait peut-être que plus d'envie de réparer sa faute. Le marquis se rendit chez lui le jour même de son arrivée.

Le baron, informé de l'absence que son ami venait de faire, ne douta pas un instant qu'il ne fût allé voir Blanche ; aussi, dès qu'il fut entré :

« M'apportes-tu, lui demanda-t-il, des nouvelles de la charmante fille que tu ne veux pas nous rendre?

— Justement.

— Elles sont bonnes, au moins?

— Non ! plutôt mauvaises !

— Eh! qu'y a-t-il? parle donc!

— Sans être précisément malade, ou, du moins, sans avoir une maladie bien caractérisée, Blanche est toujours languissante.

— A son âge ! Mais c'est une crise qu'elle traverse, et, dans les conditions où elle se trouve, cette crise peut être terrible. Ne le comprends-tu pas ?

— Je le comprends, au contraire, et je m'en effraie ! mais son obstination me place dans une impasse dont je ne puis plus sortir à moi tout seul... Il faut que tu m'aides !

— Je ne demande pas mieux ! mais comment?

— C'est bien simple ! écoute-moi, et sois bien certain que e te parle sans détour. Cette folle de Blanche s'entête tellement dans sa passion insensée qu'elle mourrait plutôt que d'y renoncer. Ni la douceur, ni la sévérité n'ont de prise sur elle, et, malgré mes efforts, je n'ai pu lui arracher une parole qui m'autorise à lui pardonner. Mais c'est ma fille, après tout... et je ne puis vouloir qu'elle meure ! Je sais bien qu'à sa majorité rien ne pourra l'empêcher de contracter ce ma-

riage, dont la seule pensée me met hors de moi-même.... Mais comme, à ce moment, rien ne pourra l'en empêcher, je m'en désintéresserai complètement. Ce sera son affaire et non la mienne. Mais tant que j'aurai l'autorité sur elle, j'entends ne faire aucune concession humiliante. Je veux, au contraire, que mon opposition formelle s'affirme jusqu'à la dernière minute. Je le veux pour moi d'abord; mais je le veux aussi pour le monde. Si je ne puis réduire ma fille rebelle, j'entends au moins recevoir de la part de l'autre une preuve de soumission.

— Et c'est moi que tu charges de la lui demander?

— Sans doute! il n'a rien à te refuser! N'as-tu pas été son complice? Il y a un lien entre vous deux. Après mûre réflexion, voici à quoi je me suis arrêté : Tu vas prendre tes bottes de sept lieues, car la route est longue de ta tour à son perchoir; tu le trouveras certainement chez lui, car le hobereau aime sa terre, et ce n'est pas encore la saison des déplacements d'été. Tu lui expliqueras nettement la situation; tu lui diras dans quel état se trouve aujourd'hui la femme qu'il aime, — ou qu'il prétend aimer, — et tu ajouteras que son salut dépend de lui seul.

— Comment cela?

— S'il consent à quitter la France, et à me donner sa parole d'honneur qu'il ne cherchera plus à renouer de nouvelles relations avec ma fille, j'ouvrirai aussitôt à cette malheureuse les portes de sa prison, et elle retrouvera ainsi en même temps la santé et la liberté. S'il ne consent pas à ce que je demande, je laisse Blanche dans ses oubliettes.... et c'est lui qui l'aura voulu!...

— Mais tu ne réfléchis pas que c'est à un véritable exil que tu le condamnes?

— J'aimerais mieux la déportation! répliqua froidement le marquis; mais elle n'est pas applicable à des délits de cette catégorie. Il reviendra quand je ne pourrai plus rien empêcher, c'est-à-dire quand ma fille sera majeure. Ils feront alors ce qui leur plaira; mais j'aurai du moins reçu de lui cette marque d'obéissance.

— Dans ces conditions-là, il n'est pas impossible que les choses s'arrangent, répliqua M. de Feuardent. Il aime trop pour rien refuser. Mais j'avoue que je te trouve bien impitoyable pour ces pauvres jeunes gens, dont le seul crime est de s'adorer...

— Malgré moi!

— Enfin, j'essaierai de convaincre M. de Caussade. Je dois bien cela à la chère créature que j'aime comme si elle était ma fille.

— Et peut-être même davantage! » murmura le marquis.

Et tout haut, il ajouta:

« Tout dépend de toi maintenant! L'affaire est entre tes mains. »

XXXIII

Quatre jours plus tard, par une belle matinée d'avril, deux hommes gravissaient à cheval les pentes d'un des contreforts des Pyrénées centrales, en se dirigeant vers un manoir de belle apparence, qui couronnait sa cime la plus altière. L'un de ces hommes portait le béret blanc et la ceinture rouge de ces guides de Luchon qui connaissent leur montagne comme le curé de mon village connaît les allées de son jardin. Son compagnon, remarquable par sa haute taille, sa tournure martiale et la carrure de ses épaules, aussi bien que par la barbe rutilante largement étalée sur sa poitrine, n'était autre que notre ami, le baron Norbert de Feuardent.

Sans aucune hésitation, obéissant à la seule pensée d'être utile à sa chère Blanchette, Norbert avait accepté la difficile mission que lui avait confiée le marquis des Aiglons. Il l'avait acceptée sans hésitation, ne souhaitant qu'une chose au monde, travailler au bonheur de la chère créature qu'il adorait. Mais, à mesure qu'il voyait approcher le moment où il lui faudrait aborder, avec un homme qu'il n'avait vu qu'une fois dans sa vie, une question si délicate, il en comprenait, plus encore qu'il ne l'avait fait jusque-là, les réelles difficultés. Les inquiétudes de son esprit se peignaient sur son visage. Le guide s'y trompa, et persuadé que

ses soucis n'avaient d'autres causes que la longueur du chemin :

« Encore dix minutes de marche, lui dit-il, et nous y serons ! Regardez plutôt ! »

Norbert releva la tête, et, à une hauteur d'environ mille pieds au-dessus de lui, il aperçut le manoir de Francastel, pareil à l'aire de l'aigle, isolé dans sa grandeur solitaire et sauvage, posé sur un pic dont il occupait seul le sommet, entouré d'abîmes et de précipices. A mesure qu'il avançait vers elle, la grande construction, avec ses mille détails, se détachait plus nettement, dans la splendeur de sa pierre dorée, sur le bleu vif de ce ciel du midi, dont l'azur est tout à la fois si profond et si doux.

Le baron mit pied à terre, et jeta les rênes à son compagnon, en arrivant à une sorte de terre-plein, qui s'étendait tout le long de la grande façade du château. Le château lui-même s'élevait sur l'emplacement d'un ancien couvent, dont on avait fort habilement utilisé les constructions encore solides, tout en respectant ses ruines, auxquelles on avait laissé leur grand cachet pittoresque. La chapelle était devenue un hall ; le réfectoire une salle à manger superbe ; la tour abbatiale faisait bonne figure à côté des tourelles féodales, et les machicoulis de l'architecture militaire couronnaient bien les ogives de l'édifice religieux. Cet ensemble vraiment saisissant impressionna vivement le baron ; la grandeur et la majesté de cette construction, vraiment digne des siècles d'enthousiasme et de foi qui l'élevèrent, lui firent comprendre que le maître d'un tel domaine avait droit à plus de déférence que le marquis des Aiglons ne lui en montrait. Sa mission ne lui en semblait que plus difficile à remplir, quand il songeait qu'il allait offrir si peu et tant demander.

Mais il n'était pas venu de si loin pour hésiter. Il s'avança donc vers une porte lourde et massive, abritée par un superbe porche gothique, et tira la chaîne d'une lourde cloche d'appel.

Un valet de pied ne tarda point à ouvrir, et jugeant, à l'aspect du voyageur, qu'il avait devant lui un de ces nombreux touristes qui viennent chaque année, pendant les beaux jours, visiter un château assez célèbre pour être indiqué dans tous les guides de la région pyrénéenne :

« Désolé, monsieur, dit-il au baron ; mais personne n'est admis au château quand M. le comte y réside.

— Faites passer ma carte ! » répliqua Norbert, sans juger à propos de parlementer davantage avec ce cerbère en livrée.

Et comme le valet, de souche parisienne sans doute, ne se pressait pas et lisait les noms et titres du visiteur :

« Allez donc plus vite que cela ! dit le baron, en lui posant une lourde main sur l'épaule. Votre maître, quand il saura qui je suis, me fera moins attendre que vous.

— Veuillez entrer, Monsieur, je vais prévenir M. le comte ! » dit le valet, que l'assurance et le grand air de M. de Feuardent ramenèrent bien vite au sentiment réel de la situation, et qui ouvrit toute grande la porte qu'il n'avait fait jusque-là qu'entrebâiller.

Norbert pénétra dans un cloître dont le bon goût et l'instinct décoratif de M. de Caussade avaient su faire la cour intérieure la plus délicieuse qui se pût rêver. La végétation la plus opulente s'y mariait harmonieusement à l'architecture la plus recherchée : des lauriers roses dans les coins, des mimosas au milieu des parterres, et des fleurs partout : des

glycines, des lierres, des jasmins, des rosiers grimpants, s'enlaçaient aux colonnades des arceaux, et retombaient des ogives en grappes brillantes et parfumées. A tous les points de l'horizon, au milieu de ces fleurs et de ces verdures, des échappées de vue, admirablement ménagées, ouvraient aux yeux des perspectives enchantées, sur de merveilleux paysages, dont les belles lignes pures étaient encore rehaussées par l'éclat d'une incomparable lumière. Cette lumière semblait ruisseler de l'astre qui l'épanchait, étincelante et pure, sur les arbres, sur les rochers, et sur les neiges éternelles; des cascades, jaillissant de tous les sommets, épandaient sur toutes les pentes des torrents d'écumes argentées ; les verdures des jeunes pousses, gonflées par la sève printanière, sortaient de leurs chatons rougissants, comme d'un écrin qui s'entr'ouvre, avec des teintes d'émeraudes, chatoyantes et douces, tandis que là-haut, près du ciel, au-dessus de tout, comme pour couronner cette fête universelle de la nature, rayonnait sur les dernières cimes le diadème des neiges éternelles.

Norbert était poète à ses heures : cette poésie des choses remplit son âme d'une émotion profonde et attendrie :

« Que notre pauvre Blanche serait donc bien ici ! Avec elle, cette admirable demeure ne serait-elle pas le paradis sur la terre, » se dit-il à lui-même, en s'abandonnant à l'espèce de ravissement qui s'emparait de tout son être, au milieu de ces merveilles unies de l'Art et de la Nature.

Un bruit de pas qui s'approchaient lui fit retourner la tête. Le comte de Caussade était devant lui, les deux mains tendues.

« Ah ! s'écria-t-il, quelle bonne fortune vous amène...

et quelles nouvelles allez-vous me donner, après un si long silence ?

— Des nouvelles ? je vous en apporte beaucoup ! dit le baron.

— Alors, venez ! je veux vous avoir tout à moi. Ici j'aurais à craindre trop d'yeux et trop d'oreilles. »

Tout en parlant, il l'entraîna, pour ainsi parler, dans la plus belle pièce du château, l'ancienne chapelle du couvent, qu'il avait disposée avec un art parfait, et meublée avec une extrême magnificence : c'était là que s'écoulait sa vie tout entière.

« Ici, dit-il, nous sommes chez moi, et nous sommes seuls. Vite ! parlez-moi d'elle !... Hélas ! personne ne m'en parle plus jamais ! pas même vous ! Je ne reçois plus de lettres de Mlle Béatrix, et mon amie est pour moi comme si elle était déjà morte. N'est-ce pas affreux ?

— Affreux ! répliqua Norbert, comme l'écho qui répète la parole entendue.

— Enfin, quelles nouvelles m'apportez-vous aujourd'hui ?

— Je les voudrais meilleures !

— Grand Dieu ! elle est malade ! dangereusement, peut-être ?

— Non ! mais il y a chez elle comme une désorganisation lente des forces vitales, qui pourrait avoir un jour des conséquences funestes.

— Et vous en attribuez, vous aussi, la cause à cette épouvantable réclusion...

— Sans aucun doute ! Ce couvent est une véritable prison.

— Ah ! le misérable ! fit M. de Caussade, dont les yeux étincelèrent... Il n'y a donc pas de lois en ce monde !

— Au contraire, il y en a ! les codes en sont pleins... Seulement, elles sont faites pour les pères, et contre les amoureux. Le lendemain du jour où vous avez commis l'imprudence de venir chercher Mlle de Quincy jusque dans son château, et où j'ai eu, moi, la faiblesse de vous permettre de lui donner un rendez-vous dans ma maison, le marquis, instruit de tout, par une série de fâcheux hasards, a enlevé sa fille, et l'a cachée dans un couvent, dont il n'a fait connaître le nom ni à sa sœur ni à moi... Depuis lors, nous n'avons su de la pauvre enfant que ce qu'il lui a plu de nous en dire. Quand il rentra aux Aiglons, deux jours plus tard, il avait la mine sombre et fatale, et le remords peint sur le visage, comme s'il eût commis un crime. Il vint chez moi. Nous eûmes ensemble une longue explication, toujours pénible, souvent orageuse, dans laquelle il me parla de l'honneur de son nom, qui se trouvait compromis, et de son autorité paternelle, que vous vouliez fouler aux pieds. Il s'exalta dans ses sévérités, et me fit craindre la rigueur des mesures qu'il allait prendre. L'événement, depuis lors, ne m'a que trop donné raison.

— Mon Dieu ! qu'allez-vous m'apprendre ? murmura M. de Caussade, avec un visible effroi.

— Des choses tristes, en vérité. Aussi, avant de vous les dire, j'ai besoin de faire appel à tout votre courage !

— Parlez ! mais parlez vite ! s'écria le jeune homme, en saisissant les deux mains de M. de Feuardent qu'il étreignit dans les siennes, avec une force convulsive. Ah ! c'est vraiment terrible de ne rien savoir et de tout craindre !

— N'ayant pu parvenir à la voir, je ne connais rien d'elle que par quelques lambeaux de phrases

arrachées à son père. Il s'agit, je crois, d'une sorte de maladie noire, d'une mélancolie vague, contre laquelle la science se reconnaît impuissante à lutter; ajoutez l'énervement qui naît de la captivité prolongée, chez une jeune fille accoutumée au libre mouvement de la vie en plein air, et l'ennui profond qui s'empare d'une créature jeune et bien aimante, qui se voit privée tout à coup des douceurs, de la tendresse et de l'intimité, dans lesquelles elle a toujours vécu. Toutes ces causes réunies ont eu sur notre pauvre Blanche une influence déplorable. Elle s'est vue attaquée par une langueur secrète si profonde que le courage lui a manqué pour lutter contre elle, et qu'elle s'est abandonnée au mal au lieu de le combattre... Oh! je la connais bien! c'est affreux à penser pour sa tante Béatrix et pour moi! Mais vous avez tout emporté d'elle avec vous, et elle se regarde maintenant comme absolument seule au monde, dans un milieu où elle ne trouve ni l'appui ni la consolation.

— Mais savez-vous bien que tout cela est profondément triste! s'écria M. de Caussade, pâle d'émotion, et retenant à peine les larmes qui lui montaient aux yeux... Comment ne peut-on pas empêcher de telles horreurs?

— Eh! comment voulez-vous qu'on les empêche! Le marquis, pour deux ans et deux mois encore, a le plein exercice de la puissance paternelle. Personne ne peut la lui ravir. Il l'exerce comme il l'entend, parce qu'il a pour lui la loi dont il use et dont il abuse. Je ne dis pas que je ne trouve point cela abominable; mais ni vous ni moi n'y pouvons rien!

— Je crois vraiment que j'aurais mieux fait de le tuer! murmura M. de Caussade en manière de réflexion.

— C'était un moyen extrême! répliqua M. de Feuardent; quoi qu'il en soit, il n'y a eu, depuis la séparation, qu'une seule entrevue entre le père et la fille. Elle a été très orageuse, paraît-il, et ils n'ont cédé ni l'un ni l'autre. Votre jeune amie a été admirable de constance et de fermeté. Elle ne lui a point caché qu'elle était prête à tout souffrir pour vous. Vous pouvez bien vous dire que l'on ne rencontre pas souvent dans sa vie un dévouement aussi absolu, aussi complet et aussi généreux.

— Pauvre chère créature! je l'adore, et il me semble que je ne l'aime pas encore assez! s'écria M. de Caussade, comme emporté dans un irrésistible élan de tendresse et de passion.

— Elle a fait plus et elle a fait mieux! poursuivit M. de Feuardent.

— Eh! qu'a-t-elle donc pu faire, la pauvre martyre?

— Martyre est mieux dit que vous ne croyez; de guerre lasse, et voyant bien qu'il ne pourrait jamais obtenir qu'elle renonçât à vous, son père lui a déclaré qu'elle resterait enfermée jusqu'à sa majorité.

« C'est bien, mon père, je retourne dans ma cellule, a répondu la noble fille, car le premier usage que je ferais de ma liberté, ce serait d'écrire à celui qui a tant souffert pour moi, et de l'assurer que je serai toujours digne de lui! » C'est sur ce-mot là qu'ils se sont quittés... et la voilà plus surveillée, plus captive que jamais!...

— Un pareil abus de la force a vraiment quelque chose de révoltant... Si nous l'enlevions?

— On n'enlève plus beaucoup dans ce siècle de platitude et d'abandon de soi-même. Et puis, les murs des couvents sont bien hauts pour nos échelles de soie, sans compter qu'un détournement de mineure

mettrait tout de suite à nos trousses tout ce que la France compte de procureurs, de gendarmes, de commissaires et d'agents de police. Il faut donc chercher autre chose.

— Oui! cherchons! cherchons! reprit M. de Caussade en étreignant son front dans ses deux mains, comme s'il eut espéré pouvoir en faire jaillir une idée.

— Vous comprenez bien que le père de Blanche ne m'a pas fait de telles communications sans que je ne me sois quelque peu indigné contre lui. L'affection que j'ai toujours eue pour sa fille me permettait bien de lui faire des remontrances. Je ne m'en suis pas privé... Après de longues et pénibles discussions, je suis parvenu à lui faire dire que s'il obtenait de vous des garanties qu'il ne pouvait pas obtenir d'elle... s'il vous savait hors de France, par exemple, et, par conséquent, dans l'impossibilité de la rencontrer et de correspondre avec elle, il consentirait à se relâcher de ses sévérités.

« Je te comprends, lui ai-je dit, tu veux que la liberté de l'une soit payée par l'exil de l'autre !

« — Ce sont là de bien grands mots pour une bien petite chose! a-t-il répondu, et je ne vois pas trop qu'un homme soit si à plaindre parce qu'il va faire une promenade un peu prolongée sur des paquebots confortables, ou dans des wagons de première classe. »

— Je le laissai dire, ne prenant garde qu'aux perspectives nouvelles que je voyais s'ouvrir pour vous et pour ma pauvre Blanche. Il reprit bientôt :

« Tu me connais... tu sais que je ne lui donnerai jamais ma fille. Mais il viendra bien un moment où, si elle le veut toujours, je ne pourrai pas l'empêcher de la prendre. »

— Je vous avoue que c'est à quoi j'ai pensé plus d'une fois, répondit M. de Caussade avec une résolution froide.

— Et ce jour-là, dit à son tour M. de Feuardent, avec son grand air de franchise, je n'hésiterai pas à vous donner un coup de main! J'avoue pourtant que si, au moyen d'un sacrifice par lequel lui-même assure d'avance qu'il sera désarmé, nous pouvons éviter tout ce qui nous mettrait, comme on dit, dans les langues du monde, j'aimerais mieux cela pour nous tous, et surtout pour elle!... heureuse la femme dont on n'a jamais parlé!

— Alors, il faudra que je parte! murmura M. de Caussade; il faudra que je quitte ce pays où je suis né, et que j'aime... ce château, si beau déjà, mais que je m'efforcerai d'embellir encore pour elle... c'est dur, tout cela! car, voyez-vous, lorsque je serai hors de France, lorsque nous ne respirerons plus ensemble l'air de la patrie, il me semblera que nous serons encore plus séparés... Mais je ne veux pas penser à tout cela! J'y perdrais le peu de courage qui me reste. Puisqu'il veut que je paie sa rançon, je la paierai!... et le plus tôt possible; puisque, pour l'arracher à ces langueurs du cloître, qui la minent, il faut que je parte, eh bien! je partirai! Je ne vous demande que le temps nécessaire, à la veille d'une longue absence... car je ne reviendrai que le jour où je pourrai faire valoir les droits de Blanche... et les miens... pour mettre un peu d'ordre dans mes affaires. J'abandonne Francastel en plein travail de restauration, et dans un moment où il aurait tant besoin de l'œil du maître. Mais ceci ne m'arrêtera que le temps de donner les instructions indispensables à mon homme d'affaires et à mon architecte... Après cela, rien n'aura le pouvoir

de me retenir... je vous en donne ma parole ; je partirai... non sans regret ; mais, du moins, sans hésitation. Vous le ferez savoir à celle qui est déjà, et qui sera toujours la maîtresse de ma vie. Dites-lui bien que rien ne me coûtera jamais quand il s'agira de lui donner une joie ou de lui épargner une douleur. Soyez aussi ma caution près de son père ; portez-vous garant de ma parole ; donnez-lui l'assurance que je ne chercherai ni à la revoir, ni à lui écrire ; mais, comme je ne veux pas que mon départ ressemble à une fuite, ni mon silence à un abandon, vous me permettrez bien de prendre congé d'elle par un billet de trois lignes, que je vous remettrai tout ouvert. Je ne veux pas faire plus ; mais vous conviendrez bien que je ne puis pas faire moins.

— Je suis plus beau joueur que cela, dit M. de Feuardent, et la délicatesse de vos procédés me touche trop pour que je n'essaie point de vous en remercier de mon mieux. Il ne faut pas que tout soit d'un côté et rien de l'autre. Écrivez à Mlle de Quincy, non pas un simple billet, mais une lettre — qu'elle seule verra, car je me charge de la remettre moi-même entre ses mains, et je lui donnerai toutes les facilités possibles pour vous répondre... une fois ! Maintenant que tous ces points sont réglés, et que je me flatte d'avoir travaillé à votre bonheur à tous deux, je vais regagner ma station pour reprendre ce soir le train qui remonte vers le nord.

— Quoi ! sans m'avoir permis de vous rendre, pendant un jour ou deux, l'hospitalité que vous m'avez donnée à la Maison-Rouge ?

— Je viendrai moi-même la réclamer... un peu plus tard... quand vous serez deux à me l'offrir. Mais, aujourd'hui, tant de choses, et des choses si impor-

tantes dépendent de mon retour aux Aiglons que le moindre retard volontaire me causerait un véritable remords.

— Je n'ose pas vous retenir quand je pense que vous allez porter un peu de bonheur, là-bas, où l'on n'en a guère. Faites le tour de mes jardins suspendus ; ils ne valent pas ceux de Sémiramis ; mais ils ont assez d'agrément pous vous distraire quelques instants, pendant que j'écrirai à ma chère idole. Vous pouvez renvoyer votre guide ; je vous conduirai moi-même au chemin de fer. »

Le baron s'éloigna, et Caussade resté seul écrivit :

« Ma chère aimée,

« Pour la première fois depuis plus d'un an, je reçois aujourd'hui de vos nouvelles. Les paroles me manquent pour vous exprimer l'angoisse avec laquelle je les attendais. La pensée que vous avez été souffrante, que vous l'êtes encore, et que je ne puis rien pour vous, me jette dans un véritable désespoir. On dit que, pour vous sauver, il faut que je m'éloigne — je pars donc... pour longtemps... et je pars sans vous avoir revue... Ma vie, courte encore, a déjà subi bien des épreuves. Jamais d'aussi cruelles. Je sais maintenant ce qu'un homme peut supporter de douleur sans mourir. Je ne puis pas encore vous dire où je vais : je sais seulement qu'il faut que je m'en aille, puisque votre liberté doit être le prix de mon exil. Je vais vivre de votre souvenir et de l'espérance de vous revoir. Votre pensée remplit mon âme. Je l'emporterai partout avec moi. Je ne rentrerai en France que le jour où vous serez libre d'être à moi. On le veut ainsi, et je dois obéir à la loi du plus fort. Si la constance de mon affection vous a prouvé sa profondeur ; si

vous avez assez de confiance en moi pour me donner votre vie, l'homme qui vous adore mettra sa gloire à ne vous obtenir que de vous-même. J'appelle cet heureux jour de tous mes vœux; car, depuis que je vous ai perdue, je n'ai que trop bien compris que la vie sans vous n'était plus la vie! Je ne sais ce que les hasards du voyage feront de moi pendant cette longue absence... mais mon âme est avec vous, et ma pensée ne quittera pas la vôtre.

« CAUSSADE. »

Le baron de Feuardent rentrait de sa promenade au moment où M. de Caussade écrivait ces dernières lignes.

« Vous pouvez être certain, dit-il, en prenant des mains du jeune homme son enveloppe, qu'il scella devant lui avec le cachet du comte, que je remettrai moi-même cette lettre entre les mains de votre amie. Aussitôt que la chose lui sera possible, et je ferai en sorte qu'elle le soit bientôt, elle vous enverra quelques lignes qui, dans le cruel exil, seront pour vous comme le viatique du voyageur. Savez-vous déjà où vous allez?

— Non! mais peu importe! que ce soit au nord ou au midi, je ne sais qu'une chose, c'est que je m'éloigne d'elle! Hélas! je jette la plume au vent et je la suis. Voilà tout! »

Ce furent leurs dernières paroles. Ils se séparèrent remplis l'un pour l'autre de la plus loyale et de la plus complète affection. Leur tendresse pour Blanche formait entre eux un lien que, désormais, rien ne pourrait plus rompre.

XXXIV

Six semaines se sont écoulées depuis les évènements que nous venons de raconter. Voici bientôt un mois que Mlle de Quincy a réintégré le domicile paternel. Il est une heure de l'après-midi. Les maîtres du château des Aiglons sortent de la salle à manger, après un déjeuner qui s'est prolongé un peu plus que de coutume. M. de Feuardent est venu partager leur repas de famille, et comme le cher baron prétend que la table est le seul endroit où l'on ne vieillisse pas, on lui fait la grâce, quand on est là, d'y rester le plus longtemps possible.

Le courrier vient d'arriver. C'est le moment psychologique dans cette vie de château par trop paisible, où les distractions sont d'autant plus recherchées que les événements y sont plus rares. Selon les usages de la maison, on a remis le paquet au marquis. C'est lui qui fait la distribution générale, et qui donne à chacun ce qui lui appartient. Voyant qu'il n'y a aujourd'hui de lettres pour personne, il a rejeté dédaigneusement les journaux sur un guéridon, et, entraînant Norbert vers le billard :

« Hier, tu m'as battu, lui dit-il; viens que je te batte aujourd'hui. Chacun son tour. »

Blanche qui appartient tout entière au cher absent, et qui, depuis son départ, ne vit plus que dans le

monde intérieur de sa pensée et de ses rêves, complètement indifférente à ce qui se passe dans le reste de l'univers, n'accorde pas la plus légère attention à ces pauvres feuilles qui se donnent tant de peine pour intéresser leurs lecteurs.

Suivie d'un valet de pied qui porte sur un plateau les liqueurs et la boîte à cigares, elle a servi le café à son père et à son ami. Svelte, légère, élancée, avec un reste de maigreur et de pâleur, attestant combien elle a souffert, peu à peu, cependant, loin du couvent maudit, au grand air, au soleil, dans l'aisance large qu'elle a tout à coup retrouvée, elle se reprend à la santé et à la vie. Son œil, si longtemps voilé par les larmes, a déjà retrouvé son éclat et sa vivacité. C'est une résurrection.

Il est bien vrai que son père croit de sa dignité de protester par la réserve et la froideur de ses façons avec elle, contre ce qu'il appelle l'esprit de révolte et de désobéissance de la jeunesse d'aujourd'hui. Mais Blanche n'y prend pas garde. Sa pensée se projette vers l'avenir, qui appartient à celui qu'elle aime, et dédaigne le présent où il n'est pas.

Quant au brave Norbert, profitant de la très profonde reconnaissance que son dévouement avait inspirée à sa chère aimée, il cueillait chez elle tout un regain de fraîche tendresse, dont il jouissait avec le bonheur égoïste d'un vieux garçon.

« Ton printemps parfume mon automne! » lui disait-il parfois, en arrêtant sur elle un regard que Blanche aurait voulu trouver dans l'œil de son père.

Ce matin-là, elle lui parut plus charmante encore que de coutume.

« Va! dit-il, en lui prenant la tasse des mains, je n'aurais pas été, moi, aussi bête que Jupiter, et si

j'avais eu une Hébé comme toi à mon service, je ne l'aurais jamais échangée contre ce Ganymède qui n'était qu'un gamin.

— Quand donc finiras-tu de gâter les femmes avec tes flatteries? lui cria le marquis; en vérité, tu te crois toujours jeune! Laisse Hébé et Ganymède où ils sont, et viens jouer!

— Bonne chance, mon ami! » lui dit en manière d'adieu Mlle de Quincy, qui alla rejoindre sa tante.

L'aimable Béatrix, qui apportait jusque dans la solitude des Aiglons sa curiosité passionnée des choses de la vie mondaine, ne lisait guère dans les gazettes que les échos du high-life, les faits divers relatifs à l'aristocratie, le compte rendu des grands bals des deux faubourgs, et la chronique des fêtes où figuraient la fleur des pois des cracks, et la crème et le gratin des salons. M. de Feuardent prétendait qu'elle avait mis un ruban noir à son bonnet le jour de la mort de la *Gazette-Rose*.

Au moment où sa nièce revint près d'elle, Béatrix était complètement absorbée par l'article intitulé *La vie en plein air*, d'une feuille très répandue et non moins bien informée. Tout à coup, elle changea de couleur, étouffa un petit cri, que lui arrachait sans doute une émotion soudaine, et, appelant sa nièce :

« Lis cela, mais tout bas! » lui dit-elle en mettant le doigt sur le passage qu'elle lui signalait :

« Un des membres les plus brillants de notre aristocratie méridionale, propriétaire du magnifique domaine de Francastel, une des plus belles et des plus pittoresques résidences de la région pyrénéenne, possesseur d'un grand nom et d'une grande fortune, après avoir mené jusqu'ici l'existence agréable et facile des gens du monde, qui n'ont eu que la peine de naître

pour avoir le plaisir de vivre, M. le comte Jacques de Caussade entend désormais donner un utile emploi à sa fortune, et un noble but à son activité. Nous apprenons, en effet, qu'il vient de se rendre acquéreur d'un yacht de premier ordre, *la Mañola*, commandé tout récemment au plus habile constructeur de la Ciotat par don Ramon-Hernandez, un Chilien vingt fois millionnaire, mort avant d'en avoir pris livraison. La *Mañola*, en changeant de maître, va aussi changer de nom. C'est sur la *Blanche-Nef* que le comte de Caussade va hisser son pavillon. La *Blanche-Nef*, pour son début, va faire le tour du monde. Son premier voyage doit durer de deux à trois ans. Notre correspondant de Marseille nous écrit qu'elle a pris la mer hier matin, par un temps splendide. Nos vœux l'accompagnent. M. de Caussade, qui a le bonheur de ne pas se préoccuper de la question d'argent, a recruté son équipage parmi les marins les plus habiles et les plus intrépides de nos ports du Midi. Il a mis tout d'abord le cap sur Suez dont il va traverser le canal. Puis, après avoir visité la vieille Égypte, l'Inde, la Chine et le Japon, et les deux Amériques, il rentrera à son port d'attache par le détroit de Gibraltar, riche d'observations et peut-être de découvertes. Il est permis de tout attendre et de tout espérer d'un homme comme M. de Caussade. Nous saluons son départ avec sympathie. Nous saluerons son retour avec enthousiasme. »

Blanche lut cet article deux fois, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, puis rendant le journal à sa tante :

« Garde-le précieusement, lui dit-elle ; ce sera ma lecture des jours tristes... et je sens que j'en aurai beaucoup. Pauvre ami ! continua-t-elle, plus de deux

ans d'absence, d'exil, de fuite à travers le monde... et tout cela pour moi!... Je sens que je ne pourrai jamais l'aimer assez. — Vois-tu, petite tante, il me rendra insolvable, et, malgré ma bonne volonté, je ne pourrai jamais lui payer tout ce que je lui dois.

— Tête folle! regarde ton miroir, et s'il n'est pas menteur, il te dira qu'une fille comme toi ne fait jamais faillite... que lorsqu'elle le veut.

— C'est gentil, n'est-ce pas, d'avoir donné mon nom à son bateau?.. Seulement cela me fait peur! Est-ce qu'il n'y a pas eu dans l'histoire une *Blanche-Nef* qui a sombré dans un naufrage?

— Il y a si longtemps!

— Le temps ne fait rien! si j'allais lui porter malheur.

— Rassure-toi, ma chérie! nous ne portons malheur à ceux qui nous aiment qu'en ne les aimant pas!

— Qu'est-ce que Blanchette lit donc là avec tant d'attention? fit M. de Feuardent en se rapprochant des deux femmes. Est-ce que, par hasard, mademoiselle va devenir une femme politique?

— Non! dit Béatrix, en mettant un doigt sur ses lèvres, et en baissant la voix. En ce moment, nous nous occupons exclusivement de navigation.

— Ce devait être! répliqua Norbert avec un bon sourire : où est le cœur, là aussi est la pensée!

— Est-ce que vous avez une mappemonde, mon ami? demanda Blanche en lui mettant une main sur l'épaule, avec un geste d'une douceur caressante.

— Ma foi, non! qu'est-ce que j'en pourrais bien faire? pour moi le monde commence à la Maison-Rouge et finit au château des Aiglons; et je n'ai pas besoin de cartes pour trouver le chemin qui va de chez moi chez toi...

— Ni moi non plus! mais cela n'empêche pas que je voudrais bien avoir une mappemonde; donnez-m'en une pour ma fête! oh! toute petite si vous voulez... et je vous aimerai bien!

— Eh! non, petit masque, ce n'est pas moi que tu aimeras... ce sera lui! »

Et, en manière de réflexion, qu'il garda pour son compte, M. de Feuardent ajouta :

« Sont-ils assez heureux, ces jeunes! Il n'y en a que pour eux! »

Pour Mlle de Quincy, la vie aux Aiglons reprit bientôt une grande apparence de calme. L'âme de la jeune fille était remplie de brûlants souvenirs, et aussi de souriantes espérances. Sa rentrée au château avait été pour elle une source de profonde émotion. Le marquis, en autorisant son retour, après le départ de M. de Caussade, crut avoir atteint les dernières limites de l'indulgence, et ne pensa point que sa dignité lui permît d'aller la chercher au couvent. Il prétexta des affaires urgentes l'appelant à Paris, et il confia à son ami M. de Feuardent, et à sa sœur Béatrix, le soin d'aller délivrer la prisonnière.

Quand ces deux braves cœurs, qui ne savaient qu'aimer, mais qui aimaient bien — se présentèrent au couvent de Notre-Dame des Abîmes, avec une lettre du marquis, les autorisant à reprendre la prisonnière, ils la firent appeler au parloir, pour lui annoncer la bonne nouvelle. Blanche, qui ne recevait jamais d'autres visites que celles de son père, et pour qui ces visites étaient toujours fécondes en émotions pénibles, se dirigea vers ce parloir comme un accusé se rendrait à la chambre de torture, l'œil sombre, la tête basse, languissante et accablée.

Norbert et Béatrix qui, pour la revoir plus tôt,

s'étaient approchés de la fenêtre et en avaient soulevé le rideau, pendant qu'elle traversait la cour, ne purent se défendre d'un sentiment de pitié pour elle et d'indignation contre son père.

« Comme elle est amaigrie et pâlie ! dit Béatrix ; si ce n'est pas une pitié de la voir ainsi !

— Vous avez raison ! murmura Norbert ; il y a des hommes qui sont bien cruels, et, pourtant, il faut vivre avec eux ! »

Blanche entra, reconnut sa tante et son ami, et l'émotion qu'elle en ressentit fut si vive qu'elle faillit se trouver mal. Elle s'arrêta, comme si ses jambes fléchissant sous elle lui eussent refusé leurs services. Mais Béatrix s'élança vers elle, la saisit dans ses bras, et l'appuya sur son cœur, où elle la retint longtemps pressée.

Incapable de trouver des paroles pour exprimer ce qu'elle ressentait, Blanche laissait couler ses larmes, qui tombaient toutes chaudes sur le cou et dans la poitrine de la bonne et compatissante créature.

« Et moi, je n'aurai donc rien ! fit M. de Feuardent, qui ne voulait point qu'on l'oubliât.

— Prenez, gourmand, fit Blanche, qui lui tendit son front tout en lui souriant à travers ses larmes.

— N'est-ce pas que c'est bon de se revoir ? dit-il, en la faisant asseoir entre Béatrix et lui.

— Il n'y a que cela de bon ! répondit-elle en leur tendant la main à tous deux. Je suis donc libre, ajouta-t-elle, puisque vous voici près de moi... mais comment cela s'est-il fait ? Mon père est donc bien changé ? » continua-t-elle en s'adressant plus directement à sa tante.

Au lieu de répondre, Béatrix regarda Norbert.

« Ce n'est pas à lui que tu dois ta liberté! reprit celui-ci.

— A qui donc ?

— A celui à qui tu devras plus tard ton bonheur!

— A M. de Caussade ?

— A lui-même !

— Eh! comment cela? en vérité je ne comprends pas!

— Eh bien! il a payé ta liberté de son exil!

— De son exil, à lui... que voulez-vous dire ?

— Écoute-moi! sachant que tu n'avais pas voulu promettre à ton père de renoncer à lui, et que celui-ci te retenait au couvent pour éviter une nouvelle rencontre entre vous deux, il a eu le courage de quitter la France, en faisant le serment de n'y rentrer qu'à ta majorité. Tu ne pouvais être libre qu'à cette condition : il l'a acceptée sans hésitation.

— Oh! le noble ami, oh! le cher grand cœur! fit Blanche, incapable de retenir ses larmes... Pourquoi faut-il que l'on coûte parfois si cher à ceux dont on est aimé!

— Parce que ce sont les seuls qui consentent à payer pour nous! » dit M. de Feuardent, avec un mouvement d'épaules expressif.

Les adieux de Mlle de Quincy au couvent de Notre-Dame des Abîmes ne furent ni longs ni émus, et, une heure plus tard, les trois amis se trouvaient seuls dans un coupé de chemin de fer que Norbert avait retenu d'avance.

Blanche, avide de détails, se fit raconter par le menu, en femme qui veut tout savoir, le voyage de M. de Feuardent à Francastel. Celui-ci, qui ne demandait qu'à mettre en lumière le mérite des autres, et certain d'ailleurs que louer un homme devant la

femme qui l'aime c'est encore le meilleur moyen de lui plaire, fit ressortir, avec cette irrésistible éloquence qui vient du cœur, tout ce qu'il y avait de grand et de généreux dans les procédés de M. de Caussade, qui avait renoncé à toutes les joies de l'existence, à sa terre, à son foyer, à sa patrie, pour mieux prouver à la femme qu'il adorait qu'il n'y avait point de sacrifice dont son amour ne fût capable.

« Je suis reconnaissante et touchée cent fois plus que je ne saurais le dire, répliqua Mlle de Quincy, et je sens bien que je n'aurai pas trop de toute ma vie pour le remercier.

— Mets-y le temps, dit le baron ; il n'est pas pressé, et si grands que soient en ce moment ses ennuis, je te jure que je n'ai pas envie de le plaindre !

— Vous avez peut-être tort ! mais dites-moi, mon ami, est-ce que je resterai tout ce temps-là sans avoir de ses nouvelles ?

— Des nouvelles directes ? oui sans doute. Mon Dieu ! je comprends bien que tout cela t'attriste fort ! Mais que veux-tu, ma pauvre enfant, si M. de Caussade consent à quitter la France pour que ton père soit bien assuré de l'impossibilité où vous serez de communiquer ensemble, vous n'avez plus le droit de vous écrire, et je sais ton ami trop honnête homme pour chercher à éluder par un subterfuge la parole loyalement donnée.

— Mais il pourrait bien vous écrire à vous, mon ami !...

— Il le pourrait d'autant plus, n'est-il pas vrai, qu'il saurait bien que tu lirais ses lettres par-dessus mon épaule !

— Et où serait le mal ?

— C'est là un cas de conscience que sa délicatesse

seule peut trancher. Mais laisse-moi te dire que ses scrupules l'honorent, et que tu dois avoir pour lui d'autant plus d'estime et d'affection qu'il se montre plus galant homme. Lui seul, en pareil cas, peut être juge de ce qu'il doit faire, et je puis t'assurer que son plus grand désir est de concilier son honneur et son amour. »

Et comme Blanche, en entendant ces mots, eut le hochement de tête d'une femme qui ne se sent pas convaincue :

« Si tu ne reçois pas beaucoup de lettres de lui, tu pourras, du moins en lire une ! » lui dit le baron, en lui présentant celle que M. de Caussade lui avait remise à Francastel, après l'avoir écrite devant lui.

Blanche la dévora ; puis, après l'avoir relue une seconde fois plus lentement, instruite par les sévérités d'une première expérience :

« J'aurais bien envie de la garder, dit-elle, en la rendant à Norbert ; mais cela pourrait me coûter trop cher. Gardez-la, et quand vous me verrez bien malheureuse, vous me permettrez de la relire. »

Le retour de Blanche au château, où son père ne se trouvait point en ce moment, fut pour tout le monde une véritable fête. Mlle de Quincy était de celles que l'on adore — et on l'adorait. Personne n'avait connu la cause vraie de son départ. On l'avait seulement soupçonnée, et le côté vague et mystérieux de son aventure lui avait donné je ne sais quelle apparence d'héroïne de roman, malheureuse et persécutée, qui la rendait plus touchante aux yeux de tous. Elle aurait pu se dire avec la jeune captive du poète :

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux.

Comme toutes les natures innocentes et jeunes,

malgré la mélancolie qui était maintenant le fond même de son âme, elle pensait à mille choses avec un plaisir d'enfant. Elle était heureuse de revoir ses chiens, qui la reconnaissaient, ses chevaux, qui hennissaient de joie à son approche, et ses oiseaux qui l'avaient oubliée.

Cette bonne disposition morale avait sur sa santé une influence heureuse. Elle se reprenait à la vie avec une sorte d'ardeur, et se remettait à vue d'œil. Nature délicate et sensible, pour laquelle la bienveillance des autres était un besoin, elle ne pouvait s'épanouir que dans une atmosphère sympathique et amie. Ses gracieux contours perdaient peu à peu leurs maigreurs adolescentes; le sang plus généreux revenait à son visage, et l'on eût pu, comme autrefois, cueillir des roses sur ses joues. La belle chevelure de la jeunesse intacte étalait fièrement sur sa tête son luxe et son opulence, et le peigne d'écaille rouge, qui la mordait à belles dents, ne parvenait pas toujours à retenir tout entière sa masse lourde d'or soyeux. Il en échappait toujours quelques mèches folles, qui se tordaient en frisons légers ou sur sa nuque mignonne ou sur son front charmant.

« Elle est jolie à faire damner un saint ! disait parfois le baron à l'aimable tante Béatrix, en la voyant marcher devant lui, dans son élégance et dans sa grâce.

— Et vous n'êtes pas un saint, convenez-en, mon pauvre ami !

— Oh ! j'en conviens très volontiers, chère et bien excellente amie. Aussi... mais, par malheur ! la place est prise... »

XXXV

La présence du marquis, quand il rentra a château, ne fut un bonheur pour personne. Il ramenait avec lui la contrainte et la gêne. Le nom de M. de Caussade n'était jamais prononcé, et l'on ne fit point la plus légère allusion au passé. Mais ces réticences et ces réserves étaient de mauvaises conditions de vie intime. L'intimité veut la confiance et l'abandon. La gaîté de Blanche s'éteignit, la spontanéité de sa vive nature se trouva paralysée tout à coup, et cette expansion de tout son être, si bien faite pour réjouir ceux qui l'aimaient, fut bientôt remplacée par une contrainte de tous les instants. La seule présence de Feuardent était capable de lui apporter quelque distraction; avec lui, du moins, elle pouvait parler du cher absent, et elle se flattait toujours du secret espoir qu'un jour ou l'autre elle aurait, par lui, de ses nouvelles. Un matin qu'il la trouva seule :

« Sèche tes larmes, lui dit-il. Il se porte bien et il pense à toi.

— Ah! s'écria-t-elle, toute pâle et le cœur lui battant haut dans la gorge, vous avez une lettre? donnez-la bien vite.

— Non! je n'ai pas de lettre; seulement une dépêche, elle est datée d'Aden, à l'autre extrémité du canal de Suez. Il part aujourd'hui même pour Ceylan,

où il va passer quelque temps, et qu'il ne voudrait point quitter sans emporter les lignes de toi, que je lui ai promises. Si c'est une faute, qu'elle retombe sur ma tête! j'en aurai le remords et j'en porterai le châtiment.

— Ah! j'en prends la moitié pour moi! dit Blanche avec un éclair dans les yeux. Mais je vous quitte, n'est-ce pas, pour écrire ma lettre que je vous apporterai tout à l'heure.

— Non! calme-toi tout d'abord, et tu l'écriras ce soir, à tête reposée. Il suffira que tu me la donnes demain. J'irai la porter moi-même au bureau de poste. Il ne faut pas que le facteur voie ce nom et cette adresse, qui pourraient exciter maintenant des curiosités malsaines!

— Que c'est donc bon un ami qui pense à tout! » répondit Blanche, avec un regard et un sourire qui remerciaient mieux que des paroles.

Le bonheur qu'elle éprouvait à la seule pensée de pouvoir envoyer quelques lignes à son ami, et de se retrouver ainsi, ne fût-ce qu'un moment, en communication directe avec lui, ramenèrent bientôt chez elle une animation joyeuse, qui se traduisit aussitôt par un besoin d'action et une vivacité de parole, qui ne devaient pas laisser à un observateur intelligent le moindre doute sur ce qui se passait en elle.

« Prends donc garde, ma chérie, lui dit M. de Feuardent d'un ton de reproche amical, tu mets ton âme dans tes yeux, et il suffit de te regarder pour la voir. »

L'avertissement était bon. Il n'avait que le tort d'arriver trop tard. Le marquis avait déjà noté le changement survenu chez sa fille, et il en avait tiré la conclusion naturelle.

« Je ne sais pas, se dit-il à part lui, ce qui se passe dans la folle tête de cette créature ensorcelée, mais Norbert a dû lui apporter quelque nouvelle. Quand on a trahi une fois, il n'y a plus de raison pour qu'on ne trahisse pas toujours. Enfin, il est parti, lui, et je surveille les autres. »

Mais la finesse d'une femme finit toujours par déjouer la police la mieux faite, et le marquis ne s'aperçut point, le lendemain, à l'heure du déjeuner, que sa fille faisait passer de ses mains dans celles de M. de Feuardent une lettre qu'elle avait écrite pendant la nuit, à M. de Caussade.

Cette lettre ne renfermait d'ailleurs que quelques lignes :

« Mon ami,

« Je sais ce que je vous coûte ; je sais ce que je vous dois ; je sais aussi ce que vous valez ! Le présent est cruel pour nous deux ; j'espère que l'avenir sera meilleur. Je voudrais vous le faire assez beau pour qu'il vous permît d'oublier le passé. Je ne puis pas même vous écrire, et je sens que mon silence rend plus affreux encore le supplice d'une absence que rien ne vient consoler. Mais croyez-le, ma pensée est toujours avec vous. Vous savez que je vous aime. Sachez aussi que je n'aimerai jamais que vous. Que rien n'ébranle donc votre foi ! Il n'y a de place que pour vous dans mon cœur. Si je ne puis être à vous dans ce monde, je vous attendrai dans l'autre. C'est vous dire, n'est-ce pas, que je suis pour toujours

« Votre Blanche ! »

L'animation que cet incident avait donnée à la vie de Mlle de Quincy ne dura que quelques jours, et

elle tomba bientôt dans l'énervement et la langueur qui naissent presque toujours des trop grands loisirs d'une vie inoccupée. Elle était bien la femme d'une seule pensée, comme d'un seul amour, et cette pensée finissait par prendre chez elle un caractère d'obsession véritable. Elle l'étudiait sous tous ses aspects, l'examinait sous toutes ses faces, et reprenait le lendemain, avec des variations nouvelles, le thème déjà brodé la veille. Il est peu d'organisations qui puissent supporter longtemps de pareilles conditions d'existence. Blanche passait avec une mobilité dangereuse, de l'espérance à la crainte, de la tristesse à la joie, s'usant, en quelque sorte, à tourner ainsi sur elle-même. Fidèle à la parole donnée, M. de Caussade n'écrivait point. C'était un martyr de l'honneur, pour qui toute promesse était sacrée, fût-elle faite à un ennemi. Mlle de Quincy ne le jugeait point : elle se contentait de souffrir; mais elle souffrait sans se plaindre. Béatrix voyait tout cela; mais, ne pouvant rien faire, elle ne parlait pas davantage. Quant à M. de Feuardent, qui se révoltait à la seule idée que sa chère idole pût être malheureuse, il avait parfois des accès de colère naïve contre M. de Caussade. Il le trouvait par trop honnête pour un amoureux. Il se disait que lorsque l'on veut la fin, il faut aussi vouloir les moyens, et que, du moment où l'on a le mariage en perspective, comme dernier chapitre d'une histoire ou d'un roman d'amour, on a le droit de se montrer un peu moins scrupuleux.

« Comme je lui dirais bien tout cela si je le tenais ! » ajoutait Norbert en manière de conclusion.

XXXVI

Jacques, cependant, poursuivait son voyage à travers les mers de l'Extrême-Orient, s'efforçant de tuer le temps qui le lui rendait bien ; insensible aux beautés nouvelles qu'un panorama incessamment divers faisait passer continuellement sous ses yeux, et prouvant, une fois de plus, qu'il est plus facile de changer de ciel que de changer d'âme. Les merveilleux spectacles qu'il lui était donné de contempler chaque jour n'avaient point le pouvoir de détourner sa pensée du seul bien qui eût maintenant quelque prix pour lui, et qu'il avait laissé là-bas, dans cette France maintenant si lointaine. Comme, à tous ces monuments superbes, qui dressaient devant lui leurs coupoles et leurs minarets, il eût préféré les ruines de cette Maison-Rouge, au seuil de laquelle lui était un jour apparue, vision céleste d'un monde meilleur, la charmante silhouette d'une adorable jeune fille.

S'il eût été dans une autre disposition d'esprit, le comte de Caussade aurait trouvé dans ce voyage une source de plaisirs véritablement inépuisable. Savez-vous rien de plus charmant que cette vie à bord, dans un yacht à soi, dont on est le seul maître après Dieu, comme dit si bien le peuple croyant des matelots, avec le ciel bleu là-haut pour plafond. Quelle jouissance, dans cet épanouissement de sa

force, et dans ce rayonnement de sa liberté! On part quand on veut, on s'arrête où l'on veut! On est le rival de ces anciens rois de la mer, qui avaient l'immensité pour domaine. On ouvre sa poitrine aux vents du large, et l'on s'endort sous le regard ami des étoiles. Mais que pouvait donc bien faire toute cette poésie des choses, à celui dont la pensée fidèle retournait toujours en arrière, vers l'aimée, vers la seule, vers la même toujours.

Il n'en continuait pas moins, sans en dévier jamais, la route que, du bout de son compas, il avait tracée à la *Blanche-Nef*, et qui, après des escales réglées d'avance, devait le ramener en France, à l'époque même où la majorité de Mlle de Quincy donnerait à son retour un intérêt tout particulier.

Blanche, cependant, trop exclusive dans les sentiments qui l'absorbaient, ne voyait plus au monde que deux choses, et deux choses qui la navraient et la désolaient également : l'absence et le silence de son ami. L'ignorance absolue où elle était de tout ce qui le concernait devenait pour elle, avec le temps, un supplice intolérable qui finissait par avoir sur sa santé même l'influence la plus fâcheuse. Elle retomba bientôt dans cet état de langueur et de dépérissement, qui avait si fort effrayé Béatrix et Norbert, lorsqu'ils l'avaient retrouvée au couvent de Notre-Dame des Abîmes. Quant au marquis, ne voyant là qu'une sorte de punition de la désobéissance de sa fille, il ne s'affligeait point outre mesure de ce qu'il appelait une mélancolie d'un jour.

« Tu n'es vraiment pas raisonnable de te tourmenter ainsi, lui disait parfois Béatrix en l'embrassant. Tout passe dans cette vie. Les plus longues absences ont un terme; ceux qui s'en vont le plus loin finis-

sent toujours par revenir. M. de Caussade est maintenant aux trois quarts de son voyage. — Tu comptais autrefois par années; tu compteras bientôt par mois; puis par semaines... et tu n'es pas encore contente! Ah! ma pauvre chérie, console-toi, en pensant qu'il y en a beaucoup qui voudraient bien être à ta place! »

Le bon cœur de Norbert ne prenait pas moins de souci du chagrin de l'aimable créature.

« Que ne puis-je aller le chercher! lui disait-il parfois; mais je ne sais pas même où il est! La mer est grande et la barque est petite!

— Vous avez raison, mon ami, et je ne demande rien! » répondait Blanche en baissant la tête.

Sa tristesse n'en allait pas moins croissant toujours! elle en arrivait à compromettre sa santé.

« On ne meurt pas de chagrin! a dit un sceptique avec plus de malice que de vérité, à moins qu'il ne se complique d'une fluxion de poitrine ou d'une maladie de foie. »

Il n'en est pas moins exact qu'il existe un si parfait accord entre notre âme et les organes qui la desservent, que l'une ne saurait souffrir sans que les autres ne souffrent avec elle. Ce qui se passait en ce moment chez Mlle de Quincy ne le prouvait que trop clairement. Consumée par un mal secret, elle semblait dépérir de jour en jour.

« Je crois que je m'en vais, disait-elle parfois à sa tante, et ce qui m'arrive est vraiment bien étrange. Je ne souffre guère, et je m'affaiblis d'heure en heure. Je ne m'apercevrai pas que je meurs, et il pourra bien se faire qu'un de ces matins j'aie cessé de vivre.

— Est-ce bien à moi que tu oses parler ainsi? répliquait Béatrix. Mais que veux-tu que je devienne si tu t'en vas? Si tu n'as pas le courage de te défendre

contre le désespoir qui te mine, tu nous auras tuées toutes deux du même coup... est-ce là ce que tu veux?

— Oh non! tante chérie, cent fois non! Tu sais bien que je ferais tout au monde pour t'éviter un chagrin. Si je n'y réussis pas mieux, il faudra me pardonner, car ce ne sera pas ma faute. On ne fait pas tout ce que l'on veut dans cette vie!

— Qui le sait mieux que moi? répondit Béatrix, en attachant sur sa nièce un regard doux et profond.

M. de Feuardent, toujours à la recherche de ce qui pouvait mettre un intérêt, une distraction, une animation dans la vie trop monotone et trop inoccupée de sa jeune amie, l'avait abonnée à un journal qui eut tout de suite un véritable attrait pour elle.

Le *Yacht* est, en quelque sorte, le moniteur officiel de la navigation de plaisance dans tous les pays du monde. Grâce à un système de correspondance universelle, très savamment organisé, il tient ses lecteurs au courant des mouvements de tous les pavillons qui ne relèvent d'aucun gouvernement, et qui n'attendent, pour flotter au vent, la permission d'aucun ministre.

C'était avec une fiévreuse impatience que Blanche guettait chaque semaine l'arrivée de son journal; c'était avec un intérêt passionné qu'elle en parcourait les colonnes. Elle y avait trouvé plus d'une fois de précieux renseignements. Ce n'était plus que par lui qu'elle avait, de temps en temps, des nouvelles du cher absent. A diverses reprises il avait signalé les départs et les arrivées de la *Blanche-Nef* sur divers points de son parcours.

« Je sais qu'il vit, se disait-elle alors; cela seul est déjà une consolation; mais pourtant, ne savoir que cela, ce n'est vraiment pas assez! »

Il arriva qu'une semaine le *Yacht* fut en retard d'un jour. C'était la première fois qu'il se rendait coupable d'une aussi flagrante inexactitude. Malgré elle, Blanche en fut troublée, et un pressentiment secret l'agita. Aussi, quand le facteur l'apporta le lendemain, elle s'en empara avec une sorte d'impatience nerveuse et l'emporta au fond du parc, pour le lire à son aise, dans une grotte de rocaille qui était pour elle une retraite favorite, où personne n'était jamais venu troubler sa solitude et son recueillement.

Quand, une heure plus tard, Béatrix, inquiète de ne la point voir revenir, après l'avoir demandée en vain aux domestiques de la maison et aux échos d'alentour, eut l'idée de venir la chercher jusque-là, elle la trouva évanouie, renversée au pied du banc qui occupait le fond de la grotte, le front ouvert par une légère fente qu'indiquait un mince filet de sang rouge, allant se perdre à la racine des cheveux dont la soie blonde se teignait çà et là de quelques gouttes vermeilles. Le journal gisait à ses pieds, tout ouvert.

« Ah! la malheureuse! que lui est-il arrivé! »

Telle fut l'exclamation qui s'échappa de la gorge serrée par l'angoisse de la pauvre tante Béatrix. Elle s'était jetée sur sa nièce, l'avait relevée avec des précautions infinies, et lui prodiguait, avec les noms les plus tendres et les caresses les plus douces, les soins les plus empressés. Mais tout avait été inutile jusque-là, et rien ne semblait devoir rappeler à elle-même Blanche insensible et muette.

Béatrix commençait à craindre la plus terrible des catastrophes, quand la jeune fille donna enfin les premiers signes d'une sensibilité renaissante. Ce fut tout d'abord un léger battement des cils palpitant sur la joue; puis deux lèvres pâles qui s'entr'ouvrirent, lais-

sant passer un souffle court, oppressé, inégal, mais qui indiquait du moins le retour à la vie. Enfin, la paupière soulevée laissa voir l'humide éclat du regard, cherchant de nouveau la lumière.

Silencieuse, haletante, frappant de petits coups dans les mains moites qu'elle tenait entre les siennes, Béatrix demeurait immobile aux pieds de sa nièce, épiant évidemment tous ces symptômes.

Tout à coup Blanche la reconnut, se dressa sur son séant, porta à son front une main égarée, agitée de tremblements convulsifs, puis, se jetant violemment sur la poitrine de Béatrix avec un cri et des torrents de larmes :

« Il est mort ! il est mort ! »

Ce fut tout. L'étreinte de ses bras se dénoua, et ils retombèrent inertes le long de son corps. L'œil hagard prit une fixité effrayante, cherchant au loin dans l'espace quelque chose ou quelqu'un que personne ne voyait.

« Allons, mon enfant ! Allons, ma chérie ! reviens à toi, je t'en prie... tu me fais peur, tu sais! répétait Béatrix avec une sorte d'inconscience. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, tout ce que tu me dis là ? Tu as fait un mauvais rêve, voilà tout ! Maintenant, réveille-toi et parle-moi avec confiance... comme autrefois, dis-moi tout ! »

Blanche se redressa, et, rigide et pâle comme une morte, d'une voix qui semblait venir de l'autre côté de la tombe :

« Lis ! » dit-elle, en montrant du doigt le journal tout ouvert sur le sol à ses pieds.

Béatrix prit la feuille tombée, et, à la place froissée par la main de la jeune fille, au moment où elle s'était évanouie, elle put lire :

« Il nous arrive de la Pointe-à-Pitre une dépêche lamentable. Un cyclone terrible a ravagé lundi et mardi ces reines charmantes de l'Océan qui s'appellent les Antilles. Ce redoutable fléau, dont nos plus belles colonies sont souvent les victimes, n'a pas seulement détruit nos plantations, anéanti nos récoltes, renversé nos maisons, et semé sur son passage la désolation et la mort. Les sinistres en mer, dont il a été la cause, sont plus déplorables encore. On ne connaît pas — peut-être ne connaîtra-t-on jamais — le nombre des navires perdus corps et biens dans cette tourmente. Parmi ceux que l'on ne reverra plus, et dont la liste serait malheureusement trop longue, on cite en première ligne l'équipage tout entier de la *Blanche-Nef*, ce joli yacht qui avait fait l'admiration de tous les amateurs de notre ville, et dont le maître, M. le comte de Caussade, jeune, riche et plein d'avenir, passait pour le représentant le plus parfait de l'élégance, de la courtoisie et de la bonne grâce françaises.

« Une circonstance particulière est bien faite pour redoubler encore les regrets de tous. La *Blanche-Nef* se préparait à rentrer en France après le plus magnifique voyage d'exploration qu'ait jamais accompli un simple particulier. Les Antilles devaient être une de ses dernières stations océaniennes. La veille du jour où il allait quitter notre port, M. de Caussade nous disait à nous-même que des motifs puissants et sacrés le rappelaient en France, et qu'il y retournait directement. Et c'est le moment que la destinée cruelle a choisi pour le frapper, en pleine vie, en pleine jeunesse, au milieu de ses plus souriantes espérances. Nous manquons encore, ou, pour mieux dire, tout le monde manque de détails précis. Tout ce que l'on sait

c'est que la trombe marine s'est formée à quatre lieues environ de nos côtes, et par un temps magnifique qui ne permettait pas de la prévoir. Elle a, du même coup, en même temps que la *Blanche-Nef*, assailli cinq ou six embarcations de plaisance, qui venaient de quitter notre port : l'*Albatros*, portant les couleurs d'un gentilhomme breton, M. le comte de Kerven; la *Gaviota*, au fils du duc de Sierra-Neveda; l'*Érin*, à lord Killarney; *Vera*, au prince Labanoff; *Ischl*, au baron d'Avensleben, et l'*Éros*, au baron Arthur de Rothschild.

« Après un magnifique départ, ces yachts, qui naviguaient de conserve avant de prendre chacun sa direction particulière, ont été surpris par la tempête qui a fondu sur eux, en les enveloppant, comme dans un filet. Ils ont dû sombrer misérablement. Le cyclone était, paraît-il, d'une puissance irrésistible.

« Seul l'*Éros* a pu rentrer au port grâce à sa construction supérieure, à la vaillance et à l'habileté de son équipage, grâce aussi à cette circonstance qu'étant parti un peu après les autres, il a été moins engagé qu'eux dans l'effroyable tourbillon. Les matelots de l'*Éros* assurent que la *Blanche-Nef*, au lieu de fuir devant la tempête, comme les autres yachts ses compagnons de danger ont songé à le faire, inutilement d'ailleurs, a piqué droit au monstre avec une témérité folle, et pénétré au milieu du cyclone, comme pour y chercher un héroïque trépas. La mer n'est-elle point le plus beau tombeau du marin! »

Lorsque Béatrix eut terminé la lecture de ce lugubre fait-divers elle embrassa la jeune fille, longuement, silencieusement.

« Tu vois bien que tout est fini! » dit Blanche avec un sanglot.

Béatrix était si convaincue que sa nièce avait raison qu'elle n'essaya même pas de lui offrir d'inutiles et vaines consolations. Elle sentait bien que ce qu'elle avait de mieux à faire c'était de pleurer avec elle. Dans ces grandes douleurs, qui brisent tout une existence, les larmes seules nous apportent quelque soulagement. Elles coulent de nos yeux comme le sang de nos blessures.

Il y avait, du reste, chez Blanche de Quincy, malgré l'exaltation ordinaire de son âme, une vue des choses si nette, si claire et si précise que ceux qui la connaissaient un peu savaient bien qu'elle n'était pas femme à se payer de mots. Sortie maintenant du premier paroxysme de son désespoir, elle appréciait froidement la situation et la jugeait désespérée. Elle entra donc bientôt dans cette seconde période de la souffrance où la douleur devient calme à force d'être profonde. Béatrix, qui connaissait les sentiments religieux dont cette belle âme pure était remplie, essaya de faire vibrer en elle cette corde intime qui rend parfois des sons d'une si pénétrante douceur qu'ils endorment nos souffrances, au moins pour un moment.

« Le malheur, lui dit-elle, est le lot de toute créature humaine. Il faut nous résigner à la volonté de Dieu, et bénir sa main, alors même qu'elle nous frappe.

— Je ne la maudis pas, répondit Blanche; mais aujourd'hui c'est tout ce que je puis faire, Ne me demande pas davantage ! Ah ! elle me frappe durement, cette main divine! C'est pourquoi, ajouta la fille du marquis avec une âpre ironie, je serais tentée de l'appeler une main paternelle. Le coup a été rude, et j'ai cru qu'il m'avait tuée... Je vois bien mainte-

nant que l'on ne meurt pas de douleur... puisque je vis! »

Tout cela fut dit d'une façon étrange, comme si Mlle de Quincy eut parlé d'une autre et non pas d'elle-même. Cette froideur surprit Béatrix et en même temps l'effraya. Elle eut mieux aimé des transports et des cris. Blanche, avec sa finesse de femme, comprit ce qui se passait en elle, et lui serrant la main :

« Je vois bien que je t'étonne, lui dit-elle avec douceur. C'est que tu ne me connais pas encore tout à fait, ma bonne petite tante! Je souffre beaucoup, je le reconnais... mais, quoique je sois encore bien jeune, quelque chose me dit que je n'aurai pas longtemps à souffrir. Vois-tu bien! celui qui est parti emporte ma vie avec lui. »

Et comme Béatrix lui jeta un regard effaré, plein de questions muettes, mais profondément anxieuses :

« Oh! non! ne crains rien! cela, jamais! Je ne le voudrais pas... à cause de toi... et parce que ce serait un crime! A quoi bon, d'ailleurs! Est-ce que l'on ne meurt pas bien toute seule?... Tu me parlais tout à l'heure de la bonté de Dieu! Sais-tu comment elle se manifeste surtout?

— Non! je ne sais pas! répondit la vieille fille avec une certaine naïveté.

— Eh bien! c'est en abrégeant les épreuves que sa sévérité nous impose... et je crois que c'est une grâce qu'il me fera bientôt.

— Que veux-tu dire? murmura Béatrix, qui lui prit les deux mains, l'attira jusqu'à elle avec une certaine violence, et plongea dans ses yeux, comme si elle voulait aller jusqu'au fond de son âme.

— Je veux dire... Oh! ne t'afflige pas, mais, si tu m'aimes véritablement, réjouis-toi plutôt! Je veux dire

que je me sens atteinte aux sources mêmes de la vie, et que j'aurai bientôt terminé mon pèlerinage sur cette terre, où je n'ai fait que pleurer !

— Ah ! cruelle enfant ! peux-tu bien parler ainsi à celle qui te chérit, à celle qui a failli mourir d'une simple séparation, et que ta mort tuerait !

— Il ne faut pas aimer tant que cela ; tu vois bien le mal que cela fait ! » reprit Blanche avec un pâle sourire d'ange malheureux.

Elles restèrent ainsi quelques instants l'une près de l'autre sans parler, la main dans la main. Malgré son énergie et son courage, Blanche se sentait maintenant en proie à une sorte d'abattement moral et de prostration physique, qui devaient, en se prolongeant, arriver à cet anéantissement de sa personnalité, au fond duquel les misérables humains trouvent enfin le repos avec l'oubli.

Cependant les soins de Béatrix, aussi intelligents qu'ils étaient dévoués, luttèrent, non sans succès, contre ce premier accès de désespoir, et lorsqu'il fallut, un peu avant l'heure du dîner, rentrer au château, Blanche était redevenue assez maîtresse d'elle-même ; ses larmes étaient séchées et seule la pâleur de son visage laissait soupçonner les émotions terribles qui venaient de bouleverser son âme.

« Allons-nous montrer ce journal à ton père ? lui demanda Béatrix.

— Non ! car je ne pourrais pas lui pardonner sa joie.

— Et à Norbert ?

— Oui, car il pleurera avec nous. »

XXXVII

Le marquis et les deux femmes dînèrent seuls ce jour-là dans cette vaste salle à manger où quarante convives pouvaient tenir à l'aise.

Ils sont singulièrement tristes ces repas de famille dont la confiance et la cordialité sont bannies; où chacun a son secret qu'il dérobe aux autres; où il faut veiller sur sa parole, sur ses regards... presque sur sa pensée. Le dîner fut lugubre au château des Aiglons. Au chagrin trop visible de Blanche son père conclut qu'elle avait reçu — n'importe par quelle voie — des nouvelles de celui de qui lui venaient maintenant toutes ses joies et toutes ses douleurs, et que ces nouvelles étaient fâcheuses. Mais il n'eut garde de faire la moindre allusion à cette découverte. On peut dire qu'il vivait près de sa fille, mais non pas avec elle; leurs âmes étaient maintenant complètement séparées.

Cette première nuit de deuil fut véritablement terrible pour Mlle de Quincy. Les ténèbres sont fatales à ceux qui souffrent. Elles nous désarment, elles paralysent toutes nos forces de résistance, et se font les complices de nos douleurs. Quand Béatrix entra chez sa nièce le lendemain matin, elle la trouva changée comme au sortir d'une longue maladie.

« Tu ne veux donc pas avoir un peu plus de raison? lui dit-elle, en l'embrassant tendrement.

— J'en ai beaucoup, au contraire, répondit-elle, et je n'ai jamais jeté sur les choses un regard plus calme ni plus clair. J'ai vécu peu de jours — et ces jours m'ont été souvent bien amers — eh! cependant, je ne me suis jamais plainte!

— Parce que tu es une nature vaillante! mais crois-tu donc que je ne sache point dans quelles angoisses tu te débats, et t'imagines-tu que je puisse te voir souffrir sans partager tes tourments? »

Ce jour-là, M. de Feuardent vint déjeuner aux Aiglons. Lui aussi était un de ces perspicaces qui savent deviner l'énigme d'un visage féminin, et voir les âmes à travers les masques. Il n'était pas depuis cinq minutes dans la maison, qu'il savait déjà qu'il y avait de l'orage dans l'air — mais il ne savait pas encore de quel côté soufflait le vent.

« Que se passe-t-il donc ici? demanda-t-il à Béatrix avec une certaine vivacité.

— Nous sommes très inquiètes! répondit la pauvre femme.

— Il est mort, dit à son tour Mlle de Quincy, sans pouvoir contenir un sanglot qui brisa sa poitrine.

— Eh! grand Dieu! que dis-tu là? Mort! lui? Mais comment? Où? quand? qui te l'a dit?... explique-moi donc!

— Prenez et lisez! »

Et, tout en parlant ainsi, Blanche tira de sa poitrine l'article du *Yacht* et le lui donna.

A l'instant même le père de Blanche rentrait au salon, et il put saisir tous les détails de cette petite scène. Norbert, qui ne voulut point avoir l'air de se cacher de lui, déplia le journal, lut tranquillement l'article, sans rien laisser voir de ses impressions, et le rendit à la jeune fille. Il resta, pendant tout le déjeuner, assez maître de lui pour ne pas laisser soupçonner

qu'il était le confident d'un aussi terrible secret.

« Ce que j'ignore, il le sait.... Mais si les femmes se taisent l'homme parlera, se dit le marquis avec une certaine assurance. Il suffit que je tienne un moment Norbert en tête-à-tête pour lui faire dire tout ce que je veux apprendre. »

Mlle de Quincy comprenait trop bien qu'elle n'avait pas le droit de pleurer son cher mort devant tout le monde; elle fit donc un héroïque effort pour refouler ses larmes. Mais son front pâle, ses pommettes ardentes, et ses yeux brûlés par la fièvre ne révélaient que trop le trouble d'une âme bouleversée jusque dans ses plus intimes profondeurs.

« Cela va mal pour les amoureux! » se dit le marquis, que ces infortunes laissaient, d'ailleurs, assez indifférent.

Et, s'adressant à son ami :

« Veux-tu, lui dit-il, venir avec moi tuer des lapins dans la garenne blanche? Avec un soleil comme celui-ci, ils ne vont pas rester dans leurs trous.

— Grand merci! J'ai dans l'épaule un rhumatisme qui m'empêcherait de mettre au droit. Ce n'est pas le cas de jouer au Nemrod. Je vais rester à filer aux pieds de ces dames.

— Le parfait amour? soit! fit le marquis avec une certaine ironie. Mais alors, j'entends qu'elles te gardent à dîner. Je veux boire une bouteille de vin d'Arbois, et ce n'est pas dans ma maison que je trouverai quelqu'un pour me tenir tête. Ma fille et ma sœur ont maintenant l'habitude de mettre leur bonnet de nuit dès le matin, et quand nous sommes entre nous nous avons l'air de revenir d'un enterrement.

— Soit! à ce soir, et bonne chance! »

Quand les chasseurs eurent disparu, au détour de

l'avenue, Norbert revint aux deux femmes, assises en face l'une de l'autre, dans l'embrasure profonde d'une immense fenêtre, leur ouvrage sur leurs genoux, et ne travaillant pas, comme il arrive souvent à celles dont la tête est trop occupée pour que leurs mains ne restent pas oisives......

« Voyons, mes pauvres chéries, leur dit-il avec une compatissante bonté, ne vous mettez donc pas ainsi la tête à l'envers pour une dépêche qui sera peut-être démentie demain... Un article de journal n'est pas un article de foi!

— Vous nous avez dit vous-même que le *Yacht* était très sérieux et très bien informé!

— Sans doute! mais il y a loin des Antilles en France. Un mot peut s'égarer en route, et changer le sens de toute une dépêche. Personne, d'ailleurs, n'a vu sombrer la *Blanche-Nef;* personne n'a retrouvé ses débris.

On doit douter, tant que l'on n'a pas de certitudes, et le doute, c'est encore de l'espoir! Le journal prétend que l'on n'a pas revu la *Blanche-Nef* après la tourmente... Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? L'océan est plus grand que l'étang des Aiglons! Si, comme la chose est probable, le yacht de Caussade a fui devant cette horrible tempête, il s'en est allé au loin dans l'espace. La mer, c'est l'infini!

— Dieu vous entende! mais vous conviendrez bien avec moi qu'après avoir échappé à un tel péril, c'est bien le moins qu'il vous envoie une lettre ou même une dépêche.... Cela va vite une dépêche: une étincelle ne met pas une minute à traverser le monde. Son télégramme devrait déjà être ici!

— Il ne se doute pas que nous avons été informés de ce sinistre lointain, et il n'a même pas le soupçon

des inquiétudes qu'il devrait calmer. Mais ce qu'il ne peut pas faire, je le ferai, moi !

— Vous, mon ami ! Eh ! comment ?

— C'est bien simple ! j'ai des connaissances dans différents ports de mer.... à Marseille, au Havre, à Bordeaux !.. Ce sont des négociants ou des consuls, en mesure d'être informés de tout ce qui se passe sur tous les points du monde maritime. Eh bien ! aujourd'hui même, je vais leur écrire que j'ai le plus grand intérêt à recevoir dans le plus bref délai des nouvelles de la *Blanche-Nef*, et les prier d'en demander immédiatement à tous leurs correspondants et de me les transmettre aussitôt reçues. Puis-je faire mieux ?

— Non, mon ami ! Vous êtes vraiment ce qu'il y a de meilleur au monde !

— Eh bien ! à ton tour, accorde-moi une grâce !

— Laquelle ?

— Demande crédit à ton chagrin, et ne t'abandonne à tes larmes que le jour où je t'aurai dit : « C'est maintenant qu'il faut pleurer ! » Et alors, ma pauvre âme, nous pleurerons ensemble !

— Oh ! que c'est bon, la bonté ! » dit Blanche, en tendant les deux mains à M. de Feuardent.

A partir de ce moment Mlle de Quincy vécut dans l'attente des nouvelles promises. Les bonnes paroles de Norbert lui avaient rendu quelque courage. C'est un des plus heureux privilèges de la jeunesse que d'être prompte à l'espérance. Mais la lettre attendue, la lettre qui l'aurait sauvée, ne vint pas, et cette vierge des fidèles amours tomba dans une langueur qui semblait sans remède, comme elle était sans cause apparente. Il est des femmes nées pour la tendresse ; qui en vivent... et qui meurent quand elles ont perdu l'être cher qui en était l'objet.

Le changement fut tout à la fois si rapide et si visible que tout le monde le remarqua. Le marquis lui même, bien que la sensibilité ne fût pas sa qualité dominante, ne put se défendre d'une certaine inquiétude.

« Je ne suis pas content de ma fille! dit-il un jour à M. de Feuardent; te doutes-tu de ce qu'elle peut bien avoir? Je ne puis pas le lui demander, moi! elle ne me le dirait pas! Depuis le jour où ce maudit Caussade est entré dans la maison, nous vivons, Blanche et moi, sur un pied de guerre déclarée — la plus déplorable de toutes les guerres — la guerre sacrilège, la guerre du sang contre le sang... Je ne suis plus son père... elle n'est plus mon enfant... Mais, pourtant, crois-le bien! je ne voudrais pas la voir mourir! Si tu connais un remède à ses maux, dis-le-moi! toi qui m'as remplacé dans sa confiance... et peut-être dans son affection. »

Ces dernières paroles furent prononcées avec quelque tristesse, mais avec plus d'amertume encore.

« Tout cela est peut-être un peu de ta faute! répondit M. de Feuardent, avec beaucoup de gravité. Il y a longtemps que je souffre, pour ma part, en voyant que tu comprenais si peu l'exquise créature que le destin t'avait confiée. Elle est adorable, cette pauvre Blanche, et elle ne demandait qu'à aimer....

— Les autres! interrompit le marquis avec une soudaine violence.

— Non! toi d'abord.... si tu l'avais voulu! Mais ce n'est plus l'heure des récriminations et des reproches... Que veux-tu dire à une enfant qui souffre et qui pleure! Blanche est malade... elle est malade d'inquiétude et de chagrin... Elle a reçu de mauvaises nouvelles...

— Eh! par qui les a-t-elle reçues? demanda le père de famille, dont l'œil flamboya.

— Oh! pas par moi! tu peux en être sûr! Je tiens trop à lui épargner jusqu'à l'ombre d'un chagrin... Mais les journaux sont moins discrets que moi!

— Eh! que disent ces bavards?

— S'il faut les en croire, la *Blanche-Nef*, qui portait le pavillon de M. de Caussade, a été assaillie par un cyclone dans la mer des Antilles, et l'on ajoute qu'elle aurait péri, corps et biens. »

Un frémissement de ses lèvres minces indiqua chez le marquis une assez vive émotion.

« Si la nouvelle se confirme, murmura-t-il, comme en se parlant à lui-même, il ne manquera pas de gens pour voir là un châtiment de Dieu.

— Ne mêlons pas Dieu à ces sortes d'affaires! répliqua le baron de sa voix grave et profonde. Personne ne peut savoir la part de responsabilité qu'il attribuera à chacun de nous.... Mais laissons ces choses, qui sont hors de notre portée, et allons au plus pressé. Malade depuis longtemps et profondément atteinte, ta fille est aujourd'hui en danger; si tu ne le vois pas, tu m'étonnes; car tu es le seul à ne pas le voir. Mais je t'avertis qu'il ne te reste pas un jour à perdre pour prendre les mesures exigées par la situation.

— Mais, à ton avis, quelles sont ces mesures? demanda le marquis, un peu troublé par une communication aussi grave.

— La première c'est une consultation de médecins. Elle est urgente : elle s'impose. Tu sais que je suis très lié avec le docteur Lambert, notre ancien copain au lycée, et aujourd'hui le premier médecin de Besançon. Comme diagnostic, il est à la hauteur des maîtres les plus éminents de la science. Il s'adjoindra, sur ta demande, deux ou trois confrères. Ils examineront Blanche avec soin, et, quand ils se seront

prononcés, nous nous conformerons à leurs prescriptions.

— C'est très bien ! répliqua le marquis; il ne sera pas dit que j'aurai rien négligé pour sauver ma fille. Je vais prévenir Béatrix que nous partirons demain pour Besançon. »

La tante au cœur de mère, dévorée de mortelles inquiétudes, approuva cette détermination, qu'elle n'avait pas osé provoquer. Elle n'eut plus, à dater de ce moment, qu'une seule et unique pensée, ce fut de préparer sa nièce au voyage, et de la familiariser avec l'idée de subir, pendant plus ou moins de temps, l'examen de deux ou trois bonshommes ennuyeux.

Elle n'eut pas grand'peine à la persuader. La pauvre créature était toute prête à laisser dire et à laisser faire. Elle était maintenant indifférente à toute chose; à présent, hélas! la vie était sans prix pour elle, et la mort sans terreur.

« Tu sais bien, bonne petite tante, dit-elle à Béatrix, que je ferai tout ce que tu voudras — mais je sais bien aussi, moi, que tout ce que vous ferez est inutile... Je me sens perdue!

— Blanche !

— Quand faut-il partir?

— Mais le plus tôt possible, ma chérie! demain, par exemple!

— Soit! demain!

— Tu sais que M. de Feuardent nous accompagne.

— Oh! le bon grand cœur! comme je le reconnais bien là! Il comprend qu'il ne m'aura pas bien longtemps, et il ne veut rien perdre de sa petite amie!

— Tais-toi, méchante! dit Béatrix, qui se détourna pour cacher une larme; tu sais bien que ce n'est pas vrai, tout cela! et tu oublies le mal que tu me fais en

parlant ainsi. Allons! repose-toi toute cette après-midi; il te faudra des forces pour le voyage de demain, qui sera long! »

La consultation fut très bien donnée — par des gens sachant leur métier, et le faisant bien, sans pédantisme ni vain appareil. Le résultat, communiqué à la famille, fut officiellement rassurant. Aucun organe essentiel n'était attaqué, chez la jeune et intéressante malade. Mais on constatait un affaiblissement général de toute la personne, et une sorte de torpeur envahissante, à laquelle il fallait s'opposer par une énergie morale de tous les instants, et une hygiène préventive, qui ne devait se relâcher dans aucune circonstance, ni sous aucun prétexte.

Il fut décidé que l'on partirait sur-le-champ pour le Midi.

« Quelles toilettes veux-tu que je t'emporte? demanda Béatrix à sa nièce.

— Un grand drap tout blanc, en fine batiste! » répondit la jeune fille, qui jeta à sa tante un regard profond.

Huit jours plus tard, Blanche et Béatrix, le marquis des Aiglons et le baron de Feuardent étaient installés à Fréjus dans cette belle villa des Jasmins, où la pauvre enfant allait retrouver de si doux et de si poignants souvenirs.

L'animation du voyage, le changement de ciel, la nouveauté du séjour, tout sembla s'arranger pour rendre à la jeune malade une animation que l'on n'espérait plus revoir jamais chez elle, et qui, pour un moment, ralluma l'espérance chez ceux qui l'entouraient. Excepté elle, tout le monde s'y trompa. Mais, chez personne, l'illusion ne fut de longue durée. Le déclin fatal s'accentua bientôt, de façon à faire

craindre une catastrophe prochaine. Quelques praticiens illustres, qui se trouvaient en villégiature hivernale à Nice, à Cannes ou à Menton, furent appelés auprès d'elle, et se déclarèrent impuissants à vaincre cette maladie insaisissable, et dont la cause leur échappait.

« Il lui faudrait du bonheur! dit au baron Norbert le plus autorisé d'entre eux; mais c'est une prescription que nous ne formulons jamais sur nos ordonnances, parce que nous ne saurions point par quelle pharmacie la faire exécuter. Ce remède-là ne se vend nulle part! »

Blanche, cependant, suivait avec une docilité indifférente tous les traitements que l'on proposait, et, avec une bonne grâce dont sa tante lui savait un gré infini, elle se soumettait à toutes les expériences que l'on voulait tenter sur sa personne. On pouvait dire d'elle, comme on l'a dit d'une grande princesse, fauchée aussi dans sa fleur, qu'elle était douce envers la mort, comme elle avait été douce envers la vie.

Cependant elle ne parvenait pas toujours à dissimuler un sentiment de lassitude qui s'emparait d'elle peu à peu.

« Est-ce que l'on ne pourrait pas me laisser un peu de repos? disait-elle alors à Béatrix; puisque vous savez bien tous qu'il n'y a pas de remède à mon mal, ce serait bien à vous de me laisser partir en paix.

— Folle! est-ce que l'on ne guérit pas de tout à ton âge? reprenait l'aimable femme; seulement, pour guérir, il faut vouloir... et tu ne veux pas, méchante! »

Blanche pensait toujours à M. de Caussade; mais elle n'en parlait jamais. Cependant elle faisait des calculs; elle supputait des dates.

« Sans ce terrible accident, se disait-elle parfois, il

serait sur le point de revenir, et moi sur le point d'être libre puisque je vais être majeure ! Hélas ! à quoi bon. puisque nous ne sommes plus là ni l'un ni l'autre, moi, pour lui prouver que j'ai été une amie constante et fidèle, l'attendant et me gardant à lui; lui, pour me dire qu'il m'aime toujours et qu'il n'aime que moi ? »

La pensée qu'en perdant la vie elle ne le perdait point, mais qu'elle allait le retrouver dans un monde meilleur, au sein de l'immuable éternité, où l'on ne connaît plus ni les séparations ni les adieux ; cette pensée ôtait pour elle tout arrière-goût d'amertume à la mort. Elle étonnait tout le monde autour d'elle par un calme et une sérénité qui donnaient parfois à son beau visage je ne sais quel rayonnement d'auréole.

« Tu n'aurais donc pas de chagrin à nous quitter? lui disait parfois Béatrix, qui, dans l'égoïsme de sa tendresse jalouse, aurait voulu la voir plus malheureuse.

— Pourquoi me dis-tu cela? Ne sais-tu pas que je vous aime beaucoup ? toi, d'abord, chère petite tante, si tendre, si bonne, si dévouée... et, après toi, Norbert, le meilleur des amis...

— Et ton père !

— Oh ! mon père ! fit-elle après un moment de réflexion, je prie Dieu de lui pardonner, comme je lui pardonne notre mort à Jacques et à moi, car c'est bien lui qui nous a tués... et tu le sais bien ! »

Bien qu'elle la sût forte et courageuse, sa tante n'en faisait pas moins tous ses efforts pour entretenir en elle ces illusions bienfaisantes qui voilent la mort aux mourants.

Cependant, lorsqu'elle crut que l'heure approchait,

un scrupule survint à cette âme religieuse. Elle ne voulut point que ce moment terrible, même pour les plus purs et les meilleurs, vînt surprendre la chère aimée sans qu'elle eût eu le temps de songer à cette réconciliation suprême de la créature avec son Créateur, qui fait la mort bénie, et la vie pardonnée.

Elle s'en ouvrit au baron, car le père de Blanche, bourrelé peut-être par le remords, ne se mêlait de rien, et, vivant à l'écart des siens, semblait abdiquer ses pleins pouvoirs en d'autres mains.

« Je ne suis pas un impie, grommela Norbert entre ses dents ; je fais ma prière matin et soir, et je crois qu'après cette vie, si souvent misérable, il y en a une autre, je ne sais pas où, meilleure pour les bons, et pire pour les méchants ! Mais qu'est-ce que cette pauvre âme sans tache peut donc bien avoir à se reprocher, pour que nous ayons rien à craindre pour elle ? Les anges l'accueilleront comme une jeune sœur, et le bon Dieu la baisera au front comme sa fille !

— Je le crois ! mais pourtant je crois aussi qu'une petite absolution ne lui ferait pas de mal et me ferait du bien ! répliqua la pieuse Béatrix.

— Il ne manque point de prêtre ici pour la lui donner, et j'irai vous en chercher un quand vous voudrez. Avez-vous fait votre choix ?

— Le choix est inutile, car ils sont tous bons. Il en est un, pourtant, que je préfère aux autres, par cette seule raison qu'il n'est pas un inconnu pour Blanche. Elle l'a entendu prêcher, et sa parole l'a charmée. Nous l'avons rencontré en ville plusieurs fois, et sa personne m'a paru sympathique à notre chère enfant. Je suis certaine que si l'heure suprême doit sonner pour elle, celui à qui je pense saura trouver dans son grand cœur et dans sa haute intelligence les paroles

qui enchantent la douleur et qui enlèvent son amertume à la mort même. Vous irez le chercher, mon ami. Ce sera le dernier service que vous aurez rendu à celle que vous aussi, mon pauvre Norbert, vous avez bien aimée. »

XXXVIII

Le lendemain, vers midi, Blanche était étendue sur son lit virginal. Béatrix lui avait fait une de ces toilettes qui rendent plus touchantes les grâces des jeunes filles que la mort va prendre, et qui semblent vouloir éclairer d'un dernier rayon leur passage sur une terre, indigne de les garder plus longtemps. Elle avait relevé sur son front la belle chevelure blonde que tant de regards avaient adorée, et fixé la blanche robe de nuit à son cou par un nœud rose, qui rendait à son visage, d'une pâleur d'albâtre, comme un reflet de l'incarnat de la vie. La douceur d'une matinée printanière, tout ensoleillée, avait permis de laisser ouvertes les larges fenêtres, par lesquelles on voyait, tout près, les arbres en fleurs du jardin, et, plus loin, les horizons bleus de la mer, à laquelle parfois la malade jetait un regard de reproche silencieux, parce qu'elle lui avait pris tout ce qu'elle aimait: parce qu'elle mourait, victime de ses inconscientes fureurs.

Un homme entra.

Sous le large manteau noir qui le drapait noblement, il portait avec une suprême aisance la robe blanche des Dominicains. Mlle de Quincy le reconnut tout de suite. C'était bien lui qu'elle avait entendu dans une conférence qu'il avait faite pour les femmes,

l'hiver précédent, dans l'église de Fréjus. Comme il arrive souvent aux prêtres — plus souvent aux moines — quand ils parlent devant les femmes et pour elles, son discours avait glissé naturellement vers les sentiments tendres; l'amour de Dieu, par une pente insensible, l'avait conduit jusqu'à l'amour de l'homme, et, pour peindre le plus doux, et, en même temps, le plus impérieux de nos sentiments, il avait trouvé des mots heureux, intimes, pénétrants, qui lui avaient gagné plus d'un cœur. Celui de Blanche fut, à coup sûr, une de ses plus belles conquêtes. Mlle de Quincy était alors dans toute la ferveur de sa tendresse pour M. de Caussade, et son souvenir avait associé plus d'une fois son amour et celui qui parlait si bien de l'amour. Souvent elle avait revu dans sa pensée ce profil austère, ce front large et dominateur, ceint d'une mince couronne de cheveux bruns, rappelant la couronne d'épines qui fut le diadème sanglant du Christ sur la croix; ces yeux pleins d'un feu sombre, et cette bouche arquée, vivante et vibrante, qui semblait avoir été touchée tour à tour par le charbon ardent d'Isaïe, tant il y avait de feu dans le jet de sa parole, et caressée par les abeilles de Platon, tant il y avait dans sa phrase de douceur et d'harmonie.

Ce fut un vrai bonheur pour Mlle de Quincy que de retrouver un pareil homme, à cette heure de la crise suprême, où les plus forts d'entre nous ont tant besoin d'appui et de consolation. Elle comprit tout de suite que les confidences de son cœur allaient tomber dans un cœur ami.

Quant au prêtre, il ne se rappelait point avoir jamais vu celle qui le faisait appeler. Perdue au pied de la chaire, dans la foule où il ne reconnaissait per-

sonne, elle n'avait point attiré son attention plus qu'aucune autre. Pour lui c'était une inconnue. Mais elle souffrait; mais elle allait mourir! C'en était assez pour qu'il se sentît rempli déjà de cette ineffable et pure tendresse, qui n'a rien d'humain, et qui fait que le prêtre, n'appartenant plus qu'à son Dieu, n'aime la créature qu'à travers le Créateur — sans doute comme on aime au ciel.

Il lui suffit d'un coup d'œil pour voir que la pauvre enfant était condamnée par les hommes, et qu'elle le savait. C'était pour lui une raison de plus de mettre dans son abord tout ce qu'il avait dans l'âme de douceur et d'onction.

« Comment vous trouvez-vous, mon enfant? lui demanda-t-il, de cette voix d'or qui semblait une caresse pour le cœur comme pour l'oreille.

— Bien mal, mon père, puisque j'ai osé vous prier de venir à moi.

— Vous avez bien fait, ma chère fille, répliqua le moine qui prit la main brûlante de la malade, et la garda un instant dans les siennes. Le premier devoir de mon ministère, c'est d'apporter la consolation à ceux qui souffrent. La vie de toute créature est entre les mains de Dieu, et tant que ce maître de nos destinées n'a pas rappelé à lui l'âme qu'il a faite à son image, l'espérance, qui est une vertu, ne nous est pas seulement permise, elle nous est ordonnée. Cependant, comme vous vous sentez bien souffrante, peut-être éprouverez-vous quelque bonheur à faire votre paix avec le ciel. Les meilleurs d'entre nous ne l'ont que trop offensé, et la joie qui suit nos réconciliations avec le père qui est là-haut est à coup sûr une des plus grandes consolations qu'il nous soit donné de goûter en ce monde; voulez-vous la connaître?

— Je ne souhaite rien davantage en ce moment, » répondit Blanche, dont la tête accablée s'inclina sur sa poitrine.

L'homme de Dieu regarda Béatrix, qui se leva, prit la main de Norbert, et, malgré une sourde résistance de celui-ci, qui ne voulait point qu'on lui volât les dernières minutes d'une vie dont les instants étaient comptés, elle l'emmena.

Le moine et la mourante restèrent seuls.

« Vous êtes jeune, mon enfant, dit le prêtre, et à votre âge la vie est belle, pleine d'espérance et de sourires. Êtes-vous résignée à la volonté de Dieu, qui vous la redemande, après vous l'avoir donnée?

— Oui, mon père; mais je vous avoue que ma résignation est sans mérite; car j'ai perdu celui qui donnait pour moi tout son prix à cette vie, et, lui parti, elle n'est plus à mes yeux qu'un voyage pour aller le rejoindre.

— Le Dieu des chrétiens est un Dieu jaloux, ma chère fille, et il vous punit peut-être d'avoir donné à une créature un amour si grand qu'il ne devait appartenir qu'à lui seul.

— Si c'est une faute, je suis bien forcée d'avouer que je l'ai commise; car cet amour exclusif et sans partage me donnait à lui tout entière. Je n'avais qu'un désir, et je ne formais qu'un vœu : être sa femme, devant Dieu et devant les hommes... dans le temps et dans l'éternité... à toujours et à jamais... Oui, je l'ai bien aimé... trop peut-être! Mais voyez ma misère... même à cette heure, où une vie nouvelle va commencer pour moi, je ne puis ni m'en accuser ni m'en repentir... car j'adore mon péché.

— Ceci s'appelle l'impénitence finale, dit le moine, avec un léger hochement de tête. Mais j'avoue pour-

tant que la faute est moins grande, puisque l'objet de cet ardent amour devait être votre mari, et que le mariage sanctifie tout... On a donc apporté des empêchements à votre union?

— Nous nous sommes brisés contre une volonté inflexible.

— Et vous pardonnez à « celui... »

— Comme je désire que Dieu me pardonne à moi-même! Je vais paraître devant lui sans avoir de haine contre personne.

— C'est bien, ma fille, maintenant confessez-vous! »

Quelques instants plus tard, le moine rouvrait la porte de la chambre à coucher, dans laquelle il était resté seul avec sa pénitente, et, tout haut, avec la majesté de l'homme qui parle au nom de Dieu :

« Chrétiens, dit-il aux parents et aux serviteurs, qui attendaient dans la pièce voisine, Mlle Blanche de Quincy m'a demandé l'extrême-onction, que je vais lui donner. Venez joindre vos prières aux miennes, et apprenez de celle qui va nous quitter comment sait mourir une croyante! »

Blanche, en ce moment, semblait transfigurée. Avec les paroles du prêtre, une paix divine était descendue dans son âme; ses yeux, avant de s'éteindre pour toujours, avaient retrouvé comme un dernier éclair, et cette auréole que les peintres religieux mettent au front des jeunes saintes rayonnait autour de ses tempes, fines et transparentes. Son visage amaigri, toujours si charmant par l'expression, portait l'empreinte de cette beauté idéale et surhumaine qui souvent, à l'heure suprême, illumine la créature prête à quitter cette vallée de larmes pour un monde meilleur.

Ils entrèrent tous.

Le père marchait le premier, triste et farouche,

regimbant sous l'aiguillon d'un remords qu'il essayait en vain de détourner de lui, ne voyant point disparaître sans une secrète amertume cette dernière espérance de sa maison; mais, au lieu de reconnaître les fautes que lui avait fait commettre sa violente et implacable nature, ne songeant qu'à rejeter sur les autres les torts qu'il ne devait reprocher qu'à lui seul. Béatrix venait après lui : abîmée dans sa profonde et inconsolable douleur, elle s'agenouilla ou plutôt se prosterna au pied du lit, en proie à une sorte d'anéantissement de tout son être. Sa vie s'écroulait avec celle de la chère créature en qui elle avait mis toutes ses complaisances. Quant à M. de Feuardent, debout à côté d'elle, dans un silence et une immobilité de statue, il ne faisait pas un geste; il ne prononçait pas une parole; mais, par la crispation nerveuse de son visage tourmenté, il témoignait assez des efforts surhumains qu'il lui fallait faire pour ne pas laisser éclater ses gémissements et ses sanglots. Les femmes de la maison, qui toutes adoraient leur jeune maîtresse, avaient aussi pénétré dans la chambre, et, la tête penchée et les mains jointes, agenouillées dans les coins, versaient tout bas des larmes avec des prières.

Le moine, dont, en ce moment, l'habituelle austérité se fondait en tendresse et en pitié, prit des mains d'un enfant de chœur le vase contenant le Saint-Chrême, et, prononçant les paroles sacramentelles de la liturgie catholique, il commença les onctions : sur le front d'abord, siège de ces pensées, dont Dieu n'avait pas toujours été l'unique objet; sur ces paupières, qui n'avaient pas assez voilé des regards trop chargés de tendresse; sur ces oreilles, trop facilement ouvertes aux paroles d'amour; sur ces lèvres

qui avaient trop prodigué l'enchantement de leurs sourires; sur cette poitrine, dont les battements tumultueux avaient suivi trop aisément l'impulsion d'une passion absorbante; sur ces belles mains, trop avides des molles étreintes; sur ces pieds blancs, qui allaient entrer dans l'éternel repos de la mort, avant d'avoir connu l'âpre fatigue de la vie.

Avec une attention surexcitée, mais à laquelle du moins rien n'échappait, la jeune mourante suivait tous les actes du prêtre, s'unissant à ses intentions, par l'intensité de sa pensée, et laissant deviner, par le léger frémissement de ses lèvres, l'effort qu'elle faisait pour joindre sa parole aux prières que l'on prononçait sur elle.

Bientôt elle tomba dans une sorte d'épuisement qui dut faire croire aux assistants que la crise suprême touchait à son paroxysme, et que tout était consommé.

Le moine se pencha vers elle, et, posant sur son front une main qui bénissait encore, d'une voix solennelle, qui venait vraiment d'en haut, avec une grandeur de geste et d'expression, qui eût frappé de respect le plus indifférent des êtres :

« Pars, dit-il, âme chrétienne, et retourne à ton Dieu ! »

Un léger souffle, quelque chose comme un esprit qui passe et qui s'exhale, entr'ouvrit les lèvres pâles, qui s'agitèrent sans faire entendre aucun son, et se refermèrent — inanimées et froides.

Un long sanglot jaillit de toutes les poitrines. Le prêtre sortit, s'en allant vers d'autres douleurs — car le monde en est rempli, et la charité, fille de Dieu, n'a jamais achevé sa tâche immense, renaissante et sacrée.

Béatrix se leva, et, avec un geste égaré, prit un miroir, et l'approcha de la bouche qui ne respirait plus. Aucun souffle ne ternit sa face polie. Elle posa la main sur un cœur dont elle ne sentit point le battement, et baisa pieusement le front envahi par les ombres violettes du trépas, et déjà glacé. Puis, se retournant vers son frère :

« Tu n'as plus d'enfant ! » lui dit-elle.

Le marquis d'un pas saccadé, automatique, marchant comme marchent les fantômes, s'approcha du lit, et, très pâle, mais le masque immobile, se penchant vers Blanche, lui aussi, mit un baiser sur ce front que, pas une fois depuis trois ans, ses lèvres n'avaient effleuré, puis, sans prononcer une parole, sans retourner la tête, il se retira.

A son tour, M. de Feuardent s'approcha du lit, congestionné, la face injectée de sang, comme sous la menace de quelque foudroyante apoplexie. Tout à coup, un sanglot convulsif brisa sa poitrine et déchira sa gorge. Il tomba au bord du lit, comme tombe un corps mort, et roulant sa tête grise sur les pieds insensibles de celle dont il venait de suivre l'agonie avec une si poignante émotion :

« C'est donc vrai ! s'écria-t-il ! Blanche, ma Blanche chérie, je ne te verrai plus !

— Relevez-vous, mon ami, et soyez fort ! dit Béatrix, en lui touchant légèrement l'épaule. Nous avons à nous occuper aujourd'hui de beaucoup de choses graves et tristes. Nous la pleurerons demain !

— Demain et toujours ! » répliqua-t-il sans songer à essuyer les larmes qui ruisselaient sur son rude et mâle visage.

Il se leva lentement, regarda une dernière fois celle qu'il ne devait plus revoir, puis, doucement, comme

s'il eût craint de la troubler dans le silence de l'éternel sommeil :

« Voyez, dit-il, comme elle ressemble à sa mère !

— Par la beauté comme par la destinée ! deux saintes et deux martyres ! deux victimes de l'égoïsme d'un homme ! » murmura Béatrix donnant cours enfin à son indignation trop longtemps contenue.

Mais M. de Feuardent ne l'écoutait pas. Il avait saisi dans ses deux mains la tête de cette chère créature, depuis si longtemps discrètement et silencieusement adorée, et, avec tous les transports de la passion, il l'étreignait contre sa poitrine.

« Laissez-la, mon ami, laissez-la, je vous en prie ! dit Béatrix, avec un geste qui tout à la fois priait et commandait. Il ne faut point troubler la mort ! »

Sans rien répliquer, faible et docile comme un enfant, l'homme brisé s'en alla.

XXXIX

Je ne sais rien de charmant comme une belle matinée de février sur cette côte ensoleillée de la Provence, abritée des vents du nord par les derniers contreforts de l'Estérel, et que les brises marines viennent caresser deux fois chaque jour, en lui apportant du grand large une température tiède, quand le reste de la France grelotte encore sous un manteau de frimas ; mille essences capiteuses flottent dans l'air ; des effluves puissants vous pénètrent, chargés des senteurs balsamiques des sapins et des genévriers, mêlées aux parfums enivrants des jasmins, des mimosas, et des orangers en fleurs. La mer est bleue ; le ciel est bleu. C'est à peine si, çà et là, de légers nuages d'argent, teintés de rose sur les bords, tachent d'une blancheur fine l'immense dais d'azur, jeté sur nos têtes. Il semble que l'on voudrait arrêter le bonheur qui passe. Nulle part on ne sent mieux qu'ici la douce joie de vivre.

La rade de Fréjus est en fête. On vit dans l'attente d'un événement joyeux, auquel personne ne doit rester indifférent : aussi l'allégresse est-elle peinte sur tous les visages. Les navires sont pavoisés comme pour une fête nationale : il y a des drapeaux aux fenêtres des maisons. Toutes les vigies sont à leurs postes. Sur le grand môle, les vieux matelots tenant en main la

longue-vue, fidèle compagne de leurs voyages, interrogent fiévreusement l'horizon. Tout à coup un cri joyeux retentit :

« C'est elle ! la voilà ! »

Ce cri, qui l'a poussé? c'est un pilote dont l'œil fouille depuis longtemps les profondeurs de l'espace. On sait que son œil est infaillible, aussi tous les regards suivent la direction de son doigt, tendu vers l'ouest. On n'aperçoit d'abord qu'un petit point noir, perdu dans l'immensité; mais ce point vient à nous, et, à mesure qu'il s'approche, il grandit : on distingue déjà la coque blanche du navire, son gréement léger, et le panache de fumée qui ondoie au-dessus du grand mât. Il vient de doubler la barrière de rochers abrupts qui protègent la ville du côté de l'ouest; il franchit la passe, et pénètre dans le port.

A ce moment retentissent les salves triomphales qui lui sont envoyées par toutes les embarcations de plaisance au mouillage dans la rade, — un hourrah formidable s'élance de mille poitrines :

« Vive la *Blanche-Nef !* Vive le comte de Caussade ! »

C'est la *Blanche-Nef*, en effet, qui vient atterrir, ayant à son bord son armateur et son maître M. le comte de Caussade.

L'article du *Yacht*, racontant le sinistre arrivé dans la mer des Antilles à la suite du cyclone qui avait surpris cinq ou six navires, reproduit par tous les journaux du littoral, depuis Marseille jusqu'à Menton, avait eu partout un retentissement douloureux. Ce n'était point sans un sentiment de tristesse profonde que l'on avait appris la perte, corps et biens, d'un bâtiment modèle et d'un équipage choisi. On en parlait encore dans les récits des longues veillées. Mais, tout à coup, un bruit étrange s'était répandu, surex-

citant tour à tour la curiosité, l'étonnement et l'enthousiasme. L'*Éros*, qui avait rencontré la veille son ancien compagnon de route et d'aventures dans les eaux de la Ciotat, où l'on sait qu'il avait été construit, avait pris langue avec lui, et sachant qu'il devait arriver le lendemain à Fréjus, avait télégraphié la nouvelle aux amis et connaissances, à seule fin de ménager à ces échappés de la mort un accueil digne de leur courage, de leur audace et de leur habileté.

On sait l'intérêt que les navigateurs, à quelque rang qu'ils appartiennent, portent toujours à ceux qui ont couru avec eux les périls de la mer. Ceux de l'*Éros* avaient cru la *Blanche-Nef* engloutie dans la tempête. Aussi, quand ils avaient appris que M. de Caussade, par une tactique aussi audacieuse qu'elle était savante, avait franchi la zone dangereuse de l'ouragan, et pénétré jusqu'au centre du cyclone, où il avait trouvé une mer calme et apaisée, qui devait lui permettre d'attendre la fin de la tempête, ils avaient admiré cette savante manœuvre, et salué avec bonheur la nouvelle de ce sauvetage inespéré. Sachant que la *Blanche-Nef* allait faire escale à Fréjus, ils avaient voulu qu'un télégramme enthousiaste précédât son arrivée. C'était lui ménager une entrée au port véritablement triomphale.

Le bruit de ce retour, que l'on qualifiait de miraculeux, s'était répandu avec une rapidité d'éclair, et l'on peut dire qu'il avait mis toute la ville en liesse. La vieille cité romaine, chauffée à blanc par quelques meneurs, toujours à la recherche de tout ce qui peut secouer la morne léthargie provinciale, s'était mise en frais pour fêter la *Blanche-Nef* et son maître. La foule, toujours prête pour les apothéoses, surtout dans ces villes du Midi, où l'imagination joue un si grand

rôle, surexcitée par l'attente de l'événement, s'amusait au récit de vingt légendes, plus invraisemblables les unes que les autres, inconsciemment créées par elle-même, et dont Jacques de Caussade était naturellement le héros. Le voyage de la *Blanche-Nef* autour du monde n'était plus pour ces imaginations trop brillantes qu'une suite d'aventures merveilleuses, dont la lutte avec le cyclone était le dernier et le plus étonnant chapitre.

Ajoutez que M. de Caussade était un enfant du Midi — les Pyrénées ne demandent pas mieux que de voisiner avec l'Estérel — et vous comprendrez l'ovation que l'on préparait au hardi navigateur. Il était loin de s'en douter, et il n'aurait jamais pu se croire l'objet de l'animation qu'il remarquait sur le rivage, si deux de ses amis, membres du cercle nautique de Cannes, qui se trouvaient en ce moment, et tout à fait par hasard, à Fréjus, ne s'étaient présentés à la coupée de la *Blanche-Nef*, pour être les premiers à lui serrer la main, et à le mettre au courant des choses.

« Je ne mérite pas tant de gloire, murmura le comte de Caussade, et j'avoue que je trouverai ma popularité bien gênante si elle doit me retenir longtemps. C'est aujourd'hui que ma chère Blanche atteint l'époque bénie de sa majorité... C'est aujourd'hui qu'elle est maîtresse d'elle-même... C'est pour aujourd'hui qu'elle m'a donné rendez-vous, et je tiens à lui prouver que l'on peut revenir de bien loin sans pour cela se trouver en retard d'une minute... Oh ! la revoir! elle! l'âme de mon âme! la vie de ma vie! C'est un bonheur que je n'aurai jamais payé trop cher... Onze heures ! se dit-il, en regardant sa montre... je vais envoyer un exprès à tante Béatrix... Oh ! rien ne m'arrête à présent; je suis libre... On ne peut plus

m'empêcher de faire ce que je veux... Je ne crains rien ni personne! »

A ce moment les vibrations d'airain d'une volée de cloches traversèrent l'espace!

« Est-ce que l'église s'en mêlerait aussi? se dit-il à demi-voix, en manière de réflexion. Voici maintenant que l'on sonne pour moi comme pour un évêque, et que l'on tire le canon comme pour un prince! Oh! les braves gens! comment pourrai-je jamais les remercier! et ma chère Blanche, qui entend tout cela... mais sans pouvoir se douter que c'est en honneur de son ami que l'on fait tout ce tapage! »

La *Blanche-Nef*, cependant, exécuta les dernières manœuvres que nécessitait son mouillage. La foule, sortant de toutes les maisons, accourant de tous les quartiers, débouchant de toutes les rues, devenait de plus en plus tumultueuse. Ses acclamations prirent un caractère presque frénétique quand on aperçut le comte de Caussade, seul, debout sur la passerelle du yacht, à la place ordinairement occupée par l'officier de quart, et répondant aux saluts de la multitude avec sa bonne grâce naturelle et sa courtoisie de gentilhomme. Grand, mince, élégant, noble d'aspect et de traits, bruni par le soleil et le hâle du grand large, qui lui donnait je ne sais quoi de viril et d'énergique, le sourire épanoui sur des lèvres qui respiraient la franchise et la loyauté, un éclair d'enthousiasme dans l'œil, il avait bien, dans sa personne, tout ce qui fait le héros cher aux masses populaires.

Le second du yacht vint le rejoindre sur la passerelle, et lui remit un large pli scellé de cire rouge, et offrant toutes les apparences d'un message officiel :

« De la part de M. le maire de Fréjus! » lui dit-il.

Le comte déchira le pli, et trouva sous l'enveloppe

une invitation du premier magistrat municipal, conviant l'illustre voyageur à venir à l'hôtel de ville, boire le vin d'honneur qu'on serait heureux de lui offrir pour célébrer, après tant de périls, et une absence si longue, son retour et sa bienvenue dans sa patrie.

« Trop de fleurs! se dit le comte, en passant une main fine dans sa barbe soyeuse. Ces gens-là ne savent donc pas à quel point je suis pressé. Enfin, un verre de vin est bientôt bu, et j'ai encore une heure devant moi ! »

Les rumeurs de la foule s'apaisaient; le peuple se taisait, fatigué peut-être d'avoir tant crié, attentif à ce que faisait le héros du jour, déjà prêt à lui servir d'escorte, où que ce fût qu'il voulût aller!

Les cloches sonnaient toujours. M. de Caussade releva la tête et dressa l'oreille.

« Ces cloches-là ne sonnent pas *en joie*, comme on dit dans nos campagnes. Quel tintement lugubre ! il y a là des envolées de notes tristes, avec de longs repos, et des tintements funèbres, comme le glas d'une agonie... ce serait à me faire rebrousser chemin, si j'étais superstitieux... mais je ne le suis pas!... »

« A l'hôtel de ville ! » criait maintenant la foule, informée de l'invitation du maire, et qui voulait — comme tout le monde — ne pouvant pas entrer — voir son nouveau favori boire le vin d'honneur au balcon du palais municipal.

Le comte descendit, suivi d'une partie de son équipage, et se dirigea vers l'hôtel de ville, accompagné d'un cortège immense, un peu houleux, comme sont toujours les masses populaires sous le ciel chaud du Midi. Mais, au milieu de ces clameurs sympathiques, malgré lui peut-être, M. de Caussade prêtait toujours l'oreille au glas funèbre, dont chaque tintement, na-

vrant comme un pleur, réveillait dans son âme un écho, malgré lui douloureux.

Le maître de la *Blanche-Nef* entra donc à l'hôtel de ville, nerveux et frémissant. La réception fut cordiale et familière, sans pompe et sans apparat de mauvais goût. Le maire prononça une allocution pleine de bonhomie, à laquelle M. de Caussade répondit par quelques mots heureux. Après quoi, il parut au balcon, et salua la foule en portant la coupe de champagne à ses lèvres, ce qui lui valut un redoublement de bravos, de la part de ces excellentes gens, pour qui, la veille encore, il n'était qu'un inconnu. Mais l'engouement populaire n'est pas tenu à donner ses raisons, et on l'embarrasserait parfois beaucoup en les lui demandant.

« Monsieur le maire, dit Caussade en rentrant dans la salle, les paroles me manquent pour vous exprimer à quel point je suis touché de l'accueil si sympathique et si flatteur de vos concitoyens. Vous voudrez bien les remercier pour moi mieux que je ne saurais le faire moi-même. Mais comme je suis venu ici pour affaires urgentes et personnelles, qui doivent être réglées aujourd'hui même, je vais vous prier de m'indiquer le moyen de me dérober, au moins pour un moment, à mes trop nombreux amis, que je reverrai avec bonheur... un peu plus tard!

— Il vous a suffi d'une heure pour connaître les inconvénients de la popularité! dit le maire, avec un sourire légèrement sceptique. J'en connais auxquels il a fallu plus de temps! mais je vois que vous tenez moins à la gloire qu'à la liberté. Je vais donc vous faire sortir par une porte secrète, donnant sur une ruelle écartée, où vous êtes certain de ne rencontrer personne. Venez! »

Ce fut un bonheur indicible que M. de Caussade éprouva en se retrouvant seul enfin, maître de ses actions comme de lui-même. Il connaissait trop bien Fréjus pour qu'il ne lui fût pas très facile de s'orienter, même à travers les dédales des petites rues enchevêtrées les unes dans les autres, où il se trouvait engagé pour le moment. Au bout de quelques instants, il déboucha sur une assez jolie place, au fond de laquelle on apercevait la principale église de la ville. Toutes les fenêtres des maisons qui entouraient cette place étaient garnies de têtes curieuses, comme si elles eussent été dans l'attente de quelque spectacle.

« Est-ce que ce serait encore moi que l'on voudrait voir ? » se demanda le jeune comte, avec une naïve complaisance.

Tout à coup, dans un angle de la place, il aperçut une voiture de forme étrange, attelée de deux chevaux blancs. Le grand portail était également drapé de blanc, avec des écussons timbrés de la couronne héraldique de perles et de feuilles d'ache, qui est celle des marquis. Un frisson de terreur passa tout à coup dans ses veines, et le secoua, comme le vent d'orage secoue la feuille qui tremble au bout d'un rameau.

« Qu'est-ce que cela? se demanda-t-il, en passant la main dans ses cheveux, qu'il sentait se dresser sur son front, comme il arrive parfois dans l'horreur de quelque catastrophe suprême... Est-ce que, par hasard, je deviendrais fou ? »

Il demeura un moment immobile à la même place, cloué au sol. — Un homme passait — un homme simple, — quelque ouvrier allant à sa besogne, il l'appela ! Il fit plus ; il le saisit par le bras, d'un geste brusque, presque égaré. Puis d'une voix rauque :

« Qui donc est mort ? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas! répondit l'autre, un peu effrayé du ton, de l'acte et du regard de l'inconnu, qui s'adressait à lui d'une façon aussi insolite. C'est une demoiselle de la colonie étrangère. Je n'ai pas demandé son nom... Il paraît que c'est des gens riches... Aussi, vous voyez, c'est une première classe — une classe extra. — Nous mourons bien sans cela, nous autres. On a fait venir de Marseille les chevaux, les voitures et tout le bataclan. Quant aux prêtres, on en a cherché partout. Il paraît qu'il n'en manque pas ; il y en a plus de trente dans le chœur, et des chantres comme à la Saint-Sacrement, et des cierges comme à la messe de minuit, et des enfants qui jettent des fleurs comme au bon Dieu — toutes fleurs blanches, par exemple. C'est un joli coup d'œil tout de même, et que vous pouvez vous payer pour rien, si le cœur vous en dit. L'église est à tout le monde, pas vrai ? »

N'ayant plus rien à dire, l'homme s'en alla.

Un nuage devant les yeux, voyant trouble, en proie à une inexprimable angoisse, incapable de se tenir debout, M. de Caussade, pour ne pas tomber, fut obligé de s'appuyer au mur d'une maison dont les fenêtres étaient garnies de têtes de femmes curieuses, et d'enfants qui riaient.

La porte de l'église s'ouvrit toute grande, laissant entrer à flots la lumière du jour, qui luttait avec les lueurs pâlissantes des cierges, et les flammes vertes des torchères et des lampes. Il se fit un grand mouvement dans la nef du milieu, comme d'une foule qui se pressait pour sortir. Le suisse parut le premier, superbe dans ses grands habits de cérémonie, avec son plumet qui poignardait le ciel, le large baudrier

rouge étalé sur sa poitrine, et l'épée de parade battant ses gros mollets. Il jeta un regard satisfait sur la place, que des hommes de police étaient parvenus à dégager, s'effaça contre un des piliers du portail, et, recueilli dans sa majesté de bel homme, salua de trois coups de hallebarde la bière, couverte de fleurs et de couronnes, que portaient quatre hommes vêtus de noir, avec de longs crêpes au bras et au chapeau.

Pendant que l'on arrangeait le cercueil sur le char funèbre, deux hommes parurent, et restèrent debout, la tête nue, de chaque côté de la porte. L'un de ces hommes était le marquis des Aiglons, droit, sombre, hautain, d'une pâleur nerveuse, inflexible dans sa haute taille, que le malheur ne faisait point plier plus que les années. En face de lui, bouleversé, ravagé par la douleur, presque méconnaissable, les yeux gros de larmes qui ne coulaient point, les joues marbrées de plaques rouges, un grand pli vertical traçant au milieu de son front un profond sillon, si visiblement désolé que, pour tous, c'était lui qui devait être le véritable père, le baron Norbert de Feuardent offrait à tous les regards la vivante image du désespoir.

Abîmée dans son affliction sans bornes, faisant, comme on dit parfois, plus que forces, mais, malgré tout et malgré tous, ayant voulu rendre les devoirs suprêmes à celle qu'elle avait tant aimée, et dont ses regards, à travers les larmes, couvraient encore la bière des brûlants effluves de sa douleur et de sa tendresse; ne marchant plus, se traînant à peine, si faible qu'un enfant l'eût renversée d'un souffle, l'infortunée Béatrix s'abandonnait aux bras des deux religieuses qui avaient fait avec elle auprès de Blanche la veillée suprême — la veillée des larmes — et qui la soutenaient et la portaient presque.

Le clergé, avec ses ornements de deuil, précédé de la croix cravatée de noir, prit la tête du cortège, qui se forma sur la place, et, lentement, se dirigea vers le cimetière. On peut dire que toute la ville accompagnait le convoi. Le marquis des Aiglons avait une grande situation personnelle ; tout le monde vénérait Mlle Béatrix, qui vivait comme une sainte, et tous ceux qui avaient connu Blanche de Quincy adoraient l'exquise créature que la mort cruelle venait de cueillir dans la prime fleur de son printemps.

Éperdu, fou de douleur, incapable d'avoir une idée ou de former une résolution, foudroyé par un coup aussi cruel qu'il était inattendu, Jacques de Caussade, obéissant à une sorte d'impulsion machinale dont lui-même ne se rendait pas compte, se plaça aux derniers rangs de la foule, et suivit celle qui s'en allait là-haut, sur la colline, pour dormir, dans le champ du repos planté de pins et de cyprès, son éternel sommeil.

Mais, arrivé au cimetière, il éprouva un irrésistible désir de se rapprocher de celle qu'on lui arrachait pour toujours, et qui emportait sa vie avec elle. C'était comme un âpre besoin de tout voir qu'il éprouvait, en ce moment; une irrésistible envie de ne rien perdre de ces lugubres détails... Est-ce que ce n'était point de ces souvenirs qu'il allait vivre maintenant?

Avec effort, en se glissant à travers la foule compacte, il parvint au bord du trou béant, juste au moment où les fossoyeurs s'apprêtaient à descendre le cercueil dans sa profondeur noire. Il entendit le grincement des cordes prises entre les planches de chêne et les parois de la fosse trop étroite, et il répondit par un cri d'angoisse et des sanglots étouffés, au bruit

des premières pelletées de terre tombant sur le bois :

« Horrible ! horrible ! » murmura-t-il, secoué par un frisson qui faisait courir un froid de glace dans ses moelles.

Involontairement il releva les yeux.

En face de lui, de l'autre côté de la fosse, le père de Blanche se tenait debout, les bras croisés sur sa poitrine, la prunelle sèche, la lèvre amère, les traits immobilisés dans une fixité impassible.

Les regards des deux hommes se rencontrèrent, pleins de menaces, irréconciliables même devant la mort, et se jetant ces défis terribles, par lesquels chacun des deux ennemis semble dire à l'autre :

« Un de nous deux est de trop en ce monde ! »

« Infâme ravisseur, vois ce que tu as fait de celle que tu prétendais aimer ! » pensait le marquis.

« Assassin de mon père et de ma fiancée, murmurait Jacques de Caussade, dans son exaspération farouche, si jamais nous nous rencontrons encore en champ clos toi et moi, tiens bien ton épée ! »

La terre une fois bénite, et les dernières oraisons achevées, le clergé se retira. Seul le religieux, qui avait assisté la mourante à ses derniers moments, restait encore près de sa tombe, comme s'il eût voulu, après tous, lui envoyer l'adieu suprême.

« Chrétiens, dit-il de sa voix vibrante, et, avec un grand geste solennel, élevant une main vers le ciel là-haut, tout est consommé pour elle, en ce monde ! J'espère qu'elle a déjà trouvé le bonheur dans l'autre, demandez à Dieu que la terre soit légère à celle qui pesa si peu sur elle ! »

Les amis s'en allèrent, emmenant la famille.

« Pauvre chère ! tu vois bien qu'il n'y a que moi

qui te reste! » murmura M. de Caussade en les voyant tous partir.

Mais, ne voulant point exciter l'attention des fossoyeurs et des gardiens du cimetière, il se retira bientôt à son tour, et gagna la campagne déserte, se réservant de revenir un peu plus tard. En ce moment, il éprouvait un besoin impérieux de solitude, pour songer à la catastrophe sans nom qui venait de bouleverser toute son existence. Ah! comme il comprenait que c'était bien la ruine de ses plus chères espérances, et le complet anéantissement de tout son bonheur à venir! la fin, oui, la fin de tout! Combien de temps demeura-t-il ainsi à errer dans les champs, lui-même n'aurait pu le dire. Il était si profondément absorbé par son désespoir, qu'il avait perdu jusqu'au sentiment de la durée.

Quand il rentra dans la cité dolente — dans le champ du repos et de la mort — il n'y trouva plus que la solitude et le silence. L'abandon, l'abandon cruel, avait déjà commencé pour sa chère adorée. Il se jeta sur la terre froide et nue, sans fleurs et sans gazon, qui couvrait cette dépouille sacrée, et l'arrosa des larmes les plus amères que l'œil d'un homme ait jamais versées.

Bientôt un bruit de pas qui s'approchaient lui fit relever la tête. M. de Feuardent était à deux pas de lui, les deux bras tendus. Tous deux confondirent leur désespoir dans une mutuelle et ardente étreinte.

« Ah! vous l'aimiez bien! murmura le baron, en voyant son visage ravagé et portant sur ses traits la marque du désespoir.

— Si je l'aimais! reprit M. de Caussade d'une voix si profondément altérée que lui-même ne la reconnut pas. Ah! je vous le jure! ma vie tout entière est en-

fermée là !... avec elle... Puisse-t-elle entendre mes sanglots ! puisse-t-elle, à travers la terre qui nous sépare, sentir mes larmes, et comprendre que je suis à elle — tout à elle — dans la mort comme dans la vie !

— Adorez son souvenir, car elle est morte de vous et pour vous ! » dit le baron.

Et il lui raconta comment, après la catastrophe des Antilles, elle avait cru à sa perte complète, et comment, dès lors, perdant toute raison de vivre, elle avait cessé de lutter contre le mal.

« Mais sachez du moins, continua-t-il, qu'elle est morte en vous aimant, toute pleine de votre souvenir, et ne se consolant que par l'espérance de l'éternel revoir.

— Ah ! s'écria M. de Caussade, en étreignant son front dans ses deux mains, avec une violence farouche, vous avez fait jaillir en moi la source des larmes intarissables, et je sens que désormais elles couleront toujours.

— Je vous crois ! répondit Norbert, car je ne comprendrais pas que l'on pût se consoler quand on a connu — aimé — et perdu — une femme comme celle-là ! Si vous saviez quels regrets elle emporte ! Depuis qu'elle n'est plus, on n'entend qu'un sanglot dans toute la maison. Mlle Béatrix fait mal à voir, et malgré ma douleur, je trouve encore le moyen d'avoir pitié de la sienne. Mais adieu ! je vous reverrai, et nous reparlerons d'elle. Maintenant, il faut que je vous quitte.

— Quoi ! sitôt !

— Bien malgré moi, je vous le jure ! mais j'ai quelques dispositions à prendre pour le corps.

— Comment ! que voulez-vous dire ? s'écria M. de

Caussade, sans chercher à dissimuler sa surprise. De quelles dispositions parlez-vous ? Que prétendez-vous en faire de ce pauvre corps ? est-ce que vous ne lui laisserez même pas la paix du tombeau ?...

— Des mains pieuses n'ont jamais troublé le repos des cendres aimées ! répondit M. de Feuardent, avec une gravité solennelle ; mais nous n'aurons jamais le courage d'abandonner la pauvre enfant seule ici... loin de nous tous, au milieu de ces morts inconnus. C'est à quoi Mlle Béatrix ne peut se résoudre, et j'avoue que je n'y consentirais pas davantage. Le marquis, je dois le reconnaître, ne nous a fait aucune objection, et nous sommes tout à fait libres d'agir à notre gré. Nous allons donc emporter avec nous la chère créature. Elle dormira mieux dans cette terre des Aiglons qu'elle aimait tant, auprès de sa mère, dans la chapelle des aïeux. Mais ce qui était simple et facile hier... hélas ! nous n'y avons point songé dans le premier abattement de notre douleur... devient aujourd'hui difficile et compliqué... Il y a des autorisations à demander, des formalités à remplir... enfin mille détails navrants, dans lesquels je ne veux pas entrer avec vous, mais qui retombent sur moi, tout naturellement.

— Adieu donc ! » fit Jacques, tout songeur.

XL

Les dernières paroles du baron de Feuardent avaient mis M. de Caussade hors de lui. Dans cette ferveur de la première passion, qui ne voit plus, qui ne connaît plus qu'un être au monde. celui-là même qui en est l'objet, l'homme jeune et ardent est capable de toutes les résolutions extrêmes. Le comte, en recevant la foudroyante nouvelle de cette mort, qui tuait toutes ses espérances, s'était juré à lui-même qu'il n'abandonnerait jamais le coin de terre, sacré pour lui désormais, où reposaient les restes de la plus adorée des créatures. Il voulait se faire le gardien de cette tombe, qu'il couvrirait de fleurs... et cette joie suprême... la seule qu'il pût connaître désormais, on allait la lui ravir... On lui arracherait sa chère idole, dans la mort comme dans la vie... C'en était trop, vraiment... On avait dépassé la mesure de ce qu'il pouvait supporter, et il se révoltait à la fin.

Il jeta de loin un dernier regard à la terre fraîchement remuée, en lui reprochant tout bas de ne pas même savoir garder sa proie, prit le chemin du port, en contournant la ville, où il ne voulait même pas être aperçu, et regagna la *Blanche-Nef*.

« Mon cher Liscoët, dit-il à son capitaine, qui surveillait ses hommes en train de laver, de fourbir et d'astiquer le yacht de la poupe à la proue faites

appeler le mécanicien, et, je vous prie, venez avec lui me rejoindre dans ma chambre.

Quand les trois hommes furent réunis, et la porte fermée sur eux :

« Édouard, dit le comte à l'homme de la machine, vos feux sont-ils éteints?

— Ils s'éteignent, répondit celui-ci.

— Eh bien! mon ami, donnez-leur du charbon et faites de la vapeur. »

Le capitaine et le mécanicien ne purent dissimuler leur étonnement.

« Je sais ce que vous allez me dire, aussi ne me le dites pas! poursuivit M. de Caussade avec un mouvement d'épaules; après une si longue et parfois si rude traversée, tout le monde a besoin d'un peu de repos. C'est vrai! Vous l'avez bien gagné, et je vous l'avais promis. Mais des circonstances impérieuses m'obligent à reprendre immédiatement la mer. Rassurez-vous pourtant, et rassurez tout le monde autour de vous! Vous savez que l'on peut compter sur moi en tout et pour tout, et vous pouvez être certains que je reconnaîtrai vis-à-vis de chacun les sacrifices que je demande à tous. Il faut que nous soyons prêts à partir cette nuit, entre deux et trois heures. Est-ce possible?

— Si M. le comte l'exigeait nous pourrions lever l'ancre à minuit.

— Très bien. Ne prévenez que les hommes qui vous sont nécessaires : en ce moment la discrétion est de rigueur. Envoyez-moi le voilier, je vous prie. »

Le capitaine et M. de Caussade restés seuls se regardèrent sans échanger une parole. Le moment des confidences n'était pas encore arrivé. Le maître de la toile ne tarda point à se présenter devant le maître de la *Blanche-Nef*.

« Joseph, lui dit le comte, je vais vous confier une mission délicate, pour laquelle j'ai besoin tout à la fois de votre discrétion, de votre intelligence et de votre bon goût. Vous allez vous rendre en ville sur-le-champ. Le canot est paré : il va vous porter et vous ramener. Vous prendrez chez les merciers ce qu'il vous faut de crèpe et de soie pour draper de noir le grand salon, avec nœuds, embrasses, torsades et relevés blancs. Voici un morceau de brocart d'argent, dans lequel vous taillerez des larmes, comme vous en avez vu plus d'une fois sur des tentures funèbres. Ces larmes, vous les sèmerez sans nombre sur le crèpe. Faites vite et faites bien! Il faut que tout ceci soit prêt pour minuit. Mais que personne n'entre dans cette pièce, à l'exception de ceux dont l'aide vous est indispensable.

— Je crois que je ferai bien tout à moi seul.

— C'est encore mieux. Prenez le petit mousse avec vous, et faites-lui porter à leur adresse les deux lettres que je vais vous donner. Elles seront prêtes dans dix minutes. L'une est pour le médecin italien, le docteur Romanelli; l'autre pour Mlle Antibes, la fleuriste de la rue Jules-César. Vous veillerez à ce que la commande soit bien exécutée; vous la rapporterez à bord avec vous, et vous disposerez ces fleurs, comme vous l'entendrez, dans la chambre ardente. C'est une veillée de mort que je veux faire cette nuit. Vous m'avez compris. Allez! »

Le capitaine avait entendu donner tous ces ordres sans se permettre la plus légère observation. Quand M. de Caussade se vit seul avec lui :

« Mon cher Liscoët, lui dit-il, mon équipage m'est-il dévoué?

— Absolument, monsieur le comte.

— Puis-je compter sur sa discrétion?

— Comme sur la mienne!

— C'est tout dire! Parmi vos hommes en trouverez-vous bien quatre capables de m'accompagner et de me seconder dans une expédition difficile, périlleuse peut-être.

— Il y a sur la *Blanche-Nef* quatre hommes qui vous doivent la vie, qui ne l'oublient pas, et à qui vous pouvez tout demander, parce qu'ils sont prêts à ne vous refuser rien.

— Ce sont précisément des hommes comme cela qu'il me faut! Vous les préviendrez de se tenir prêts pour dix heures ce soir. Nous irons à terre tous ensemble. Que la grande embarcation soit parée. Outre les quatre hommes que j'emmène, et auxquels vous ferez prendre des houes, des bèches et des cordes, vous me donnerez deux rameurs vigoureux. A minuit, vous m'attendrez sous vapeur à cinq cents mètres du quai, en pleine rade, avec un feu vert au cap, que je puisse vous reconnaître. C'est compris?

— Parfaitement.

— Alors que ce soit fait! Maintenant laissez-moi, j'ai besoin d'être seul un moment. Je retournerai à terre à la nuit tombante; vous me ferez conduire dans le canot. On m'attendra ici à dix heures, pour prendre les hommes dont j'ai besoin. A propos, si le docteur Romanelli se présentait à bord avant mon retour, vous le conduiriez dans la salle à manger, vous lui offririez du thé et des cigares, et vous le prieriez de m'attendre. »

Le capitaine fit une légère inclinaison de tête, comme pour promettre au comte de Caussade une complète obéissance. Celui-ci reprit avec une gravité presque solennelle :

« Mon cher Liscoët, vous me connaissez depuis longtemps déjà ; vous savez que je suis homme d'honneur, et que je mourrais plutôt que de manquer aux lois de la délicatesse la plus scrupuleuse, et de la loyauté la plus stricte. Je veux avoir aujourd'hui le bénéfice de ma conduite passée. Quoi que vous voyez, quoi que vous entendiez, ne vous permettez à mon égard aucune supposition précipitée et fâcheuse. Un jour viendrait où vous auriez quelque regret de m'avoir mal jugé. Je viens de traverser des épreuves terribles ; au moment même où je vous parle, je suis frappé du plus épouvantable malheur qui puisse briser la vie d'un homme. Des circonstances aussi exceptionnelles m'imposent des mesures qui ne le sont pas moins... Plus tard tout vous sera expliqué, et vous verrez que je n'ai pu agir autrement que je ne l'ai fait. Consignez tous vos hommes à bord, en leur faisant comprendre que je sais reconnaître ce que l'on fait pour moi ; mais que je compte absolument sur le zèle, l'obéissance et la discrétion de tous.

— Vous êtes le maître de nos vies, parce que vous êtes le maître de nos cœurs ! » répondit Liscoët en relevant sur M. de Caussade son beau regard clair, ferme et franc.

XLI

Il faisait nuit depuis quelque temps déjà, lorsque le comte frappa à la porte du maraîcher chez lequel il avait occupé une chambre pendant quelques jours, à la suite de sa rupture avec le marquis des Aiglons. Son logeur, envers lequel il s'était montré généreux, le reconnut tout de suite.

« Ah! monsieur, lui dit-il en l'apercevant, vous avez su le grand malheur qui est arrivé chez nos voisins. Leur demoiselle est morte! Une personne si douce, si aimable et si jolie! Enlevée comme cela tout d'un coup, à la fleur de l'âge... Si ce n'est pas une pitié!... On l'a enterrée ce matin... Il paraît que tout le monde pleurait, que c'était à fendre le cœur!

— C'est un grand malheur, en effet, fit M. de Caussade, en faisant un effort héroïque pour rester maître de lui... Je l'aimais beaucoup, et je voudrais faire mettre, de temps en temps, des fleurs sur sa tombe...

— Bien facile! adressez-vous tout bonnement au gardien du cimetière. Il vous fera cela dans les prix doux! Elles ne sont pas chères cette année, les fleurs! Il n'y a qu'à se baisser pour en prendre.

— Où demeure-t-il cet homme?

— Je puis vous y conduire.

— Je veux bien? Il est arrangeant?

— Une crème! malgré son triste métier je ne connais pas un être meilleur que lui. Il se mettrait en quatre pour obliger le prochain — eh! pourtant, il n'est pas riche. Il est peu payé; les gens du pays sont forcément économes, et l'on n'a pas tous les jours l'occasion d'enterrer une fille de marquis. »

Cette dernière phrase, si nature dans sa naïveté cruelle, donna la chair de poule à celui que l'on avait peut-être la prétention de faire rire. Mais il comprenait bien que ce n'était pas le moment de se livrer à des accès de sensibilité hors de saison. C'était l'heure de l'action, et de l'action énergique.

« Allons chez lui! dit-il à son hôte; je vais régler l'affaire séance tenante, car il faut que je reparte demain. »

Au bout d'un quart d'heure de marche les deux compagnons arrivaient sur la lisière du petit bois qui domine le cimetière de Fréjus, et ils apercevaient, à quelques mètres de la route, une maisonnette de la plus humble apparence, petite et basse, entourée d'un jardinet où croissaient quelques maigres légumes, entourés d'un cordon d'immortelles.

« C'est là! dit le guide de M. de Caussade; faut-il que je l'appelle, ou préférez-vous que nous entrions?

— Ni l'un ni l'autre! Il est trop tard pour causer d'affaires... maintenant que je connais la maison, je n'ai plus rien à vous demander. Je reviendrai demain! Adieu et merci! »

Une heure plus tard, M. de Caussade était à son bord. A la distance du rivage que lui-même avait indiquée, la *Blanche-Nef*, au milieu de la rade, dormait paisiblement sur ses ancres. Toutes ses lumières étaient éteintes, à l'exception d'un petit fanal vert,

dont la lueur scintillait à sa proue ; de la cale jusqu'à la passerelle régnait un profond silence.

« Tout est prêt? dit Jacques de Caussade au capitaine Liscoët.

— Oui, monsieur le comte.

— Les six hommes sont prévenus ?

— Ils attendent vos ordres dans l'entrepont.

— La grande embarcation est parée?

— S'il ne faisait pas nuit noire vous la verriez se balancer à l'arrière du yacht.

— Ce que j'ai commandé?

— Est déjà dans la barque. Au premier coup de sifflet on accoste, et vous partez.

— Très bien. Et le voilier?

— Il est encore à l'œuvre. Il paraît que c'était long et minutieux. Je l'entends qui chasse ses derniers clous... Il s'est enfermé, pour éviter les importuns et les curieux.

— Il a bien fait. Laissons-le! Les fleurs?

— Il en est venu une barque pleine. On les lui a données.

— C'est ce qu'il fallait faire, merci! »

Un soupir étouffé soulève la poitrine de M. de Caussade...

« Ah! mon pauvre ange, murmura-t-il, ces fleurs dont je vais joncher ta couche funèbre, c'est sous tes pas adorés que j'aurais voulu les répandre! »

Il descendit dans la chambre de chauffe, où se trouvait le mécanicien, auquel il dit quelques mots; puis il s'entretint avec le pilote, auquel il donna ses derniers ordres.

A ce moment, trois coups de sifflet aigus et prolongés se firent entendre du côté de la terre, à une cinquantaine de mètres du yacht.

« Ce sont les matelots que j'ai envoyés chercher le docteur, dit Liscoët, qui s'était rapproché de M. de Caussade.

— Faites monter. »

Le comte alla lui-même jusqu'à la coupée pour recevoir le nouveau venu.

C'était un homme de haute taille, jeune encore, correctement vêtu de noir, et dont la nationalité italienne se trahit dès les premiers mots qu'il prononça.

Un des matelots qui l'avaient amené déposa avec précaution, le long du bord, une boîte carrée, sur laquelle M. de Caussade jeta un regard dans lequel on pouvait lire une horreur mêlée d'angoisse.

« Vous avez apporté?... dit le comte.

— Tout ce qui m'est nécessaire! fit le docteur en achevant la phrase. Mais veuillez me dire, monsieur le comte, si vous avez l'intention de me garder longtemps à votre bord.

— Non! demain dans la journée je vous débarquerai sur la côte d'Italie, et le chemin de fer qui longe la rivière de Gênes vous ramènera ici en quelques heures. Je n'aurai donc dérobé que deux jours à vos nombreux clients. Maintenant, je vous quitte pour une heure ou deux. J'ai donné des ordres pour qu'en mon absence vous soyez maître à mon bord. Adieu! »

Toutes ces choses ainsi réglées, M. de Caussade descendit dans sa chambre, ouvrit son coffre-fort, y prit un sac de cuir rempli d'or, remonta sur le pont, et appelant le capitaine :

« Faites accoster, lui dit-il, nous partons. »

XLII

Les douze coups de minuit viennent de sonner à toutes les horloges de Fréjus endormi. Le comte de Caussade arrive à la grille du cimetière, avec les quatre hommes de son équipage qui l'ont suivi de confiance, sans savoir encore à quelle besogne mystérieuse on les destine, mais qui sont prêts à tout, soit que le maître prie, soit qu'il commande!

« Attendez-moi, dit celui-ci, je reviens dans un instant. »

Il est déjà à la porte du gardien, dont il a aisément reconnu l'humble maison. Il frappe doucement d'abord, et l'on ne répond point; puis un peu plus fort.

« Qui va là? que me veut-on? cria du dedans une voix rude et menaçante.

— C'est un ami! ouvrez!

— Passez votre chemin! Il n'y a pas d'amis à pareille heure.

— C'est ce qui vous trompe! J'en suis un, et je vous le prouverai bientôt. Sachez d'abord que je viens de la part de Jean Artigues que vous connaissez. Il m'a bien assuré que nous saurions nous entendre vous et moi. Mais ce que j'ai à vous dire, je ne puis vous le crier par dessus les toits. Ouvrez-moi, et croyez bien que vous n'aurez pas à vous en repentir. »

L'homme des morts, d'une voix radoucie, murmura :

« C'est bien; je vais ouvrir! »

Il se vêtit sommairement, coula dans la poche de son pantalon un pistolet de quatre sous, mais qui pouvait tuer son homme, et sans être encore complètement rassuré, il ouvrit cependant à son nocturne visiteur.

La tenue et la physionomie de M. de Caussade eurent vite raison de ses terreurs. Il le fit asseoir en face de lui, de l'autre côté d'une table sur laquelle il posa une chandelle fumeuse; puis, écartant les longues mèches de cheveux gris emmêlées sur ses yeux, il regarda attentivement le jeune homme, dont la profonde tristesse le frappa, mais dont l'air de franchise et de loyauté le prévinrent tout de suite en sa faveur.

« Maintenant, monsieur, lui dit-il, j'espère que vous allez parler, car il faut que vous ayez quelque chose de bien grave à me dire pour être venu me trouver si loin, et à une heure où, d'ordinaire, les honnêtes gens sont couchés. »

Au lieu de lui répondre directement, le comte, à son tour, lui fit une question.

« Êtes-vous riche? lui demanda-t-il un peu brusquement.

— Si j'étais riche, monsieur, je ne serais pas fossoyeur! ce n'est pas un métier agréable.

— Eh bien! je vous apporte la fortune. En voulez-vous? »

Les yeux de l'homme brillèrent comme des escarboucles dans la pénombre de la salle mal éclairée.

« Eh! quel crime faut-il commettre pour cela? » demanda-t-il d'une voix sourde, comme si lui-même eût eu peur de ses paroles.

M. de Caussade parut ne pas l'avoir entendu, et il continua son interrogatoire.

« A faire ce que vous faites, combien gagnez-vous par an?

— Cinq cents francs... et des pourboires... dans les belles occasions. »

Ces derniers mots firent passer un frisson dans les moelles de M. de Caussade. Une belle occasion, pour cet homme, c'était la mort d'une personne riche comme Mlle Blanche de Quincy! Il réprima un mouvement d'horreur, et tirant de sa poche le petit sac de cuir qu'il avait pris dans son coffre-fort au moment de quitter la *Blanche-Nef*, il y puisa à pleines mains, et, comme un démon tentateur, répandant sur la table un flot de pièces d'or, dont l'éclat fauve et rutilant rayonna devant les yeux du pauvre diable, en illuminant ses prunelles de leurs reflets ardents :

« Voilà, dit M. de Caussade, votre solde de vingt ans !... et ces vingt ans je vous les paie d'avance... Cela vous va-t-il? »

A deux reprises, le fossoyeur passa une main nerveuse sur son front, où perlaient de grosses gouttes de sueur.

« Mais moi, murmura-t-il d'une voix rauque et comme étranglée, que faudra-t-il que je vous donne pour cela?

— Le corps de celle que vous avez enterrée ce matin! » répondit le comte de Caussade avec un calme singulier, et en posant sa main sur le bras du fossoyeur, comme s'il eut voulu prendre possession de sa personne et de sa volonté.

Mais, en entendant ces mots, le gardien des morts s'était déjà relevé, et redressant sa grande taille, et se tenant debout en face du jeune homme :

« Eh bien, non! dit-il, cela jamais! Je ne puis pas! Je ne puis pas!

— Eh! pourquoi donc?

— Parce que ce serait une mauvaise action...

— Et à qui donc feriez-vous du tort?

— A moi-même!

— Comment, à vous?

— Oui! Je me reprocherais toujours d'avoir trahi mon devoir! Car, enfin, on me paie pour les garder, les morts...

— Mais si je te paie plus cher, moi, pour ne pas les garder!

— Vous savez bien que je n'ai pas le droit... ni vous non plus... C'est sacré les morts!

— Soit! mettons que je n'ai rien dit! répliqua M. de Caussade, en faisant le geste de ramasser les pièces éparses sur la table.

— Si encore je savais ce que vous voulez en faire de ce cadavre! » murmura le fossoyeur, partagé entre la convoitise et le remords, mais qui, sous l'aiguillon de besoins pressants, ne demandait pas mieux que de capituler.

Le comte de Caussade étendit la main, comme pour prendre Dieu à témoin par un serment solennel, et d'une voix grave et profonde :

« Je vous jure, répondit-il, que je le déposerai en terre sainte... comme il est ici... mais tout près de ma demeure... Cette jeune fille, j'étais son fiancé... Je l'aurais épousée demain, si la mort ne me l'avait prise aujourd'hui... Je veux, du moins, l'emporter dans mon pays... et lui faire bâtir un tombeau près duquel je viendrai prier chaque jour.

— Je ne vois pas de mal dans tout cela... mais si l'on sait...

— On ne saura pas !

— Je puis perdre ma place !

— N'as-tu pas vingt ans pour en chercher une autre ! Avec 10,000 francs devant soi on a le moyen d'attendre... »

L'homme baissa la voix.

« Quand faudrait-il que cela se fît?

— Tout à l'heure !

— A nous deux, par cette nuit noire, ce sera long !

— C'est ce qui vous trompe ! J'ai là tout près, à la grille du cimetière, quatre hommes adroits et vigoureux, qui remuent la terre comme vous-même. Ils sont munis de tous les outils nécessaires, et en moins de temps que nous n'en mettons à le dire, ils auront accompli leur besogne. Vous ne serez là que pour les guider, et, au besoin, leur donner un coup de main.

— Venez donc, et faisons vite ! dit le fossoyeur, après avoir mis en lieu sûr le sac de cuir que M. de Caussade lui avait donné.

— Prenez cela, dit-il en lui présentant deux lanternes sourdes. Nous les allumerons là-bas, car il n'y aura pas de lune avant deux heures d'ici. »

Lui-même prit une bêche, des cordes et une petite échelle. Puis ils allèrent tous deux rejoindre les quatre hommes qui les attendaient en piétinant sur place, car la nuit était fraîche.

Le gardien mit une grosse clef dans la serrure, qui s'ouvrit sans crier ni grincer.

Pour arriver plus vite, en homme très pressé qu'il était, il coupa au droit, en franchissant les tombes qu'il rencontrait sur sa route, et, arrivant au tertre fraîchement remué sous lequel reposait l'aimée de M. de Caussade :

« C'est ici ! » dit-il.

Maintenant, les matelots de la *Blanche-Nef* comprenaient tout, et, bien qu'ils eussent, en maintes occasions, donné des preuves d'autant d'intrépidité que d'audace, ils ne se défendirent point d'une vague impression de terreur. Cependant, sur un signe de M. de Caussade, étouffant leurs derniers scrupules, ils commencèrent à attaquer la terre avec une régularité, une méthode, et en même temps une vigueur que l'homme du métier ne pouvait s'empêcher d'admirer lui-même.

En moins d'un quart d'heure la fosse fut vidée tout entière, et le son mat de la bêche heurtant le bois du cercueil fit comprendre au fossoyeur que la tâche de ces rudes travailleurs était accomplie, et que c'était maintenant à lui d'agir.

« Remontez ! » leur dit-il en laissant glisser jusqu'au fond du trou béant l'échelle qu'il avait apportée.

Il descendit à son tour, et passa les cordes dans les poignées d'acier de la bière. En moins d'une minute, elle se trouva à la hauteur du sol. Silencieusement, avec toutes sortes de précautions, les matelots la débarrassèrent de la terre qui la souillait, et l'enveloppèrent dans un large pan d'étoffe sombre.

« Maintenant, à bord ! » fit M. de Caussade avec le ton bref du commandement. L'homme d'action se retrouvait en lui, et il comprenait bien que, sous la pression des nécessités du moment, il fallait imposer silence à sa douleur. Il aurait dit volontiers comme Béatrix, quand elle avait vu sa nièce fermer les yeux à la lumière :

« Je la pleurerai demain ! »

Sous leur rude apparence, ces loups de mer, quand il s'agit des choses du cœur, ont des délicatesses et des tendresses de femme. Malgré la discrétion dont

on avait usé envers eux, ils comprirent qu'il s'agissait, pour leur maître, de quelque chose tout à la fois de solennel et de terrible, et que, pour commettre un acte d'une telle gravité, pour venir ainsi arracher sa proie au tombeau, il devait être sous l'empire d'une de ces excitations profondes qui s'emparent d'une âme d'homme, et la bouleversent jusque dans ses profondeurs. Il faisait, et il leur faisait faire quelque chose d'excessif ; mais n'écoutant que leur respect et leur affection pour lui, ils aimaient mieux lui obéir que de le juger. Ce fut donc avec un recueillement grave, presque religieux, qu'ils reprirent le chemin du rivage, chargés de leur funèbre fardeau. La nuit sombre, sans lune et sans étoiles, se fit leur complice, et ils arrivèrent, sans avoir été rencontrés de personne, à la crique solitaire, abritée par deux grandes roches surplombantes, où l'embarcation les attendait.

Les deux rameurs, à qui les allées et venues du comte de Caussade et des hommes du bord, et l'heure même de cette expédition tout à fait insolite, ne laissaient point que de faire deviner qu'il y avait dans les circonstances présentes quelque chose de particulièrement grave, et qu'ils ne pouvaient prendre trop de précautions à l'encontre de tout événement, avaient entouré de linges et d'étoupes leurs avirons, qui entraient dans l'eau mollement et sans bruit. Sans allumer aucun fanal à leur bord, ils se dirigèrent en droite ligne vers la lumière verte qui brillait à la proue de la *Blanche-Nef*.

Le transbordement eut lieu avec toutes sortes de précautions, mais sans accident, et M. de Caussade ne quitta l'embarcation que le dernier, et quand il eut vu le cercueil en sûreté sur le pont du yacht.

Tout l'équipage était debout, le chapeau à la main, en grande tenue, immobile, silencieux, dans l'attitude du recueillement et du respect. Le capitaine, à qui M. de Caussade, en partant, avait donné ses dernières instructions, avait dit ce qu'il devait dire à ses hommes dont il était sûr, et personne n'ignorait plus que le patron avait été frappé d'un coup terrible ; que sa fiancée était morte, et qu'au lieu de l'abandonner dans la terre étrangère, il voulait lui donner la sépulture dans un tombeau de famille. On trouvait cela naturel et juste, et ce que l'on éprouvait en ce moment pour lui, c'était un sentiment de sympathie douloureuse et attendrie.

« Tout est prêt ! lui dit Liscoët à voix basse.

— C'est bien ! faites porter au salon. »

Quatre hommes descendirent la lourde bière, et l'installèrent sur une sorte de divan bas, formant un lit de repos.

Le docteur se présenta tout aussitôt, et offrit ses services.

« Demain seulement, répondit M. de Caussade. Maintenant, je désire être seul. »

Et, se tournant vers Liscoët, qui attendait ses ordres :

« Prenez le large, lui dit-il, et mettez le cap sur la Sardaigne. Et maintenant, que personne ne vienne troubler ma veillée funèbre ! »

XLIII

On peut dire que le voilier de la *Blanche-Nef* avait fait les choses avec autant de goût que d'intelligence. Il avait transformé le salon du yacht en chambre ardente. Un décorateur des pompes funèbres n'aurait pas tendu son crêpe d'une façon plus grandiose, ni relevé la soie blanche avec plus de bonheur ; il n'aurait pas semé plus artistement les larmes d'argent sur la tenture noire. Une profusion de lumières, pour laquelle on avait mis en réquisition toutes les lampes et tous les chandeliers du bord, éclairait la scène funèbre de la lueur douce et pure que donnent seules l'huile et la cire. Les narcisses, les roses blanches, les jasmins, le muguet, ce lys des vallées, en un mot toutes les fleurs aux corolles virginales et aux pétales sans taches, jonchaient le parquet, ou s'arrangeaient en gros bouquets, sur les tables et sur les consoles, emplissant l'atmosphère concentrée et lourde de leurs effluves capiteux et troublants.

« Voilà donc, ma pauvre âme, la première heure de liberté que nous avons ensemble! murmura M. de Caussade, et je l'emploie à faire, auprès de ton cercueil, la veillée suprême, la veillée des larmes ! Ah! chère créature, morte je t'adore! qu'eussé-je fait, vivante ? »

Il se laissa tomber à genoux aux pieds du divan,

la tête appuyée sur la bière, sans songer à essuyer les larmes qui jaillissaient de ses yeux avec une sauvage abondance.

« Et penser qu'elle est là! se disait-il; là, tout près! séparée de moi seulement par cette planche fragile... que je pourrais briser... et dire que je respecte encore ce misérable obstacle... et que je n'ose pas m'enivrer de sa beauté pour la dernière fois — car elle doit être belle... même dans la mort! »

Enfin, après une longue hésitation, qu'il ne parvint que difficilement à vaincre, il se leva, fit tourner les vis, enleva le couvercle du cercueil, entr'ouvrit les voiles de gaz et de soie, dans lesquels Béatrix avait enveloppé la chère créature qu'elle avait adorée, et il put contempler, immobile et sereine devant lui, la tête pâle et charmante qu'il avait vue tant de fois dans son souvenir et dans ses rêves, depuis que les dures réalités de la vie lui en avaient ravi la présence...

C'était bien elle... toujours elle!

Comme si la mort avait eu peur de profaner une des œuvres les plus parfaites et les plus exquises du Créateur, elle n'avait pas encore commencé contre elle cet effrayant travail de décomposition qui fait de l'être humain ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue.

Blanche paraissait moins morte qu'endormie. Sa tête qui avait roulé dans ses longs cheveux dénoués s'inclinait sur son épaule droite, dans une pose abandonnée, pleine de naturel et de grâce. Des ombres violettes avaient envahi ses larges paupières, dont les longs cils bruns tranchaient sur la blancheur mate de ses joues. Mais sa pâleur n'était pas la pâleur livide des tombeaux. Ses membres, qui n'avaient plus la raideur cadavérique des premières heures qui suivent

le trépas, avaient retrouvé, et gardaient encore la molle souplesse de la vie. Au fond de ce cercueil, capitonné de satin blanc, au milieu de ces dentelles et de ces fleurs, que des mains tendres et pieuses avaient disposées autour d'elle, elle avait comme un air d'apparition étrange, qui jetait le comte de Caussade dans un ordre d'idées ou plutôt de sensations confuses, dont lui-même avait quelque peine à se rendre exactement compte.

A la vue de cette exquise et rare beauté, qui avait été de sa part l'objet de si brûlants désirs, et qu'il ne lui avait jamais été donné de contempler ni de si près ni si longtemps, il s'étonnait que sa douleur, pourtant si profonde et si vive, se mélangeât d'une admiration si intense et si troublée. La surexcitation passionnée à laquelle il était naturellement arrivé pendant ces deux dernières années de solitude et d'éternel tête-à-tête avec une seule et unique pensée avait fini par enfiévrer tout son être. Il commençait à ne plus savoir lui-même s'il vivait dans le rêve ou dans la réalité. Tout à coup, malgré ces horreurs de la mort, si bien faites pour glacer les feux de l'être le plus épris, il éprouva je ne sais quelle envie insensée, irrésistible, d'arracher l'adorée à ce cercueil avide, de la prendre morte — comme vivante il l'aurait prise — de l'étreindre dans ses bras, de la serrer contre sa poitrine, se flattant peut-être que les énergiques battements de son cœur rallumeraient chez elle l'étincelle de la vie.

Il vint un moment où la tentation fut plus forte que sa raison, plus forte que sa volonté. Il se pencha vers elle, tout près, plus près encore — et l'attirant à lui, après l'avoir, non sans violence, soulevée de sa couche funèbre, il l'enlaça dans une étreinte folle, en jetant comme un défi à la mort — à la mort qui a dé-

suni tant de couples aimants — de lui reprendre encore celle qu'il venait d'arracher à la tombe...

« Toujours ! toujours ainsi ! » murmura-t-il dans une sorte d'extase, et, laissant tomber sa tête sur la poitrine qui ne battait plus, il sembla oublier tout à la fois l'heure qui s'écoulait, et l'horreur d'une situation si tragique.

Mais, tout à coup, comme averti par un secret instinct, il releva la tête, pour, une fois encore, revoir celle qu'il aimait !... Il se recula d'elle avec un frémissement qui le glaça jusque dans ses moelles. Ses yeux agrandis semblaient prêts à sortir de leur orbite, et ses cheveux se dressaient d'effroi sur son front, qui avait pris tout à coup la pâleur du marbre...

C'est qu'il avait vu un léger tremblement agiter les lèvres décolorées de la jeune fille; c'est qu'il avait senti un imperceptible frisson courir sur le fin duvet de ses joues... en même temps que ses yeux s'entr'ouvraient... mais pour se refermer aussitôt...

« Mon Dieu ! mon Dieu ! serait-ce donc possible ? » murmura-t-il avec une angoisse à laquelle se mêlait pourtant une inconsciente et fiévreuse espérance...

Et fixant sur la chère créature un regard auquel rien ne devait échapper, avidement, dans une attente muette, il épia tous les symptômes d'une renaissance qui l'arrachait lui-même à la mort.

Cependant le battement du cœur, qui ne se ralentissait pas, et les palpitations de la poitrine, pour faibles qu'elles fussent, ne permettaient pas de douter du retour à la vie. — Un immense espoir, qui allait bientôt devenir la plus délicieuse des certitudes, remplissait déjà l'âme ravie du jeune homme.

« Blanche, ma Blanche adorée ! murmurait-il, d'une voix haletante d'émotion, c'est moi ! c'est ton ami,

c'est celui qui t'adore! regarde-moi! parle-moi!.. rends-moi ton regard qui est ma lumière! fais que j'entende une fois encore le doux son de ta voix!... Ne crains rien! reviens à toi! tu vis! n'est-ce pas que tu vis? oh! mon Dieu! comment vous remercier jamais assez pour un tel bonheur! »

Blanche ne parlait pas encore; mais, de nouveau, elle avait ouvert ses yeux qui ne se fermaient plus, et elle promenait autour d'elle un regard égaré, qui cherchait, et qui ne trouvait pas. La lumière de la raison ne lui était pas revenue avec la chaleur de la vie. Enfin elle aperçut et reconnut M. de Caussade, toujours à genoux à ses pieds.

« Ah! » dit-elle, en se laissant aller sur cette poitrine amie, où le cœur battait à se rompre.

Et, comme si elle n'avait pas eu la force d'en dire davantage, elle se tut.

« Ma chère aimée, balbutiait le comte, entre ses sanglots, car les grandes joies se traduisent parfois comme les grandes douleurs, tu es sauvée! tu es à moi! c'est pour moi que tu revis!

— Non! non! tu sais bien que je suis morte! murmura la pâle ressuscitée; mais ne me plains pas... je suis au ciel... puisque je te retrouve! tu es mort aussi, toi, mon bien-aimé! et c'est parce que la mort seule pouvait nous réunir que je n'ai plus voulu vivre... »

Elle se souleva légèrement, étreignit son front dans ses deux mains, secoua la tête, et, plongeant ses yeux dans les yeux du jeune homme, toujours à genoux à ses pieds :

« Oh! dit-elle, avec une expression d'angoisse et de terreur profondes, si tu savais, mon bien-aimé, par quels rêves affreux, par quels épouvantables cau-

chemars, il m'a fallu passer pour te rejoindre! » En l'entendant parler ainsi, Jacques de Caussade se sentit traversé par un doute terrible :

« Mon Dieu! se dit-il, sa raison n'a pu résister à d'aussi fortes secousses; elle a sombré dans cette catastrophe sans exemple. La pauvre créature est folle. La destinée est donc implacable, et il faut que nous soyons voués à un éternel malheur! »

Par de douces et tendres paroles, il essaya de ramener le calme dans ce cerveau si profondément ébranlé.

« Non, dit-il, en prenant ses mains qu'il baisait doucement, non, tu n'es pas morte! Tu as bien failli mourir, par exemple! Mais Dieu qui est bon n'a pas voulu accepter le sacrifice de ta vie! Et parce qu'il a vu que notre amour était pur, loyal et sincère, il permet que nous soyons heureux, en vivant l'un pour l'autre, l'un avec l'autre... ensemble, toujours!

— C'est ce que, tout à l'heure, j'appelais le ciel! murmura Blanche avec son obstination invincible.

— Oui, répliqua Jacques; mais le ciel sur la terre... nous ne sommes pas encore dans l'autre.... Mais ne t'impatiente pas... nous avons le temps! »

Mlle de Quincy promena un moment les yeux autour d'elle, comme pour se rendre compte de choses qu'elle ne comprenait pas. Elle ne reconnaissait rien de ce qui l'environnait; ces tentures noires, semées de larmes d'argent; ces fleurs répandues partout; ces lumières, disposées comme dans une chapelle funèbre; le grand Christ d'ivoire au-dessus du divan; tout cela éveillait en elle un monde d'émotions terribles, qui l'entretenaient dans ses vagues idées, et l'empêchaient, en la glaçant d'horreur, de revenir au sentiment de la réalité.

Après quelques minutes d'incertitude et d'hésitation, pendant lesquelles sa pensée errante, dont elle n'était pas la maîtresse, cherchait vainement à se fixer, ses beaux yeux limpides s'arrêtèrent de nouveau sur ceux du jeune homme :

« J'ai donc changé de tombeau ! dit-elle tout à coup. Je me rappelle bien que l'autre était plus étroit... Et comment se fait-il que vous y soyez aussi, mon ami? Je vous croyais resté là-bas... bien loin, bien loin... ensèveli dans les flots bleus.

— Je suis ressuscité comme vous ! répondit-il, en jugeant à propos de flatter pour un moment sa douce erreur...

— Tant mieux ! murmura la jeune fille, en se serrant contre lui, frileuse et craintive... Ah ! continua-t-elle, câline et tendre, c'est bien le monde meilleur, celui-ci, puisque nous y sommes ensemble ! Nous ne retournerons pas dans l'autre ! oh ! non ! jamais, jamais ! ! »

Jacques secoua tristement la tête.

« Le mal serait-il donc plus profond que je ne l'aurais cru? » se demanda-t-il avec un sentiment de crainte et de doute, dont il ne lui fut pas possible de se rendre maître sur-le-champ.

Cependant il la fit asseoir près de lui, prit une de ses mains, passa autour de ses épaules un bras caressant, et attirant jusqu'à ses lèvres son front déjà moins pâle, qu'il baisa longuement, mais avec une tendresse toute fraternelle :

« Ma chère Blanche, lui dit-il avec beaucoup de douceur, mais en même temps avec beaucoup de fermeté, écoutez-moi, je vous en prie, et croyez-moi, car je vous jure que je n'ai jamais menti. Vous avez failli mourir; mais vous n'êtes pas morte, bien que tout le monde l'ait cru, et même le croie encore !

Moi seul je sais que vous vivez ; c'est pourquoi vous ne vivrez plus que pour moi !... car nous ne nous quitterons plus jamais ! Vous le voulez bien, n'est-ce pas, ma chérie ?

— Oh ! il le demande ! fit-elle en baissant les yeux, et en lui serrant fortement la main... Mais pardonnez-moi le trouble où je suis, et dont je ne puis pas sortir encore.... Mes idées dansent devant moi sans que je puisse les saisir.... Si je ne suis plus dans la tombe où ils m'ont mise... où suis-je donc ?

— Vous êtes à bord de mon yacht — de la *Blanche-Nef*, à qui j'ai donné votre nom de bon augure. Je suis maintenant le maître — oui, ma Blanche adorée, le seul maître de ta vie, parce que je t'ai reconquise sur la mort ! — et maintenant, mademoiselle de Quincy, je vous emporte bien loin, là-bas, là-bas, où personne ne nous retrouvera, et où rien ne pourra nous séparer...

— Mon maître ! vous, mon maître ! murmura la jeune fille. Ah ! pour vous entendre dire cette parole bénie, à travers quelles épreuves il m'a fallu passer... Tenez, mon ami, c'est maintenant, seulement maintenant, que je commence à me rendre un peu compte des choses et à comprendre ce qui m'est arrivé — des choses affreuses, vous savez... et même à présent, à présent que je suis sauvée... quand j'y pense il me semble que j'ai été folle... ou que je le deviens !

— Alors, n'y pensez pas, mon enfant chérie !

— Il faut pourtant bien que vous sachiez... vous qui maintenant devez tout savoir.

— Eh bien ! parlez ! je vous écoute.

— D'abord, quand j'ai cru que je vous avais perdu pour toujours, j'ai été bien malade, — on disait que

vous étiez mort... alors, je ne voulais plus vivre. Nous avons quitté les Aiglons, et on m'a enmenée à Fréjus... mais que m'importait à moi d'être ici ou là, puisque vous n'étiez plus nulle part? Le médecin venait souvent... il hochait la tête et ne disait rien. Puis, à la fin, il est venu un grand moine blanc, qui était très beau, et qui parlait très bien, de Dieu, de l'âme et de l'amour... et il m'a dit que j'allais mourir; mais il me l'a dit avec beaucoup de douceur et de bonté, comme s'il eût voulu me prier de pardonner à la mort.., Et quand je lui ai dit que je ne voulais plus vivre, parce que vous ne viviez plus... il m'a grondée un peu, en me disant que je vous aimais trop! Mais tout à coup, j'ai entendu un grand cri; la pauvre Béatrix se jetait sur moi, et me serrait dans ses bras... Puis il y avait le bon Norbert qui sanglottait... Mon père aussi était là... mais il ne disait rien... Bientôt ma tante a renvoyé tout le monde, excepté ma femme de chambre; on m'a habillée de blanc, comme me voilà... Ensuite on m'a enfermée dans une grande boîte... Ah! celle que voilà, sans doute... et on l'a remplie de fleurs... Trop de fleurs... car, par moments, il me semblait que j'étouffais. J'avais comme une conscience vague de tout ce qui se passait autour de moi... mais, comme si mes membres eussent été liés et engourdis, et ma langue paralysée, je ne pouvais ni remuer ni parler. Puis un grand silence s'est fait autour de moi, et, dans ces ténèbres épaisses qui m'enveloppaient, j'ai perdu jusqu'au sentiment de la durée du temps et de la réalité des choses. »

Jacques écoutait la jeune fille, ayant sur le front la pâleur des émotions terribles, et sentant couler sur ses joues, lentement, des larmes qu'il n'essuyait

point. Après un silence haletant, qui ne dura que quelques secondes, Blanche reprit son récit :

« Au bout de quelques heures, j'ai senti qu'on m'emportait. Les cloches sonnaient. Je devais être dans une église, car j'entendais les chants, et les grandes voix des orgues, et les oraisons des prêtres.... A ce moment une lumière s'est faite en moi. J'ai compris que tout était fini... et que j'étais morte ! Mais je me demandais, sans pouvoir me répondre, comment il se faisait, si j'étais morte, que j'eusse encore la connaissance des choses de ce monde.... A ce moment, j'ai été prise d'une terreur soudaine... Je me suis rappelé des histoires que, toute petite, j'avais entendu conter, de malheureux que l'on avait enterrés vivants... et alors, j'ai ressenti comme une angoisse qu'aucune parole ne saurait rendre... Il me semblait que mes cheveux, comme des serpents, se dressaient sur ma tête, et que mon sang se glaçait dans mes veines. Mais il est venu un moment plus horrible encore.... c'est quand j'ai senti que l'on me descendait dans le trou, et qu'on me laissait au fond... c'est quand j'ai entendu la terre et les cailloux que l'on rejetait sur moi, et qui retombaient sur ma bière avec un bruit sourd... mais cela n'a pas duré longtemps. Ils étaient pressés.... Soudain, il s'est fait un grand silence ; tout le monde est parti, et je suis restée dans la solitude et dans les ténèbres.

« Ah ! me suis-je dit, cette fois, c'est bien la mort ; mais la mort désespérée, avec ses plus noires épouvantes.

« Je vous ai donné ma dernière pensée, mon ami ; oui, en vérité, la dernière, car, à bout de forces, épuisée par tant d'émotions, je suis tombée dans

un anéantissement... dont votre voix seule m'a rappelée... tout à l'heure.... Maintenant, continua-t-elle, vous savez tout... et moi je ne sais rien! Où suis-je? Comment suis-je sortie de cette mort vivante? où m'emportez-vous? que voulez-vous faire de moi?»

Et, tout en adressant à M. de Caussade ces questions, qui sortaient si pressées de ses lèvres qu'il ne savait point à laquelle répondre tout d'abord, elle promenait autour d'elle des regards où l'on pouvait lire encore comme un reste de terreur et d'égarement. Tout à coup elle aperçut la bière ouverte et le linceul tombé par terre, quand Jacques de Caussade l'en avait arrachée avec une certaine violence...

« Oui ! je me rappelle ! c'est là dedans qu'on m'avait mise, » fit-elle avec un mouvement d'horreur, et en fermant les yeux, comme pour ne pas voir cette chose affreuse, tandis que, de son bras droit, étendu en avant, elle faisait un grand geste pour écarter des fantômes odieux.

« Calmez-vous, ma pauvre âme, lui dit M. de Caussade, d'une voix si tendre qu'en l'entendant elle tressaillit de bonheur; calmez-vous! et, surtout, chassez bien loin de votre esprit ces terreurs qui n'ont plus leur raison d'être. Vous avez été bien éprouvée!... c'est vrai! mais dites-vous que le bonheur se paie, et que je veux vous en donner beaucoup! A présent vous n'avez plus rien à craindre, car je ne vous quitterai plus... Vous me demandez comment vous êtes ici? Tu ne le devines donc pas, chère ingrate! Eh! bien, c'est moi qui suis allé te chercher là-bas, jusqu'au fond du tombeau, pour te rendre à la lumière, à la vie, à l'amour! pour te faire mienne enfin, ma femme adorée, devant Dieu et devant les hommes! Tu veux bien, n'est-ce pas?

— N'es-tu pas mon maître? » fit-elle, avec un éclair d'enthousiasme dans ses beaux yeux, tandis qu'elle lui baisait la main avec un geste d'esclave, soumise et adorante — mais d'une esclave qui sait qu'elle va devenir reine!

Cependant tant d'émotions, et des émotions si violentes, subies coup sur coup, avaient fini par l'épuiser, et, avant que Jacques de Caussade n'eût pu rien faire pour prévenir l'accident, elle s'abattit sur le divan, en proie à une crise nerveuse dont son ami s'effraya d'autant plus qu'il se sentait absolument incapable d'y apporter remède. Il ouvrit toute grande la porte du salon, et d'une voix tonnante :

« Romanelli! » s'écria-t-il.

Le docteur qui, depuis son embarquement, attendait les ordres du comte, accourut aussitôt, suivi d'un matelot qui portait la fameuse boîte, à la mine suspecte, que l'on avait laissée sur le pont.

« Non! non! cachez tout cela! lui dit en italien M. de Caussade, qui ne voulait pas être compris de Mlle de Quincy, au cas où elle serait revenue à elle-même. Grâce à Dieu, nous n'aurons pas besoin de ces horreurs. Entrez seul! »

Le docteur obéit, et, en voyant le désordre dans lequel se trouvaient les choses à l'intérieur, il jeta au comte un regard plein de surprises et de questions muettes.

« Elle est ressuscitée! dit M. de Caussade en lui prenant les deux mains, qu'il étreignit avec force.

— Vous faites donc des miracles?

— Ceci, en effet, a tout l'air d'en être un... mais ce n'est pas moi qui l'ai fait, et, pour l'achever, j'ai besoin de vous. La pauvre créature est, en ce moment, sous le coup d'une attaque de nerfs qui la bouleverse.

— Nous allons voir cela, » dit le docteur, en pénétrant dans le salon.

Blanche avait roulé du divan par terre, et elle était restée étendue sur le plancher, pareille à une morte. Son front, dans la chute, avait porté contre l'angle d'un meuble, et quelques gouttes de sang maculaient de taches rouges le marbre blanc de son visage.

« C'est une crise assez violente, mais sans danger, » dit le docteur, après un examen rapide.

Pendant qu'il relevait Mlle de Quincy, et l'asseyait sur le divan, le comte ouvrait les hublots :

« Très bien ! fit le praticien ; j'allais vous le demander ; maintenant enlevez ces fleurs, et vite éteignez ces bougies qui jouent aux cierges : deux lampes nous suffiront. On étouffe ici. Parfait... Le pouls est déjà meilleur. Maintenant de l'eau fraîche ! »

Des affusions glacées, pratiquées avec intelligence et promptitude sur les tempes, sur les joues, sur les lèvres de la malade, ramenèrent bientôt chez elle, avec la connaissance et le sentiment, la plénitude de la vie. Ses beaux yeux se rouvrirent, et, calmes maintenant, ils cherchèrent tout d'abord le comte de Caussade, sur le visage duquel il s'arrêtèrent avec une tendresse sereine et confiante. Mais, bientôt, apercevant un autre homme, elle éprouva quelque embarras en songeant à sa tenue aussi étrange que sommaire.

Le médecin, très observateur, vit bien ce qui se passait en elle, et, pour la rassurer :

« Ne prenez pas garde à moi, lui dit-il ; je ne compte pas ! Les docteurs ne sont pas des hommes.

— On en croit ce que l'on veut ! répliqua M. de Caussade ; mais j'avoue qu'en ce moment je donnerais toute la faculté pour une femme de chambre qui

m'apporterait une robe ouatée, car la toilette d'intérieur de mademoiselle me paraît manquer absolument de confortable. Un drap, même de fine batiste, me paraît insuffisant pour faire le tour du monde. »

Un frisson qui courut sur les bras nus de Mlle de Quincy ne prouva que trop à quel point il avait raison.

« A la guerre comme à la guerre! n'est-ce pas? continua M. de Caussade en s'adressant à la jeune fille d'un air de bonne humeur et de gaieté, qui contrastait avec les angoisses auxquelles ils étaient en proie quelques minutes auparavant. Vous êtes trop indulgente pour nous demander l'impossible! J'ai de bonnes raisons pour ne pas relâcher de sitôt dans un port français. C'est donc seulement en Italie, que je pourrai m'occuper utilement de votre garde-robe... Je vous prierai de bien vouloir vous contenter jusque là d'un travesti sous lequel je suis certain que vous serez charmante. J'ai à bord un mousse qui est à peu près de la même taille que vous, un peu moins svelte peut-être; mais avec des épingles intelligentes on arrange bien des choses dans une toilette de femme. »

Mlle de Quincy souleva du bout de son doigt un pli de sa robe blanche, mince comme un papier de soie, et, avec un sourire, dans lequel on pouvait lire sa reconnaissance, son bonheur et son amour — en un mot, tous les sentiments dont la rayonnante expression transfigure si complètement un visage :

« Quand on n'a que ceci sur les épaules, répliqua-t-elle, on aurait mauvaise grâce à se montrer difficile, et pourvu que je plaise à mon seigneur, tous les costumes me plairont.

— En attendant, comme je ne veux pas que vous

ayez froid, je vais prier le docteur de nous envoyer des châles, des tartans : il y en a des provisions à bord, et nous allons vous arranger quelque chose. »

Le médecin, qui n'était pas un sot, comprit qu'en ce moment les amoureux n'avaient pas de plus grande envie que de rester seuls; il s'en alla, fit ce qu'on lui demandait — et ne revint pas.

Remise enfin de cette tempête d'émotions violentes qui l'avaient un moment brisée, Mlle de Quincy prit place sur le divan, et, d'elle-même, avec la chasteté d'une vierge, mais, en même temps, avec l'abandon tendre et la confiance sereine d'un profond amour, elle tendit à son ami ses deux mains et son front, et, appuyée à son épaule :

« Aux soins dont vous m'entourez, lui dit-elle, à la bonté dont vous me prodiguez les preuves, je reconnais que je vis, et j'aime la vie que vous me faites si douce... Il me semble que je sors d'un rêve... mais qu'il est bien fini... Je vous dois tout... et j'en suis heureuse, parce que je sens que je vous aime assez pour vous payer toutes mes dettes. Si vous pouviez savoir quelle ivresse de bonheur c'est pour moi de me dire à chaque instant que, si je vis; que si, au moment où je vous parle, je ne suis pas livrée aux angoisses du plus épouvantable désespoir, c'est parce que vous m'avez aimée, même par delà le tombeau... dans la mort comme dans la vie!... Mais, à présent que vous m'avez si bien reconquise — et pour toujours! — me sera-t-il permis de vous demander ce que vous entendez faire de moi?...

— Vous garder, ma chère aimée! Je ne suis pas allé vous chercher si loin pour vous rendre aux autres!...

— Je comprends cela! dit-elle avec un fin sourire,

et, moi-même, je ne veux pas autre chose... Mais comment allez-vous me garder?

— Eh bien! comme ma femme! Il n'y a pas deux moyens!

— Votre femme! être votre femme! Oh! c'est bien là mon vœu le plus cher... Mais où, quand, comment pourrons-nous bien nous marier?... Il n'y a pas, j'imagine, tout ce qu'il faut pour cela sur ce bateau?

— Ma chère âme, dit M. de Caussade, en prenant les deux mains de la jeune fille, si vous avez quelque confiance en moi, si je vous ai prouvé que rien ne pouvait prévaloir contre notre amour, et que personne désormais ne serait capable de nous séparer, soyez calme, et laissez-moi faire.

— Vous êtes mon maître, et je ne demande qu'à vous obéir!

— Merci! J'abuserai! Veuillez seulement réfléchir, ma chère enfant, que nous nous trouvons dans des conditions tout à fait exceptionnelles. A l'heure qu'il est, vous n'avez plus d'existence légale... Vous êtes morte au monde et pour le monde. Votre vie, depuis que je vous ai retirée du tombeau, appartient au roman plus qu'à l'histoire... Vous n'avez plus de famille... Vous n'avez plus d'amis... Vous n'avez plus rien!

— Je vous ai... et je trouve que c'est assez!

— Merci! Plus tard, quand le temps aura passé sur notre aventure, quand il aura jeté l'oubli...

— Vous croyez donc que l'on parlera beaucoup... de ce qui est arrivé?

— Oui! beaucoup, en effet! Ce récit, arrangé, commenté, amplifié, dénaturé par la verve endiablée des chroniqueurs, va faire le tour de l'Europe... Aussi mon intention est-elle de n'y revenir qu'un peu plus

tard... quand tout ce bruit sera calmé, et que vous aurez conquis une possession d'état que rien ne pourra plus vous enlever.

— Je vous ai confié ma destinée, mon ami, faites-en ce qu'il vous plaira. Votre vie est ma vie, et je n'ai plus d'autre volonté que la vôtre! »

Blanche parlait encore lorsque l'on vint heurter à la porte.

« Entre! » cria M. de Caussade, qui avait reconnu le mousse à sa manière de frapper.

Le jeune garçon regarda Mlle de Quincy avec de grands yeux étonnés, puis, sans rien dire, il déposa sur un coin du divan une enveloppe de toile qui contenait un costume complet, d'une simplicité pittoresque, mais flambant neuf, et que Blanche eût pu mettre, à coup sûr, pour figurer dans un bal travesti.

« Voici, dit M. de Caussade en riant, de quoi vous faire belle demain matin! Mais vous devez mourir de fatigue et de faim, et il faut que je sois vraiment bien égoïste pour n'y avoir point encore songé. Mon chef, qui n'est pas un maladroit, a toujours un en-cas préparé. A la mer c'est une précaution indispensable. Si vous le permettez, je vais vous faire servir ici. »

Et, comme Mlle de Quincy refusait, prétendant qu'elle n'avait besoin de rien :

« Vous prendrez au moins un bouillon, dit le maître de la *Blanche-Nef* avec une certaine insistance; votre pâleur, si charmante qu'elle soit, n'indique que trop votre extrême faiblesse; il faut vous soutenir: vous aurez besoin de forces. La mer creuse beaucoup!

— Vous aviez raison, dit la jeune fille, après avoir pris quelques cuillerées d'un consommé généreux, qui fit remonter un peu de sang à ses joues. Je me sens déjà mieux.

— Vous voyez bien qu'il faut toujours m'écouter! dit M. de Caussade d'un air satisfait; obéissez-moi toujours, ma chère mignonne : vous vous en trouverez bien. A présent, vous me ferez la grâce d'accepter l'hospitalité de ma chambre, qui est, naturellement, la meilleure du bord. Vous y dormirez aussi paisiblement que dans votre villa de Fréjus, ou dans votre château des Aiglons. Je regrette de ne pouvoir mettre une caméristе à votre service : par malheur c'est un article qui ne figure point sur le rôle de mon équipage. La *Blanche-Nef* n'avait pas prévu l'honneur que vous lui faites aujourd'hui. Mais j'en prendrai une ou deux dans la première ville d'Italie où nous ferons relâche.

— Mes mois de couvent m'ont appris à me suffire et à me passer des autres, répondit la jeune fille, avec une simplicité parfaite et une bonne grâce aimable. N'ayez donc point de souci à mon endroit, mon ami, et veuillez me regarder comme une personne facile à vivre, et prête à s'accommoder de tout... à la seule condition que vous ne me quitterez plus. »

XLIV

Lorsque le comte de Caussade eut laissé Mlle de Quincy dans sa chambre, en l'assurant que c'était là son domaine réservé, et qu'il n'y entrerait jamais sans sa permission, il remonta sur le pont de la *Blanche-Nef*, afin de prendre langue avec son équipage. La joie de son âme débordait dans ses yeux, et l'on eût dit vraiment un autre homme que la veille. L'activité quelque peu fébrile de ses mouvements indiquait assez le besoin qu'il éprouvait d'épancher au dehors le trop-plein des sentiments qui, en ce moment, gonflaient son cœur. Les hommes, encore debout pour les besoins du service, ne se permettaient pas de lui parler, mais ils le regardaient de loin avec une expression de sympathie, à laquelle il ne pouvait se tromper, et qui le touchait profondément. Il avait su se faire aimer de tous, et tous étaient heureux de son bonheur.

Il monta rapidement sur la passerelle, où Liscoët venait de rejoindre le matelot qui faisait le quart, pour s'assurer de la bonne direction du navire.

« Eh ! bien, mon capitaine, comment marchons-nous ? lui demanda-t-il.

— Très bien, monsieur le comte ! jolie brise d'arrière ; nous avons mis le cap sur la Sardaigne, selon

vos instructions. Le vent nous y porte. Mais comme vous paraissiez pressé d'arriver!..

— Oui, en effet, très pressé!

— J'ai donné ordre de filer à toute vapeur.

— Et vous avez bien fait! est-ce que nous sommes encore dans les eaux de France?

— Non, depuis un quart d'heure.

— Tant mieux! » fit le comte, avec un soupir de soulagement.

Ni cette réponse ni ce soupir ne firent oublier au capitaine la réserve extrême dont il avait fait la règle absolue de sa conduite avec M. de Caussade; mais celui-ci comprit qu'il ne pouvait répondre que par une entière confiance au dévouement dont son capitaine lui avait donné tant de preuves.

« Mon cher Liscoët, lui dit-il, après deux ans d'une vie en commun, comme celle que nous venons de mener, vous et moi, j'entends vous traiter en ami.... et c'est en ami que je vais vous parler.

— Merci, monsieur le comte!

— Je ne sais si vous vous doutez de ce qui se passe en ce moment sur la *Blanche-Nef*....

— J'en ai bien peut-être quelque soupçon.

— Sachez donc que je viens de jouer une grosse partie, et que, par un concours inouï de circonstances à peine croyables, je l'ai gagnée... Vous savez que, cette nuit, j'ai enlevé un cadavre dans le cimetière de Fréjus... L'équipage s'en doute-t-il?...

— Les six hommes qui vous ont accompagné à terre n'ont soufflé mot à personne. Mais on a bien vu que vous rapportiez une bière.

— Eh! quelle a été l'impression générale?

— Une impression de douleur et de pitié. Un homme de votre âge ne peut enlever à la tombe que

le corps d'une femme aimée... On s'est dit que vous deviez beaucoup souffrir, et l'on a souffert avec vous.

— Liscoët ! vos hommes sont de braves gens ! vous les remercierez pour moi de leurs bons sentiments. Ils ne se sont point trompés dans leurs suppositions. Celle que je viens d'arracher au cimetière de Fréjus, c'était, en effet, une femme que j'adorais — que j'adore toujours — ... Mais voilà que cette morte est vivante ! elle était tombée... ces choses-là se sont vues plus d'une fois.... dans un sommeil léthargique si profond que les médecins eux-mêmes ont dû s'y tromper. On l'a enterrée dans cet état, et c'est dans cet état, qui durait toujours, que je l'ai enlevée et apportée à mon bord... Une fois que je l'ai tenue dans le grand salon, transformé, comme vous l'avez su, en chapelle ardente, j'ai voulu la revoir une dernière fois.... Je l'ai retirée de son cercueil... et elle est revenue à la vie dans mes bras !

— Monsieur le comte, dit le capitaine, avec une émotion qu'il ne cherchait pas à cacher, s'il y a en ce moment un homme heureux en ce monde, ce doit être vous !

— Vous avez raison, mon ami, et je vous avoue même que mon bonheur est si grand qu'il m'effraie ! J'ai cru un instant que j'allais devenir fou de joie. Cela aussi s'est vu ! Maintenant je suis plus calme, et je songe tout simplement aux moyens de régulariser une situation trop étrange pour qu'elle puisse durer. Celle qui, maintenant, repose tranquillement dans ma chambre est la fille du marquis des Aiglons. Il faut qu'avant huit jours elle soit la comtesse de Caussade. Vous serez, mon cher Liscoët, le premier homme que je présenterai à celle qui va devenir ma femme. Ici, sur mon yacht, avec le libre espace de-

vant moi, je n'ai à rendre compte de mes actes à personne... de même que je n'ai plus de ménagements à garder avec personne... Mais j'entends que celle qui doit devenir ma femme soit l'objet du respect de tous. Vous informerez prudemment et habilement l'équipage de ce grave événement, sans lui rien cacher du passé ni de l'avenir. J'aime les positions nettes. Vous ajouterez que je donne à chacun un an de solde entière, comme rachat du congé que vous deviez avoir en rentrant en France — et que vous n'aurez qu'un peu plus tard. Maintenant, mon capitaine, je vous livre la *Blanche-Nef*. Ne faites pas naufrage cette nuit. Vous ne portez pas César et sa fortune ; mais vous portez Caussade et son bonheur, ce qui est beaucoup plus pour moi ! Bonsoir ! Je vais tâcher d'aller dormir un peu, car cette journée m'a brisé, et j'ai vraiment besoin de repos. »

XLV

Le lendemain, un peu avant midi, alors qu'il put croire que Mlle de Quincy avait retrouvé, grâce à quelques heures de sommeil, le calme et l'apaisement dont son âme et ses nerfs avaient également besoin, M. de Caussade alla frapper doucement à sa porte.

Elle vint lui ouvrir, adorablement jolie, mais toute rougissante, un peu confuse du costume dans lequel, faute d'en avoir un autre, elle allait paraître devant lui.

Il s'aperçut de ce qui se passait en elle, et avec une douceur et une bonté de père, et aussi avec une galanterie d'amoureux :

« Vous seriez, lui dit-il, charmante sous tous les costumes ; mais il vous serait difficile d'en trouver un plus séyant que celui-ci ! Vous faites bien le plus délicieux des mousses, et pour peu qu'on laissât faire l'équipage, je suis certain qu'il vous obéirait plus volontiers qu'à son capitaine. Vous seriez capable d'occasionner une révolte à bord, et je serais contraint de mettre tout le monde aux fers. »

Comme toutes les femmes qui sont vraiment femmes, Blanche avait au plus haut point l'instinct du costume. Avec les simples éléments que la garderobe du yacht avait pu mettre à sa disposition, elle

s'était arrangé une sorte de travesti auquel l'originalité ne manquait pas plus que le bon goût. La chemise de grosse toile écrue ne faisait que mieux ressortir la blancheur et la finesse de sa peau. Son adorable tête, avec sa forêt de cheveux blonds bouclés, descendant sur ses épaules, en cascade de soie et d'or, se détachait avec une grâce exquise sur le grand col bleu rabattu, qui était de l'ordonnance. Une ceinture rouge, nouée au-dessus des hanches, donnait toute sa valeur à la taille, si mince que l'on eût pu craindre de la briser, rien qu'en la serrant dans les dix doigts. Le gilet, coupé sur le torse maigre d'un adolescent, emprisonnait un peu étroitement la poitrine de la jeune fille déjà formée; mais la veste bleue ouverte, avec ses boutons dorés, aux armes des Caussade, lui donnait une tournure svelte et désinvolte d'une rare élégance, tandis que le béret blanc, rejeté en arrière avec une certaine crânerie, mettait en pleine lumière le modelé si fin et si délicat du front, illuminé par deux prunelles d'un azur si intense qu'il paraissait noir. Comme exactitude et couleur locale, la chaussure seule laissait quelque chose à désirer; car, malgré la meilleure volonté du monde, Mlle de Quincy avait bien été forcée de reconnaître qu'il aurait fallu au moins deux de ses pieds pour remplir un seul des souliers d'Yvonnet. Ainsi s'appelait le petit mousse, dont elle était en ce moment le Sosie. Mais, avec de l'intelligence et de l'imagination, on finit par venir à bout de tout, et Mlle de Quincy eut une idée de génie lorsqu'elle se dit avec conviction que les souliers de satin blanc dont la bonne tante Béatrix l'avait chaussée pour le grand voyage — celui dont on ne revient pas — laisseraient voir la délicatesse de sa cheville et la cambrure de son pied, sor-

tant avec une coquetterie savante de son pantalon de gros drap.

M. de Caussade, en la voyant si jolie dans ses grâces nouvelles, eut comme un éblouissement, et il se demanda sincèrement si, malgré l'amour si exclusif et si profond qu'il lui portait, il l'aimait autant qu'elle méritait de l'être. Et, comme il lui exprimait de son mieux ce qu'il éprouvait en ce moment pour elle :

« Tout est bien si je puis vous plaire ! répondit-elle avec une modestie très touchante en son ingénuité même. Vous savez que je n'ai plus que cela à faire en ce monde !

— Et comme vous le faites bien ! c'est une vocation. Mais vous êtes mieux, n'est-ce pas ? Je vois que la vie revient à votre visage.

— En même temps que le bonbeur à mon âme.

— C'est un grand guérisseur ! Mais dites-moi, ma chérie, j'ai à mon bord un médecin, fort aimable homme, le docteur Romanelli, qui est mon passager pour un jour encore. Il s'est offert à moi très obligeamment cette nuit, pour vous donner tous les soins que réclamait votre état. Permettez-moi de vous le présenter. Vous le remercierez par quelques paroles bien senties... et c'est lui qui se croira votre obligé. Je vais le chercher, et je vous l'amène.

— Ah ! ça ! cachez bien vos couteaux ! dit M. de Caussade au docteur. Il ne faut pas que la pauvre créature puisse seulement se douter de vos intentions à son égard. Il ne s'agit plus maintement de l'embaumer, mais de la guérir. Elle est en ce moment sous l'empire d'une surexcitation nerveuse qui peut nous faire illusion. Mais je veux savoir ce qu'il peut bien y avoir au fond de tout cela. Je désire donc que vous l'examiniez avec attention. Vous me direz ce que vous

pensez de son état présent, et vous m'indiquerez le régime qu'elle doit suivre à l'avenir. »

L'examen du docteur fut très sérieux, et ses conclusions très rassurantes. La maladie de Mlle de Quincy était une anémie très caractérisée, compliquée de troubles nerveux, amenés par de très grands chagrins. Elle avait donc autant besoin d'une cure morale que d'une médication matérielle.

« La cure morale, ajouta-t-il, est entre des mains trop aimantes pour qu'elles ne soient pas aussi des mains habiles et dévouées. La seule chose que je puisse ordonner, moi qui ne suis pas le médecin des âmes, c'est une bonne nourriture, des vins généreux et surtout le grand air. Dans des circonstances comme celles-ci, le séjour en mer se trouve tout d'abord indiqué, et comme je suppose que vous n'avez pas l'intention de débarquer mademoiselle en même temps que moi, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... Mais, comme on est un peu enfermé dans cette chambre, j'engagerai mademoiselle à faire tout d'abord une petite promenade sur le pont. La matinée est un peu fraîche, mais adorablement belle.

— Je veux bien, dit Blanche, car je vais être maintenant une malade très docile ; mais il faut que l'on me soutienne, car je n'ai pas encore le pied marin, » ajouta-t-elle, en prenant le bras de M. de Caussade.

Ils s'avancèrent tous deux sur le pont — serrés l'un contre l'autre — comme deux amoureux.

Sur tout l'équipage de la *Blanche-Nef* l'apparition de Mlle de Quincy produisit une impression profonde, et l'on peut dire que si la curiosité de ces braves matelots fut respectueuse et discrète, elle n'en fut ni moins vive ni moins passionnée. Ils se contentaient

de la regarder de loin; mais leurs yeux ne pouvaient pas la quitter.

Après avoir transpiré d'abord à l'état de rumeur vague, les événements de la dernière nuit commençaient à se préciser dans les esprits, et l'on se rendait mieux compte des choses. Mais la réalité dépassait la fiction en émotion et en intérêt, et l'imagination était vaincue par la vérité. Pour ces hommes simples, naïfs, et par cela même enthousiastes, cette belle jeune fille, idéalement poétique, devenait l'héroïne d'une sorte de légende merveilleuse, qui avait maintenant pour eux un irrésistible attrait.

« C'est la bonne amie du comte, se disaient-ils à voix basse ; il paraît qu'elle était morte, et que c'est lui qui l'a ressuscitée.

— Non, reprenait un vieux loup de mer qui se disait bien informé : c'était une chose convenue entre eux. Comme la famille ne voulait pas la lui donner, elle s'est laissé enterrer toute vive, et puis, quand les autres ont été partis, le comte est allé la reprendre !

— Il faut du courage pour consentir à tout cela ! rien que d'y penser cela me donne froid dans le dos ! Pensez donc, se sentir dans la terre froide !

— Ils vont être heureux, à présent ; mais ils ne l'auront pas volé...

— Pour sûr qu'il ne la leur rendra pas, maintenant !...

— Et il aura raison, car elle est rudement jolie !

— As-tu vu ses pieds ? Il n'y en a pas ! on se demande comment elle fait pour marcher avec ! »

Le genre de beauté de Mlle de Quincy, si fine, presque vaporeuse, devait opérer sur ces êtres robustes par le charme du contraste. La blancheur délicate de son teint transparent la faisait passer à leurs

yeux pour une créature d'une autre essence que la pâte dans laquelle étaient pétries leurs mères, leurs femmes et leurs filles. Le regard de ces prunelles d'azur leur semblait doux comme des rayons d'étoiles; ses cheveux blonds, flottant librement sur ses épaules, avec leur rayonnement d'or, leur rappelaient les anges enluminés, admirés jadis dans les sanctuaires de leurs églises, et il en était plus d'un parmi eux qui se serait volontiers mis à genoux pour l'adorer.

Si modeste qu'elle fût, Mlle de Quincy était cependant trop fine pour ne pas s'apercevoir de l'effet qu'elle produisait sur eux, et, voyant la bienvenue lui sourire dans tous ces regards éblouis, elle s'avançait doucement, cachant sous ses dehors réservés l'ivresse de son triomphe, et, dans le ravissement de sa reconnaissance, reportant son bonheur à celui qu'elle aimait, indifférente à tout — excepté à son amour. Complètement absorbée par celui à qui elle devait la vie, elle ne voulait plus vivre qu'avec lui, par lui et en lui. Si la conquête avait été difficile, il pouvait du moins se flatter qu'elle était faite pour toujours. Jamais une créature ne s'était donnée à une autre avec un plus grand abandon d'elle-même. Il est vrai que celui qui était l'objet d'un pareil attachement avait en lui tous les instincts de la tendresse et tout le génie de l'amour, et qu'il était disposé à ne rien négliger de ce qui devait enchanter cette jeune vie.

« Vous me donnez ma part de paradis dans ce monde, lui disait-elle parfois; que me restera-t-il dans l'autre?

— Notre amour, lui répondait-il, et ce sera toujours le ciel! »

Pourtant, au milieu d'une de ces causeries, voisines de l'extase, dans laquelle ces deux cœurs épris échan-

geaient leurs plus doux secrets, M. de Caussade crut voir passer un nuage sur le beau front pur de sa jeune amie, et, pareil à tous ceux qui aiment véritablement, toujours prêt à s'inquiéter, il eut peur.

« Qu'avez-vous donc, ma chère âme? lui demanda-t-il en prenant ses mains. Vous semblez soucieuse. Aurais-je donc eu le malheur de vous faire quelque peine ?

— Vous ne pourriez! répondit-elle avec un sourire d'ange. Il est vrai, pourtant, que je viens d'avoir un chagrin, et que j'ai peut-être un remords.

— Un remords? vous, pureté céleste! voilà ce que vous ne ferez croire à personne! Eh! qui donc peut tourmenter une conscience comme la vôtre? Votre seule faute doit être d'avoir douté quelquefois de vous-même. N'en doutez plus!

— Vous me jugez trop bien... mais je sais, moi, que je suis une mauvaise! Pendant que je m'oublie près de vous, dans l'ivresse des plus grandes joies que puisse goûter une âme de femme, il y a quelque part deux êtres qui pleurent avec des larmes amères, et qui ne veulent pas être consolés parce qu'ils croient que je ne suis plus! Un seul mot de moi les rassurerait... Ce mot, ne me permettrez-vous pas bientôt de le leur envoyer ?

— Votre désir est si naturel que je m'étonnerais que vous ne l'eussiez pas eu. Mais permettez-moi de rester juge de l'heure où vous pourrez vous accorder une satisfaction si légitime. C'est quand elle sera devenue sans danger pour nous-mêmes! — je ne vous ferai attendre que le moins possible. Mais veuillez réfléchir à la gravité de notre situation. Votre père, dont vous connaissez trop bien les sentiments pour moi, n'a pas encore désarmé. En apprenant — et sans

nul doute il le sait déjà — que je n'ai pas reculé devant un crime puni par les lois, pour m'emparer de vous et braver son autorité jusque de l'autre côté de la mort — sa haine contre moi ne fera que s'accroître avec sa colère, et il ne reculera devant rien pour m'atteindre et se venger.

— Mais qui lui dira ?

— Tout le monde ! Cédant aux prières et aux larmes de votre tante — qui a eu la même pensée que moi, — celle de vous prendre et de vous emporter — il a sollicité, et, sans nul doute, obtenu l'autorisation de vous faire exhumer — pardonnez-moi d'employer ces vilains mots, mais ce sont ceux dont on se sert dans la langue officielle d'aujourd'hui. Il vous a cherchée, et, ne vous trouvant pas, comme moi seul pouvais avoir intérêt à commettre cet attentat, que l'on ne craindra pas de qualifier de sacrilège, ses soupçons vont se porter sur moi tout d'abord. Certaines circonstances viendront bientôt les rendre plus vraisemblables. Le départ de la *Blanche-Nef*, la nuit même de l'enlèvement de votre cercueil, achèvera de les confirmer. On va donc me chercher, me poursuivre, afin de me livrer aux bons juges, qui ne plaisantent pas toujours avec les téméraires et les aventureux de mon espèce. Vous ne voulez pas m'exposer à de tels ennuis, n'est-il pas vrai ?

— Oh ! non ! fit-elle en se rapprochant de lui, par un mouvement instinctif, comme si elle eut voulu le défendre contre d'invisibles ennemis.

— Faites-moi donc la grâce de m'accorder un crédit de quelques jours, et je vous donnerai, moi, toutes les permissions que vous voudrez, aussitôt qu'entre vous et le monde j'aurai mis l'irréparable.

— L'irréparable ! murmura Blanche à demi-voix, et

sans oser lever les yeux sur le jeune homme. Qu'entendez-vous par là, je vous prie, mon ami?

— Ma chère Blanche, reprit M. de Caussade, avec une gravité presque solennelle, mais une gravité tempérée par une tendresse infinie, vous savez bien qu'à l'heure qu'il est, et pour quelque temps encore, c'est-à-dire jusqu'à ce que j'aie pu vous rendre l'état qui vous appartient dans la société, vous êtes morte aux yeux du monde. Vous n'avez plus d'existence légale. Personne ne peut donc songer à vous demander compte de vos actes... Il n'y a plus pour vous que moi au monde... en ce moment, du moins.

— En ce moment... et pour toujours! répondit Mlle de Quincy, en posant sa tête charmante sur la poitrine de son ami, avec le plus touchant abandon.

— Merci. Je n'attendais pas moins de vous ! mais, du moment où il en est ainsi, vous allez, n'est-ce pas, me laisser tout faire pour vous attacher à moi par les plus indissolubles liens, — pour vous faire mienne à jamais...

— Que souhaitez-vous donc ? demanda Mlle de Quincy, non point sans un certain trouble.

— Eh ! mon Dieu! je veux tout simplement vous épouser!

— Vous savez bien que je n'ai pas moi-même de plus ardent désir que d'être votre femme!

— Que c'est donc bon d'être toujours d'accord, et de n'avoir qu'une seule volonté pour deux ! fit M. de Caussade, en la baisant longuement sur les yeux. Nous sommes, vous et moi, continua-t-il, en dehors du monde, et, de même que vous n'existez plus pour lui, ses lois n'existent plus pour vous. Nous ne relevons aujourd'hui que de Dieu, et de notre conscience. Vous voudrez donc bien vous contenter

d'un mariage religieux. C'est le seul que je puisse vous offrir aujourd'hui. Plus tard nous nous mettrons en règle avec le code civil. N'est-ce pas votre avis?

— A coup sûr, si c'est le vôtre. »

XLVI

Le surlendemain, aux premières lueurs du jour, Mlle de Quincy, fidèle à ses habitudes matinales, se trouvait à l'avant du yacht, appuyée au bras de M. de Caussade.

« Terre! » cria la vigie, d'une voix fraîche et sonore.

Au même moment, le capitaine s'approcha du jeune couple.

« Monsieur le comte, dit-il à Jacques, nous sommes en vue des côtes de Sardaigne, que nous atteindrons dans deux heures.

— Très bien, mon cher Liscoët! vous êtes l'exactitude en personne. Maintenant, faites mettre, je vous prie, le cap sur Milis. C'est une petite ville à dix milles, au sud, de Cagliari. Elle est indiquée sur vos cartes. Le port n'est pas grand, mais il est d'un abord facile, et le mouillage est excellent. Nous y ferons une escale de quelques jours. Vous aurez bien soin de n'envoyer à terre que les hommes indispensables pour les corvées. Vous les placerez sous les ordres du contremaître, Capo-di-Monte, qui parle italien. Quand nous arriverons au mouillage, vous ferez parer la grande embarcation, avec quatre rameurs, pour le docteur et pour moi. »

Le capitaine se retira, pour suivre les instructions

qu'il venait de recevoir, et les deux amoureux restèrent à leur poste, contemplant le lever du soleil, parfois si beau en mer, et qui apparaissait ce jour-là dans une gloire de rayons roses, inondant de sa pure lumière les montagnes dentelées, la cîme ondoyante des forêts, les vallées profondes, et les rivages brodés de golfes et de promontoires d'une des plus belles îles de la Méditerranée. Grâce à la pureté céleste d'une atmosphère transparente et sans nuages, Mlle de Quincy, à l'aide de la lunette du bord, pouvait admirer les mille détails d'un paysage enchanteur.

« Comme tout cela est donc beau ! disait-elle à M. de Caussade avec la joie naïve d'une enfant.

— Très beau, en effet, ma chérie ; mais c'est pour vous comme la terre promise pour je ne sais quel personnage de la Bible. Vous verrez de loin ces rivages charmants ; mais vous n'y aborderez point.

— Comme vous voudrez, mon cher seigneur ; je ne suis déjà plus que votre esclave obéissante.

— C'est avec les esclaves comme vous que l'on fait les sultanes ! répondit le comte, à qui l'assurance du bonheur prochain rendait maintenant toute sa liberté d'esprit.

— M'est-il aussi défendu, continua Mlle de Quincy, avec autant de grâce que d'innocente coquetterie, de respirer les senteurs exquises qui me viennent du rivage, et qui se mêlent à la brise marine comme pour m'enivrer ?

— Au contraire ! aspirez-les à pleins poumons, ces parfums de votre bouquet de mariée. C'est la forêt de Milis qui vous les offre, et c'est bien une des plus curieuses de l'Europe. Elle n'est plantée que d'orangers, qui embaument la terre et la mer à dix lieues à l'entour. La brise en apporte la bonne odeur à nos

matelots, qui se trouvent rarement à pareille fête, et personne n'en approche — même les plus endurcis de nos vieux célibataires — sans éprouver l'envie de cueillir ses fleurs symboliques. »

Pendant que nos amoureux échangeaient ces doux propos, qui leur faisaient paraître les heures trop courtes, la *Blanche-Nef* atteignait la petite baie de Milis.

Suivant les ordres du comte, qui mettait son yacht en quarantaine, et qui ne voulait avoir que le moins possible de communications avec la terre, on mouilla à six cents mètres du port. Un canot, sous les ordres du matelot italien chargé d'instructions spéciales, fila sans retard vers la ville, afin de procéder au ravitaillement du yacht, qui avait quitté trop précipitamment Fréjus, pour qu'il lui fût possible de le faire en France. Quant à M. de Caussade, il prit la grande embarcation pour se rendre à terre avec le docteur.

Lorsque les deux hommes furent en mer, assez isolés des rameurs, penchés sur leurs avirons, pour n'être pas entendus par eux :

« Voici, dit M. de Caussade au médecin, en lui tendant un élégant portefeuille en cuir de Russie, une légère indemnité, que je vous prie d'accepter pour le dérangement que je vous ai causé. Vous allez vous faire conduire à Cagliari, où vous trouverez un bateau pour Gênes, dans la soirée. Vous prendrez demain matin le chemin de fer de France, et vous serez à Fréjus demain soir. J'espère donc n'avoir pas fait à vos malades un tort irréparable. Mais je vous demande la discrétion la plus absolue, sur tout ce que vous avez vu. J'y compte, car je sais que les Italiens ont donné depuis longtemps droit de cité au proverbe

arabe : « La parole est d'argent et le silence est d'or. » L'enlèvement du cercueil de Mlle de Quincy aura fait trop de bruit, pour que l'on n'en parle pas beaucoup dans la ville. Écoutez tout ce que l'on vous dira, et pour rien dans la vie, ne dites rien de ce que vous avez vu. Est-ce promis?

— C'est juré!

— Alors, je vais vous raconter la fin de l'histoire... avant qu'elle ne soit arrivée...

— Une primeur, ou je ne m'y connais pas!

— Vous l'avez dit : une primeur! Vous êtes trop perspicace pour n'avoir pas deviné depuis longtemps ce qu'est pour moi Mlle de Quincy.

— Parbleu! une femme adorée tout simplement.

— Juste! Aussi pour ne pas la laisser dans une condition douteuse, dont souffrirait sa juste fierté, je vais l'épouser — religieusement d'abord; civilement plus tard, — quand mes affaires seront en règle.

— Vous intervertissez quelque peu l'ordre habituel des choses.

— J'y suis bien forcé. Est-ce que vous connaissez Sammarcelli?

— Oui! c'est un tout petit village, à une lieue de Milis.

— Le curé est un de mes obligés. Je puis même dire que c'est aujourd'hui un ami pour moi. Je l'ai connu en Terre-Sainte, et je lui ai rendu un de ces services qu'un homme n'oublie pas. Un jour, dans les environs de Jérusalem, je l'ai tiré des griffes de trois bandits, qui, sans mon intervention... armée, l'auraient mis pour longtemps dans l'impossibilité de dire sa messe. J'en ai tué un, blessé un autre, et mis en fuite le troisième; mais celui-là avait allégé le pauvre abbé de sa bourse, qu'il a négligé de lui

renvoyer. Je lui ai donc prêté la mienne, pour l'aider à regagner sa cure. Comme un service en vaut un autre, je vais le prier de me marier, et nous serons quittes... »

L'embarcation venait d'accoster. Les deux hommes se séparèrent après s'être serré cordialement la main.

Deux heures plus tard, le comte de Caussade descendait d'un modeste équipage, à la porte d'une jolie villa bien italienne, un vrai carré de pierres blanches, avec un toit en terrasse, entourée d'un grand jardin, dont une douzaine d'orangers, couverts de fleurs et de fruits, faisaient le plus bel ornement. Cette villa coquette était le presbytère du petit village de Sammarcelli.

Assis sous une treille, où les pampres d'une jeune vigne s'enlaçaient aux verts feuillages d'un jasmin étoilé d'argent, il achevait de déjeuner en dégustant avec béatitude un café que lui-même avait préparé de ses mains sacerdotales. Il paraissait heureux comme un honnête homme qui digère bien un bon repas.

Au bruit des grelots, suspendus en grappes sonores aux colliers des deux poneys, attelés à la légère voiture, il releva machinalement la tête.

Le comte, qui avait mis lestement pied à terre, était déjà près de lui.

« Me reconnaissez-vous, monsieur le curé? demanda-t-il au saint homme, en se découvrant et en le regardant bien en face.

— Par les yeux comme par le cœur! répondit l'abbé. Les hommes tels que vous ne s'oublient pas! Mais, dites-moi, quel bon vent vous amène dans mon ermitage?

— J'ai un service à vous demander.

— Quel bonheur! Je voudrais vous en rendre dix!

— Merci! un seul suffira! Je viens vous prier de me marier.

— *Te Deum laudamus!* avec le plus grand plaisir, mon cher comte. Vous avez donc trouvé la femme de votre cœur, parmi les jolies filles de Milis... car je n'ose pas supposer qu'une modeste paysanne de Sammarcelli...

— Elles doivent être charmantes! Mais c'est une Française que j'épouse...

— Alors, elle n'est pas de ma paroisse...

— Ni de la vôtre, ni d'aucune! elle vit en mer, comme une mouette, et n'a ni domicile ni patrie... Mon navire est son univers! Sa famille est disparue, et il ne lui reste plus que Dieu là-haut, et moi ici-bas!

— C'est déjà beaucoup! Mais en vérité, mon cher comte, vous avez l'air de me raconter là des choses de l'autre monde.

— Vous dites plus vrai que vous ne le pensez, mon cher curé : J'épouse une morte.

— Une morte! s'écria le prêtre, avec un geste d'horreur, qui lui fit repousser machinalement loin de lui sa tasse et sa soucoupe ; une morte! Mais c'est un sacrilège que vous voulez faire là! C'est une profanation!.. une chose monstrueuse... contre nature... Jamais je ne prêterai mon ministère...

— Eh! vous savez bien que je ne vous le demanderai jamais pour une pareille besogne. Mais je vais tout vous expliquer... Il s'agit d'une morte... ressuscitée...

— Par vous, sans doute? Vous faites donc des miracles maintenant!

— Presque!

— Alors, racontez-moi celui-ci! »

En quelques mots très clairs, très précis, très rapides, le comte de Caussade mit au courant de la situation l'excellent curé de Sammarcelli, homme simple, peu romanesque, mais qui n'en ressentit pas moins, dans toute leur force, les impressions qu'un spectacle émouvant fait toujours éprouver à un spectateur naïf.

« Vous voyez, dit M. de Caussade en terminant son récit pathétique, que nous nous trouvons, Mlle de Quincy et moi, dans des circonstances si particulières, que l'on ne saurait vraiment nous appliquer les règles faites pour les cas ordinaires de la vie de tous les jours. A l'heure qu'il est, la chère fille que j'aime n'a plus rien qui ressemble à un état civil. Elle n'a plus de place marquée dans le monde, et elle n'y veut point rentrer maintenant. D'ailleurs, le voulant, elle ne le pourrait point. Regardez-nous donc comme deux naufragés, comme deux épaves d'un navire brisé par la tempête, et que vous rencontrez sur une plage déserte. Les malheureux n'ont plus d'autre bien que leur amour... Mais ils s'adorent, et ils vous demandent, à vous prêtre de leur Dieu, de bénir leur amour... Oserez-vous les refuser?

— Non, certes... en principe! et je comprends, croyez-le bien! tout l'intérêt et toute la sympathie que mérite une situation comme la vôtre... Mais, cependant, veuillez refléchir que nous autres curés, nous sommes tenus à l'observance de certaines règles canoniques... laissez-moi consulter..., seulement le temps de réclamer une autorisation à mon évêque!

— Mon cher abbé, fit Caussade, avec une certaine solennité, quand vous avez été attaqué par des bandits, sur le chemin de Naplouse... et qu'il s'est agi de vous laisser mourir ou de vous sauver, je ne suis pas

allé demander un port d'armes au pacha de Jérusalem. Je me suis élancé à votre secours, seul contre trois. J'ai reçu dans les côtes une balle qui vous était destinée... J'ai eu le bras gauche haché par un coup de cimeterre, qui menaçait votre tête... Mais j'ai poignardé un de vos assassins sur votre corps... et, des deux mains que voilà, j'en ai étranglé un autre à moitié... Vous en souvenez-vous?

— Oui ! murmura le prêtre à voix basse, et en mettant une main devant ses yeux, comme pour ne plus voir la scène de carnage et d'horreur dont M. de Caussade évoquait le souvenir avec une fidélité trop puissante.

— Eh! bien, reprit le comte avec une énergie quelque peu hautaine, et en s'emparant du bras de l'abbé avec une irrésistible autorité, si vraiment vous vous souvenez, ce que j'ai fait doit vous apprendre ce que vous avez à faire... Du reste, écoutez-moi, et vous comprendrez la gravité de la situation. J'adore cette jeune fille que j'ai sauvée... et elle m'aime! elle a vingt et un ans et j'en ai trente!.. et nous allons rester ensemble, pendant plusieurs années... dans un tête-à-tête plein de tentations... loin d'un monde qui nous oublie... et auquel nous ne devons rien!.. Vous voyez avec quelle franchise je vous parle! Ne nous laissez pas exposés au péril, si vous ne voulez pas que nous périssions!...

— Si je fais mal, que Dieu me pardonne! fit le pauvre prêtre, avec l'air résigné de l'homme qui subit la violence qu'on lui fait, parce qu'il est impuissant à se défendre contre elle. Je vous marierai... mais je ne vous dirai pas de messe, par exemple! ajouta-t-il, comme pour racheter à ses yeux, par cette sévérité inoffensive, les concessions arrachées à sa faiblesse.

— J'en serai désolé, fit M. de Caussade, avec une componction plus ou moins sincère; mais nous nous contenterons de ce que vous voudrez bien nous donner, en gens qui savent trop qu'ils n'ont pas le droit d'être exigeants... une petite bénédiction toute simple, accompagnée de vos prières — rien de plus! Cela nous suffira pour le moment. Tout ce que nous demandons, c'est le droit d'être heureux avec la permission du bon Dieu, que vous nous donnerez en son nom.

— Enjôleur! murmura le pauvre curé; mais dites-moi un peu où et quand doit avoir lieu cette cérémonie qui n'en sera pas une?...

— A bord de mon yacht, demain, à cinq heures du soir. Mon canot viendra vous chercher à quatre, tout près de votre église. J'ai remarqué là une petite crique, où l'on peut aborder facilement.

— C'est bien! J'y serai! » fit le curé avec un gros soupir.

XLVII

Le retour de M. de Caussade à bord de la *Blanche-Nef* prit, aux yeux de son équipage, les proportions d'un événement comme ils n'en avaient jamais vu depuis qu'ils naviguaient sous son pavillon. Il ne ramenait pas moins de six femmes, enlevées par lui au beau sexe de Milis, et appartenant aux professions privilégiées qui ont pour objet de cultiver et de parer la beauté féminine : deux couturières, une modiste, une corsetière, une lingère, une cordonnière, sans compter, dans une barque à la suite, une demi-douzaine de jeunes filles aux doigts de fée, qui allaient travailler le jour et la nuit, sous la direction de leurs maîtresses, pour confectionner un trousseau complet à la pauvre ressuscitée qui avait besoin de tout, précisément parce qu'elle n'avait rien.

Ces aimables personnes apportaient avec elles un nombre prodigieux de caisses et de cartons où l'on n'avait plus qu'à puiser, pour trouver un choix varié de toutes les choses nécessaires à l'habillement et à la parure d'une jeune fille, depuis la bottine jusqu'au chapeau, sans compter de nombreux coupons d'étoffes de toutes sortes, depuis le satin blanc de la robe de mariage, jusqu'au lainage simple et solide de la robe de tous les jours.

Le comte introduisit tout ce petit monde dans le

salon du yacht, destiné, depuis quelque temps, à subir toutes sortes de transformations, et dont on allait faire maintenant un atelier de couture, avec de grandes tables de travail, disposées dans toute sa longueur.

« A l'ouvrage! Mesdames! dit le comte avec une verve et une gaieté qui devaient mettre tout le monde en train. J'ai besoin de tout votre zèle et de toute votre activité, et je vous préviens que vous ne dormirez guère cette nuit, car nous n'avons pas une minute à perdre. Voici, continua-t-il, en prenant par la main Mlle de Quincy, qui venait d'entrer, un jeune mousse qu'il faut changer en une femme élégante, et vous n'avez que vingt-quatre heures pour accomplir ce miracle. Il est vrai que la nature vous aidera. Mesurez, taillez, coupez et recousez! Mais dites-vous bien que vous ne sortirez pas d'ici, avant de m'avoir livré trois ou quatre chefs-d'œuvre dont j'ai besoin. Vous serez logées, nourries, éclairées, habillées, et traitées avec tous les égards que vous méritez. Seulement, souvenez-vous que vous n'avez pas une minute à perdre, et n'oubliez point que rien ne peut être trop beau pour Mme la comtesse! »

En achevant ces mots, qui disaient si bien toute sa pensée, M. de Caussade fit avancer au milieu du cercle de ces jeunes personnes, sympathiques et curieuses, Mlle de Quincy, plus embarrassée peut-être devant elles, que devant tout l'équipage de la *Blanche-Nef*, de ce costume masculin, qu'elle portait, cependant, avec une si rare élégance.

Le speech insinuant du comte avait, du reste, enflammé le zèle de ce petit monde, tout naturellement disposé à faire de son mieux, pour parer et embellir encore une femme déjà si belle. Toutes ces jeunes filles

soupçonnaient là quelque piquante histoire d'amour, quelque aventure romanesque, qui mettait leurs folles et jolies têtes à l'envers. M. de Caussade, qui se voyait si bien écouté, leur expliqua ce qu'il attendait de leurs habiles mains : c'était tout d'abord une toilette blanche de mariée ; puis, deux ou trois costumes de voyage et d'appartement. On se mit à l'œuvre, et l'on travailla le reste du jour et toute la nuit, sans s'accorder une minute de repos. Le comte ne laissait point passer une heure sans faire une apparition dans l'atelier, où sa présence encourageait et animait tout le monde. Quant à Blanche, affable et souriante, elle se prêtait aux essayages avec une bonne grâce qui enchantait tout le monde.

Elle en fut, du reste, bien récompensée, car le lendemain, à trois heures, elle se voyait à la tête d'un trousseau complet, auquel avaient contribué, chacun pour sa part, tous les corps de métiers. La robe de noce avait une traîne-princesse, qui aurait couvert, à elle seule, la moitié du pont de la *Blanche-Nef*.

Amoureuses de leur œuvre, et jalouses de la faire valoir, ces jeunes ouvrières voulurent habiller la fiancée. L'une d'elles, qui avait autant de goût que d'habileté, releva à l'antique la belle chevelure blonde, étoilée çà et là des boutons blancs de l'oranger. Aussi, quand Mlle de Quincy parut sur le pont, radieuse de bonheur et de beauté, au bras de celui qui allait devenir son trop heureux maître, il y eut comme un éblouissement chez tous ceux qui la virent. On eût dit une apparition céleste.

Les matelots de la *Blanche-Nef* avaient su donner à leur navire un air de fête qu'auraient pu lui envier la Madeleine et Saint-Augustin, aristocratiques paroisses, qui font des merveilles, quand il s'agit d'associer les pompes religieuses aux somptuosités mondaines.

Une simple table servait d'autel; mais on l'avait recouverte d'un magnifique tapis d'Orient, sur lequel se détachait, dans sa blancheur éclatante, une nappe de guipure, avec le chiffre des deux époux, brodé en couleur par une des jeunes fées arrivées la veille de Milis. Au-dessus de cet autel improvisé, on avait formé, avec les voiles du navire, une sorte de dôme, diapré des vives couleurs des pavillons de toutes les nations maritimes, et que dominait une longue flamme, portant l'écusson des comtes de Caussade.

Le curé de Sammarcelli, fidèle à sa parole, bien qu'il l'eût donnée peut-être un peu à regret, arriva quelques minutes avant l'heure, suivi de deux enfants de chœur, frisés comme des chérubins, et, en homme très pressé de terminer une besogne qu'il regardait peut-être comme un peu compromettante, il entama tout de suite les cérémonies du mariage chrétien, en simplifiant quelque peu les rites, pour se conformer aux exigences des circonstances présentes. L'Église n'est pas intransigeante.

Lui-même, pourtant, ne tarda point à se laisser impressionner par la grandeur austère et l'imposante beauté du spectacle qu'il avait sous les yeux. La tenue si digne du fiancé, l'émotion si profonde de la jeune fille, la fière allure de l'équipage, en grande tenue, et dont tous les hommes, rangés autour de l'autel, debout, le béret à la main, graves et recueillis, semblaient prier pour un maître aussi respecté qu'il était aimé; la majesté de la nature s'associant à la solennité de l'acte religieux; la mer apaisée suspendant une frange d'écume argentée aux flancs de la nef immobile; le soleil, là-haut, comme un grand lustre d'or, éclairant une scène aussi auguste que touchante; le parfum des orangers flottant dans l'air et rempla-

çant le baume et la myrrhe des encensoirs, tout cela finit par agir assez fortement sur l'imagination d'un homme chez qui la raison, compagne des longues années, n'avait pas encore tué l'enthousiasme. Aussi trouva-t-il quelques paroles sympathiques et vraiment heureuses, pour prendre congé de ceux qu'il venait d'unir.

« N'oubliez pas, leur dit-il, que tout s'achète en ce monde, surtout le bonheur. Dieu ne nous le doit pas, et il ne nous l'accorde qu'à titre de récompense. Goûtez pourtant le vôtre en paix, parce que vous l'avez mérité par la constance de vos sentiments, et la fidélité de votre affection. Ne regrettez pas la sévérité des épreuves que vous avez subies ; elles n'auront d'autre effet que de rendre plus douces les joies qui vous attendent. Elles sont rares, Madame, les femmes qui, comme vous, ont été aimées par delà le tombeau ; quant à vous, monsieur le comte, ce doit être pour vous une juste fierté que d'avoir pu prouver à celle qui devient aujourd'hui la compagne de votre vie, que l'amour, chez les grands cœurs, est plus fort que la mort !... Mais n'oubliez ni l'un ni l'autre que, pour des gens d'honneur, plus les liens sont fragiles, et plus ils doivent être respectés. L'union que vous venez de contracter n'a pas encore pour elle la sanction des lois humaines ; aussi vous devez l'entourer d'une sollicitude d'autant plus grande que c'est Dieu seul qui l'a consacrée, et que vous seuls êtes chargés de la défendre ! »

Tout cela fut dit dans un français souvent panaché d'italien ; mais avec une onction vraiment sacerdotale, et avec cette naturelle éloquence qui va au cœur, parce qu'elle vient du cœur. Aussi le bon curé fut-il admirablement compris de tout son auditoire. Le bonheur est comme le Saint-Esprit : il nous communique le don des langues.

XLVIII

« Seuls, enfin ! dit Jacques, en étreignant dans ses bras celle que l'on venait de lui donner pour femme, et qu'il avait entraînée dans sa chambre.

— Et pour longtemps, n'est-ce pas ? Tu m'emmènes bien loin, maintenant que je suis tienne ?

— Très loin, en effet... cela te fait peur ?

— Oh ! tu sais bien que je te suivrais jusqu'au bout du monde... ne m'as-tu pas suivie plus loin, toi ?

— Ma chère aimée !

— Mais je vais te demander une grâce...

— Parle ! elle est accordée d'avance.

— Il ne faut pas que le bonheur nous rende oublieux et ingrats. Il y a quelque part une chère créature qui m'adore... tu le sais bien ! et elle me croit morte... et elle me pleure ! Pardonne-moi, mon ami, si je ne puis pas être heureuse en pensant qu'elle souffre... Permets-moi de lui écrire... On pourrait faire mettre la lettre à la poste par une de ces jeunes ouvrières que tu vas renvoyer en ville avant de quitter le mouillage...

— Je n'ai rien à te refuser. Seulement tu voudras bien me confier ta lettre que je vais adresser sous double enveloppe à mon homme d'affaires qui la fera parvenir à M. de Feuardent. Si l'on voyait ton écriture à la villa, avec le timbre de la poste d'une ville connue, ton père, qui n'a pas encore désarmé, serait capa-

ble de mettre à mes trousses la police du monde entier. Ce n'est pas cela que tu veux ?

— Oh ! non, tu le sais bien !

— Alors, écris ta lettre ! Je vais écrire aussi la mienne, et toutes deux partiront ensemble. »

La Comtesse de Caussade, à Mlle Béatrix de Quincy.

« Sèche tes larmes, ma bonne petite tante ! celle que tu crois morte est vivante... et elle t'aime toujours ! C'est à *lui* que je dois la vie, comme je lui devrai le bonheur ! Ah ! je sens bien que je n'aurai jamais pour Jacques, ni assez de reconnaissance, ni assez d'amour... car il m'a, de ses propres mains, arrachée au plus épouvantable des malheurs... Vous tous, hélas ! vous m'aviez crue morte... Je n'étais qu'endormie... et je me suis réveillée dans ses bras... Ah ! si tu l'avais vu ! quelle joie... quels transports ! quel délire ! j'ai cru un moment qu'il allait perdre la raison... Il est vrai que je n'en avais pas beaucoup plus que lui... Il ne me restait qu'une vague conscience de ce qui m'était arrivé... mais je devinais que ce devait être quelque chose d'affreux... Tu le vois maintenant ! cet incomparable ami ne voulait plus vivre sans moi, et il est allé me chercher là-bas, dans le trou noir... pour avoir au moins le corps de celle dont l'âme était partie... Il m'a fait transporter sur son bateau, et il allait m'emmener avec lui, je ne sais où... au bout du monde, quand je me suis sentie renaître à la vie sous ses baisers... Il m'a bien méritée, n'est-ce pas ? et, pour me refuser à lui, il faudrait vraiment que je fusse la plus ingrate des créatures... Je me contente d'en être la plus heureuse !... Maintenant je suis sa

femme. Nous avons été mariés ce matin, par un bon prêtre italien. M. le maire n'était pas là ; mais le bon Dieu y était. Mon mari trouve que c'est assez... et moi aussi !... Seulement, il paraît que j'ai épousé un criminel. On assure que les tombeaux sont sacrés — même quand les femmes qu'on y a mises sont vivantes... de sorte que si nous restions en France maintenant, on pourrait le poursuivre... le condamner... me le prendre... le jeter en prison... Lui ! oh ! cela, vois-tu, jamais !... il m'a coûté trop cher pour que je ne tienne pas à le garder !

« Il paraît que nous allons vivre beaucoup en mer. Cela me plaît assez. Avec le mari qu'elle adore, est-ce que tout ne plaît pas à une femme aimée ? Mon seul chagrin, c'est de ne pas pouvoir t'écrire aussi souvent que je le voudrais. Nous autres navigateurs nous ne rencontrons pas souvent de boîte aux lettres sur notre route. Mais tu sais que je vis ; tu sais que je t'aime, et quelque chose me dit que nous nous reverrons. Cette seule pensée ne te donnera-t-elle point du bonheur, à toi qui croyais m'avoir perdue pour jamais ?

« Ne m'envie pas l'innocente joie de signer la première lettre que j'écris après mon mariage.

« BLANCHE DE QUINCY, comtesse DE CAUSSADE. »

Le comte de Caussade au baron Norbert de Feuardent.

« Mon cher baron, vous aurez autant de surprise à lire cette lettre que j'ai, moi, de bonheur à vous l'écrire. Elle sera courte, car la *Blanche-Nef* est sous vapeur, et dans un instant elle va partir pour l'Orient, où j'emporte ma femme. Ma femme ! ce seul mot va vous faire tomber du haut de votre

tour penchée. Eh ! pourtant, rien n'est plus vrai que cette invraisemblable nouvelle. S'il n'y avait pas au monde un certain marquis dont j'ai encore à redouter le mauvais vouloir, je vous prierais d'envoyer sans plus tarder à vos amis et connaissances les lettres de part du mariage de votre serviteur, Pierre-Henri-Jacques de Nompar, baron de Francastel, comte de Caussade, avec Mlle Marie-Lucienne-Blanche de Quincy des Aiglons — ce sont bien là, je crois, tous les noms et prénoms de celle qui est aujourd'hui ma femme adorée.

« Comment la chose s'est-elle faite? C'est ce que je ne vous raconterai point par le menu, n'aimant pas les redites, et bien persuadé que ma femme — c'est la première fois que j'écris ce mot charmant — a fait ses confidences à la bonne tante Béatrix, qui ne les gardera pas pour elle seule.

« Ah ! mon ami, que d'événements, que d'émotions, que d'angoisses peuvent tenir dans une nuit !... et, aussi, quels ravissements ! Cette nuit-là, voyez-vous, elle a été pour moi plus longue que ma vie tout entière.

« Je l'ai... je la possède enfin : elle est mienne pour toujours... et nous partons pour l'Orient, le pays des enchantements et de la lumière. C'est là que je veux goûter les premiers rayons de ma lune de miel. Si je ne dois rentrer en France que lorsqu'il n'y en aura plus, il me devient impossible de prévoir l'époque de notre retour. En tout cas je ne reviendrai qu'avec une escorte de petits Caussades, dont je me ferai un rempart contre le seigneur des Aiglons. Je sais bien qu'aux yeux de vos législateurs ce seront autant de petits bâtards — car nous n'avons pu contracter, et encore à grand'peine — qu'un simple mariage reli-

gieux. Il est vrai que, pour le moment, cela nous suffit, à Blanche et à moi... Quand le temps sera venu, je trouverai bien le moyen de me mettre en règle avec l'état civil, et de forcer le maître des Aiglons à devenir mon beau-père malgré lui.

« Adieu, mon cher baron; gardez-moi l'amitié précieuse dont vous m'avez déjà donné tant de preuves. La mienne vous est acquise pour toujours.

« CAUSSADE. »

XLIX

Le lecteur sagace a déjà deviné les événements que nous ne lui avons pas racontés.

Quand le baron de Feuardent, muni des pleins pouvoirs du père de Blanche, eut en main les autorisations de la préfecture, il requit le gardien du cimetière de procéder, sous la surveillance du commissaire de police, à l'exhumation de Mlle de Quincy, enterrée de la veille. — Le pauvre diable se crut perdu. L'or qu'il avait reçu de M. de Caussade se changeait pour lui en feu dévorant qui le brûlait jusqu'aux moelles, et, avec lui, sa femme, ses enfants, sa maison. Il voyait partout des témoins de son crime. Il lui semblait que les pierres de toutes ces tombes, qui le connaissaient, se levaient contre lui pour l'accabler, et que les autres morts, du fond de leurs sépulcres, accusaient le profanateur qui venait de troubler leur repos.

Peu à peu, cependant, il retrouva son calme, et, bien certain que personne n'avait pu le voir, il résolut de jouer son rôle jusqu'au bout — et d'attendre les événements. Aussi, après avoir lu attentivement les papiers que lui présentait M. de Feuardent :

« C'est bien, dit-il, je vais appeler mon aide, et faire ce que vous souhaitez. »

La tombe avait été refaite avec assez de soin, et

son apparence n'avait rien qui pût exciter le soupçon. Les sinistres compagnons se mirent à l'œuvre avec assez d'ardeur, sous l'œil indifférent et ennuyé du commissaire, qui n'apportait point d'enthousiasme à l'accomplissement de cette besogne maussade; mais attentivement surveillés par M. de Feuardent, profondément ému, et qui ne perdait pas un seul de leurs mouvements.

Quand ils furent arrivés à une certaine profondeur, un même cri jaillit à la fois de trois poitrines :

« On a volé le cercueil! »

Les fossoyeurs venaient, en effet, d'apercevoir, au lieu du bois résistant de la bière, les molles fascines de paille et de menus branchages par lesquelles le gardien du cimetière avait cru pouvoir la remplacer.

M. de Feuardent et le commissaire s'approchèrent et plongèrent leurs regards dans le trou béant.

« C'est vrai! dit l'homme officiel; le délit est patent. Je vais dresser un procès-verbal de constat...

— Et commencer les poursuites! ajouta le baron Norbert avec une vivacité quelque peu imprudente, et dont il ne tarda point à se repentir.

— Pardon! reprit le magistrat, ce serait aller un peu vite. L'administration a des filières qu'elle doit suivre. Il faut d'abord commencer par faire une enquête. On n'entame les poursuites qu'à la condition de savoir quels sont les coupables. Vous, monsieur le baron, qui connaissez la famille, ses amis, ses relations, vous pourriez nous être d'un grand secours... Avez-vous quelque soupçon?

— Aucun soupçon, monsieur le commissaire! »

M. de Feuardent put faire cette réponse sans mentir, car ce n'était pas un soupçon qu'il avait; c'était une certitude. Un seul être au monde pouvait avoir eu la

pensée d'enlever le corps de Blanche — mais, plutôt que de dénoncer celui-là, il se serait laissé brûler la langue avec un fer rouge...

« Alors, poursuivit le commissaire, puisque je suis abandonné à moi-même je vais suivre mon inspiration personnelle, et commencer mes recherches, dont j'aurai soin de vous faire connaître les résultats sans délai. »

M. de Feuardent regagna la villa des Jasmins, où il savait bien que Béatrix l'attendait avec une véritable impatience.

En deux mots, il la mit au courant des choses.

« Mon Dieu! encore ce calice! murmura-t-elle en joignant les mains. Nous n'avons donc pas assez souffert! Ma pauvre Blanche enlevée, troublée jusque dans son dernier sommeil peut-être... Ah! n'est-ce point affreux à penser! »

Le marquis, présent à l'entretien, se leva brusquement, et, frappé tout à coup comme par un trait de lumière, il porta la main à son front en s'écriant :

« Je suis certain que c'est ce scélérat qui a commis ce nouveau crime. — Mais, ajouta-t-il, avec un geste de menace, il n'échappera point au châtiment qu'il a mérité : je vais le dénoncer à la justice et mettre la force publique à ses trousses!

— Voilà qui avancera bien tes affaires! répliqua M. de Feuardent en haussant les épaules. Tu ajouteras un scandale à nos malheurs... et voilà tout! beau résultat, en vérité, et bien digne de nos efforts! Veux-tu savoir toute ma pensée! eh bien! oui, je crois, en effet, que tu as raison, et que c'est M. de Caussade qui a enlevé ta pauvre fille... Mais il l'aimait assez pour que tu lui pardonnes. Tu la lui refusais vivante; il l'a prise morte — je trouve qu'il a bien fait! Loin

de lui en vouloir je l'approuve ! car je sens qu'à sa place j'en aurais fait autant... Mais enfin, tout cela n'est qu'une supposition... Tu peux avoir des soupçons : tu ne peux pas fournir de preuves ! Mais je vais plus loin... Quand même tu serais sûr que le comte de Caussade est le ravisseur de ce pauvre cadavre, que pourrais-tu faire ? La *Blanche-Nef* a levé l'ancre la nuit même de l'enterrement. Va donc courir après un yacht qui marche comme celui-là ; qui a sur toi quarante-huit heures d'avance, sans que tu saches seulement quelle direction il a prise, et qui peut sortir de la Méditerranée aussi bien par Suez que par Gibraltar. T'imagines-tu, d'ailleurs, que le gouvernement, qui a, pour l'instant, d'autres chats à fouetter, va te prêter un cuirassé, deux avisos et une demi-douzaine de torpilleurs pour donner la chasse à la *Blanche-Nef ?* Je crois que tu feras bien de rayer cela de tes papiers ! Calme-toi, et tais-toi ! c'est encore le plus sage ! Quant à vous, mademoiselle, ajouta le baron en se tournant vers Béatrix, voici, je l'avoue, un nouveau coup qui vous frappe, et je sens qu'il est cruel ! mais que, pour l'adoucir, votre raison vienne au secours de votre cœur. Quoi que votre frère en puisse dire, Jacques de Caussade n'est pas un scélérat, et vous n'avez le droit de voir en lui ni un profanateur ni un sacrilège. S'il a enlevé notre pauvre enfant, ce ne peut être que dans l'intention de lui élever quelque part un tombeau digne d'elle, et pour être le gardien de ses restes. Plus tard, j'en suis sûr, quand ses aveux seront devenus sans danger, il vous fera savoir, de lui-même, quel est le coin de terre où elle repose... En attendant, ma chère et malheureuse amie, continuez à faire ce que vous avez toujours fait pendant le cours

d'une existence semée de tant d'épreuves et de tant de douleurs... résignez-vous!

— Pour donner de pareils conseils, murmura le marquis, il faut vraiment n'avoir pas de sang dans les veines; j'en ai moi, et pendant que vous courberez lâchement la tête, vous qui prétendez aimer ma fille, j'agirai, moi!... et je la vengerai! »

Sans rien ajouter à ces paroles violentes, le marquis prit son chapeau et sortit.

Ce nouveau grief contre M. de Caussade donna un nouvel élément à sa haine, qu'il espéra pouvoir enfin satisfaire.

Le commissaire de police, chez lequel il arriva juste au moment où celui-ci rentrait du cimetière après sa déconvenue, parut tout d'abord très disposé à le servir; il prit de nombreuses notes sous sa dictée, et promit de faire une enquête sérieuse; mais, faute de preuves, cette enquête n'aboutit point, et au bout de quelque temps l'affaire fut classée. On sait ce que veut dire cet euphémisme administratif. On parla d'autre chose dans les bureaux, et il ne fut plus question de la violation de sépulture qui avait un moment passionné la petite ville de Fréjus et tout le littoral du midi.

L

Le séjour de la villa des Jasmins ne tarda point à devenir odieux au père de Blanche de Quincy. Il prétexta des affaires importantes — les hommes d'imagination en ont toujours à leur service — qui exigeaient sa présence à Paris, et il laissa en Provence sa sœur et le baron Norbert, après leur avoir dit qu'il ne rentrerait aux Aiglons qu'avec les hirondelles et les beaux jours.

Cependant, une circonstance aussi fortuite que regrettable priva ces deux amis de lire les bonnes et rassurantes lettres que leur avaient écrites, immédiatement après leur mariage, le comte et la comtesse de Caussade. Le matelot à qui le capitaine Liscoët les avait confiées, en le chargeant de les mettre à la poste de Milis, excité déjà par les vins capiteux que tout l'équipage avait bus en l'honneur des mariés, eut la faiblesse de suivre au cabaret un ami rencontré sur le port. Une dernière tournée, qu'il eut aussi l'imprudence d'accepter, lui fit oublier les recommandations si pressantes du capitaine; surpris par l'heure, et n'ayant que tout juste le temps de rallier son pavillon, il confia la lettre au camarade, qui n'avait pas mieux gardé son sang-froid que lui-même, et qui, au lieu de la jeter dans la boîte, la mit à côté. Elle fut ramassée par un drôle, qui, collectionnant les timbres-

poste, prit ceux-ci, et ne s'occupa point du reste.

Et c'est ainsi que M. de Feuardent et Mlle de Quincy n'apprirent point la nouvelle qui aurait tout à coup changé en une joie sans bornes leur profond désespoir. Tous deux restèrent à Fréjus le reste de l'hiver, tout entiers à leur douleur, et sans chercher d'impossibles consolations, — mais recueillant, comme on fait des épaves d'un naufrage, tous les souvenirs de leur chère aimée, souvenirs dont ils allaient vivre désormais.

LI

Cinq années, longues comme des siècles, pour ceux qui les ont passées dans la tristesse et dans le deuil, se sont écoulées depuis les derniers événements que nous avons racontés. Guidés par l'espérance, escortés par l'amour, se suffisant à eux-mêmes, parce qu'ils étaient l'un pour l'autre un monde toujours jeune et toujours nouveau, le comte et la comtesse de Caussade, amants quoique époux, ont promené leur bonheur sur toutes les mers du globe, — un peu égoïstes, comme le sont toujours les heureux, un peu oublieux comme le deviennent si aisément ceux qui n'ont pas besoin des autres. Trouvant sans doute que c'était assez d'avoir rassuré par une lettre ceux que la mort de Blanche avait accablés de douleur, ils n'avaient plus donné de leurs nouvelles, et ceux qui croyaient la jeune et charmante créature perdue à jamais la pleuraient toujours. Les chers ingrats ne voyaient pas leurs larmes.

C'est le soir. Le soleil descend avec une majestueuse lenteur derrière les cimes dentelées du Jura. Les grands sapins allongent leur ombre oblique sur les pelouses du château des Aiglons. La nuit tombe.

Il est sombre et morose, à présent, le vieux manoir, égayé jadis par les petits cris joyeux, les rires et les chansons d'une enfant adorée; embelli plus

tard par les grâces d'une belle jeune fille. — Elle a tout emporté avec elle, celle-là! et le bonheur des êtres humains et la gaieté des choses. Pas de lumière étincelante sur la façade sombre. C'est à peine si la lampe de travail qu'un domestique vient de placer sur une table dans le salon laisse filtrer comme un rayon pâle, à travers les rideaux mal joints. — Le marquis n'est pas encore descendu pour le dîner. Il n'apparaît qu'à la dernière minute, au moment où l'on vient avertir que Mademoiselle est servie. Il est en ce moment dans sa chambre, boudeur et hautain, au fond, malheureux.

Sous le prétexte assez plausible de se refaire une famille, un an après la mort de Blanche, il a épousé la belle princesse Molda Rosalis. Mais il paraît que les deux époux n'étaient pas suffisamment assortis pour les liens du mariage. Un divorce à grand fracas a suivi des aventures éclatantes, et, de nouveau, le maître des Aiglons se retrouve seul dans la vie, vieux, triste et cassé. Pourtant, malgré ses fautes, il trouve encore chez sa sœur un peu de cette pitié dont est fait le cœur des femmes. Mais M. de Feuardent lui garde rancune des catastrophes dont il fut cause, et sa mine froide et sa contenance sévère prouvent assez qu'il n'a point pardonné. Le père ne parle jamais de sa fille. Sa fierté le lui défend sans doute. Mais on voit bien qu'il pense à elle, et, plus d'une fois, Béatrix a surpris ses regards attachés sur un beau portrait de Blanche, placé dans le grand salon, en face du buste de sa mère.

Quant à Norbert et à Béatrix, ils vivent silencieusement de leur douleur. Le baron, en ces derniers temps, est devenu le familier du logis : il a quitté, pour ainsi dire, la Maison-Rouge pour le château des Aiglons

Béatrix n'a pas d'autre ami que lui, et l'on peut être sûr que, lorsqu'ils sont ensemble, ils ne parlent que d'*Elle*.

M. de Feuardent vient de laisser tomber à ses pieds le dernier numéro de la *Gazette de France*, qu'il n'a pas eu le courage de lire jusqu'au bout, et Mlle de Quincy, qui ne voit plus guère, a déposé sur la table un bas de grosse laine, qu'elle tricote pour un vieux pauvre.

« Que c'est long, les journées! dit-elle à demi-voix, en regardant ses mains pâles et ses doigts amaigris.

— Ce qui n'empêche pas beaucoup de gens de trouver la vie courte!

— C'est qu'ils n'ont pas comme nous une tombe dans le cœur, n'est-il pas vrai, mon ami? »

Le baron ouvrait la bouche pour répondre, quand, tout à coup, la cour s'emplit d'un bruit de fouets et de grelots, d'aboiements de chiens, et de hennissements de chevaux, auxquels répondait le beuglement des vaches, troublées dans leur repos au fond des étables.

« Eh! qui fait donc tout ce tapage? » demande avec un certain étonnement Norbert, qui, pour voir, s'avance jusqu'à la fenêtre.

Deux grandes voitures que l'on peut appeler calèches, pour peu que l'on ait l'intention de les flatter, attelées chacune de quatre postiers vigoureux, viennent de s'arrêter au pied du grand perron. Tout un monde en descend, dans un singulier pêle-mêle. La sortie de l'arche de Noé, avec sa population flottante et mêlée, ne fut point sans doute plus pittoresque ni plus tumultueuse. Ce sont tout d'abord deux beaux enfants, — deux garçons, d'environ quatre ans — si pareils qu'en eux on reconnaissait aisément deux jumeaux. Sveltes et robustes, tout seuls, sans aide et sans

appui, ils s'élancent d'un bond sur le sable de l'allée tournante. Ils sont bientôt suivis d'une négresse au costume éclatant, portant dans ses bras une adorable fillette, que fait paraître plus blanche encore cette nounou aux joues d'ébène. Une jeune femme, grande, mince, élégante, bien prise dans sa taille affermie, et dont le soleil des climats chauds a doré le teint de blonde, paraît à son tour; elle est accompagnée d'un homme au teint hâlé par les brises du large, dans tout l'épanouissement de la beauté virile. Rien de tendre et de caressant comme le regard qu'il jette à cette femme et à ces enfants, dont il surveille tous les mouvements avec une sollicitude de jeune père.

De l'autre voiture, on voit émerger peu à peu une fille de couleur, ornée d'un perroquet dans une cage; un nègre, qui tient un singe au bout d'une chaîne, une femme de chambre française, tout nouvellement recrutée, à l'air curieux et indolent tout à la fois, et un Indien, jouant le rôle d'un valet de pied qui serait vêtu comme un prince.

« Mon ami, je crois que j'ai peur! dit tout bas la jeune femme à l'oreille de son compagnon.

— Eh! de quoi donc, avec moi, ma chère âme?

— Comment va-t-il nous recevoir?

— C'est ce que nous saurons tout à l'heure! Mais rassure-toi! nous sommes en nombre pour nous défendre. »

Ce bruit, ce tumulte, ce tapage ont attiré les gens de la maison, qui sortent de toutes parts, des communs, de l'office, du vestibule, et même des cuisines, et qui viennent voir et savoir.

Parmi un certain nombre de nouvelles figures, voici la tête respectable du vieux Noël, blanchie au service de la famille; du vieux Noël qui jadis adorait sa jeune

maîtresse, et la portait dans ses bras, rose, souriante, toute petite.

« Bonsoir, Noël ! » dit la jeune femme, qui s'est approchée de lui.

En entendant le timbre de cette voix d'or, le vieillard tressaille, et relève vivement la tête. Mais elle, vive et prompte, a déjà pris la lanterne de sa main, et, l'approchant de son beau visage, pour se mettre en pleine lumière devant lui :

« Me reconnais-tu, mon vieil ami? » lui demande-t-elle, en posant son autre main sur l'épaule du bon serviteur.

Celui-ci, dont les yeux ont enfin rencontré les yeux de la jeune femme, jette un grand cri, se signe dévotement, et joignant ses mains, comme dans la prière :

« Dieu du ciel ! murmure-t-il, est-ce vraiment possible ! Vous ! vous ! mademoiselle Blanche !... Les morts sortent donc de leurs tombeaux.

— Quelquefois, tu le vois bien ! C'est une ressuscitée que tu as maintenant devant toi !

— Il me semble que je deviens fou ! balbutie le pauvre homme, éperdu de joie et de terreur, et qui sent ses cheveux blancs se dresser sur sa tête.

— Remets-toi, mon vieux brave ! réplique la comtesse de Caussade. Tu verras que l'on finit par s'accoutumer au bonheur... c'est même très facile. Mais, dis-moi, comment va-t-on ici?

— M. le marquis est bien bas !

— Voilà des petits-enfants qui vont le remonter.

— Dieu le veuille !

— Et ma tante?

— Mlle Béatrix est toujours bien triste.

— Je la consolerai ! et le baron?

— Pas gai non plus... mais toujours vert! — un vieux chêne!

— Où sont-ils tous, à cette heure?

— M. le marquis dans sa chambre, dont il ne sort guère qu'au moment des repas; mademoiselle au salon, avec M. de Feuardent. »

Blanche n'en voulut pas entendre davantage. Elle prit ses deux fils par la main, et, sachant maintenant où trouver sa tante, elle se précipita vers la pièce où elle était.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, Béatrix releva les yeux, et, en proie à une sorte de stupeur, qui paralysait ses mouvements, en même temps qu'elle bouleversait toutes les idées de sa tête affaiblie par le chagrin, elle poussa un grand cri, comme elle eût fait à la vue d'un spectre ou d'un fantôme, tendit ses deux mains en avant, et, tout aussitôt, retomba à la renverse dans son fauteuil.

D'un bond impétueux, Blanche s'élança vers elle, la saisit dans ses bras, la souleva, la releva, l'étreignit contre sa poitrine, avec une force dont elle ne se serait jamais crue capable, et, l'embrassant à pleines joues :

« C'est moi! c'est moi! ma bonne tante, ma petite tante! c'est moi! ne la reconnais-tu pas, ta Blanche aimée! si ravie de te revoir.... C'est ta nièce qui t'aime... c'est ta fille qui t'adore! Mais parle-moi! embrasse-moi! dis-moi que tu es heureuse! »

La secousse avait été trop forte pour qu'il fût possible à Mlle de Quincy de la supporter, et l'on voyait bien que, malgré ses efforts, elle ne parvenait point à renouer le fil de ses idées. Il y avait autant d'égarement dans son geste que dans son regard.

« Ah! murmura-t-elle, je sais bien que ce n'est pas

toi ! que ce ne peut pas être toi... c'est sans doute ton fantôme, qui vient m'annoncer que c'est pour moi l'heure de mourir.... Va ! la mort ne me fait pas peur, si elle doit nous réunir enfin.... Mais comment se fait-il que tu me parles, puisque tu es morte?...

— Mais je ne suis pas morte ! répliqua la comtesse de Caussade, en prenant les mains de Béatrix, qu'elle étreignit dans les siennes, et en fixant sur elle des yeux qui devaient, par une sorte de puissance magnétique, faire pénétrer jusqu'au fond de cette âme, obscure et endolorie, la lumière et la vérité... Tiens! voilà tes neveux ! ajouta-t-elle; embrasse-les. Vois comme ils sont beaux ! je ne suis pas morte, puisque c'est moi qui les ai faits ! »

Et elle-même, à moitié folle de joie, riant et pleurant tout à la fois, elle se retourna vers ses garçons.

Ils étaient là tous deux, beaux comme de petits dieux, la mine fière, le front déjà hautain, du soleil plein les yeux, avec de brunes chevelures bouclées, tombant sur leurs épaules, rappelant leur père par l'élégance de la tournure, et leur mère par la grâce. Immobiles et attentifs, déjà sérieux, ils jetaient sur les choses et sur les gens le regard curieux et un peu étonné des enfants, en face d'un spectacle nouveau pour eux.

« Voilà César, et voici Norbert ! » dit Blanche, qui les prit par les épaules, et, doucement, les poussa vers sa tante.

Béatrix fixa sur eux des yeux rayonnants. Envahie maintenant par un bonheur sans nom, comme dans une extase :

« Tout est donc possible ! » murmura-t-elle.

Elle avait pris les deux enfants ; elle les tenait enfermés dans ses bras, dans ses genoux ; elle les couvrait de baisers; elle enfonçait ses doigts caressants

dans leurs chevelures aux boucles molles, épaisses comme des toisons d'agneaux. Un peu effrayés d'abord par ces démonstrations violentes, mais rassurés bientôt par cet instinct commun aux enfants et aux animaux, et qui leur fait reconnaître — ou deviner — ceux qui les aiment, les deux petits ne disaient rien, regardant leur mère, qui les encourageait à demeurer patients et doux.

Debout près de la cheminée, les deux bras croisés sur sa poitrine, en proie à des émotions que, malgré sa forte nature, il avait peine à dominer, M. de Feuardent contemplait cette petite scène avec des yeux mouillés. Son intelligence de la vie lui avait déjà tout fait comprendre, et il avait trouvé l'explication naturelle de ce qui semblait un miracle à la naïve Béatrix. Mais son étonnement n'en était pas moins grand, et, vraiment, il avait besoin des explications que la comtesse de Caussade n'avait pas encore eu le temps de lui donner.

Blanche vint à lui, la main tendue, le sourire aux lèvres, le regardant de ses beaux yeux clairs, pleins de franchise, de droiture et d'affection.

« Embrassez-moi, mon ami! dit-elle, en lui présentant son front; cela vous aidera peut-être à me reconnaître... si toutefois vous n'avez pas peur des fantômes...

— Ressuscitée, alors? fit-il, en l'attirant jusqu'à ses lèvres, et en lui donnant le plus tendre et le plus paternel des baisers.

— Vous ne croyez pas si bien dire! répondit-elle, sans se défendre d'un léger frisson; je reviens en effet du royaume des morts. Et voilà celui qui m'a retirée du tombeau, » ajouta-t-elle, en lui montrant son mari, qui venait d'entrer dans le salon.

Jacques de Caussade portait sa fille dans ses bras. Blonde comme sa mère, ses joues de satin trouées de fossettes mignonnes, fraîche comme une fleur, la bouche épanouie dans le sourire, les yeux pétillants de malice, Blanche-Béatrix de Caussade, avec ses deux ans qui en valaient trois, respirait la santé, la force et la vie. Sa chair de lait appelait les baisers.

Béatrix, en la voyant, lâcha les garçonnets et prit la fillette, qui se suspendit à son col, caressante et câline, et resta bientôt immobile sur cette poitrine gonflée de tendresse, mais qui, depuis que Blanche était grande, n'avait jamais senti battre contre elle un petit-cœur d'enfant.

« Tu me la donneras aussi celle-là, fit-elle en jetant à sa nièce le regard suppliant de la mendiante qui a faim, et qui demande du pain.

— C'est cela, fit Blanche avec un bon rire, prends-les tous trois!... Mais que me restera-t-il à moi?

— L'espérance... et le père des autres! » répondit l'honnête Béatrix qui, dans les rares moments où elle était heureuse, ne se refusait pas le luxe d'un petit mot gaulois.

Absorbé jusque-là par M. de Feuardent, auquel il avait dû donner des explications vraiment nécessaires, M. de Caussade s'approcha à son tour de celle qu'il n'avait pas vue depuis qu'elle était devenue sa tante sans le savoir.

« Bonjour, scélérat, vampire, sacrilège, ravisseur de femmes mortes et vivantes! Vous savez que je vous adore, malgré vos forfaits, parce que vous m'avez rendu cette chère créature, et donné ces jolis enfants, dont je raffole déjà. »

Puis se retournant vers Norbert, et lui montrant le jeune couple :

« Qu'en dites-vous, mon vieil ami? Sont-ils assez beaux ces deux êtres-là! C'est sans doute l'effet du mariage.

— Le mariage ne réussit pas si bien à tout le monde! murmura le baron... Mettons que ce soit l'effet du bonheur tout simplement, et réjouissons-nous avec eux.

— Chère tante, où est mon père? demanda Blanche qui, depuis un moment, n'avait pas trouvé le moyen de placer une parole.

— Là-haut, dans sa chambre, dont il ne sort guère.

— Sa santé?

— Mauvaise.

— Son humeur?

— Farouche.

— Parle-t-il de moi?

— Jamais! Quand il t'a crue morte il s'est remarié.

— Avec la princesse Molda Rosalis?

— Naturellement.

— Ils sont heureux?

— Oui... depuis qu'ils ont divorcé. Tu veux le voir?

— Comment peux-tu me faire cette question? Je suis venue ici beaucoup pour toi... que j'aime de tout mon cœur... mais pour lui aussi... Après tout... et malgré tout... c'est mon père! Vois-tu, ma bonne petite tante, bien des choses s'oublient, ou du moins s'atténuent, même chez les plus altières natures. Peut-être, dans l'état d'abattement où il se trouve aujourd'hui, va-t-il être heureux de retrouver une jeune famille autour de lui. Peut-être les leçons sévères de la vie l'auront-elles rendu un peu plus clément pour les autres. En tout cas, je vais lui faire demander, par ces trois petites bouches innocentes, la grâce de leur père... et la mienne!

— Je vais le faire prévenir, » répondit Béatrix, qui ne parvint point à dissimuler complètement une certaine inquiétude.

« Monsieur de Feuardent, dit-elle au baron, il n'y a vraiment que vous, en ce moment, qui puissiez sauver la situation. Mon frère est accoutumé à vous entendre tout dire. Veuillez monter près de lui et l'instruire... de tout ce que vous savez. Après quoi, si vous croyez la chose possible, je vais lui conduire ses enfants et petits-enfants.

— Tableau! fit Norbert en levant les yeux et les mains vers le ciel, représenté en ce moment par le plafond cloisonné du grand salon. Je commence par vous dire que je ferai tout ce que vous voudrez; mais ne vous y trompez point, ma chère demoiselle, la chose ne sera peut-être pas aussi facile qu'elle en a l'air.

— Si elle était facile, je la ferais moi-même! répondit Béatrix avec un mouvement d'épaules. Mais je vous demande ce dernier service au nom de celle à qui vous n'avez jamais rien refusé. »

LII

Le marquis était seul dans sa vaste chambre, insuffisamment éclairée par une lampe dont on avait abaissé la flamme.

Assis ou, pour mieux dire, affaissé dans un grand fauteuil, la tête renversée en arrière, il semblait regarder vaguement dans l'espace où, à coup sûr, il ne voyait rien. L'expression très saisissante de sa physionomie était une tristesse mêlée d'amertume. Le tête-à-tête avec ses pensées était pour lui sans bonheur. Il n'avait rien entendu de ce tumulte joyeux, dont l'arrivée des voyageurs avait rempli sa maison, et il était resté dans la complète ignorance des graves événements qui venaient de s'accomplir chez lui.

Norbert fit, à dessein, une entrée assez bruyante pour attirer son attention. Le marquis retourna en effet la tête, et aperçut son ami.

« Eh! bien, quoi? Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? Pourquoi est-ce toi qui prends la peine de venir me chercher? Il n'y a donc plus de domestiques dans mon château? »

M. de Feuardent laissa passer ce flot de questions sans essayer de l'arrêter, et quand son ami ne dit plus rien, prenant la parole à son tour :

« César de Quincy, marquis des Aiglons, as-tu du cœur? »

Norbert prononça cette petite phrase avec une cer-

taine solennité, et attendit la réponse de son ami, en le tenant, en quelque sorte, sous l'obsession de son regard fixe.

« Non! dit-il, je n'en ai plus. J'ai aimé les femmes trop longtemps pour qu'il m'en reste. Les femmes prennent plaisir à vous l'arracher de la poitrine, et vous mettent une pierre à la place.

— Tu as peut-être raison! Les femmes passent, lassent et cassent! Mais les enfants, vois-tu, il n'y a que cela! Et comme ils durent plus longtemps que nous, c'est comme s'ils duraient toujours!

— Voilà une parole dite bien mal à propos au père de Blanche de Quincy, à qui on a volé deux fois sa fille. Vivante on m'a pris son âme, et morte son cadavre!

— Eh bien! Je te dis cela, vieux fou, parce que celui que tu as traité si souvent de criminel et de scélérat, te la ramène aujourd'hui, ta fille, plus jeune et plus brillante que jamais, avec trois enfants beaux comme des anges.

— Ces anges-là, s'ils existent, sont des bâtards que je ne verrai jamais! » répliqua le marquis, retrouvant, malgré le trouble visible dans lequel l'avaient jeté les paroles de son ami, son âpreté hautaine et ses immortelles rancunes.

M. de Feuardent marcha vers son ami en le regardant bien en face, avec ses yeux bleu clair qui, dans son visage hâlé, d'un rouge de brique, avaient parfois un insoutenable éclat, et d'une voix sévère :

« Toi, dit-il, tu n'es vraiment pas digne de ce que le bon Dieu fait pour toi! Va! si tu n'étais pas le père de la plus adorable des créatures, il me prendrait des envies de te tuer comme un chien.

— Tue-moi donc! et je te remercierai! car j'en

ai assez de cette vie qu'ils m'ont empoisonnée!... »

La violence de ses émotions empêcha le marquis d'en dire davantage. Avec un geste instinctif et machinal, il porta la main à son cou, comme fait l'homme que l'on étrangle. Ses yeux s'injectèrent de sang; il poussa une sorte de râle inarticulé, et tomba à la renverse sur le parquet.

M. de Feuardent se pencha vers lui, l'enleva dans ses bras d'athlète, et, après l'avoir étendu sur le divan, courut aux sonnettes, qu'il tira avec une violence à mettre toute la maison sur pied.

« Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc? demanda Béatrix. Peut-être s'est-il trouvé mal!

— Courons à son secours! » s'écria Blanche, qui, devant la souffrance, n'écoutait jamais que son cœur.

Elle monta, accompagnée de ses deux garçons qu'elle tenait par la main, et suivie de sa tante, qui portait la fillette dans ses bras. Jacques fermait la marche, seul, à l'arrière-plan, en homme qui ne sait pas encore s'il lui sera permis de se montrer.

Ils trouvèrent le marquis sans connaissance, raide comme un cadavre, glacé du froid de la mort, avec une légère écume aux lèvres.

« C'est une attaque! murmura Norbert à l'oreille de M. de Caussade. La première est un simple avertissement; la seconde une sommation avec frais; la troisième un commandement d'avoir à payer dans les vingt-quatre heures. Mais, rassurez-vous! il n'en est pas encore là! — celle-ci n'est que la seconde! »

Blanche, cependant, s'était approchée de son père, et, avec cette activité intelligente des femmes, chez qui l'on trouve toujours une garde-malade et une sœur de charité, elle enlevait la cravate trop haute et trop serrée, et baignait d'eau froide les tempes en

moiteur. Grâce à ces mesures efficaces elle réussit en quelques instants à ramener son père à la vie.

Il promena tout à l'entour des yeux étonnés, comme un homme qui ne comprend pas; puis il reconnut sa fille à genoux devant lui, referma les yeux, et ne prononça pas une parole.

« Allons, papa, dit Blanche revenant aux appellations familières de l'enfance, et au *toi* des belles années de tendresse, embrasse tes petits-enfants!... si tu ne veux pas m'embrasser, moi! »

Encore un peu effrayés peut-être à l'aspect de ce vieillard, dont l'œil rigide n'avait pas pour eux les caresses qu'ils rencontraient dans les doux regards habituellement tournés vers eux, le petit Norbert et le petit César restèrent un moment hésitants et craintifs; mais, rassurés et encouragés par leur mère, tous d'eux s'approchèrent du marquis, et grimpant sur ses genoux, comme ils faisaient souvent, quand ils jouaient dans les bras de leur père, ils passèrent leurs petites mains dans la barbe touffue et dans les longs cheveux blancs qui avaient, depuis si longtemps, perdu l'habitude des enfantines caresses.

A la vue de ces têtes innocentes, de ces jolis visages candides, de ces bouches fraîches, de ces yeux pleins de soleil, une involontaire émotion s'empara du vieil égoïste, et il sentit son cœur s'attendrir.

« En voilà un qui me ressemble! murmura-t-il, en touchant du doigt le front de l'enfant...

— Oui, c'est ton portrait vivant... un peu rajeuni! dit la comtesse; et il s'appelle comme toi... J'ai voulu lui donner ton nom. C'est mon César, à moi!... Mais si tu voyais sa sœur... celle-là, c'est ma pauvre mère! »

Avant même d'avoir achevé sa phrase, la jeune

femme cueillit Blanche-Béatrix sur le sein de sa tante, et mettant dans les bras de son père ce petit corps blanc comme le lait, savoureux comme un fruit, et qu'on eût voulu manger de baisers :

« Embrasse cet amour ! » lui dit-elle.

Le marquis souleva la fillette jusqu'à la hauteur de ses yeux, et, la rendant à sa mère, après l'avoir baisée sur ses joues roses :

« C'est joli, les enfants, murmura-t-il ; quel dommage que cela grandisse ! »

Blanche ne voulut point paraître l'avoir entendu, et, très doucement :

« Voyons, père, dit-elle en se faisant humble et câline, je t'en prie ! Aie donc un bon mouvement pour celui à qui tu dois tout cela, et tes petits-enfants qui vont t'adorer, et ta fille qui t'aime toujours... Tu sais maintenant à quelle épouvantable mort j'étais destinée... Eh bien ! c'est lui, c'est son amour constant... c'est son audacieux dévouement qui m'ont sauvée... Est-ce que tout cela ne mérite pas que tu lui pardonnes ?

— Où est-il ? murmura le marquis à demi-voix.

— Me voici, monsieur, dit Caussade en s'approchant, et je suis très heureux, veuillez le croire, qu'il me soit permis de vous assurer de mes respects, et de vous dire que je suis prêt à tout pour vous faire oublier la façon un peu brusque dont je vous ai demandé votre fille en mariage.

— Vous êtes donc mariés ? fit le marquis, en reprenant son air dur.

— A l'église, car nous avons des principes ; mais nous nous mettrons en règle avec M. le maire, dès que nous aurons obtenu votre agrément.

— Tu arrangeras tout cela, Norbert, fit le marquis

d'un ton brusque; je ne veux point qu'il y ait de barre sur le blason de mes petits-fils.

— Dis-moi, ma pauvre Blanche, fit Béatrix en se rapprochant de sa nièce, ces chers petits anges sont-ils seulement baptisés?

— Oui, ma bonne tante, répondit M. de Caussade, avec de l'eau de mer, au passage de la Ligne. Mais je crois que nous ferons bien de régulariser tout cela comme le reste! Nous ferons le même jour le mariage et les baptêmes.

— Je me charge des dragées, ma Blanche chérie! » fit M. de Feuardent, dont le visage s'allumait de tous les rayonnements du bonheur!

Et, s'adressant au marquis :

« Allons, mon vieux, commande du champagne, marque de la Veuve : c'est la bonne! je veux aujourd'hui noyer dans mon verre le peu de raison qui me reste!

— Que d'événements dans un jour! murmura le marquis, avec une expression de lassitude qui indiquait bien à quel état d'abattement physique et moral en était arrivée, après tant d'épreuves, cette organisation jadis si énergique et si résistante.

— Tais-toi donc! fit Norbert, et rappelle-toi que tout est bien qui finit bien. Nous inviterons nos voisins. Tu ouvriras le bal avec ta petite-fille, et je te ferai vis-à-vis avec la mariée.

— Comme tu voudras! dit le marquis en se laissant retomber sur le divan. J'ai assez résisté pour l'honneur des principes, et puisqu'ils se soumettent...

— Jamais tu n'as mieux parlé! répliqua M. de Feuardent, et je commence à croire que nous ferons quelque chose de toi... avec le temps! »

Puis, se penchant à l'oreille du comte de Caussade :

« Nous avions déjà la clémence d'Auguste! poursuivit-il; nous pourrons y ajouter maintenant celle de César... ramolli. »

FIN

9781-91. — Corbeil. Imprimerie Crété.





